

LINGUISTICA XXVII

Ljubljana 1987

LINGUISTICA XXVII

Edited by J. N. Greenberg

Published by the Linguistic Society of America
in cooperation with the American Anthropological Association

Published by the Linguistic Society of America
in cooperation with the American Anthropological Association
Ljubljana 1987

Revijo sta ustanovila † Stanko Škerlj in † Milan Grošelj
Revue fondée par † Stanko Škerlj et † Milan Grošelj

ADRIATIK
1998

Uredniški odbor — Comité de rédaction

Bojan Čop — Janez Orešnik — Mitja Skubic
Momčilo Savić (Beograd) — Pavao Tekavčić (Zagreb)

Natis letnika je omogočila
RAZISKOVALNA SKUPNOST SLOVENIJE

Sous les auspices du
CENTRE NATIONAL DE RECHERCHES DE SLOVÉNIE

COMPARAISON DES LANGUES ET GRAMMAIRE COMPARÉE. RÉFLEXIONS MÉTHODOLOGIQUES.

Dans cet article je voudrais aborder un problème historiographique et méthodologique: le passage de la comparaison de langues à la grammaire comparée. Ce passage reflète une certaine continuité — au niveau des matériaux et de l'analyse comparative d'un certain nombre de langues —, mais il témoigne d'une discontinuité radicale que les historiens de la linguistique interprètent souvent comme un processus de sophistication allant vers la création d'un paradigme "scientifique". C'est aussi le sentiment de ceux qui font partie des générations "paradigmatiques". Ainsi, Antoine Meillet n'hésite pas à dater l'émergence de la grammaire comparée: "La grammaire comparée a été créée au début du XIXe siècle par les savants allemands et danois"¹. On aurait mauvaise grâce à soupçonner le maître français de myopie historique: Meillet est conscient de la longue préhistoire du comparatisme, mais il prend soin de la distinguer de la grammaire comparée. La pierre de touche ici est la *méthode*, et il n'est donc pas étonnant que le premier chapitre de l'*Introduction* de Meillet porte sur la méthode de la grammaire comparée. La grammaire comparée, dont l'objet est l'étude de concordances que présentent certaines langues entre elles, s'insère dans le contexte des "recherches méthodiques que le XIXe siècle a instituées sur le développement historique des faits naturels et sociaux"². Or, qu'est-ce qui permet de définir la "grammaire comparée"? Je distinguerais trois composantes (qui sont intimement liées) dans la grammaire comparée:

1. la notion de "forme grammaticale"
2. la notion de "type linguistique"
3. la notion de "changements systématiques" en tant que transitions.

Dans la suite, je développerai chacune de ces trois composantes, en indiquant leur portée, leur interdépendance, et leur maturation historique. Chacune de ces composantes correspond à des aspects du problème général de la comparaison des langues, et de la justification même de leur description comparative.

La notion de *forme grammaticale* correspond au problème du *paramètre* de comparaison: que faut-il (que peut-on) comparer, quand on juxtapose des langues?

¹ A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette, 1937⁸ (1903¹), p. 453; cf. P. Swiggers, "La linguistique historico-comparative d'Antoine Meillet: Théorie et méthode", *Cahiers Ferdinand de Saussure* 39, 1985, pp. 181—195 (183—184).

² A. Meillet, o.c., p. 456; sur la méthode comparative comme concept historiographique, voir H. Hoenigswald, "On the history of the comparative method", *Anthropological Linguistics* 5, 1963, pp. 1—11; T. Orlandi, "La metodologia di Franz Bopp e la linguistica precedente", *Rendiconti dell'Istituto Lombardo di Scienze e Lettere, Classe di Lettere e scienze morali e storiche* 96, 1962, pp. 529—549; R. Wells, "Linguistics as a science: the case of the comparative method", dans H. Hoenigswald éd., *The European Background of American Linguistics*, Dordrecht, Reidel, 1979, p. 23—61.

Le comparatisme du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle, tout en reconnaissant la possibilité d'une segmentation plus fine — d'où des remarques sur les correspondances entre des "lettres" —, s'en tient à la comparaison de mots (ou de lexèmes constitués): numéraux (voir déjà chez Sassetti, B. Schulze, Coeurdoux)³, noms divins, noms de parenté. Les résultats sont intéressants, non seulement en ce qu'ils révèlent une profonde similitude — que celle-ci soit interprétée comme une preuve de parenté génétique ou comme le témoignage de contacts intensifs, a moins d'importance ici —, mais aussi parce qu'ils portent parfois sur des unités lexématiques qui entrent parfois dans des mots plus complexes: je pense ici aux prépositions/préfixes⁴. La grammaire comparée approfondira l'analyse en dégageant des formes grammaticales, constituées d'un radical et d'affixes (préfixes, infixes, suffixes) — plus tard viendra la "découverte" des formatifs thématiques, et la distinction entre suffixes dérivationnels et suffixes flexionnels. Peu importe ce raffinement théorique à l'intérieur de la grammaire comparée — on confrontera sur ce point l'introduction de la *Vergleichende Grammatik* de Bopp à celle du *Compendium* de Schleicher⁵, et au chapitre "Principes de la morphologie" dans l'*Introduction* de Meillet (on remarquera à ce propos (1) l'extension progressive du traitement, et (2) son déplacement, de matière liminale à charpente). Peu importe aussi l'avance que manifeste le "comparatisme sémitique" à l'égard de la grammaire indo-européenne: tirant profit de la structure des langues sémitiques, les lexicographes arabes du Moyen Âge étaient déjà arrivés à traiter séparément radicaux et affixes et à décrire même les consonnes par rapport à leur rôle dans les deux types de seg-

³ Pour Sassetti, voir surtout sa lettre à Bernardo Davanzati (lettre du 22 janvier 1586): "Sono scritte le loro scienze tutte in una lingua, che dimandono sanscruta, che vuol dire bene articolata, della quale non si ha memoria quando fusse parlata, con avere (com'io dico) memorie antichissime. In parlarla come noi la greca e la latina vi pongono molto maggior tempo, sì che in sei anni o sette se ne fanno padroni: e ha la lingua d'oggi molte cose comuni con quella, nella quale sono molti de' nostri nomi, e particolarmente de' numeri 6, 7, 8, e 9, Dio, serpe, e altri assai" (cf. J.-C. Muller, *Early stages of language comparison from Sassetti to Sir William Jones (1786)*, *Kratylos* 31, 1986, pp. 1—31, ici p. 15). De Schulze, voir sa lettre à Th. A. Francke (lettre du 23 août 1725): "Als ich kurz darauf Kirendum anfang zu lernen, so befand ich, dass sie in ihrer Numeration fast lauter pure lateinische Wörter hätten. Hier fragt sich: Woher die Brahmanen diese Wörter gekriegt? Ob sie selbige von der Portugiesischen Sprache abgeborgt, die nun mehro 200 Jahr in Indien bekannt worden, oder ob sie selbige vor vielen Jahren her von den Römern und alten Lateinern bekommen?" (cf. D. Droixhe, *La linguistique et l'appel de l'histoire. Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève, Droz, 1978, pp. 76—77; J.-C. Muller, "Quelques repères pour l'histoire de la notion de vocabulaire de base dans le précomparatisme", *Histoire, Epistémologie, Langage* 6:2, 1984, pp. 37—43, ici p. 38). Sur la contribution de Coeurdoux, voir M. Mayrhofer, *Sanskrit und die Sprachen Alteuropas. Zwei Jahrhunderte des Widerspiels von Entdeckungen und Irrtümern*, Göttingen (Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Phil.-Hist. Klasse, Jg. 83: 5), 1983, et J.-C. Muller, "Early stages..." a.c., pp. 24—25.

⁴ Comme c'est le cas chez A. Schrieckius (*Van t'beghin der eerster volcken van Europaen, in-sonderheyt vanden oorspronck ende saecken der Neder-landren*, XXIII boecken, Ypre, F. Bellet, 1614); cf. P. Swiggers "Adrianus Schrieckius: de la langue des Scythes à l'Europe linguistique", *Histoire, Epistémologie, Langage* 6:2, pp. 17—34.

⁵ F. Bopp, *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Send, Armenischen, Griechischen, Lateinischen, Litauischen, Altslavischen, Gothischen und Deutschen*, Berlin, F. Dümmler, 1868³; A. Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Weimar, Böhlau, 1861—1862 (2 volumes).

ments⁶. Ce qui importe, par contre, c'est l'emploi technique de la forme grammaticale au niveau de la comparaison. Ainsi, on voit que le comparatisme fait parfois appel à la "structure grammaticale interne" (ou la "*compositio*"): c'est le cas chez Thomas Stephens (1549—1619) — dans sa lettre du 24 octobre 1583 à son frère Richard⁷ —, chez Saumaise⁸, et chez Leibniz, dans sa correspondance avec Ludolf et dans la *Brevis designatio*⁹. Mais qu'en résulte-t-il concrètement? En tout cas, pas de comparaison de structures grammaticales spécifiques. Et Leibniz accordé encore un poids décisif à la similitude observée entre des lexèmes. Qu'en est-il de Humboldt? On sait que c'est chez lui qu'est explicitée la notion de "forme grammaticale" comme corrélation médiatrice entre une substance linguistique et "*das Denken*"¹⁰. Les formes grammaticales sont un mode particulier de représentation de rapports grammaticaux, et doivent être situées par rapport aux différents stades de la formation (progressive) de la grammaire. La forme grammaticale a un double rôle dans l'interaction de la pensée et de la langue: elle est à la fois un instrument "passif", résultant d'une codification (par l'intermédiaire des catégories grammaticales) des expressions de la pensée, et un instrument actif, qui permet au locuteur d'exprimer ses idées avec plus de clarté. Dans l'expression des rapports qu'elles ont à exprimer, les langues diffèrent, "techniquement" par l'élaboration des formes grammaticales: "Darum, dass sich mit den Bezeichnungen fast jeder Sprache alle grammatischen Verhältnisse andeuten lassen, besitzt noch nicht auch jede grammatische Formen in demjenigen Sinne, in dem sie die hochgebildeten Sprachen kennen. Der zwar feine, aber doch sehr fühlbare Unterschied liegt in dem materiellen Erzeugniss und der formalen Einwirkung"¹¹.

La forme grammaticale met en rapport une certaine *matière* et une *forme* particulière. Mais c'est dans la mise en relation de ces deux aspects que les langues peuvent différer de façon significative: on aurait tort de considérer les formes de lan-

⁶ Cf. par exemple les classifications chez Aharon ben Moses ben Asher et chez Saadia Gaon, commentées dans notre article "*L'histoire de la grammaire hébraïque jusqu'au XVI^e siècle*", *Orientalia Lovaniensia Periodica* 10, 1979, pp. 183—193.

⁷ Le jésuite anglais Thomas Stephens (1549—1619) écrit, le 24 octobre 1583, à son frère une lettre à propos des langues de l'Inde: "Linguae harum regionum sunt permultae. Pronunciationem habent non invenustam et compositione latinae graecaeque similem; phrases et constructiones plane mirabiles. Inter haec syllabarum vim habent, quae toties variantur quoties consonantes cum vocabulis, vel mutae cum liquidis combinari possunt".

⁸ Cl. Saumaise, *De hellenistica commentarius, controversiam de lingua hellenistica decidens et plenissime pertractans originem ac dialectos graecae linguae*, Leiden, Elsevier, 1643; cf. les analyses de D. Droixhe, o.c., pp. 90—91, et de J.-C. Muller, "*Saumaise, Monbodo, Adelung: vers la grammaire comparée*", dans S. Auroux et al. (éds), *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*, Lille, Presses universitaires, 1984, pp. 389—396.

⁹ Sur la contribution linguistique de Leibniz, voir H. Aarsleff, "*The study and use of etymology in Leibniz*", *Studia Leibnitiana — Supplementa III*, 1969, pp. 173—189; S. von der Schulenberg, *Leibniz: als Sprachforscher*, Frankfurt, Klostermann, 1973; J. T. Waterman, *Leibniz and Ludolf on things linguistic. Excerpts from their correspondence (1688—1703)*, Berkeley, University of California Press, 1978.

¹⁰ Cf. P. Swiggers, "*Catégories grammaticales et catégories culturelles dans la philosophie du langage de Humboldt: les implications de la 'forme grammaticale'*", *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 38, 1985, pp. 729—736.

¹¹ W. von Humboldt, *Werke in fünf Bänden* (éd. par A. Flitner et K. Giel), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1961—1964, Band III: *Schriften zur Sprachphilosophie*, p. 34.

gues différentes comme étant grammaticalement équivalentes même s'il y a des correspondances dans la traduction. En quoi consiste donc la (vraie) forme grammaticale? Pour Humboldt, elle consiste en la fusion — ou l'intégration mutuelle — de la matière et de la forme. La matière provient de l'aperception de l'objet: elle est l'idée correspondant à la désignation des objets tels qu'ils sont appréhendés. À l'état pur, la matière est exprimée par des mots séparés, dont la fonction ne consiste qu'à nommer les objets. La forme correspond à un acte créatif, non appréhensif de l'objet; elle sert à établir le lien entre les éléments du discours: "Die Wörter, und ihre grammatischen Verhältnisse sind zwei in der Vorstellung durchaus verschiedene Dinge. Jene sind die eigentlichen Gegenstände in der Sprache, diese bloss die Verknüpfungen, aber die Rede ist nur durch beide zusammengenommen möglich. Die grammatischen Verhältnisse können, ohne selbst in der Sprache überall Zeichen zu haben, hinzugedacht werden, und der Bau der Sprache kann von der Art seyn, dass Undeutlichkeit und Misverstand dabei dennoch, wenigstens bis auf einen gewissen Grad, vermieden werden"¹².

Pour l'expression de la forme, on dispose de trois moyens:

(1) On peut susciter dans l'esprit l'idée d'un rapport — sans que celui-ci soit marqué linguistiquement — par l'assemblage des mots: dans ce cas, la langue possède une grammaire sans formes grammaticales proprement dites.

(2) On peut marquer le rapport par un signe qui le représente à la façon des objets eux-mêmes.

(3) On intègre l'expression des rapports à celle des objets, les rapports étant des "modificatifs" des objets. L'unité de cette forme grammaticale est souvent marquée par l'accent.

On aura reconnu ici les jalons du parcours typologique allant des langues isolantes aux langues flexionnelles. Cette typologie, trop peu nuancée, est opératoire en ce qu'elle permet d'apprécier globalement à quel stade formatif se trouve une langue au moment de l'observation. L'opposition qui se manifeste ici est celle entre langues "à grammaire plate" (ou grammaire lexicalisée) et celles à lexique grammaticalisé (tout mot y étant grammaticalement codé)¹³. Humboldt oppose ainsi la langue chinoise aux langues indo-européennes. Dans ces dernières, chaque mot appartient à une partie du discours déterminée, et n'a plus uniquement une individualité lexicale, mais également grammaticale. Dans la langue chinoise, les mots peignent les choses, représentées de façon discrète dans le discours; du discours, ils n'offrent que le contenu: "La langue chinoise emploie tous les mots dans l'état où ils indiquent l'idée qu'ils expriment, abstraction faite de tout rapport grammatical. Tous les mots chinois, quoique enchaînés dans une phrase, sont *in statu absoluto*, et ressemblent par là aux radicaux de la langue samscrite (...). La langue chinoise renonce à la distinction précise et minutieuse des catégories grammaticales, range les mots des phrases

¹² W. von Humboldt, o.c., pp. 37—38.

¹³ Cf. P. Swiggers, "Forme et sens dans la linguistique du Siècle des Lumières", *Beiträge zur romanischen Philologie* 25, 1986, pp. 143—147.

d'après l'ordre moins restreint de la détermination des idées, et donne aux périodes une structure à laquelle ce système est applicable. La *langue samscrite*, les langues qui ont une affinité évidente avec elle, et peut-être d'autres encore sur lesquelles je ne voudrais rien préjuger ici, établissent la distinction des catégories grammaticales comme base unique de leur grammaire, poursuivent cette distinction jusque dans leurs dernières ramifications, et s'abandonnent, dans la formation de leurs phrases, à tout l'essor que ce guide sûr et fidèle leur permet de prendre. La *langue grecque* surtout, jouit de cet avantage¹⁴.

Pour ce qui concerne l'emploi qui est fait de cette notion de forme grammaticale, on constate que chez Humboldt elle sert surtout à opposer des types de langue, et non à justifier l'organisation interne de la grammaire comparée. Ce n'est qu'avec Bopp et plus tard avec Schleicher que la segmentation des formes grammaticales en indo-européen permettra

(1) de poser le problème de l'appartenance typologique (du point de vue de la morphologie) de l'indo-européen et des différentes langues indo-européennes historiquement attestées. Rappelons ici la postulation d'un stade d'agglutination primitif — postulation qui n'est pas sans rapport avec des modèles d'analyse syntaxique courants aux XVII^e et XVIII^e siècles (il suffit de penser à l'analyse chez Bopp du morphème dérivationnel *sya* du futur en indo-iranien comme une forme du verbe copule) —, et son évolution vers un type flexionnel à radical variable;

(2) de définir la famille indo-européenne à l'égard d'autres familles; c'est ce que fera Schleicher (*Compendium*) en séparant les langues indo-européennes des langues sémitiques, et des langues tartares¹⁵. Plus tard, la valeur de discrimination que possède la notion grammaticale sera exploitée par Trubetzkoy, Benveniste et Kurylowicz¹⁶. Humboldt est donc plutôt un représentant du comparatisme, que de la grammaire comparée. On le voit d'ailleurs dans sa lettre à August Wilhelm Schlegel que Henry Hoenigswald a analysée¹⁷: la classification généalogique des langues doit avant tout être basée sur "der lexikalische Teil der Sprache" (vocabulaire de base + certains morphèmes liés). La grammaire comparée se développera en choisissant comme paramètre de comparaison des structures: morphologiques d'abord (Bopp); morphologiques et phonétiques (Schleicher — s'appuyant sur les recherches étymologiques de Pott et Fick), et (morpho-)syntaxiques plus tard (travaux de Krahe, Kurylowicz, Benveniste, Bader, Friedrich, Lehmann, Watkins, Schmalstieg, Justus).

J'en viens maintenant à la deuxième notion, celle de *type linguistique*. Cette notion correspond au *domaine* de la comparaison. Plus particulièrement, l'élaboration

¹⁴ W. von Humboldt, *De l'origine des formes grammaticales, suivi de Lettre à M. Abel Rémusat* (éd. par Ch. Porset), Bordeaux, Ducros, 1969, pp. 74, 108—109.

¹⁵ A. Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Weimar, Böhlau, 1876⁴, pp. 2—4.

¹⁶ Cf. N. Trubetzkoy, "Gedanken über das Indogermanenproblem", *Acta Linguistica* 1, 1939, pp. 81—89; E. Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1935; J. Kurylowicz, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg, C. Winter, 1964.

¹⁷ H. M. Hoenigswald, "Etymology against grammar in the early 19th century", *Histoire, Epistémologie, Langage* 6, 1984, pp. 95—100.

de la notion correspond à une nécessité pragmatique: celle de poser des principes contraignants qui, devant une gamme d'explications équivalentes, permettent de renforcer la probabilité de l'une d'entre elles. Prenons le cas de la comparaison des langues: l'objectif est d'expliquer des concordances (similitudes) observées entre des langues. Or, celles-ci se prêtent à 5 types d'explications: (1) les concordances résultent du hasard (et on connaît de tels cas); (2) les concordances résultent d'un emprunt (éventuellement à distance, ou par interposition); (3) les concordances sont le résultat d'une diffusion aréale; (4) les concordances résultent de l'unité foncière du langage (ce que Schuchardt appellera "Elementare Verwandtschaft")¹⁸; (5) les concordances reposent sur une unité phylogénétique, et les langues qui manifestent ces concordances remontent à un ancêtre commun. Notons que les réponses 1, 2 et 5 sont les options dont on dispose en critique textuelle: innovations (ou fautes) communes (et indépendantes), leçons (éventuellement des fautes) copiées de l'autre témoin, leçons ou fautes communes provenant d'un ancêtre commun. Pour démontrer la parenté de langues présentant des concordances (ou pour la rendre très probable), la notion de type linguistique est cruciale: c'est à partir de la typologie qu'on peut définir des structures grammaticales, et — faut-il le rappeler encore après Meillet¹⁹ — que la grammaire comparée rapproche des *séries entières* manifestant des homologies structurelles (et sa valeur probante est la plus grande, quand ces homologies structurelles concernent des séries de formes irrégulières). On comprend ainsi pourquoi F. Schlegel écrit: "Mais le point décisif qui éclairera tout, c'est la structure interne des langues ou la grammaire comparée, laquelle nous donnera des solutions toutes nouvelles sur la généalogie des langues, de la même manière que l'anatomie comparée a répandu un grand jour sur l'histoire naturelle"²⁰. Reste que dans la projection de cette typologie sur l'axe de l'histoire, les comparatistes admettent le passage (ou la déchéance) d'un type à l'autre. La typologie linguistique — dont nous n'allons pas rappeler la maturation — fonctionne donc comme cadre restrictif à l'égard de la parenté postulée pour des états de langue observés: au XIX^e siècle cette typologie est centrée sur la composition morphologique de mots, et non sur l'absence/présence de certaines classes de mots ni sur l'ordre des mots. Elle se définit par rapport au paramètre de comparaison choisi: la forme grammaticale. De plus, elle s'applique à des états de langue attestés: on n'y trouve pas de réflexion à propos de types possibles et impossibles (élément théorique devenu prominent dans

¹⁸ Voir à ce propos notre article "Linguistique générale et linguistique romane chez Hugo Schuchardt", à paraître dans les *Actes du XVIII^e Congrès de Linguistique et de Philologie romanes* (Trèves, 1986), éd. par D. Kremer.

¹⁹ A. Meillet, *La méthode comparative en linguistique historique*, Oslo — Paris, Aschehoug — Champion, 1925, p. 27.

²⁰ Traduction de F. Schlegel, *Über die Sprache und Weisheit der Indier. Ein Beitrag zur Begründung der Altertumskunde*, Heidelberg, Mohr & Zimmer, 1808, p. 28.

les recherches sur la reconstruction de la phonologie et de la syntaxe de l'indo-européen)²¹.

La troisième composante de la grammaire comparée est la notion de "*changements systématiques*" en tant que transitions. La grammaire comparée ne peut pas être historique: il y a non seulement son objectif fondamental (de démontrer la parenté génétique de certaines langues), mais aussi sa matérialité première (des états de langue historiquement dispersés) qui la rendent historique. La notion de changement systématique comme transition correspond à un troisième problème de la comparaison: celui du *non sequitur* de la comparaison. En effet, l'aporie fondamentale de la comparaison — comme l'avait bien noté Meillet — est qu'on ne peut jamais démontrer que deux langues ne sont pas apparentées. Mais on a vu que la typologie permet déjà de renforcer la probabilité d'une hypothèse de parenté génétique; au niveau de l'explication des dissemblances, l'hypothèse gagnera en probabilité si l'on réussit à dégager des lois de transformation. Il est intéressant de remarquer que les lois établies par la grammaire comparée diffèrent sur un point essentiel des régularités reconnues par les linguistes perspicaces du XVI^e et du XVII^e siècle, tels que Fernão de Oliveira, Bernardo Aldrete ou le Père Besnier²²: la différence, c'est que les lois de la grammaire comparée ne concernent pas des mots juxtaposés (par ex. formes italiennes, espagnoles et portugaises; formes picardes, françaises et italiennes, etc.), mais qu'elles définissent des processus de transition par rapport à des séries (de phonèmes, en général). Il faut noter que cette composante théorique complète celle de la typologie linguistique: si la dernière définit le cadre (conditionnel) des concordances et dissimilitudes, la notion de changement phonétique en tant que transition permet de saisir l'*actuation* d'une différenciation à l'intérieur du type²³ (on sait que chez Schleicher cette différenciation est située historiquement et spatialement). De cette façon, la troisième composante — correspondant à l'aporie fondamentale de la grammaire comparée — permet de montrer quelles évolutions sont plus probables, parce que plus systématiques.

²¹ Cf. par exemple T. V. Gamkrelidze — V. V. Ivanov, "*Sprachtypologie und die Rekonstruktion der gemeinindogermanischen Verschlüsse*", *Phonetica* 27, 1973, pp. 150—156; idd., *Indoeuropejskij jazyk i indoeuropejcy*, Tbilisi, Izd. Tbilisskogo Univ., 1984 (2 volumes); T. V. Gamkrelidze, "*Language typology and language universals and their implications for the reconstruction of the Indo-European stop system*", dans Y. Arbeitman — A. R. Bomhard éd., *Bono homini donum. Essays in historical linguistics, in memory of J. Alexander Kerns*, Amsterdam, J. Benjamins, pp. 571—609; P. Ramat éd., *Linguistic Reconstruction and Indo-European Syntax*, Amsterdam, J. Benjamins, 1980; V. V. Shevoroshkin — T. L. Markey éd., *Typology, Relationship, and Time*, Ann Arbor, Karoma, 1986.

²² Pour les conceptions de ces auteurs, voir E. Coseriu, "*Taal en functionaliteit' bei Fernão de Oliveira*", dans W. Abraham éd., *Ut videam. Contributions to an understanding of linguistics*, Lisse, Peter de Ridder, 1975, pp. 67—90; H.-M. Gauger, "*Bernardo Aldrete (1565—1645). Ein Beitrag zur Vorgeschichte der romanischen Sprachgeschichte*", *Romanistisches Jahrbuch* 18, 1967, pp. 207—248; et mes remarques à propos de P. Besnier, *La réunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule* (éd. par V. Lo Cascio; Dordrecht, Foris, 1984) dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 81: 2, 1986, pp. 74—79.

²³ Voir à ce propos P. Swiggers, "*Antoine Meillet et la méthode en linguistique*", dans H. Aarsleff — L. G. Kelly — H.-J. Niederehe, *Papers in the History of Linguistics. Proceedings of the Third International Conference on the History of the Language Sciences (ICHoLS III)*, Amsterdam, Benjamins 1987, pp. 595—606.

Nous avons ainsi esquissé les contours conceptuels de la grammaire comparée, dans son rapport contrastif avec le comparatisme. Le modèle de la grammaire comparée ne s'est pas constitué d'emblée comme un système achevé; il manquait plusieurs chaînons dans la description de l'actuation des changements (influence de l'analogie et d'autres lois du langage — comme celles postulées par Bréal; l'importance des situations de bilinguisme (Ščerba/Meillet), les effets de l'apprentissage de langues par adultes et par enfants sur le développement des langues; les effets diachroniques de la norme)²⁴. Mais ce modèle a une individualité qui lui est propre et qui permet de le distinguer — par sa "technicité" — de la comparaison linguistique aux XVIIe et XVIIIe siècles. Il porte d'autre part l'empreinte de son objet: les langues indo-européennes, et dans une moindre mesure les langues sémitiques et les langues finno-ougriennes. Pour ces langues, la comparaison consiste à expliquer des *mutations de segments* dans des formes. On peut se demander quel aurait été l'aspect du modèle comparatiste si son objet avait été constitué par des langues telles que celles de la famille aranda, où les changements se font régulièrement sur le mode de la supplétion (conditionnée entre autres par des faits de tabou)²⁵. Ces réflexions méthodologiques à propos de la comparaison de langues et de la pratique comparatiste débouchent ainsi sur un problème d'épistémologie historique des sciences du langage, qui montre les limites du savoir occidental, replié sur lui-même.

Povzetek

OD PRIMERJAVE JEZIKOV DO PRIMERJALNE SLOVNICE METODOLOŠKA RAZMIŠLJANJA

Avtor se posveča problemu, ki zadeva historiografijo in metodologijo jezikoslovja: prehodu od primerjanja jezikov do primerjalne slovnice. Zasnova primerjalne slovnice 19. stoletja se seveda naslanja na primerjavo jezikov, tako kot je že bilo od renesanse dalje, uvaža pa neko novost, značilno za novi ideal znanstvenosti. Ta nova perspektiva temelji na treh prvinah: na pojmu "slovnične oblike", na pojmu "jezikoslovnega modela" in na pojmu "sistemskih sprememb", dojetih kot prehodnih stanj. Vsaka od teh prvin se nanaša na neki vidik dela komparativistov (parametri, območje in metodološka omejenost jezikoslovnega primerjanja).

Model primerjalne slovnice, ki je tako močno zaznamovan s predmetom študija (indoevropski jeziki, v manjši meri semitski in ugro-finski jeziki) vsebuje tudi teoretske pomanjkljivosti, npr. ravno to, kar zadeva razlage jezikovnih sprememb.

²⁴ Cf. M. Bréal, *Essai de sémantique. Science des significations*, Paris, Hachette, 1897; E. Haugen, *The Ecology of Language. Essays selected and introduced by Anwar S. Dil*, Stanford, Stanford University Press, 1972; U. Weinreich, *Languages in Contact. Findings and problems*, New York, Linguistic Circle, 1953; P. Swiggers, "La linguistique historique devant la variation: le cas de Meillet", *Recherches sur le français parlé* 7, 1985, pp. 61—74.

²⁵ Voir à ce propos les remarques de N. Boretzky, "Das indogermanische Sprachwandelmodell und Wandel in exotischen Sprachen", *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 95, 1982, pp. 49—80.

LINGUISTIC FORM BETWEEN SYSTEM AND USE

1. The cognitive value of "symptomatic facts"

"The goal of theoretical linguistics is the discovery of facts that are crucial for determining the underlying structure of language and hidden abstract principles and laws" (Shaumyan, 1984: 239). There is a twofold relationship between facts and theory: on the one hand, a theory makes it possible to identify facts and to classify them into categories, but on the other hand there exist so-called symptomatic facts, which cannot be incorporated within the framework of an obsolete scientific paradigm, but have a constructive value with respect to a new theory, since in the ways in which these facts appear they disclose abstract principles and laws which would otherwise have remained hidden. In the development of science, the discovery of such facts is of exceptional importance. A new scientific paradigm originates from the contradiction which occurs between the discovery of a symptomatic fact (the latter presenting a previously hidden aspect of the phenomenon concerned) and the use of the explanatory methods of the old paradigm. The paradox lies in the fact that the symptomatic fact is opposed to these very, obsolete explanatory procedures, and, by its existence, reduces their validity. For this reason, such symptomatic facts are usually reduced to "an exception which proves the rule". Thus, for instance, Chomsky discovered the existence of deep structure by studying pairs of sentences such as *John is easy to please*, *John is eager to please*. But he described them in terms of the surface structure. It was only later that Fillmore (1968) introduced the basic concepts of deep-structure description by proving that, through the role of the surface structure subject, various semantic roles can be expressed, such as agent, patient and instrument.

Austin (1962) undoubtedly established the fundamentals of the theory of speech acts and, via this theory, of the pragmatic investigation of language. He posed the most important question of language use: How to do things with words?, as opposed to the previous method of analysis, which was interested in how to represent the world with words. However, as was the case with Chomsky, neither Austin nor his followers succeeded in following up this discovery by deriving the fundamental laws of language use. Austin dealt with the question posed, and with the symptomatic fact which made the question possible, and provided an answer to it, i.e. introduced performatives and declaratives, as categories of speech acts and as the opposite of constatives. According to Austin, the uttering of performatives makes it possible to do something, whereas the uttering of constatives makes it possible to assert something which can be either true or untrue.

The constative utterance *I am running* is only effective if it is true. If, however, its speaker said it while lying down, then a listener would either not take it seriously, or else doubt the seriousness or mental soundness of the speaker. The performative *I apologize* is fully realized within the framework of an interpersonal or performative relation. The speaker of this utterance admits that he has acted unsuitably, and regrets it. Such an apology, whether the regret is sincere or not, is effective only if the addressee believes the speaker and accepts the apology. The effective uttering of a performative has produced a change in the psycho-social reality in which the speaker and addressee are involved. Thus, by the effective uttering of performatives social reality is created (to say something is to do something).

As opposed to this approach, we will assume that performatives and constatives are just two extreme and only apparently separated forms of the realisation of the same fundamental constitutive principle in the field of language use.

The relation between words and the world was used by Searle (1975) as one of the criteria for categorizing illocutionary acts. According to Searle, assertions belong to the group of illocutionary acts in which there is a mind-to-world direction of fit, whereas requests and promises belong to the group in which there is the opposite, world-to-mind direction of fit. However, it is postulated here that what is involved are not two independent directions, but rather two contradictorily connected and hierarchically arranged relations, which are constitutive in the formation of every sense. The performative or interpersonal dimension is superior to the cognitive dimension, and uses it as a means of achieving a certain effect in social interaction. When these two dimensions go their separate ways, and become independent — this is just an extreme form of their discordant co-existence — then we are dealing with pure performatives and pure constatives.

In contrast with Leech (1980: 230), who considers that performatives are not something abnormal or atypical, and that they are “by no means a suitable yardstick for the general run of conversational behaviour”, we shall try to prove the opposite, i.e. that it is performatives which reveal a new and fundamental dimension of language use (to be called a performative or interpersonal dimension, P_d), and that the representational or cognitive dimension (C_d), as represented by the constatives, is subordinate to this dimension.

The following hypotheses will be supported by means of examples:

- It is not possible to distinguish between constatives and performatives on the basis of the form of the utterance, since performatives, too, can be expressed in the constative form.
- Constative utterances can be interpreted in performative terms.
- Thus social reality is created not only by means of declaratives and performatives, but occurs as the consequence of intentions and effects of constative utterances.

— Effect is based on the belief that the propositional content is true.
 — Interchangeability of performatives and constatives is built into the language system: with regard to their semantic-syntactic frames, the verbs *know* and *believe* show some similarities and some differences. The differences are motivated cognitively, and the similarities pragmatically.

— The verb *know* is directly related to the propositional content, whereas *believe* is related to the latter via the speaker. In this way the meaning of an utterance encounters the motives and intentions of the speaker/addressee. Having got into contact with the desire, the meaning of the utterance is translated into performative categories.

— For this reason it is best not to talk about two categories of utterances (i.e. constative and performative), but rather about a cognitive and performative relation, which together constitute sense.

— A paradigmatic expression of the performative relation is the verb *tell*. It indicates two interpretational directions: the motivational-intentional direction and the direction concerning the true-value of the propositional content. As a rule, the speaker does not say “*I am telling you in order to...*”, but instead realizes his intentions and desired effects by suitably choosing the content of his speech. The relationship between *why* and *what* is instrumental.

— The intentions and effects of what the speaker has said are interpreted by the addressee through his translating of the text into illocutionary and perlocutionary, i.e. performative categories.

— Thus the meaning of constative utterances has three pragmatic interpretational values: a truth value, an intentional value and a perlocutionary value. The task of pragmatics is to describe the complex relations between these values, which together make up communicational reality.

2. Constatives in the role of performatives

Žižek (1986) has pointed out an example of an utterance which clearly indicates the difficulties involved in differentiating performatives from constatives. By the utterance

(1) *The meeting is closed*

an actual state of affairs is described, i.e. what is involved is an apparent constative. However, this state of affairs only occurs after the utterance has been spoken. Thus the utterance turns into a reality only when the chairman of the meeting has uttered it, and those present have agreed that the content of the utterance is true. Reality is created retrogressively, as a consequence of the utterance's effect:

S: performative → effect ← A

S = speaker

A = addressee

↓
constative form

(The meeting is closed)

Several questions arise from the above example. Why did the speaker not use

the declarative formula "*I declare the meeting closed*", but replaced it by a description of the actual state (a constative) which occurs after the performative has been uttered? In this way the speaker has concealed his authority, but yet achieved the same effect. Do other constative utterances, too, have the power "to do things with words"? If it is possible to "do things" with constatives, then it should come as no surprise that only rarely, in exceptional circumstances, do speakers use declarative and performative formulas.

However, let us draw some conclusions from this, only ostensibly exceptional fact. The performative was uttered through a constative, and, vice versa, the constative had the illocutionary force to match the world with the content of the words spoken. This means that the differentiation of performatives and constatives is a much more difficult task than it might at first appear to be, if it is indeed possible at all. Thus one should not talk about two categories of utterances, but rather about two relations which are constitutive in the formation of every sense. "Pure" performatives and "pure" constatives are formed within the field of their divergence.

At the same time, our example shows that symbolic reality is created in two ways: in the cognitive way, which builds on the congruence of the spoken and the actual, or in the performative way, when social reality is created as the consequence of the effect of words on man's desires and values. The only difficulty occurs because the construction of the utterance most frequently does not express this difference, since both possibilities are spoken in the form of apparent constatives.

3. The two constitutive dimensions (P_d , C_d) in the creation of sense

Let us illustrate this statement by means of an example. A mother wishes to tease her daughter, so she chooses her most sensitive spot, and says to her:

(2) *Daddy doesn't love you, he loves me.*

The daughter is hurt, and complains to her father:

(3) *Daddy, Mummy says that you don't love me, but that you love her.*

Of course, her father comforts her, and says:

(4) *You know that Mummy is only teasing you. You must judge for yourself whether what she says is true or not.*

Let us investigate the relationship between the prevailing circumstances and the spoken text. It is clear that the meaning of the spoken text *Daddy doesn't love you, he loves me* is just a means for achieving the communicational intention, i.e. the desire to tease. The daughter's utterance is spoken as a complaint, and the father's utterance as a comfort.

The communicational intention and the desired effect (to tease, to hurt, to comfort) is not expressed by any of the utterances explicitly and performatively (I am teasing you, I am comforting you), but they are rather revealed from the interpreta-

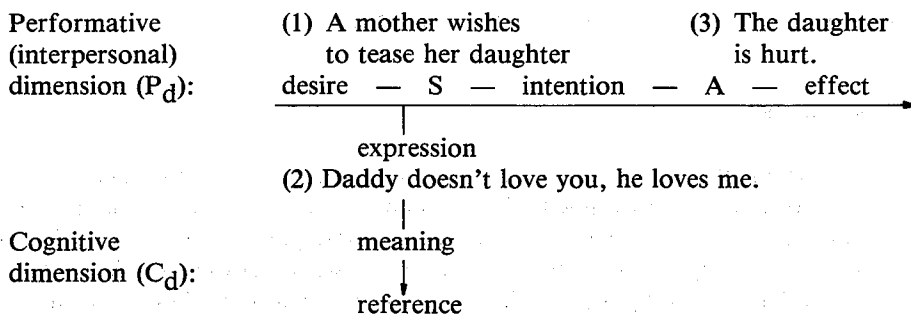
tional context, and are always communicated by someone else, not by the speaker of the message. The intentions expressed in these verbs, and the desired effects, can only be achieved indirectly, by hiding the intention and choosing such a communicational content which concerns the addressee, his (or her) desires and interests. Thus, during communication, the meaning of the utterance (i.e. the communicated content of the utterance, the proposition) depends on the communicational purpose and the desired effect. Is what we are concerned with here a randomly chosen example, or a generally valid rule of communicational interaction? We are inclined to accept the second possibility.

It was already Austin who pointed out that the uttering of perlocutionary acts is not determined by convention, and that it is not possible to express them by means of explicitly performative formulae, e.g. *I am insulting you*. Such an utterance would be pragmatically ineffective, and would have no sense. The perlocutional act and the desired effect, at which every message is aimed, must remain hidden. However all linguistic means are directed towards this effect. The point towards which language in use gravitates cannot be expressed. Let us try, by means of an example, to find an answer to the question of why this point must remain hidden, undetermined by convention, performatively inexpressible, and thus completely left open to the speaker's judgement concerning the choice of linguistic means. Why should the utterance:

- (5) *I want to hurt you, so that's why I'm telling you that Daddy doesn't love you, but he loves me*
be ineffective?

The reason is that in this utterance the desired effect and intention would directly encounter the asserted proposition, and thus it would be unlikely that the addressee would, after this dubious encounter, still believe in the assertion's truth. In order for the proposition to be effective, the desired effect must remain hidden.

Let us now present, by means of the diagram given below, the dimensions of the communicational situation within which the sense of an utterance is generated:



The intention of the message is not necessarily the truth of the proposition, but rather the effect achieved through its locution.

On the basis of the above discussed examples, it will be assumed that semiotic reality is created in two ways: firstly, in the cognitive way (on the basis of congruence between words and the world) and, secondly, in the performative way, as a consequence of the effect of words. If words have an effect, and if we believe them, then they create a semiotic reality which exists for man regardless of their truth value. Thus language is a means for the creation of a social-cultural reality, which differs from actual reality. Man belongs to both of these realities: according to his biological constitution, he is a part of Nature, but through speech he has become a social being.

Can these two dimensions be discovered within the structure of language, too? It would be difficult to defend a hypothesis about the existence of these two realities, and about their importance, if they were not expressed in the semantic and syntactic structure of the most important, basic elements of the linguistic-semantic system, in the system of verbs, which, by definition, express relationships. There is no doubt that two types of verbs exist in language: verbs which describe reality, without taking into account man's relation to it, e.g. *John is stealing apples*, and verbs which express social relationships between the speaker/hearer and their relation to the world, requiring a propositional complement, e.g. *John's classmate told the teacher that John was stealing apples*.

These two simple examples already go to show that social relationships are described by the speech-act or so-called attitude verbs. These verbs are always superordinate to the propositional content, although, on the other hand, they cannot become the main verb of simple sentences. In this paper particular attention will be paid to the verbs *know*, *believe* and *tell*, in an attempt to find an answer to the question of whether the linguistic structure or semantic-syntactic frame of these verbs can reveal any more about the nature of man's cognitive relation to the world and the dimension of his belief which is essential in the creation of social reality. Let us once again pose the question first put by V. Vendler (1980: 277): "How do I know that I know something rather than merely believe it?"

4. Know, believe, tell

Let us assume that *know* expresses a cognitive relation to the world, created on the basis of congruence between what is stated and actual fact, whereas *believe* makes possible the creation of a social "truth" as the consequence of belief and the effect of words. In trying to formulate this assumption we have drawn on the findings of Vendler (1980: 273—290). Vendler has tried to prove two hypotheses. According to him, the verb *know* cannot be a performative verb in the same sense as the verb *promise* (as was supposed by Austin). Furthermore, Vendler considers that know-

ledge and belief cannot have a common basis, since it is not possible to know, and to believe something at the same time. Although *know* and *believe* can both be followed by that-clauses, only *know* is amenable to the formation of wh-nominals.

She knows	} that p
She believes	

But:

She knows	} who stole the money	
*She believes		
		why he did it
		how he did it
	what he did with it	

For this reason he concludes: "The conclusion seems to be unavoidable: in spite of the surface identity of the that-clauses following *know* and *believe*, they are different; and only one of them is amenable to the formation of wh-nominals" (1980: 297). Vendler also reveals a similar difference in the two verbs' connections with certain nouns, which can replace that-clauses. Thus nouns such as *opinion*, *theory*, *assertion*, and *prediction* can replace that-clauses following *believe*, whereas nouns such as *fact*, *reason*, *result*, and *outcome* can provide suitable replacements for that-clauses following *know*.

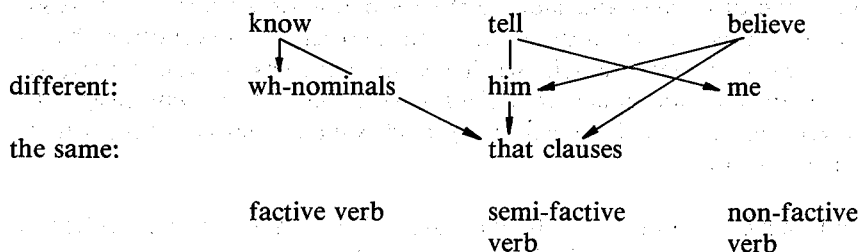
Vendler terms *know* a factive verb, and *result* a factive noun, whereas he terms *believe* a non-factive verb and *prediction* a non-factive noun. He considers that the clearest sign of factivity is the capability of a verb to be connected to wh-nominals. If somebody says: *He knows who killed her*, this utterance is connected to a fact, whereas if somebody says: *He believes that John killed her*, the utterance only describes a mental state. A frequent answer to the question *How do you know that p?* is *John told me so*. "It seems to be the case, therefore, that quite often the casual link connecting the fact and the knowing subject consists, in part at least, in the relation of X's telling that p" (1980: 283). But what kind of a verb is *tell*? Is it factive, like *know*? Vendler has succeeded in proving that this is not the case. *Tell* behaves ambivalently. True, it can be connected to that-clauses, as well to wh-nominals, and thus it is similar to the verb *know*. However: "One cannot know falsehoods, but one can tell falsehoods". It is not possible to say, consistently, that X knows that p, but this is not true. On the other hand I can report that X has told me that p. However, nothing prevents me from saying that p is not true. *Tell* is factive in relation to wh-nominals, but not necessarily so in relation to that-clauses.

The above explanation is instructive from the pragmatic point of view: with respect to known propositions, *know* and *believe* are interchangeable. If these propositions are not known, then we are only interested in the relation *know*. If somebody told us in advance that he only believes and does not know p, then we would no lon-

ger be interested in his "knowledge". Known, asserted propositions become available to both semantic categories, know and believe.

The semantic-syntactic differences between the verbs *know* and *believe* are cognitively motivated. By what is their interchangeability in relation to known/asserted propositions in that-clauses motivated?

We will try to answer this question by supplementing Vendler's research with one more fact. Whereas the verb *know* occurs only together with that-clauses and wh-nominals, and does not permit the presence of any other participant (it expresses a direct relation between man and a propositional content, and the reference contained in the latter), the verbs *believe* and *tell* make possible (although not obligatory) the presence of one more participant. Both of the two verbs, *believe* and *tell*, are connected to the deep-case Dative. The latter denotes, in the case of *tell*, the addressee, and, in the case of *believe*, the speaker: *He told me and I believed him*. The result of this analysis will be illustrated by the following diagram:



The verbs *tell* and *believe* enter the relation with the propositional content via an inter-personal social relationship. The latter, as we know, is always motivated and intentional. It is within this relationship that the asserted proposition encounters the speaker's and the addressee's motives, desires, needs, interests, values and feelings. It is this contact which motivates the speaker to subordinate the proposition to the desired effect, and leads the addressee either to believe it, even if it is not true (I know it is not true, but I still believe it), or not to want to believe a true proposition (I know it is true, but I don't want to believe it.) Thus the semantic structure of language includes the possibility of interchanging knowledge and belief, while man's accepting of communicated propositions includes his readiness to believe even contrary to cognition. Desires, interests, motives, values, and feelings: these are the points where a readiness to believe can be established regardless of, or even contrary to, cognition.

During communication, the basic possibility to which we are exposed is the conversion of an interest into truth. The gap between desire and truth is spanned by pushing what is unpleasant into one's sub-conscious.

The verb *tell* has two dimensions, a dimension of content (what I tell) and a

motivational-intentional dimension (why I tell something). The verb *believe* has an identical structure: the content of belief, and the reason for belief. This is confirmed by the conversion of direct speech into reported speech. Whereas in direct speech the speaker, as a rule, does not reveal his motives and intentions, and never expresses the desired effect, the person reporting speech explicates whatever was not said, and was hidden, in the main clause of the reported speech.

A, to B: *The neighbours have a fierce dog.*

B reports: *A told me that the neighbours have a fierce dog.*

Two kinds of questions can be related to the verb tell:

What did A tell you?

Why did A tell you that?

The first question is a request for the content of the message, and is related to checking its truth-value. The second question is concerned with the aim of the message, and can be answered by expressing this intention with the speech-act verb: *He wanted to warn me of the danger.* Or, possibly: *He wanted to frighten me.* The interpretation of the speaker's intention is subject to the projection of the addressee's motives, and it is here where differences in interests are expressed, and misunderstandings arising from them occur.

The above discussion can be summed up as follows:

— In the process of use, the language system functions in such a way as to make possible the representation and cognition of the world, as well as the creation of semiotic reality through the effect of words on man's desires and values. "How to do things with words?"

— This question posed by Austin, which is the central question of the pragmatic study of language, cannot be fully answered by the identification of the so-called "illocutionary force indicating device", nor by one kind of speech act — the declaratives. These speech acts are only the so-called symptomatic facts, which reveal the performative dimension of language use in a radical form occurring within the institutionalized social context. The performative force, however, is inherent in constatives, too. How, then, is the performative force of such ostensible constatives generated?

— In language, the uttering of a perlocutionary act is not determined by convention, and the speaker can choose from all linguistic means to achieve an effect.

— The communicated proposition has three possible values: that originating from the speaker's desire, that aimed at an effect on the addressee, and that caught between the asserted and the real, which determines its truth-value. Thus, the communicated proposition has three pragmatic values: a truth-value, an intentional value, and a perlocutionary value. Which of three values has priority? Scientific discourse is governed by the desire for truth, whereas political discourse is dominated by the desire for effect.

— The message is aimed at the desire of the addressee, and if the contact is felicitous, the addressee is prepared to believe the truth of the message even though the latter may, in fact, not be true at all (I know that it is not true, but nevertheless I believe it — prejudice) or vice versa (I know it is true, but I don't want believe it — a denial of reality). The contact of the communicated proposition with desires and values can transform interest into truth.

— The semantic-syntactic frames of the verbs *know* and *believe* have a built-in capability for interchangeability in relation to the asserted propositional content in that-clauses. The verbs *believe* and *tell* enter the relation with the asserted propositional content through an interpersonal relationship, the latter being motivated and intentional. However, the interpersonal nature of the relation of these two verbs does not necessarily have to be explicated, which contributes to ostensibly objective reporting.

— In this way language in use adapts itself to pragmatic needs, spanning between desire and truth.

Prevod: Milena Milojević-Sheppard

REFERENCES

- Austin John L. 1962 — *How to do things with words*. Oxford: Clarendon Press.
- Ballmer Thomas and Brennenstuhl Waltraud 1981 — *Speech Act Classification*. New York: Springer Verlag.
- Bierwisch Manfred 1980 — "Semantic Structure and Illocutionary Force". In John R. Searle, Ferenc Kiefer and Manfred Bierwisch (eds.), *Speech Act Theory and Pragmatics*. Dordrecht: D. Reidel Publishing Company, 1—35.
- Leech Geoffrey N. 1983 — *Principles of Pragmatics*. London and New York: Longman.
- Shaumyan Sebastian 1984 — "Language as an instrument of cognition and the law of semiotic relevance". In Copeland (ed.), *New Directions in Linguistics*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Searle John R. 1979 — *Expression and Meaning*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Vendler Zeno 1980 — "Telling the Fact. In John R. Searle, Ferenc Kiefer and Manfred Bierwisch (eds.), *Speech Act Theory and Pragmatics*. Dordrecht: D. Reidel Publishing Company, 273—290.
- Žižek Slavoj 1986 — "Imenovanje in naključnost ali Hegel s Kripkejem". *Razpol* 24:2.34-125.

Povzetek

JEZIKOVNA OBLIKA MED SISTEMOM IN RABO

Konstativnih in performativnih povedi ni mogoče vselej razlikovati na podlagi oblike, saj se tudi performativi izrekajo v konstativni obliki, navidezne konstative pa interpretiramo v performativnih kategorijah razlogov, namer in učinkov. Možnost njihovega zamenjevanja je vgrajena tudi v jezikovni sistem, in sicer v pomenskoskladenjske okvire glagolov *vedeti*, *verjeti* in *povedati*.

Zato ne kaže govoriti o dveh kategorijah povedi (Austin) niti o dveh smereh med besedami in svetom (Searle), ampak o dveh razmerjih, ki sta konstitutivni pri tvorjenju smisla.

Performativno razmerje je kognitivnemu nadrejeno in z njim protislovno povezano, zato je izbira pomenskih vrednosti motivirana in intencionalna, podrejena želji po učinku.

ZUM BEGRIFF DER KOMMUNIKATIVEN FUNKTION IN DER LINGUISTIK

In diesem Artikel soll der Funktionsbegriff in der Linguistik diskutiert werden, insbesondere der Begriff der kommunikativen Funktion. Es geht nur um eine allgemeine Behandlung von Charakteristiken des Begriffs kommunikative Funktion. Am Anfang wird eine Reihe bekannter und doch recht unterschiedlicher Bedeutungsinterpretationen des Funktionsbegriffs in der Linguistik übersichtlich angeführt. Das zweite Unterkapitel versucht es, sich mit verschiedenen Gesichtspunkten der nach Wilhelm SCHMIDT definierten kommunikativen Funktion auseinanderzusetzen: u. a. mit ihrer Verwurzelung in der funktional-kommunikativen Sprachbeschreibung, mit dem Unterscheiden von kommunikativen Funktionen auf verschiedenen Ebenen (kommunikative Funktion des Textes, kommunikative Funktion der Ausdrucksmittel, kommunikative Funktion der Sprache bzw. des Sprachsystems), ferner zieht es eine hypothetisch annehmbare rezeptive Komponente der kommunikativen Funktion heran und macht schließlich den Versuch einer Distinktion zwischen direkter (unmittelbarer) und indirekter (mittelbarer) Ausprägung einzelner kommunikativer Funktionen. Es wird auch auf die Funktion verwiesen, die der Text für den Rezipienten hat. Der Abschluß bringt zusammenfassend die wesentlichen Erkenntnisse dieses Beitrags.

1. ZUR PROBLEMATISIERUNG DES BEGRIFFS FUNKTION IN DER LINGUISTIK

Die Verwendung des Funktionsbegriffs ist in der Linguistik problematisch insofern, als er von verschiedenen Autoren in unterschiedlichen Zusammenhängen gebraucht wird, was zu divergierenden Interpretationen der Begriffsbedeutung führt. Das ist u. a. auch Gegenstand der Beiträge von W. SCHMIDT (1982) und G. HELBIG (1968). Nach SCHMIDT (1982, passim) läßt sich in Übereinstimmung mit den Wörterbucherklärungen des Funktionsbegriffs (Funktion sei gleich 1. Aufgabe..., 2. gesetzmäßige Abhängigkeit..., WDG 2, 1967, S. 1424) die Verwendung des Funktionsbegriffs bei verschiedenen Linguisten und linguistischen Schulen in den folgenden Umrissen verfolgen:

1. Für die Kopenhagener Schule ist die Funktion die wechselseitige innere Abhängigkeit, Dependenz zwischen zwei Funktiven... als den Schnittpunkten wechselseitiger Beziehungen innerhalb des Sprachsystems.

2. Für die generative Transformationsgrammatik sind Funktionen Relationen zwischen Paaren syntaktischer Kategorien in der Tiefenstruktur.

3. Amerikanische Deskriptivisten verstehen unter Funktionen die Positionen, in denen eine Form vorkommt.

4. Viele sprachwissenschaftliche Schulen fassen die Funktion als Aufgabe auf, als Leistung einer sprachlichen Erscheinung (sei es einzelner Sprachelemente oder des sprachlichen Systems, sei es einer Äußerung oder der Sprachtätigkeit überhaupt).

5. Die funktional ausgerichtete Prager Schule unterscheidet zwischen 2 Sprachfunktionen: zwischen kommunikativer und mentaler (diese entspricht im wesentlichen der traditionellen kognitiven Funktion). Die Prager Schule beachtet somit neben der "langue" auch die Ebene der "parole" und spricht auch über Funktionen einzelner Sprachmittel.

6. Von der sowjetischen Sprachwissenschaft wird der Funktionsbegriff manchmal mit Inhalt bzw. Bedeutung gleichgesetzt und somit den Kategorien Form und Struktur gegenübergestellt.

7. Gerhard HELBIG hebt den Unterschied zwischen verschiedenen Funktionsebenen hervor und definiert die Funktion, wie folgt: "Unter Funktion verstehen wir folglich sämtliche Ebenen zwischen der Sprachstruktur und der Wirklichkeit, unter Inhalt (als Spezialfall der Funktion) nur die designative Funktion" (1968, S. 283).

8. Die Textlinguistik unterscheidet allein auf der Textebene eine große Anzahl von Textfunktionen.

9. KAINZ kennt eine dialogische (intersubjektive) Funktion und eine monologische (intrasubjektive) Funktion der Sprache. Im Verhältnis zu den traditionellen Sprachfunktionen — der kognitiven und kommunikativen Funktion — sei nicht nur die monologische, sondern mitunter auch die dialogische Funktion kognitiv (Fachdiskussionen u. a. m.).

10. HARTUNG erörtert vier Grundfunktionen der Kommunikation, die generell Funktionen der äußeren Sprachtätigkeit erfassen:

- kommunikative Funktion (im traditionellen Sinne)
- Funktion als Träger der theoretisch-erkennenden Tätigkeit der Menschen (deckt sich aber nur zu einem Teil mit der traditionellen kognitiven Funktion)
- phatische oder Kontaktfunktion
- Entlastung oder Stabilisierung des 'psychischen Haushaltes' des Sprechers (1976, S. 302).

Damit sind freilich nicht alle Varianten der Funktionsdeutungen in der Linguistik erschöpft, eine vollständige Übersicht konnte in diesem Rahmen nicht angestrebt werden.

Offenbar muß von Fall zu Fall gesondert bestimmt werden, worauf der Funktionsbegriff überhaupt Bezug nimmt. Dabei ist in den folgenden Fällen die Möglichkeit gegeben, über die Funktion zu reden:

- a) bei einzelnen Spracherscheinungen bzw. -formen (-elementen) als Bestandteilen des sprachlichen Systems;
- b) bei der Sprache als dem Inbegriff für das Sprachsystem;
- c) bei der Kommunikation (dem Kommunikationsereignis) als dem wechselseitigen (intersubjektiven) Interaktionsprozeß zwischen mehreren Subjekten, die sich zum Zweck des Kommunizierens des Sprachsystems bedienen;
- d) beim Text als der resultativen Erscheinungskomponente des Kommunikationsprozesses.

2. ZUR DEFINITION DES BEGRIFFES DER KOMMUNIKATIVEN FUNKTION

Nach den Prinzipien der funktionalen Grammatik wurde die Funktion zunächst mit Bedeutung gleichgesetzt, später aber als intendierter und meist auch erreichter kommunikativer Effekt definiert. Der funktional-kommunikativen Sprachbeschreibung (SCHMIDT 1981) liegt ein komplizierter, jedoch real existierender Mechanismus von Beziehungen zwischen sprachlichem System und sprachlicher Tätigkeit zugrunde, wobei die Grundforderung die ist, "daß die funktional-kommunikative Sprachbeschreibung die Dialektik von sprachlich-kommunikativer Tätigkeit und Sprachsystem gibt ..." (SCHMIDT 1982 a, S. 4). Sprachliche Kommunikation ist dabei verstanden als eine spezifische Art der menschlichen Tätigkeit, die aus kleineren, elementarerer konstitutiven Einheiten — Handlungen und Operationen — besteht. Die Sprache bzw. das Sprachsystem ist Mittel, Instrument dieser Kommunikation, das Ergebnis und Voraussetzung der sprachlichen Tätigkeit zugleich (SCHMIDT 1982, 16), denn "Das Sein und das Werden einer Sprache ist durch die kommunikative Tätigkeit bedingt" (LANGNER 1982, S. 214). Da für menschliche Tätigkeit jeder Art ein mehr oder weniger konstantes Verhältnis von objektiven Gegebenheiten (Anforderungen, Aufgaben, Anregungen), subjektivem Wollen (Motivation, Absicht), von der Zielgerichtetheit der Tätigkeit und von der Art und Weise der Durchführung des Geplanten (im Rahmen gewisser Bedingungen) eine Rolle spielt, ist dasselbe Relationsgefüge auch für die zwischenmenschliche Kommunikation als einer besonderen Art geistiger Tätigkeit anzunehmen. Von einer solchen gegenseitigen Abhängigkeit verschiedener Parameter geht unter besonderer Berücksichtigung der intentionalen Komponente auch die SCHMIDTsche Definition der kommunikativen Funktion aus:

"Die Zielgerichtetheit von Tätigkeiten und ihrer konkreten Realisationen, nämlich der Handlungen mit ihren Operationen, und zugleich die Zweckbestimmtheit der Instrumente/Mittel von Tätigkeiten, Handlungen und Operationen nennen wir ihre Funktion" (SCHMIDT 1982, S. 15 f.).

Da es dabei um die kommunikative Tätigkeit geht und um die Sprache als Mittel/Instrument dieser Tätigkeit, wird die Funktion eben als kommunikative Funktion bezeichnet.

Wir sehen, daß diese Definition zwei grundlegende Ebenen der kommunikativen Funktion berührt: einmal tritt in den Vordergrund die Tätigkeit, also Operationen, der Kommunikationsprozeß bzw. der Text als dessen Resultat, zum anderen die sprachlichen Mittel als Instrument der Tätigkeit. Im ersten Fall wird das Endziel einer kommunikativen Tätigkeit erfragt, das sog. Oberziel der Sprachhandlung (DIMTER 1981, S. 65), so daß kommunikative Funktion eines Resultats kommunikativer Tätigkeit (bzw. eines Textes) gewissermaßen die in dieser kommunikativen Tätigkeit enkodierte kommunikative Absicht ist. Oder mit Worten von DIMTER: "Die Funktion ... eines Textes ist, einem Sprecher zur Erreichung eines oder mehrerer Ziele zu dienen" (1981, S. 85).

Im zweiten Fall haben wir es mit der Zweckbestimmtheit der Verwendung von sprachlichen Mitteln zu tun (nach DIMTER ebd., S. 65, "instrumentales Ziel"). Diese Zweckbestimmtheit der Verwendung von sprachlichen Mitteln ist antizipiert im Endziel des gesamten Kommunikationsprozesses, ist ja die Realisierung dieses Endziels eines Kommunikationsereignisses durch einen zweckbestimmten Ausdrucksmitelesatz bedingt. Der Zielbegriff ist nach SCHMIDT (1982, S. 15) folglich in Zusammenhang zu bringen mit der gesamten Sprachtätigkeit, mit dem Kommunikationsprozeß, dem Text als dessen Ergebnis, ungeachtet der für die Realisierung dieses Kommunikationsprozesses gewählten Ausdrucksmittel, während der Zweck nach SCHMIDT (ebd.) konsequent mit dem strategischen (operationellen) Gesichtspunkt der Realisierung des Kommunikationsprozesses einhergeht.

In Anlehnung an HANNAPPEL/MELENK (1979), die nach Worten MICHELS "klar zwischen Ziel und Weg. bzw. Ziel und Mittel unterscheiden" (MICHEL 1983, S. 469), könnte nach unserem Dafürhalten eine strenge Unterscheidung zwischen dem Zielcharakter der kommunikativen Funktion von kommunikativen Handlungen und dem Zweckcharakter der kommunikativen Funktion von Ausdrucksmitteln dahingehend relativiert werden, als genau genommen auch der Zielgerichtetheit von Tätigkeiten, Handlungen und Operationen i. w. S. ein allgemeiner Instrumentalcharakter zuzuschreiben ist, denn Handlungen sind letzten Endes nichts anderes als Wege (Mittel), die im Rahmen einer übergeordneten Tätigkeit (z. B. Kunst, Journalistik) zu gewissen Zielen führen.¹

Den neusten Studien über die kommunikative Funktion zufolge (u. a. MICHEL 1986, HEUSINGER 1987, HEUSINGER 1987a) kann der ursprüngliche SCHMIDT'sche Funktionsbegriff mit Definitionscharakter erweitert werden. So wird neuerdings im Zusammenhang mit dem Text von seiner Zweckbestimmtheit gesprochen in

¹ Das Ziel der Handlung könnte somit u. U. erst die (erwünschte) Reaktion des Kommunikationspartners (im Sinne von Perlokution) sein.

der Relation "Ziel — Bedingungen — Mittel — Zweck" (MICHEL a.a.O., S. 67), vor allem unter den Aspekten: Welches Ziel unter welchen Bedingungen (z. B. Bedingungen der übergeordneten Tätigkeit) soll mit der Äußerung erreicht werden? Welche Absicht verfolgt der Autor mit seinem Text? Welchem Zweck dient der Text — aus der Sicht des Sprechers/Schreibers (im weiteren S/S) — im Rahmen einer spezifischen Tätigkeit des S/S (z. B. der Journalistik)?

Angesichts der oben übernommenen Definition der kommunikativen Funktion nach SCHMIDT (s. oben) drängen sich u. E. zwei weiterführende Gedanken hypothetischer Natur auf, und zwar hinsichtlich der Existenz einer rezeptiven Komponente im Begriff der kommunikativen Funktion sowie hinsichtlich der Mittelbarkeit (indirekter Ausprägung) bzw. Unmittelbarkeit (direkter Ausprägung) von kommunikativen Funktionen. Bei aller Genauigkeit und Adäquatheit der oben erwähnten und ansonsten akzeptierten SCHMIDTschen Definition der kommunikativen Funktion scheint uns ihre Zukunftsbezogenheit, ihre "Zielgerichtetheit"² bzw. ihre "Zweckbestimmtheit"³ jedoch zu einseitig betont. Nach unserer Meinung müßte man im Kommunikationsprozeß noch einer weiteren Komponente Rechnung tragen, denn der Kommunikationsprozeß als im Prinzip vorprogrammierte Handlung, zugleich aber auch die Verwendung einzelner Ausdrucksmittel im Rahmen gewisser Operationen vermögen es, beim Empfänger zusätzliche und unvorhergesehene kommunikative Nebeneffekte⁴ hervorzurufen. Die Folge ist, daß das erwünschte und vorprogrammierte Ziel bzw. die kommunikative Absicht⁵ einerseits und das erreichte (erwünschte oder unerwünschte) Ziel bzw. Resultat bzw. die Wirkung auf den Adressaten andererseits sich nicht immer gänzlich decken müssen, weil der Autor nicht in der Lage sein kann, die Wirkung der verwendeten Mittel völlig voraussehen und ihre potentiellen komplexen Möglichkeiten erfassen zu können.⁶ Man muß unterscheiden zwischen der kodierten Textfunktion (S/S) und der Funktion des Textes für den Rezipienten. Die kodierte Funktion (Textfunktion) wird in der Regel vom Rezipienten — wenn auch nicht gänzlich im Hinblick auf anteilige Mittel — dekodiert. In der Tat können (was häufig der Fall ist) beabsichtigte und realisierte Wirkung auseinanderfallen. Jede kommunikative Situation ist eine einmalige und praktisch unwiederholbare Kombination verschiedener Faktoren und Bedingungen mit auch unerwarteten, zufälligen, überraschenden Nachwirkungen. Es stimmt zwar,

² "Ziel wird... verstanden als gedanklich vorweggenommener zukünftiger Zustand bzw. relativer Endpunkt einer Entwicklung, der aus einem Feld objektiver Möglichkeiten vom Menschen auf Grund einer Entscheidung bewußt ausgewählt... und festgelegt... wird und nur durch aktives Handeln der Menschen verwirklicht werden kann" (SCHMIDT 1982, S. 15).

³ "Der Zweck... ist an die Absicht des Menschen gebunden, bestimmte Mittel einzusetzen bzw. bestimmte Handlungen auszuführen, die der Erreichung seiner Ziele dienen... Der Zweck bestimmt sich... als das Ziel, um dessentwillen ein bestimmter Gegenstand gebraucht oder eine bestimmte Handlung ausgeführt wird" (ebd.). (Beide Definitionen in Übereinstimmung mit dem Philosophischen Wörterbuch 1976.)

⁴ S. auch Genaueres darüber weiter unten.

⁵ "Die Kommunikationsabsicht ist durch das Handlungsziel bestimmt, das mit der Kommunikationsaufgabe gegeben ist; sie ist das durch den Textproduzenten (subjektiv) angeeignete Kommunikationsziel." (SCHMIDT 1982, S. 16).

⁶ Vgl. Anm. 11.

daß die meisten dieser Kombinationen (gegenseitiger Einwirkungen) gesellschaftlich konventionalisiert und gefestigt und somit normiert sind, allerdings sollten auch Abweichungen vom Konzipierten, sollte auch Unerwartetes als Komponente der kommunikativen Funktion von Kommunikationsprozessen bzw. von Ausdrucksmitteln beachtet werden. Wenn wir die Kommunikation als tätigkeitsbezogene Interaktion auffassen, so ist der Begriff der Absicht eigentlich als erstes Element, als Einleitopol eines ambivalenten, dialektischen Spannungsgefüges "Absicht-Wirkung" zu betrachten. Dabei ist — wie oben ausgeführt — eine Übereinstimmung oder Nichtübereinstimmung beider Bestandteile (entgegengesetzter Pole) möglich, und dies führt zu verschiedenen Konsequenzen (s. unten). Eine Teilwirkung des Textes⁷ oder der Ausdrucksmittel muß also nicht unbedingt mit der Ausgangsabsicht übereinstimmen und kann sich u. U. einer bewußten Kontrolle entziehen. Der Effekt kann der Absicht mitunter sogar vorgreifen, wenn es sich um eine ausdrücklich spontane Ausdrucksweise handelt. Manches wirkt dagegen aufgrund der gegenseitigen Einwirkungen verschiedener Faktoren unbewußt erst später nach, und das ist manchmal nur schwer vorauszusehen. Eben diese unvorhergesehenen Auswirkungen in der geplanten Kommunikation als einer Ganzheit sowie beim Gebrauch einzelner Ausdrucksmittel zur Realisation des Kommunikationsprozesses — wir bezeichnen das mit dem Begriff resultative (rezeptive) Komponente der kommunikativen Funktion — sind u. E. eine der Triebkräfte der funktionsmäßigen Entfaltung des Sprachsystems und der Vervollständigung der sprachlichen Kommunikation. Käme es nicht zu diesen spontanen, auf inneren Gesetzmäßigkeiten beruhenden Verschiebungen, so führte das Stereotype an der Kommunikation zur Monotonie und Einengung der Ausdrucksmöglichkeiten. Aufgabe des Linguisten ist es, diese Veränderungen zu beobachten, sie zu registrieren, systematisieren und ihnen nach Bedarf das bestehende Sprachsystem anzupassen sowie die Veränderungen als Folgen eines automatisch verlaufenden Mechanismus auch anders allseitig zu bearbeiten. Somit berühren wir auch schon eine zweite, damit verwandte, jedoch nicht auch identische Frage, und zwar die der Mittelbarkeit bzw. Unmittelbarkeit der kommunikativen Funktionen. Auch hier geht es im Grunde um das Verhältnis zwischen kommunikativer Absicht und kommunikativer Wirkung auf den Adressaten⁸, allerdings haben

⁷ Bei DIMTER (1981) beruhen funktional begründete Teiltexthe auf parataktischen und hypotaktischen Beziehungen der Ziele im Text. (Nach THIELE 1983, S. 100).

⁸ Es handelt sich eigentlich um eine Dichotomie, die sich in verschiedenen Formen und Ausprägungen auf verschiedenen Ebenen der Sprachbeschreibung und Kommunikation betrachten läßt, von den einfachen Formen ausgehend, wo wir im Zusammenhang mit einzelnen Lexemen von ihrer Mehrdeutigkeit reden, von ihrer wörtlichen und übertragenden Bedeutung. So wie bei einzelnen Lexemen ist auch bei einzelnen Äußerungen und letztlich bei den Texten der Kontext der entscheidende Faktor, der zur Identifizierung der wirklich gemeinten Bedeutung des sprachlichen Zeichens beiträgt. (Ein Vergleich wäre auch mit den CHOMSKYSchen Begriffen "competence" — "performance" zu ziehen.) Während bei einzelnen Lexemen diese Dichotomie vorwiegend in der regelmäßigen systemhaften Opposition zwischen Möglichkeit (Potenz) und Realisation (langue-parole) liegt, ist im breiteren kommunikativen Rahmen die Pole solcher Dichotomie auch im Verhältnis zwischen den Vorstellungen des Senders und der Rezipientenwelt zu suchen. Hierbei spielt das gesamte Spektrum von Determinanten des Kommunikationsprozesses eine Rolle, weil ein und dieselbe Mitteilung allein von verschiedenen Rezipienten unterschiedlich aufgenommen wird. MICHEL schreibt in diesem Zusammenhang: "... wird in aller Deutlichkeit noch einmal bestätigt, daß die Wirkung von Texten letztlich nicht von den Texten selbst, sondern von den soziologisch-psychologischen Voraussetzungen des Textrezipienten abhängt."

wir dabei in erster Linie jene versteckten Einwirkungen auf den Adressaten⁹ vor Augen, die sich aus verschiedenen Gründen einer unmittelbaren Analyse der kommunikativen Funktion entziehen.

Der Sender versucht, im Text absichtlich doppelte kommunikative Absicht zu kodieren, bzw. er versucht vielmehr, seine wahre kommunikative Absicht durch verschiedene Mittel zu verschleiern, indem die eine (scheinbare) kommunikative Absicht direkt und sofort erkennbar sein sollte, die andere (tatsächliche) kommunikative Absicht, der "Textsinn" (BIEBERLE 1987, S. 199), jedoch durch bewußte Täuschung nach Möglichkeit unidentifiziert bleiben möge, obwohl sie im konkreten Text¹⁰ die kommunikative Hauptrolle zu erfüllen hat. Auch auf der Ebene des Ausdrucksmittelarsenals (das trifft weitestgehend auch für die Kommunikationsverfahren zu) läßt sich analog dazu eine Art Dichotomie bei der zweckbestimmten Verwendung von einzelnen Ausdrucksmitteln (auch von Kommunikationsverfahren) erkennen.¹¹ Damit in Zusammenhang zu bringen ist die zentrale Rolle des strategischen Vorgehens (der operationale Gesichtspunkt) bei der Realisierung von Kommunikationsabsichten. Bei der Vertextung von Kommunikationsabsichten können somit verschiedene Kombinationen des Sichtbaren und Versteckten (des Transparenten und Untransparenten) zum Vorschein kommen, wobei sich gewöhnlich auch der Grad der Aufrichtigkeit und Ehrlichkeit seitens des Textproduzenten ändert: von dem lediglichen Bestreben, größere Wirksamkeit zu erzielen — sei es in alltäglichen Gebrauchstexten des wirtschaftlichen (Werbung) oder politischen Lebens (Agitation und Propaganda), bis hin zu regelrechtem Manipulieren mit dem Adressaten.¹²

Wenn jemand eine Person (übertrieben) lobt, kann er sie damit in der Tat indirekt kritisieren (wenn z. B. jemandem bei seinem Bewerben um eine neue Stelle Empfehlungen geschrieben werden). Wenn ein Sender es beabsichtigt, den Adressaten über etwas zu informieren, so kann er ihn dadurch auch aktivieren, und umgekehrt, man kann versuchen, jemanden für etwas zu gewinnen, erregt bei ihm jedoch

(1986, S. 168) Auch über die Grenzen der natürlichen Sprache hinweg können wir eine ähnliche Bipolarität verfolgen, etwa im Verhältnis von Kunststück, seinem Autor und dessen Bestrebungen einerseits und von dem kommunikativen Wert des Kunststücks und seiner Einwirkung auf den Rezipienten andererseits. In letzter Konsequenz ist immer der Adressat der maßgebende Deuter einer Mitteilung, wobei er freilich auch unkritisch oder unkompetent (mangelhafte Bildung) und daher nicht objektiv und ungerecht sein kann oder aus anderen Gründen das Scheitern der Realisation einer kommunikativen Absicht herbeiführen kann.

⁹ Ein weiteres Argument für die Begründung der Annahme von der möglichen Existenz einer rezeptiven Komponente der kommunikativen Funktion?

¹⁰ Der Text wird hier im weitesten Sinne des Wortes als Resultat eines kommunikativen Prozesses, der kommunikativen Tätigkeit verstanden. Gemeint sind also auch mündlich geführte Dialoge.

¹¹ Die Rede ist eigentlich von der propositional-semantischen und kommunikativ-operationalen Potenz von Sprachmitteln und von der Funktionstransposition von sprachlichen Mitteln (auch Kommunikationsverfahren). (Vgl. STARKE 1985, S. 213 ff.)

¹² Nach unserer Meinung kann direkte Bedeutung einer Mitteilung eine direkte Rezeption und eine begleitende (Neben)rezeption auslösen. Im 1. Fall geht es um das übliche Kommunikationsereignis, im 2. Fall um eine künstlerisch-ästhetische Wirkung, z. B. in einer künstlerischen Interpretation eines Textes. Des öfteren gehen aber u. E. die direkte und indirekte, begleitende Rezeption mit versteckter Bedeutung einer Mitteilung einher. Im ersten Fall ist somit eine Art Manipulation im Spiel, im zweiten dagegen das Entlarven.

nur Widerwillen und Abneigung u. d. m. Die hier angeführten Kombinationen — wir haben keine Vollständigkeit angestrebt — können auch unbewußt (also unbeabsichtigt) zum Vorschein kommen (vgl. oben zur rezeptiven Komponente der kommunikativen Funktion). Sehr wichtig ist bei den Erwägungen dieser Art jedenfalls auch die Beachtung gesellschaftlich-sozialer und ethnisch-kulturhistorischer und nicht zuletzt auch der damit z. T. korrelierenden sprachlichen Normen. Von Bedeutung ist also, daß der potentielle Adressat die Kriterien der Dekodierung (und nach Möglichkeit auch die der Kodierung¹³) von Kommunikationsabsichten kennt, mit anderen Worten, daß er in der Lage ist, die unmittelbare und die mögliche mittelbare kommunikative Funktion eines Textes¹⁴, bzw. der in ihm verwendeten Ausdrucksmittel zu erfassen. Aus dem Gesagten geht hervor, daß bei der Betrachtung eines Kommunikationsprozesses auch die Rezeptionsphase an Bedeutung zunimmt. In der Tat hat sich in der Sprachwissenschaft der letzten Jahre die Tendenz bemerkbar gemacht, sich entsprechend auch auf den Rezeptionsprozeß zu konzentrieren, der auch nach bestimmten, jedoch nicht immer vorhersehbaren Gesetzmäßigkeiten verläuft und den gesamten Komplex der Faktoren und Bedingungen der sprachlichen Kommunikation wesentlich mitbestimmt.¹⁵ Die Textfunktion ist demzufolge nicht nur seine Zielgerichtetheit bzw. seine Zweckbestimmtheit (im Rahmen übergeordneter Tätigkeit), sondern der Text hat auch für den Rezipienten eine Funktion, die mit dessen Erwartungen, Absichten und Interessen beim Herangehen an den Text übereinstimmen kann oder nicht. Davon hängt der Grad der Eignung bzw. der Nützlichkeit/Förderlichkeit von Texten ab, der aus der Perspektive des Rezipienten eingeschätzt wird und in letzter Konsequenz dazu führen kann, daß "ein ungeeigneter und dem Rezeptionsziel nicht dienlicher Text... im allgemeinen vom Rezipienten als Rezeptionsobjekt auch nicht akzeptiert /wird/" (HEUSINGER 1987, S 195).

3. SCHLUßWORT

Die kommunikative Funktion ist ein Begriff, der in der Linguistik Synonym für verschiedentlich interpretierte Kategorien ist und war. Von den grundlegenden Lexikonbedeutungen des Wortes (Aufgabe, Abhängigkeit) ausgehend, hat sich über Zwischenphasen, meist unter dem Einfluß der funktionalen Grammatik (Funktion ist gleich Bedeutung, Inhalt, Wirkung, Effekt auf den Leser/Hörer), in der funktional-kommunikativen Sprachbeschreibung unter Beachtung des Tätigkeitscharakters der Kommunikation die Definition von Wilhelm SCHMIDT herausgebildet und durchgesetzt:

"Die Zielgerichtetheit von Tätigkeiten und ihrer konkreten Realisierungen, nämlich der Handlungen mit ihren Operationen und zugleich die Zweckbe-

¹³ Nach HARTUNG (1977, S. 14) müsse der Rezipient über das gleiche Wissen über Regelmäßigkeiten verfügen wie der Produzent.

¹⁴ HEUSINGER (1987, S. 194) spricht von "speziellen Intentionen, die der grundlegenden, im Text sich sprachlich ausprägenden Absicht untergeordnet sind".

¹⁵ Vgl. MICHEL 1986, HEUSINGER 1987 und HEUSINGER 1987 a.

stimmtheit der Instrumente/Mittel von Tätigkeiten, Handlungen und Operationen nennen wir ihre Funktion“ (SCHMIDT 1982, S. 15 f.).

Darüber hinaus wird auf weitere zu beachtende Momente hingewiesen, die bei der Behandlung des Begriffs der kommunikativen Funktion nicht außer acht gelassen werden dürften, so z. B. auf die sog. rezeptive Komponente des Funktionsbegriffs und auf die Tatsache, daß der Text auch eine Funktion für den Rezipienten hat. Außerdem werden hervorgehoben die Möglichkeit einer Unterscheidung von unmittelbarer und mittelbarer Ausprägung der kommunikativen Funktion sowie die Annahme, daß im Rahmen übergeordneter Tätigkeiten auch der Textfunktion i. w. S. der Charakter der Zweckdienlichkeit zukommen kann.

AUSWAHLBIBLIOGRAPHIE

- Bieberle, Bruno (1987): Zum Erschließen des Sinns von Texten. In: Deutschunterricht, 40, (1987), H. 4, S. 198—203.
- Dimter, Matthias (1981): Textklassenkonzepte heutiger Alltagssprache. Max Niemayer Tübingen.
- Hannappel, H./Melenk, H. (1979): Alltagssprache. Semantische Grundbegriffe und Analysebeispiele. Wilhelm Fink München.
- Hartung, Wolfdietrich u. Autorenkollektiv (1976)²: Sprachliche Kommunikation und Gesellschaft. Akademie-Verlag Berlin.
- Hartung, Wolfdietrich u. Autorenkollektiv (1977): Normen in der sprachlichen Kommunikation. Akademie-Verlag Berlin.
- Helbig, Gerhard (1968): Zum Funktionsbegriff in der modernen Linguistik. In: Deutsch als Fremdsprache 5, (1968), 274 ff.
- Heusinger, Siegfried (1987): Zur Tiefe des Verstehens. In: Deutschunterricht 40 (1987), H. 4., S. 193—198.
- Heusinger, Siegfried (1987): Zum Erfassen der Textfunktion durch den Rezipienten. In: Wissenschaftliche Zeitschrift der PH Potsdam, H. 5, Potsdam (in Druck) (1987a).
- Langner, Helmut (1982): Zu einigen Grundpositionen sprachlicher Veränderungen. In: Beiträge zur Erforschung der deutschen Sprache. 2. Bd., Leipzig, S. 204—217.
- Michel, Georg (1983): Buchbesprechung von "Alltagssprache" (von Hannappel/Melenk). In: Zeitschrift für Germanistik, H. 4 (1983), S. 469—472.
- Michel, Georg (1986): Textsemantik, Textfunktion und Textstil. In: Potsdamer Forschungen, R. A., Heft 82, Potsdam 1986, S. 67.
- Philosophisches Wörterbuch (1976), hrsg. von G. Klaus und M. Buhr, 2 Bde., 12. Aufl., Leipzig.
- Schmidt, Wilhelm und Autorenkollektiv (1981): Funktional-kommunikative Sprachbeschreibung. Theoretisch-methodische Grundlegung, Bibliographisches Institut, Leipzig.

- Schmidt, Wilhelm (1982): Zum Funktionsbegriff in der neueren Linguistik, insbesondere in der funktional-kommunikativen Sprachbeschreibung. In: ZPSK, H. 1, Bd. 35 (1982), S. 9—18.
- Schmidt, Wilhelm (1982): Zu einigen methodologischen Fragen einer kommunikationsorientierten wissenschaftlichen Sprach- und Textbeschreibung. In: Linguistische Studien A, 99, Berlin, S. 1—10, (1982a).
- Starke, Günter (1985): Probleme der funktional-kommunikativen Sprachbeschreibung. In: Zeitschrift für Germanistik, H. 2 (1985), S. 213—215.
- Thiele, Rudolf (1983): Buchbesprechung von "Textklassenkonzepte heutiger Alltagssprache" (von Dimter). In: Zeitschrift für Germanistik, H. 1 (1983), S. 98—101.
- Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache (1967), hrsg. von R. Klappenbach und W. Steinitz, 2. Bd., Berlin (WDG).

Povzetek

K POJMU KOMUNIKATIVNE FUNKCIJE V JEZIKOSLOVJU

Komunikativna funkcija je pojem, ki je v lingvistiki rabljen kot sinonim za različno interpretirane kategorije. Izhajajoč iz temeljnih slovarskih pomenov besede funkcija (naloge, odvisnost), se je preko vmesnih faz, največ pod vplivom funkcionalne slovnice (ki funkcijo istoveti s pomenom, vsebino, učinkom na bralca/poslušalca) v funkcionalno-komunikativnem opisu jezika ob upoštevanju dejavnostnega značaja komunikacije izoblikovala in uveljavila SCHMIDTova definicija komunikativne funkcije:

"Ciljna naravnost dejavnosti in njih konkretnih realizacij, namreč dejanj z njihovimi operacijami, ter hkrati smotrnost instrumentov/sredstev dejavnosti, dejanj in operacij imenujemo njihovo funkcijo" (SCHMIDT 1982, S. 15 f).

Poleg tega je v prispevku govor o drugih pomembnih vidikih komunikativne funkcije, tako n. pr. o t. i. receptivni komponenti v pojmu komunikativne funkcije in o dejstvu, da ima besedilo tudi funkcijo za recipienta. Razen tega je poudarjena možnost razlikovanja neposrednosti in posrednosti komunikativne funkcije kakor tudi podmena, da ima lahko v okviru nadrejenih dejavnosti tudi besedilna funkcija v širšem smislu značaj smotrnosti.

IL PUNTO SU SEBASTIJAN KRELJ

Come Sebastianus Krelo Austriacus si era iscritto all'Accademia di Jena nel 1557 colui che oggi viene considerato uno dei protagonisti di spicco dell'epopea protestante slovena. Sono ormai parecchi anni che, nel celebrare l'anniversario del 1584 nella cultura e storia slovena (anno della pubblicazione della traduzione della *Bibbia* ad opera di Jurij Dalmatin e della prima grammatica slovena, scritta in latino, *Articulae horulae* di Adam Bohorič), non si contano ormai più libri, saggi, articoli, convegni e commemorazioni varie così in Slovenia come all'estero ed in particolare a Derendingen, oggi periferia della città di Tübingen, che diventò la seconda patria di colui che viene considerato il padre della letteratura slovena, cioè Primož Trubar. E nella vicina città di Urach aveva sede l'importantissima tipografia dei protestanti sloveni e non: basterà ricordare che qui in soli cinque anni vennero alla stampa ben 50 tra pubblicazioni in sloveno, croato, glagolitico, italiano ecc. Ma queste dovrebbero essere cose abbastanza risapute. Meno conosciuta e, oseremmo dire quasi un po' trascurata in questa messe di commemorazioni, appare l'opera e l'importanza di uno dei protagonisti del protestantesimo sloveno, appunto Sebastijan Krelj.¹

CENNI BIOGRAFICI

Krelj era nato a Vipava (Vipacco) nel 1538. Non sappiamo molto dei suoi primi studi. Lo ritroviamo come già detto a Jena dove ottiene il titolo di "magister". Qui è allievo, discepolo e infine amico di Matija Vlačić Illyricus (Mattia Flacio Illirico). Krelj ne diventa anche l'accompagnatore. Durante le sue frequenti visite a Ljubljana si fa apprezzare dal Trubar che lo nomina suo aiutante. E dopo la partenza definitiva del Trubar per la Germania nel 1565, il Krelj, malgrado abbia soltanto 27 anni, viene nominato primo predicatore ovvero sovrintendente della comunità protestante di Ljubljana. Già minato dalla tubercolosi, muore però soltanto due anni dopo, nel 1567. E questa prematura scomparsa sarà gravida di conseguenze per la diffusione delle sue idee come per la conoscenza delle sue opere, naturalmente non molte.

¹ Nella sua *Storia della letteratura slovena (con un profilo di letteratura serbo-lusaziana)* (Milano 1961) B. Meriggi dedica a S. Krelj scarne 18 righe nel capitolo *Gli altri autori protestanti*, pp. 32—33. Esauriente è invece la sintesi della sua biografia e opere nello *Slovenski biografski leksikon I* (Ljubljana 1925—32), pp. 565—567, corredato da una buona bibliografia. Nel più recente *Primorski slovenski biografski leksikon 8* (Gorica 1982), pp. 198—199 la presentazione del Krelj appare più concisa e stringata.

RAPPORTI VLAČIĆ-KRELJ

Decisivo e fondamentale fu l'incontro a Jena del giovane Krelj con il grande istriano Matija Vlačić Illyricus (1520-1575), nativo di Labin (Albona).² Il Flacio, staccatosi da Filippo Melantone, che rappresentava l'indirizzo più moderato del luteranesimo, fu l'ispiratore e grande realizzatore di quella monumentale storia ecclesiastica ispirata alla dottrina luterana che è conosciuta con il titolo *Le Centurie di Magdeburgo*. Il Flacio presiedeva un gruppo di studiosi che vennero poi chiamati i Centuriatori di Magdeburgo. Le prime tre centurie (suddivisione della materia per secoli) uscivano in un sol tomo nel 1559, la tredicesima e ultima nel 1574. Nel primo tomo era collocata una prefazione generale a tutta l'opera. Vi veniva esposta la vera fede cristiana, insegnata da Cristo e diffusa dagli apostoli e in tutto corrispondente a quella che ora insegnava il luteranesimo. Il vero protagonista dell'opera dei Centuriatori era però il papato in quanto sarebbe stato responsabile dell'oscuramento che per secoli aveva gravato sulla cristianità: nel papato veniva ravvisata la bestia dell'Apocalisse, l'Anticristo.³

Il Krelj assorbì con entusiasmo le idee e i concetti del maestro e amico Vlačić. E questo suo stretto legame con il Vlačić è sempre stato oggetto di discussione tra gli Sloveni e i Croati. Riassunto sinteticamente il discorso è questo: gli Sloveni ammettono l'innegabile influsso del Vlačić sul Krelj, ma ascrivono certe peculiarità linguistiche che trovano riscontro soltanto nel Krelj e non negli altri autori protestanti piuttosto che all'influsso del croato, alla conoscenza che il Krelj, nativo di Vipava, aveva dei vicini dialetti carsici mediani. I Croati invece sottolineano l'influsso inconfutabile del Flacio sulle idee e sull'opera del Krelj e nell'opera *Otročja biblija* (Bibbia per ragazzi), oggi attribuita al Krelj almeno per la parte slovena, indicano il Flacio almeno come coautore. Il fatto si spiega perchè l'opera fu pubblicata senza l'indicazione dell'autore o compilatore.

RAPPORTO TRUBAR —KRELJ

Il rapporto tra il "vecchio" Trubar e il "giovane" Krelj appare quanto meno singolare. Bisogna innanzitutto scindere i loro rapporti dalle loro idee nel campo linguistico e soprattutto ortografico. Il Trubar stesso aveva caldamente appoggiato e proposto la candidatura del Krelj a suo vice e con la sua partenza per la Germania ne aveva indirettamente favorito la nomina a sovrintendente della comunità luterana lubianese. Nessuna delle fonti a nostra conoscenza smentisce la loro ottima intesa a livello personale. Eppure, fin dalla sua prima opera importante, la Bibbia per ragaz-

² L'opera più completa dedicata al grande istriano è *Matija Vlačić Ilirik* di M. Mirković (JAZU, Zagreb 1960) di ben 562 pagine e 44 appendici. Non sarà perciò inutile citare anche le pp. relative al Krelj: 36, 195, 223, 406, 451—453, 455, 457, 458, 462, 474, 476.

³ Si veda a questo proposito G. Cozzi, *Storici del medioevo nell'età moderna (Centuriatori di Magdeburgo, C. Baronio, P. Sarpi, R. Simon)* (Ed. CLUEC, Venezia 1966). Per i centuriatori e il Flacio sono particolarmente interessanti le pp. 4—8.

zi, il Krelj aveva preso le distanze dagli insegnamenti linguistici del suo amico-protettore Trubar. Era subito entrato in netta opposizione con lui. Nulla sappiamo delle reazioni del "grande vecchio". Resta però il fatto che nelle sue opere posteriori lo stesso Trubar tenne in considerazione le riforme ortografiche già attuate dal Krelj. E anche nella stesura definitiva della traduzione della *Bibbia* del Dalmatin e nella grammatica del Bohorič è stato riscontrato un influsso talmente notevole dell'ortografia del Krelj che, secondo alcuni studiosi sloveni, la scrittura slovena che conosciamo con il nome di "bohoričica" dovrebbe in realtà chiamarsi "kreljica".⁴

OPERE

Le opere del Krelj non sono numerose e la cosa non può sorprendere se consideriamo la sua prematura scomparsa a soli 29 anni. Fu lo stesso Vlačič a ispirare la sua prima opera e cioè *Christlich bedencken* (...) pubblicata a Eisleben nel 1562.⁵ L'opera fa parte di quelli scritti fortemente polemici che accompagnarono la polemica tra Flacio Illirico e Just Meni. Il Krelj è inoltre autore di 11 canti ecclesiastici di cui 5 sembrano originali mentre gli altri 6 sono traduzioni ispirate da modelli tedeschi.⁶

Nel 1563 il Krelj aveva inviato al barone Ungand ad Urach una *Summe christlicher Lehre* che però non fu mai stampata. Sembra però assodato che quest'opera fosse il preannuncio di quella *Otročja biblija* che, grazie all'appoggio del Flacio, venne pubblicata a Regensburg nel 1566, priva però dell'indicazione del suo autore oppure compilatore. Oggi le parti riguardanti lo sloveno sono unanimemente attribuite a Sebastijan Krelj, mentre resta dubbia la paternità delle parti in croato ovvero nelle altre lingue. La *OB* non è infatti un'opera solamente slovena. Comprende cioè l'abecedario sloveno (lettere maiuscole e minuscole slovene, i loro nomi sloveni, le vocali, le sillabe, un dizionarietto latino-sloveno, un detto latino e quattro sloveni) a cui seguono i catechismi in sloveno, croato, tedesco, latino e italiano. Troviamo poi le norme di vita e una polemica *Antithesis*. Si arriva alla conclusione con un canto del Trubar e uno del Krelj.⁷

⁴ Si cfr. SBL I, *op. cit.*, p. 567.

⁵ *Ibidem*, p. 566. Il titolo completo è *Christlich bedencken, ob und sie fern sein iglicher christ, die rotten und secten, auch mit der that, zu richten, und zu anathematiziren, schuldig sey.*

⁶ Si veda PSBL, *op. cit.*, p. 198, compilatore M. Jevnikar.

⁷ Il Kidrič aveva presentato la *OB* nel saggio *O sumljivih naslovih knjig v zgodovini južnoslovanskega pismenstva reformacijske dobe* (Titoli sospetti di libri nella storia della letteratura slava meridionale) in "Slavia" I (Praga 1922—1923), pp. 360—378 e in particolare nel capitoletto *Catechesis slavica Crellii*, pp. 365—367. Tra i libri di testo della scuola protestante di Lubiana viene infatti citata nel luglio 1575 una "Catechesis Sebastiani Crellii, quae continet prima et praecipua nuda sex capita religionis christianae" e per un'altra classe una "Sebastiani Crellii Slavica quoque Catechesis" (p. 365). Si suppose perciò l'esistenza di un'opera perduta del Krelj ovvero un *Catechismo*. Il Kidrič però arriva alla conclusione che il citato *Catechismo* è in realtà la *OB*. (p. 567).

F. Kidrič analizzò attentamente la *OB* in "ČJKZ" IV (Ljubljana 1924), pp. 121—125 (riedizione nei citati *Izbrani spisi I*, pp. 127—131) grazie all'aiuto di N. B. Jopson che da Londra gli inviò la descrizione accurata di tutta l'opera con la trascrizione esatta delle parti slovene e croate.

M. Mirković, *op. cit.*, dedica ai lavori per la *OB* le pp. 218—219 e 405.

Recentissimo è infine il saggio di M. Orožen, *Kreljeva Otročja Biblija* che accompagna la riedizione della *OB* nella serie "Monumenta litterarum slovenicarum" 20 (Ljubljana 1987), pp. 139—157. La copia del *reprint* è quella romana.

Pur essendo oggi considerata soprattutto un'opera del Krelj, la *OB* rimane comunque una pubblicazione dei protestanti slavi meridionali, un'opera concepita a scopi soprattutto didattici. Era uno dei libri di testo della scuola protestante slovena di Ljubljana. Secondo il Kidrič la parte del catechismo veniva adoperata nella I sezione della I classe, quella slovena nella II e quella tedesca nella terza sezione. Il dizionarietto latino-sloveno del Krelj insieme alla *Nomenclatura* del Bohorič venivano usati soprattutto come preparazione alla conoscenza dello sloveno.⁸

Il 30 ottobre 1589 a Ljubljana uscì l'*ukaz*: i pastori e gli insegnanti protestanti dovevano abbandonare quello stesso giorno Ljubljana e nei tre giorni successivi i territori austriaci.⁹ Seguì la ben nota distruzione delle chiese e anche cimiteri protestanti, i libri protestanti vennero messi al rogo ecc. Ed è probabilmente per questa ragione che gli unici esemplari conosciuti della *OB* si trovano oggi soltanto a Roma, Ulm e Londra.¹⁰

Diversa fortuna ebbe invece la seconda e purtroppo ultima opera del Krelj e cioè *Postila slovenska* (La postilla slovena). Se la *OB* può considerarsi abbastanza originale nella composizione, la *Postila slovenska* è invece dichiaratamente la traduzione, anche se parziale e libera, della famosa postilla di J. Spangenberg che, pubblicata per la prima volta negli anni 1542—1544, ebbe moltissime riedizioni e fu tradotta anche in latino. È noto che la grande fortuna e diffusione della *Postilla* dello Spangenberg si dovevano alla sua forma di dialogo e alla facile comprensione. Lo scopo era la spiegazione del Vangelo e dichiaratamente anche la propaganda della nuova fede in lotta con il cattolicesimo.¹¹

La *Postilla* dello Spangenberg si compone di cinque parti. Nel 1567 il Krelj curò la traduzione in sloveno della sola parte invernale, ma benché avesse parzialmente tradotto altre due parti, non poté terminarle. Se ne curò poi J. Jurišić (Georgius Jurishitzh) ma per la stampa bisognò aspettare altri dieci anni. Questa seconda edizione della *Postila* viene così datata 1587. Benché allo Jurišić fosse stato espressamente ordinato di attenersi scrupolosamente alla riforma ortografica attuata dal Krelj, questa seconda edizione della *Postila* presenta notevoli differenze rispetto alla prima. Resta però difficile da stabilire se le modifiche siano dipese o dallo Jurišić o dal Bohorič o, al limite, dal tipografo o dal suo correttore. È infatti notorio lo strapotere dei tipografi dell'epoca in Germania.

J. Jurišić era croato, pertanto i numerosi croatismi nelle parti da lui curate per la *Postila* non sorprendono. Tutti e due gli autori erano inoltre profondi conoscitori della letteratura cirillica e glagolitica. Anzi, nel rapporto che il Krelj ha con il cirilli-

⁸ Cfr. Kidrič, *Zgodovina slovenskega slovstva. Od začetkov do Zoisove smrti* (Ljubljana 1929—1938), e dello stesso *Slovenske knjige v protestantski stanovski šoli v Ljubljani 1563—1598* in "ČJKZ" IV (Ljubljana 1924), pp. 130—139, ripubblicato nel già citato *Izbrani spisi* I, pp. 132—142.

⁹ Cfr. F. Kidrič, *Zgodovina...*, op. cit., p. 88.

¹⁰ Quest'ultimo esemplare fornì al Kidrič la possibilità di descrivere la *OB*, vedi nota n. 7.

¹¹ Per l'importanza delle traduzioni delle postille in sloveno si veda soprattutto V. Oblak, *Protestantske postile v slovenskem prevodu* in "LMS" (Letopis Matice slovenske) (Ljubljana 1894), pp. 202—219.

co potremmo già cogliere i primi accenni a quel movimento che andrà sotto il nome di panslavismo. Il Krelj infatti ravvisa nella bella scrittura cirillica, *lepo čurilsko pismo*, qualcosa di prettamente slavo mentre il realista pratico Primož Trubar non ne coglie affatto degli elementi nazional-esaltanti.¹²

LA QUESTIONE DELL'ALFABETO

L'analisi della lingua del Krelj ci viene offerta in maniera quanto mai esauriente dallo studioso sloveno J. Rigler.¹³ Egli sottolinea che il Krelj non poté oppure non osò rompere del tutto con la tradizione linguistica già istituzionalizzata dal Trubar, cioè con quella che egli stesso definì *Gospod Truberiova Kranschina* "il dialetto carniolo del signor Trubar". Tentò così di prendere almeno le dovute distanze dalle posizioni soprattutto ortografiche adottate dall'amico. Si avvicinò per quanto possibile alla lingua della letteratura così glagolitica che cirillica, laddove almeno queste due non apparivano in netto contrasto con le peculiarità linguistiche dello sloveno. In un certo senso difese le proprietà e le caratteristiche dei dialetti sloveni "decentrati" rispetto a quelli sloveni "centrali". Il Krelj non si potrebbe certo definire "il primo sloveno patriota illirico", definizione che invece va a pennello per il Trubar che, per primo, difese l'individualità dello sloveno nei confronti delle altre lingue slave meridionali.¹⁴

Resta però il fatto che molte innovazioni ortografiche apportate dal Krelj, almeno per l'epoca, non ebbero successo, anche se poi si affermarono e furono istituzionalizzate nel corso dei secoli. Una delle cause preponderanti di questo insuccesso va certamente ascritta a una certa incoerenza e instabilità che le contraddistinguono. Valga per tutte l'esempio della trascrizione della jat paleoslava (ě, e speciale) che il Krelj propone per lo sloveno.

L'esito più usuale e frequente è la *e* normale: cfr. *beseda* 'parola', *bolezen* 'malattia', *človek* 'uomo', tutti e tre termini molto comuni. Fra quelli meno frequenti va ricordato *pobegniti* 'fuggire'. Sempre l'esito *e* normale, ma soltanto nella maggioranza dei casi in *cel* 'intero', *lep* 'bello' e *umreti* 'morire'.

¹² Cfr. F. Kidrič, *Zgodovina...*, op. cit., p. 86.

¹³ In *Začetki slovenskega knjižnega jezika* (Ljubljana 1986) e precisamente nei due saggi *Kreljev jezik*, pp. 117—141 e *Razvoj bohorščice — Pri Krelju*, pp. 219—222.

J. Rigler si occupa di S. Krelj anche nell'opera *Razprave o slovenskem jeziku* (a cura di F. Jakopin) (Ljubljana 1986) e precisamente alle pp. 24—25, 30—38, 47, 51, 59—64, 223—226.

Da ultima M. Orožen analizza la concezione linguistica del Krelj nel contributo *Kreljev jezikovni koncept* in "XXIII. seminar slovenskega jezika, literature in kulture" (Ljubljana 1987), pp. 19—40.

¹⁴ Tanto che una monografia dedicata al Trubar, opera di J. Humar, porta il titolo *Primož Trubar rodoljub ilirski* (Koper 1980).

Citando il Kidrič (*Zgodovina...*, op. cit. pp. 33—34) J. Rigler, *Kreljev jezik*, op. cit., p. 117 definisce il Krelj "il nostro primo illirista", cioè di tendenze illiriste e non sloveno-illiriste, cosa che invece vale per il Trubar.

Però la jat è trascritta come *é* prevalentemente nei termini *rěč* 'cosa', *svět* 'mondo', *léto* 'anno'. Un caso a sé è rappresentato dai termini *greh* 'peccato' e *me-sto* 'luogo, posto, città'. Infatti nella *OB* appaiono con *e* nella *PS* con *é*.

Terzo esito della jat nelle opere del Krelj è *ei* e in particolare nei casi obliqui del pronome *ta* 'costui': cfr. *teih* 'di questi', *teim* 'a questi' e *steim* 'con costui'. E inoltre nel locativo plurale se accentato: *očeih* 'negli occhi', *dneih* 'nei giorni' e *Lüdeih* 'nelle persone'. Nello sloveno odierno tutti e tre gli esiti possibili della jat paleoslava confluiscono in *e* normale. Il Krelj però aveva già usato indifferentemente e molto incoerentemente tutte e tre le soluzioni possibili della jat nel presente negativo dell'ausiliare che oggi suona *ne imeti*, *nimam* 'non avere, non ho'. Si cfr. *neima* e *néma* 'non ha', *nemaio* 'non hanno'. Ma nella *PS* era già ricorso all'odierna *i*, si veda *nima* 'non ha' e *nimajo* 'non hanno'.

Sempre in campo fonetico destano particolare curiosità alcuni termini che sono contraddistinti dalla cosiddetta seconda palatalizzazione paleoslava che notoriamente in sloveno ha lasciato ben poche tracce. Nelle opere del Krelj queste appaiono ben più numerose. Troviamo così *Junaci* per *Junaki* 'gli eroi', *proroci* per *preroki* 'i profeti' ed anche *Turci* per *Turki* 'i Turchi'.

Inoltre per il pronome personale di prima persona "io", il Krelj usa *iest*, *ias* per l'odierno *jaz*, ma nella *PS* troveremo anche *ja* che non può che essere un croatismo. Indubbi croatismi sono pure *stabom* per *s teboj* 'con te' e *pastirom* per *s pastirjem* 'con il pastore', quest'ultimo esempio di uso dello strumentale senza la preposizione.

Tutti questi esempi, pur se non numerosi, ci appaiono comunque probanti nel problematico o forse impossibile tentativo di chiarificazione del rapporto che lega la lingua del Krelj a quella croata.

IL LESSICO KRELJANO CON PARTICOLARE RIFERIMENTO AI PRESTITI ROMANZI

Gli storici letterari sloveni amano affermare nelle loro opere che, a differenza degli altri autori protestanti, il Krelj ha tentato di arginare la penetrazione dei prestiti germanici nel lessico sloveno favorendo piuttosto la penetrazione dei prestiti romanzi ovvero italianismi. Alla luce di un'analisi più attenta questa certezza, ormai diventata quasi un assioma, non appare più tale e va quanto meno ridimensionata. La convinzione era stata suffragata soprattutto dal fatto che il Krelj era nato in una provincia "decentrata" rispetto alle altre "centrali" dei suoi colleghi protestanti. Ed era l'unica provincia in stretto contatto con il mondo romanzo. Al Krelj si attribuisce inoltre così la conoscenza dell'italiano come del friulano. E va qui detto per inciso che negli studi degli ultimi anni si va chiaramente delineando l'importante funzione mediatrice operata dal friulano nel complesso processo di penetrazione dei presti-

ti romanzi nello sloveno letterario, spesso e comunque prevalentemente attraverso i dialetti carsici.¹⁵ Se infatti oggi il dialetto di Vipava fa parte del cosiddetto gruppo dei dialetti sloveni interni (*notranjsko*), ai tempi del Krelj vi si parlava un dialetto con delle spiccate caratteristiche dei dialetti carsici, a meno che non fosse un dialetto carsico vero e proprio. Stanno a dimostrarlo gli stessi esiti fonetici per i quali opta il Krelj, esiti che sono in netto contrasto con quelli del Trubar e degli altri autori protestanti, ma trovano tutti riscontro nei vicini dialetti carsici e spesso anche nel croato.¹⁶

Lo stesso discorso potrebbe probabilmente essere applicato anche al lessico del Krelj e in particolare all'uso che fa dei prestiti soprattutto romanzi. Nel suo recente saggio M. Orožen¹⁷ sottolinea l'influsso esercitato su questo autore protestante dall'ambiente culturale in cui si formò. Fin dal secolo XI la valle del Vipacco si trovò nella sfera d'influsso del Patriarcato d'Aquileia ovvero dello Arcidiaconato friulano inferiore. E nelle vicine diocesi di Trieste e Capodistria operavano imperterriti i *glagoljaši* che tramandavano la liturgia paleoslava sotto il manto ufficiale del latino liturgico. Questo sottile influsso dei *glagoljaši* croati è percettibile così nelle opere del Krelj come lo sarà una cinquantina d'anni più tardi nel singolare *Vocabolario Italiano-Schiavo* di fra' Gregorio Alasia da Sommaripa del 1607 che operò da servita piemontese nella vicina Duino.¹⁸ Inoltre, come negli altri ambiti culturali, anche in quello del Krelj era notevole l'influsso linguistico del latino classico (nei rapporti con le autorità ecclesiastiche e con gli umanisti e studiosi), del tedesco letterario (lingua base dell'insegnamento e idee protestanti) e infine di tutte le lingue dei popoli che convivevano sotto l'Austria. In particolare va qui sottolineato l'influsso esercitato dalla lingua ceca e va ricordato che la stessa *OB* del Krelj dimostra determinate affinità con il catechismo ceco di J. Jirke.¹⁹

In questa classificazione dei romanismi nel Krelj sono state prese in considerazione, oltre alla *OB* e alla *PS*, 15 altre opere, finora censite, pubblicate prima delle sue e anche contemporaneamente. L'autore di tutte è naturalmente Primož Trubar. Parlando di censimento ci riferiamo agli utilissimi *Alfabetariji* che sta pubblicando l'Accademia delle Scienze di Lubiana.²⁰ Gli *Alfabetariji* sono degli accuratissimi re-

¹⁵ Si cfr. N. Godini, *La fortuna dei friulanismi nello sloveno carsico mediano* in "Ce fastu?" LVII (Udine 1981), pp. 93—108 e della stessa *Sulla penetrazione dei prestiti romanzi nello sloveno* in "Linguistica" XXIV (Ljubljana 1984), pp. 303—313.

¹⁶ L'ipotesi di un dialetto misto è riportata ma non condivisa da J. Rigler, *Kreljev jezik*, op. cit., p. 140. Nelle scelte operate dal Krelj, il Rigler ravvisa piuttosto un tentativo di avvicinamento al croato, soprattutto dove gli esiti fonetici del croato coincidono con quelli dei dialetti carsici.

¹⁷ Cfr. M. Orožen, *Kreljev jezikovni koncept*, op. cit., pp. 20—21.

¹⁸ Si veda la bella riedizione del 1979 (Lubiana-Duino Aurisina-Trieste) che comprende anche i saggi *Gregorio Alasia da Sommaripa e il suo vocabolario* di L. Legiša (pp. 228—285) e *La nuova edizione di Alasia* di B. Gerlanc (pp. 286—303).

¹⁹ Cfr. V. Burian, *Po stopách česství a české knihy v starším slovinském písemnictví* in "Slavia" VIII (Praga 1929—1930), pp. 54—75, 248—270, 449—482 e in particolare pp. 248—252. L'opera di J. Jirke è *Catechismus der Rechtgleubigen Boehemischen Brüder* del 1554. Per inciso, a Jena il Krelj ebbe come compagni di studi numerosi studenti cechi e slovacchi e attraverso loro conobbe certamente le opere liturgiche che dal 1457 tramandavano l'insegnamento hussita.

²⁰ Un grazie di cuore a tutta l'équipe della sezione "Historični slovarji" dell'Accademia delle Scienze di Lubiana. Mi è sempre stata di preziosissimo aiuto. Un grazie particolare a Francka Premk e France Novak.

gistri del lessico di ogni singola opera degli autori protestanti sloveni, accompagnati da un esauriente saggio sui sistemi seguiti nella trascrizione del materiale, delle varianti, dopplioni ecc. Il tutto in vista della pubblicazione dell'attesissimo dizionario storico della lingua slovena. Per citare un solo esempio, l'*Alfabetarij* della *Otročja biblija* del Krelj contiene 1327 lemmi di cui 1292 sono lessemi, 33 gli indicatori e 2 le direttrici.

Le 15 opere in questione sono: *Abecedarium* (apparso anonimo con lo pseudonimo "Philopatridus Illiricus") del 1550, *Catechismus* del 1550, *Abecedarium* del 1555, *Catechismus* del 1555, *Ena molitov tih kerščenikov* del 1555 (il testo sloveno è del Trubar, ma la firma è di P. P. Vergerio), *Ta evangeli svetiga Mathevsha* del 1555, *Ta slovenski kolendar* del 1557, *Ta pervi del tiga noviga testamenta* (1557—1558) ovvero *En Regishter* (1558) chiamato anche *Mala postila* (La postilla piccola), *Svetiga Pavla ta dva listy* del 1561, *Articuli oli deili* (1562), *Cerkovna ordninga* (1564), *Abecedarium oli tabliza* (1566), *Ta celi catechismus* (1567), *Ena duhovska pejssem zuper Turke* (1567) e infine *Eni psalmi* (1567).²¹

Ci è sembrato opportuno scindere i termini dotti internazionali da quelli che possono essere considerati dei veri e propri romanismi. La loro base può essere greca oppure latina, ma spesso essi arrivano nel lessico sloveno comune attraverso la mediazione germanica. Questo primo gruppo comprende: *aloe* 'aloe', *altar*, oggi *oltar* 'altare', *angel* 'angelo', *antikrist* 'anticristo', *apostol* 'apostolo', con il derivato *apostolski* 'apostolico' (agg.), *ceremonija* 'cerimonia', *dekret* 'decreto', *denar* 'denaro', *eksempel* 'esempio' (oggi considerato antiquato, SSKJ I, 557²², *element* 'elemento', *episkop* 'vescovo' (oggi 'vescovo' nella chiesa orientale, SSKJ I, 597), *epistola* 'epistola' (SSKJ I, 597), *evangelij* 'Vangelo' (SSKJ I, 605-6), *evangelion* 'idem' (assente nello SSKJ), *evangelist* 'evangelista', *farizej* 'fariseo', *kalender* oggi *koledar* 'calendario', *kapitul* 'capitolo' oggi *kapitelj* (SSKJ II, 280), *kardinal* 'cardinale', *katekizem* 'catechismo', *katoliški* 'cattolico', (agg.), *koncilij* 'concilio' oggi *koncil*, *komet(a)* 'cometa', *kristjan* 'cristiano', *kristjanski* 'cristiano' (agg.) oggi considerato antiquato e sostituito da *krščanski* (SSKJ II, 491), *kriz* 'croce', *mana* 'manna', *papagaj* 'pappagallo', *papist* 'papista, fautore del papato', *parabola* 'parabola', *paradiž* 'paradiso', *pogan* 'pagano', *postila* 'postilla', *prelat* 'prelato', *pridiga* 'predica', *purpur* 'porpora', oggi considerato letterario (SSKJ IV, 290), *regula* 'regola', oggi soltanto nell'aggettivo *regularen* 'regolare' e *regularnost* 'regolarità' (SSKJ IV, 463), *sentenc(ija)* 'sentenza', oggi *sentenca* (SSKJ IV, 629), *sigill* 'sigillo', presente solo nel Krelj in *PS* con la frequenza 8, oggi in disuso, *sofist* 'sofista', *statut* 'statuto' con la variante *štatut* come del resto oggi, *testament* 'testamento', *vigilija* 'vigilia' e infine *zakrament* 'sacramento'.

²¹ Per una dettagliata descrizione delle opere di quel periodo si veda soprattutto *Abhandlungen über die slowenische Reformation*, I. Band (Trofenik, München 1968).

²² SSKJ sta per *Slovar slovenskega knjižnega jezika* I/A—H (Ljubljana 1970), II/I—Na (Ljubljana 1975), III/Ne—Pren (Ljubljana 1979), IV/Preo—Š (Ljubljana 1985).

In alcuni di questi prestiti è evidente la mediazione germanica che resta comunque difficile da quantificare. Del resto, la mediazione da parte delle lingue germaniche così dei termini romanzi come dei termini internazionali resta un problema difficilmente risolvibile nel complesso processo di formazione e storia della lingua slovena letteraria.

Nel caso specifico dei romanismi nelle opere del Krelj va anche tenuto in evidenza che non è un dato scontato che il Krelj utilizzasse tutte le opere del Trubar pubblicate prima delle sue. Inoltre non è da scartare la probabilità che alcuni dei romanismi presenti nelle opere di tutti e due fossero già entrati nell'accettazione linguistica comune. In questo caso i due autori protestanti ne sarebbero stati soltanto i codificatori.

Tenendo presente queste necessarie cautele elenchiamo nel secondo gruppo i romanismi presenti nel Krelj e, rispetto al primo gruppo, *non molto frequenti* nelle opere del Trubar che ci servono da confronto. Sono questi dei romanismi veri e propri e soltanto alcuni possono far sospettare *anche* la solita mediazione da parte delle lingue germaniche. Li accompagna una sintesi etimologica.

(Per le abbreviazioni usate si veda la nota n. 23)

bandero 'vessillo, bandiera'. Termine dotto internazionale dall'ital. *bandiera* (Bezljaj I, 11, Mende 42);

falš 'falso' (agg.) Dal lat. *falsus*, ital. *falso*, da notare però che nelle zone del nord jugoslavo subisce la mediazione del ted. *falsch* (Skok I, 504);

form(a) 'forma'. Latinismo oppure italianismo, documentato fin dal 15. secolo (Skok I, 525-6);

fundament 'fondamento'. Dall'ital. *fondamento* (Skok I, 523 s. v. *fond*);

goljufati 'truffare, ingannare' e **goljufija** 'truffa, ingano'. Dall'ital. *gaglioffo* 'ribaldo, manigoldo' (Skok I, 548 s. v. *galuf* che lo considera un prestito antico per il passaggio della *a* a *o*; Bezljaj I, 159; Mende 70 *goljuf* 'imbrogliatore' dall'ats. *galufá* 'rubar';

²³ Le abbreviazioni usate:

Bezljaj = F. Bezljaj, *Etimološki slovar slovenskega jezika* I/A—J (Ljubljana 1977), II/K—O (Ljubljana 1982).

Boerio = G. Boerio, *Dizionario del dialetto veneziano* (Venezia 1856).

DEI = C. Battisti, G. Alessio, *Dizionario etimologico italiano* I—V (Firenze 1975).

Doria = M. Doria, *Grande dizionario del dialetto triestino (storico, etimologico, fraseologico)* (con la collaborazione di C. Nollani) Ed. Il Meridiano, Trieste 1987.

Mende = Mende, *Romanische Lehnwörter im Slowenischen*. Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades. (Edizione dattiloscritta in "Slavisches Seminar der Freien Universität Berlin"), 1951.

Pirone = G. A. Pirone, E. Carletti, G. B. Corgnali, *Il nuovo Pirone. Vocabolario friulano* (Udine 1977).

Skok = P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* I—IV (Zagreb 1971—1974).

Štrekelj, DAW = K. Štrekelj, *Zur slavischen Lehnwörterkunde* (DAW L 3) (Wien 1904).

Šturm = F. Šturm, *Reflexi romanskih palataliziranih konsonantov v slovenskih izposojenkah* in "ČJKZ" VI (Ljubljana 1927), pp. 45—85.

idioma 'idioma'; linguaggio proprio o particolare di un popolo, nazione o regione. Attraverso il lat. *idioma* dalla base greca (DEI III, 1916);

infula 'infula, fascia bianca con cui il sacerdote pagano si cingeva il capo' (DEI III, 2024), dal lat. *infula*;

insula 'isola'. Chiaro latinismo, Trubar riporta *inzula*;

kapa 'berretto'. Dal lat. *cappa*, ma documentato in quasi tutte le lingue europee. Per lo sloveno, ceco e slovacco si suppone però la mediazione germanica (Bezljaj II, 17);

kapelica 'piccola cappella, chiesetta'. Dal lat. *capella* 'mantello' (il mantello di s. Martino nella cappella reale francese), poi 'cappella'. *Kapelica* ne è il diminutivo (Bezljaj II, 17);

kaštigan 'castigato' e **kaštigati** 'castigare'. Dall'ital. *castigare* e *castigo* (Mende 78) anche se nello sloveno e nel croato-kajkavo è possibile la mediazione dell'aated. *chastigon*, a sua volta dal lat. *castigare* (Skok II, 58 s. v. *kastig*).

levit 'levita, appartenente alla tribù ebraica di Levi'. Termine dotto internazionale; **ljuljka** 'loglio, della famiglia delle graminacee'. Dal lat. *lolium*, probabilmente con la mediazione dell'ital. (Bezljaj II, 146). Però come già lo Skok (II, 330 s. v. *lâlj*) anch'egli suppone una lontana origine mediterranea del termine;

morija 'moria, grande mortalità di uomini o di animali per contagio'. Skok (II, 457 s. v. *mortòrij*) parte dal lat. *morior* e la considera un postverbale in *-ija* da *moriti* 'uccidere'. Bezljaj (II, 195) risale al psl. + *moriti*, + *morjon* 'uccidere, io uccido'; **mutast** 'muto' (agg.). Lat. *mutus*, ital. *muto*, presente anche nel scr. (Skok II, 491-2 s. v. *muta*). Da notare il suff. autonomo *-ast*;

natura 'natura', oggi considerato solamente letterario (SSKJ II, 1012-3) e **naturski** 'naturale', oggi sostituito da *naturen*, anch'esso poco usato. Dal lat. o ital. *natura*; **olje** 'olio'. Si parte dal greco da una ignota fonte mediterranea, ma è il lat. *oleum*, lat. volg. *oliu* a mediarlo in quasi tutte le lingue europee (Bezljaj II, 247). Skok (II, 543 s. v. *ulje*) parte dal nom. pl. lat. *olea*;

oljka 'ulivo e oliva' (albero e frutto), come già nel lat. *oliva*. ital. *oliva* (Bezljaj II, 247 e Skok III, 543);

oštarija 'osteria'. Ital. *osteria*, ven. *ostaria*, friul. *ostarie* (Mende 100 e Bezljaj II, 260);

pena 'pena, danno fisico o morale a chi è oppure è ritenuto colpevole di qualcosa'. Dall'ital. *pena* che deriva dal lat. *poena* (Skok II, 635);

persona 'persona, individuo'. Dall'ital. ovvero lat. *persona* (Skok II, 643);

procesion 'processione'. Dall'ital. *processione* (Skok III, 48 s. v. *proces*). La variante **procesija** si è mantenuta;

regula 'regola, norma'. Dall'ital. ovvero lat. *règula*, voce dotta internazionale (DEI V, 3224 e Skok III, 125);

špendija 'dispendio': secondo lo Skok (III, 636 s. v. *pendžati*) in sloveno è un prestito dall'ital. *dispendio*. Probabile la mediazione dell'ital. *spendere*, a sua volta dal lat. *expendere* (DEI 3584) o meglio dal ven. ts. *spender*. Troviamo inoltre **špendati** 'spendere', e **špendanje** 'lo spendere; spreco';

štima 'stima, apprezzamento' e **štimati** 'apprezzare'. Dallo ital. *stima* e *stimare*, dal lat. *aestimare* (DEI 3636, Mende 115 e Skok III, 335);

trta 'vite'. Dal lat. *torta*, part. pass. femm. di *torquere* secondo Štrekelj (DAW 50, p. 67—68) e Skok (III, 511). In ital. ant. c'è *torta* 'curvatura, piegatura', con il secondo significato 'fascio, legame', si veda DEI 3835.

Il terzo gruppo vede allineati i romanismi presenti soltanto nelle opere del Krelj. Essi non trovano riscontro nelle opere del Trubar, siano esse antecedenti o contemporanee, quelle di cui ci siamo valse per quest'analisi comparata.

Veri e propri romanismi kreljani sono dunque:

barkador 'barcaiolo'. Il nome base *barka* con il derivato *barkarol* è presente solo in un'opera del Trubar (*Ta pervi del...* 1557-8). *Barka* è unanimemente considerato di origine mediterranea (DEI 436 e Skok I, 113). *Barkador* non trova però riscontro in nessuna variante dei dialetti vicini, così ital. o croati, dove è invece presente piuttosto *barcarol* oppure *barcaiol*. Si veda anche Doria 56—57;

beč 'denaro spicciolo, moneta', presente anche nel scr. Dal ven. *bezzo* 'antica moneta veneta coniata dal 1497 in poi' (DEI 50 s. v. *bezzo*) con il pl. *bezzi* 'monete, soldi' (Bezljaj I, 14). Doria 69 considera il termine *bezo* 'soldo, quattrino, moneta di rame equivalente a sei denari' comune a tutto il Veneto e Ven.-Istr., presente anche nell'ant. friul. *bêc* oppure *bêz* 'moneta veneziana di rame del valore di mezzo soldo' e come già il DEI lo fa risalire al ted. svizz. *Bätze* (mated. *Betz*) 'moneta piccola'. Cfr. anche Mende 44 e Skok I, 130 s. v. *beči*;

butega 'bottega, negozio di commestibili'. Doria 87—88 come già DEI 576 s. v. *bottega* rileva che il termine è panromanzo, escluso il rumeno. La base è il greco *apothèkè* 'ripostiglio', lat. *apotheca* 'magazzino, luogo dove si teneva il vino nella parte alta della casa'. Ven. ts. *botega* (Skok I, 245 s. v.; *butiga*, Štrekelj, DAW 50, Šturm, ČJKZ VI, 58). Per la presenza della *u* consideriamo *butega* piuttosto un prestito dal friul. *buteghe* (Pirona 86);

celibat 'celibato', voce dotta internazionale. Dal lat. *caelebs*, *-ibis*, di etimologia sconosciuta, forse prestito o relitto del sostrato mediterraneo, franc. *célibat* nel XVI sec. (DEI 844 s. v. *celibe*);

cetha oppure **cetka** 'ittionimo'. *Cetka* può considerarsi il dim. di *ceta*, ittionimo che il Radnić registra nel 17. sec. (Skok I, 85-6 s. v. *kit* 'balena'). Per DEI 880 *ceta* e 881 *ceto* è voce dotta dal lat. *cetus*, a sua volta dal gr. *kêtos* 'mostro marino, in particolare la foca, più tardi cetaceo in genere; balena'. Di etimologia sconosciuta;

dekret 'risoluzione promulgata con editto, decreto, deliberazione' (DEI 1229 e Skok I, 389), dal lat. *decretum*;

fundati se 'sprofondare, distruggersi, perire'. DEI 77, Skok I, 53 e da ultimo Bezljaj (I, 133) che lo considera in prestito dall'ital. *affondare*, comunque panromanzo e presente anche nel scr. kaj., si veda il lat. *affundere*;

husit '(h)ussita, seguace di Jan Hus', voce dotta internazionale;

irati se 'adirarsi, arrabbiarsi'. Dal lat. *ira* ovvero dall'ital. antico *irare* 'adirare' (DEI 2103). Da notare la forma riflessiva che è autonoma;

izop 'isopo oppure issopo', *Hyssopus officinalis*, voce dotta inter. (DEI 2117);

križma 'unguento, olio santo'. Può avere le varianti *krizma* e *hrisma* e oltre che nel

scr. (Skok II, 196-7) è conosciuta anche in ceco, polacco e ucraino. Dal greco ovvero lat. *chrisma* (Bezljaj II, 94 come già DEI 1154 e Skok II, 196-7);

krlj 'corlo, ceppo, tronco' che secondo Štrekelj (JA XII, 460) è un prestito dall'ital. ven. *corlo* 'toppo, pezzo di legno grosso e talvolta informe, nel quale sta ficcato il fuso, e serve di piedestallo o base dell'arcolaio'. Boerio 199 e Doria 176. Skok (II, 203-4) suppone che il ven. *corlo* possa essere lo stesso *corlo* 'rullo' dal lat. + *curru-lus*, dim. di *currus* 'carro' (DEI 1112). Il sinonimo di *krlj* è però in scr. *krklja* 'caudex' e questa etimologia rende inspiegabile la *k*. Bezljaj (II, 95) si dichiara perplesso e risale al psl. + *kъ r-jb*;

mandrija 'pecorile, ovile'. Dal gr. e lat. *mandra* 'ovile chiuso', ital. *mandria* 'ovile, branco di bestiame, quantità di bestie', ven. *mandra* (Boerio 392), friul. *mandre*, *mandrie* (Pirona 560/61; (DEI 2343 lo considera un probabile relitto del sostrato mediterraneo, cfr. anche Skok II, 368 s. v. *mandra* e Bezljaj II, 165);

mediator 'mediatore'. Voce dotta inter. dal lat. *mediare* 'essere intermedio' (DEI 2402);

moneta 'moneta'. Chiaro latinismo o italianismo dal lat. *moneta* (DEI 2496 e Skok II, 454);

palacij 'palazzo', Trubar: *palač*. Dal tardo lat. *palatium* (DEI 2728) oppure relitto della latinità balcanica, dal nom. pl. *palatia*, poichè in slov. diventerà *paláča* e scr. *pàlača* (Skok II, 590);

palm(a) 'palma'. Dal lat. o ital. *palma* (DEI 2734 e Skok II, 594). Nella PS, si alternano il m. e il femm.;

patron 'padrone, chi può agire a suo arbitrio'. Dal lat. *patronus*, relitto lessicale dalmata-romanzo (Skok II, 623 s. v. *patrun*, DEI 2718-9);

poet 'poeta', dal lat. *poeta*, voce dotta (DEI 2968);

policija 'governo'. Voce dotta, dal tardo lat. *politia* ovvero gr. *politéia* 'arte di governare i cittadini'. Nel senso moderno di 'polizia' è un francesismo diffuso dalla Rivoluzione (DEI 3002); così anche Skok II, 698;

prebenda 'prebenda, diritto di un ecclesiastico di fruire della dote annessa al suo ufficio'. Voce dotta dal lat. *praebenda*, n. pl. 'cose da fornire' (DEI 3051 e Skok III, 49 s. v. *profont*);

publikan 'publicano, gabelliere, daziere'. Voce dotta dal lat. *publicanus*, agg. lat. in *-anus* da *publicum* (DEI 3138 e Skok III, 65 s. v. *publik*);

sorta 'specie, forma, qualità'. Dall'ital. *sorta* oppure *sorte* (DEI 3560 e Skok III, 307);

štentati se 'far fatica, incontrare difficoltà'. Italianismo da *stentare* (DEI 3629 'aver scarsità, indugiare' e Skok III, 413); ven. ts. *stentar* (Boerio 702);

termin 'limite, termine'. Dal lat. *terminus* oppure *termen*, *-inis*, dapprima 'pallo di confine', poi 'limite, termine', panromanzo (DEI 3760). Skok (III, 461 s. v. *têrmen*) propende per l'ital.;

užanca 'usanza, consuetudine, costume'. Dall'ital. *usanza* che è un astratto lat. in *-antia* da *usare*, diffuso anche nell'istrian (Skok III, 554, s. v. *užati*). Cfr. anche DEI 3962. Dall'ital. *usura* deriva lo slov. *ožura* 'interessi da pagare' che svilupperebbe poi secondo Bezljaj (II, 265), secondariamente nei dialetti slov. e scr. il significato 'costume, consuetudine, usanza'.

O JEZIKU V DELIH SEBASTIJANA KRELJA

Prispevek povzema glavno problematiko, ki se pojavlja v delih Sebastijana ali Boštjana Krelja. Protestantški avtor se nam je namreč zdel deležen premajhne pozornosti in nekoliko zapostavljen v teh zadnjih letih, ki so polna proslav in obletnic reformacijske epopeje.

V naših literarnih zgodovinah se od vselej ponavlja trditev, da je Krelj vnesel v tkivo slovenskega jezika številne romanske izposojenke, ker je pač doma z obrobne območja slovenskega življa, ki je izpostavljen vplivom romanskih sosedov in tudi zato, ker naj bi hotel zavreti pretirano uporabo germanskih izposojenk, ki so značilne za ostale protestantske pisce.

Pretres romanizmov, ki so prisotni v 15 Trubarjevih delih in v glavnih dveh Kreljevih, *Otročji bibliji* in *Postili slovenski*, pa dokazuje, da niso izrecno Kreljevi romanizmi tako zelo številni. Precej je namreč romanskih izposojenk, ki so že prisotne v Trubarjevih delih, tako starejših kot sočasnih. Seveda pa ne smemo pri tem prezreti možnosti, da je njihova prisotnost v delih obeh protestantskih avtorjev lahko tudi slučajna.

THE SOUND SYSTEMS OF ENGLISH AND SLOVENE COMPARED: A DISTINCTIVE FEATURE ANALYSIS¹

This is an attempt to show how the phonetic properties of sounds are put to work in Slovene and in English. We want to find out the number and the type of distinctive contrasts employed in the two languages and how these contrasts are structured. We classified the sound systems of the two languages with the same distinctive features as far as this is feasible, while at the same time aiming at a realistic phonetic and phonological representation of the two sound inventories. Together with the phonological rules of the two languages, which are not worked out in the present article, this analysis can serve as a basis for a contrastive English-Slovene and Slovene-English sound analysis.

To my knowledge there exists only one distinctive feature analysis of the Slovene sound system, based on Jakobson, Fant and Halle (1952) carried out by R. Lenček (1966, 7—vowels only; 1982, 163—vowels, 171—consonants). Toporišič in (1975) quotes Lenček (154) and defines the 8 Slovene vowel phonemes also in Jakobson's terms (195). Our analysis, with one exception, is based on Chomsky and Halle (1968, 293—329) where, by and large, Jakobson's acoustically orientated features were replaced by articulatorily orientated features. Not all features, however, are exact equivalents of the distinctive features set up by Jakobson et al.

In Slovene voicing plays a much greater role than in English in distinguishing the homorganic stop, affricate and fricative pairs. Chomsky and Halle considered the tense-lax opposition (324—325) operative in English, where voicing was only a possible accompanying feature. Delattre found that in English vocal cord vibration was only one — and that a less important one — of the six features distinguishing the co-called "voiced" from the "voiceless" sounds (1965, 113—118). As cover terms for both sets of features, we use the terms *tenuis-media* from Latin linguistics (Nemser 1971, 38).

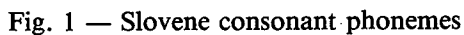
¹ The author wishes to record her indebtedness to Prof. William J. Nemser for the assistance he so generously gave her, and to Prof. Janez Orešnik for reading the article and suggesting some additions. — All the errors are the author's. I should also like to thank Prof. Margaret Davis for correcting my English.

Table 1 — Slovene consonant phonemes

	p	b	t	d	k	g	c	č	ǰ	f	s	z	š	ž	x	v	l	r	j	m	ŋ
1 son	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	+	+	+	+	+	+
2 int	+	+	+	+	+	+	+	+	+	—	—	—	—	—	—						
3 str	—	—	—	—	—	—	+	+	+	—	+	+	+	+	—						
4 ant	+	+	+	+	—	—	+	—	—	+	+	+	—	—	—	+	(+ +)	—	(+ +)		
5 cor	—	—	+	+	(—	—	+	+	+	—	+	+	+	+	—)	—	+	+	—	—	+
6 ten	+	—	+	—	+	—	0	+	—	0	+	—	+	—	0						
																—	—	—	—	+	+
																	+	—			
																					nas 7 lat 8

Table 2 — English consonant phonemes

	p	b	t	d	k	g	č	ǰ	f	v	θ	ð	s	z	š	ž	h	l	r	j	w	m	n	ŋ
1 son	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	+	+	+	+	+	+	+
2 int	+	+	+	+	+	+	+	+	—	—	—	—	—	—	—	—	—							
3 str	—	—	—	—	—	—	+	+	—	—	—	—	+	+	+	+	—							
4 ant	+	+	+	+	—	—	(—	—)	+	+	+	+	+	+	—	—	—	(+ +)	—	—	+	(+)	—	
5 cor	—	—	+	+	(—	—)	(+ +)	—	—	+	+	(+ +)	(+ +)	(+ +)	(—)	+	+	—	—	—	+	—	—	
6 ten	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	0							
																						+	+	+
																		+	—					nas 7 lat 8 bk 9
																				—	+			



49

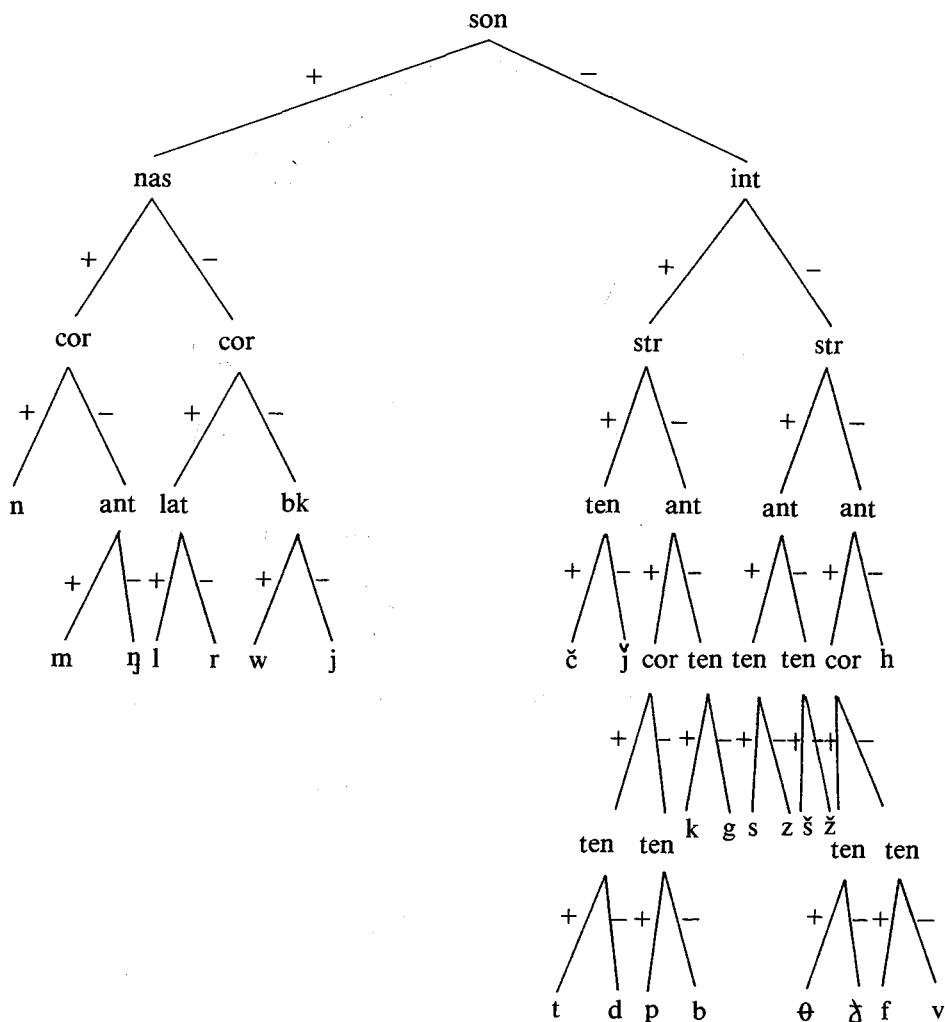


Fig. 2 — English consonant phonemes

ary to specify the place of articulation of a phoneme. All phonemes can make use of both. However, both of them may not always be needed to define a phoneme, to distinguish it from any other phoneme in the system (See redundancy 4). Anterior and coronal are indicated in the matrix — although in brackets — as we think them necessary to achieve phonetic realism.

Thus all the obstruents are specified as to anteriority and the feature coronal is necessary only to distinguish the anterior phonemes /p/, /b/ from the anterior /t/,

/d/. With sonorants however, [$\pm$ cor] divides the non-nasals into the two natural groups l/r and v/j, with the feature [$\pm$ lat] distinguishing /l/ from /r/, and [$\pm$ ant] /v/ from /j/. [+ str] distinguishes the sibilants from the other fricatives and [+ ant] separates s/z from š/ž and /f/ from /x/.

The order of application of the features is consistent within the two groups of obstruents and sonorants but not within the consonants as such. It was thus necessary to apply feature cor before the feature ant within the sonorants, and the feature ant before cor with obstruents. As we mentioned earlier, they both really specify the same thing.

Number of features. Eight features in all. [$\pm$ son] divides them into obstruents/sonorants. Obstruents are specified by the five additional features interrupted, strident, anterior, coronal, tenuis. And sonorants are specified by four more features anterior, coronal, nasal and lateral.

Obstruents are specified by 4 — 6 features and sonorants by 3 — 4.

The matrix brings out the dual character (function) of Slovene [v] and thus breaks the biuniqueness principle. We put /v/ among the sonorants following Toporišič's theory (Toporišič, 1984, 67). He considers /v/ a sonorant because it can — like other sonorants — combine into clusters with voiced as well as voiceless obstruents (e. g. dvojen — tvoj). In our analysis /f/ in the obstruent group has no voiceless counterpart, and so voice is nondistinctive with /f/. This reflects the actual state of affairs: /f/ has a voiced allophone before voiced obstruents (e. g. grof gre), it can be voiced or voiceless, depending on its surroundings. If we had put /v/ among the obstruents, as older Slovene grammarians did, /f/ would have had a voiced counterpart, the biuniqueness principle would not have been broken, but the function of /v/ in the Slovene system of sounds would have been blurred.

The English tree diagram and matrix. Though the Slav assimilation rule concerning voice which divides the Slovene consonants into two big groups — into the one where this assimilation is active (= nonsonorants, obstruents) and into the one where it is not (= sonorants) — does not apply in English, the two languages have a highly similar syllable structure with a similar distribution of obstruents and sonorants within the syllable, so that this division does not seem unnatural in the English language.

The distinctive features that distinguish obstruents are the same in both languages and are applied in the same order in English as in Slovene.

[— int] separates the fricatives from the plosives; [+ str] distinguishes the affricates from the plosives proper and the fricative sibilants from the fricative non-sibilants. [$\pm$ ant] and [$\pm$ cor] (where necessary) specify them as to their place of articulation and [$\pm$ ten] distinguishes the fortis/lenis pairs of obstruents.

Nasality separates the nasals from the other sonorants, laterality divides /l/ from /r/. As /w/ and /j/ are both [— cor] and [— ant], a new feature back had to be introduced here to distinguish the two sounds. In Slovene this feature is not necessary as /v/ has the function of English /w/, /v/ being [+ ant] and /j/ [— ant]. If we considered lip-rounding distinctive in English and not tongue position, then we could do without the feature back, English /w/ would then be [+ ant] and /j/ [— ant]. — The back feature could have been applied to all other consonants, but it would always be redundant (type 4 redundancy).

REDUNDANCY

Different types of redundancy

1.² A feature is implied in another feature class. E. g. all Slovene and English sonorants are automatically [— int] (blank space in the 2 matrices after the bar);

2. A feature is absent a) in a whole class. E. g. Slovene and English sonorants have nothing to do with stridency. Slovene and English obstruents have nothing to do with nas and lat (blank space in the 2 matrices after the bar). b) A feature is absent in a group of phonemes. E. g. lat in Slovene and English distinguishes the liquid /l/ from the liquid /r/ in the sonorant row. The other sonorants have nothing to do with laterality (blank space in the matrices);

3.² A phoneme may be either + or — a certain feature. This e.g. applies to Slovene /c/, /x/, and /f/ which all have voiced allophones in Slovene, and to English /h/ which can be partially voiced (Gimson 1980, 191) (marked 0 in the 2 matrices). The voiced allophone of Slovene /f/ thus coincides phonetically with the sonorant /v/ (see also p. 51). In the 2 matrices the Slovene and English sonorants are not absolutely barred from the ten feature as their allophones may be partially devoiced. On the phonetic level there may be partial devoicing;

4) A feature is present either in its + or — form. There are, however, enough other features to distinguish the phoneme. E. g. in the Slovene matrix the cor row from /k/ to /x/ is in brackets. In English cor with some obstruents. All the redundancies in the Slovene vowel system.

² These 2 types of redundancy are mentioned in Muljačić 1972, 110.

Table 3 — Slovene vowel phonemes

	i	e	ɛ	a	ɔ	o	u	ʌ
1 high	+	+	—	—	—	+	+	—
2 mid	—	+	+	—	+	+	—	+
3 back	—	—	—	(+)	+	+	+	+
4 rounded (—)	(—)	(—)	(—)	(—)	+	(+)	(+)	—

Table 4 — English vowel phonemes

	i	I	e	æ	ɑ	ɔ	o	ʊ	u	ʌ	ə
1 high	+	+	—	—	—	—	—	+	+	—	—
2 mid	—	+	+	—	—	—	+	+	—	—	+
3 back	—	—	—	—	+	+	+	+	+	+	+
4 rounded (—)	(—)	(—)	(—)	(—)	—	+	+	(+)	(+)	—	—
5 tense	(+)	(—)	(—)	(—)	+	(—)	(+)	(—)	(+)	—	0

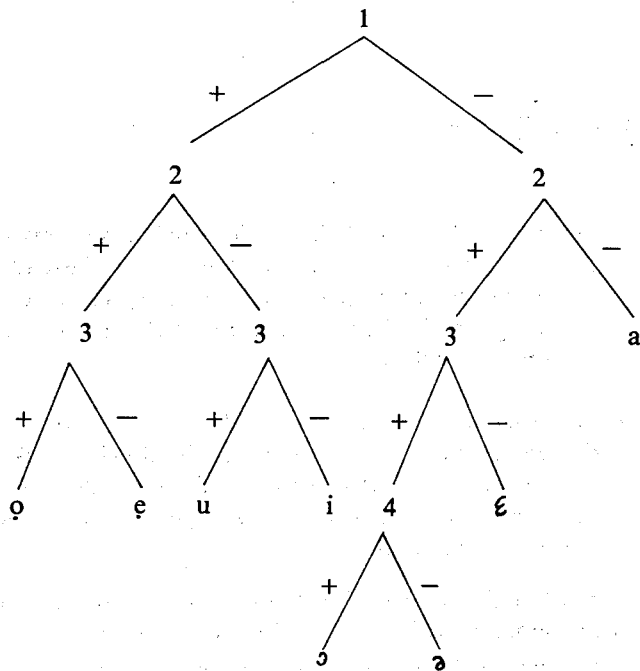
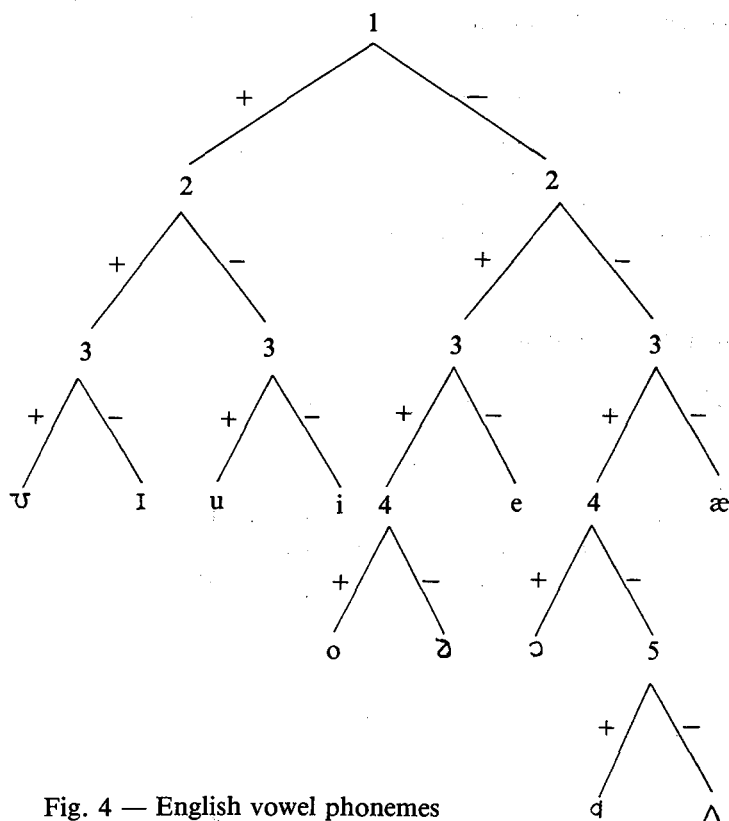


Fig. 3 — Slovene vowel phonemes



The Slovene vowel system has four heights. Four-height systems are generally handled with the features $[\pm \text{high}]$ and $[\pm \text{mid}]$ (Wang, 1968) instead of $[\pm \text{high}]$ and $[\pm \text{low}]$, which allow for only three degrees of openness as a vowel cannot be at the same time $[+ \text{low}]$ and $[+ \text{high}]$. The two features high and mid, however, can co-occur as a vowel can be $[+ \text{high}]$ and $[+ \text{mid}]$.

The Slovene eight vowel phonemes can be specified with the four features high, mid, back and round. Central and back vowels are specified as [+ back]. [$\pm$ round] divides them into two groups. [— back] vowels are all redundantly [— round]. As there are only eight vowel phonemes in Slovene these four features suffice to specify phonologically all Slovene vowel phonemes.

According to traditional grammar (Toporišič, 1984, 52) these eight phonemes can have the following phonetic realizations: With the exception of /ɛ/ and /ɔ/ they can all occur in unstressed position where they are always short, /e/ and /o/ are only long and can occur only in a stressed syllable. /ə/, on the other hand, whether stressed or unstressed, is always short. The other vowels, i.e. /i, ɛ, a, ɔ, u/ when

stressed can be either short or long. In a stressed non final syllable they are long. In a final syllable or in a monosyllabic word, when stressed, they can be either short or long. This is the only position in which we can theoretically expect minimal pairs with length as the only distinctive feature. We can find such minimal pairs, though very few, only with the vowels /i, a, u/; e.g. [sit] — [si:t] (adj. full — noun gen. pl. sieves), [brat] — [bra:t] (noun nom. sg. brother — verb supine to pick) [kup] — [ku:p] (noun pile — noun purchase). There can be no minimal pairs containing /ɐ/, /ɔ/ as these can be only long. There are no minimal pairs containing long and short /ɛ/ or /ɔ/. With the mid vowels there are no minimal pairs with quantitative oppositions. As already mentioned, there are very few minimal pairs in Slovene, and the members of the pair generally occur in different distribution.

stressed	long	in nonfinal syllable	in final syllable	
			monosylla- bic words	plurisylla- bic words
unstressed	short			
		in all positions		

→ to be read from left to right.

Fig. 5 — Quantity of Slovene vowels /i, u, ɛ, ɔ, a/ according to traditional grammar of SS

Our analysis deviates from the prescribed Slovene vowel system valid for Standard Slovene as presented in fig. 5. In the traditional vowel system, length is phonologically relevant as it can be either long or short in a stressed final or only syllable.

An acoustic investigation of vowel duration, however, has shown that speakers of Standard Slovene as spoken in Ljubljana do not observe the distinction between stressed long and stressed short vowels in a final syllable (Srebot Rejec, 1987, 247—260). Length is not phonologically relevant, but only stress. The picture that emerges from this study is: the two close vowels /ɐ/ and /ɔ/ can appear only in stressed position, and are therefore always long. All the other vowels /i, ɛ, a, ɔ, u, ə/ can occur in either stressed or unstressed position and can be either long or short, depending on whether they are stressed or not.

Every speaker of Standard Slovene, however, is well aware of the distinction

between stressed /e/ — /ɛ/, and between stressed /o/ — /ɔ/ as there are a number of minimal pairs of this type. Here it is quality that is distinctive, e.g. 'pɛta — 'pɛ ta (p. part. fem. sing — noun heel), 'mɔra — 'mɔ ra (3rd pers. sg. pres.t. must — noun nightmare). Lenček (1966, 7; 1982, 163) considers tenseness as the distinctive feature between /e/ — /ɛ/, and /o/ — /ɔ/. In our opinion we have not to do with tenseness here because a) all 4 vowel phonemes are long when stressed, b) the two front vowels do not differ in the degree of frontness. Both are peripheral. — The fact that /ɛ/ and /ɔ/ are more open than /e/ and /o/ is not reason enough to consider the former two lax in the latter two tense; neither is the fact that we can have morphonemic alternations between stressed /e/ — /ɛ/, and /o/ — /ɔ/, e. g. [kmɛt] — ['kmɛta], [pɔrɔt] — [pɔrɔda], as we can have instances with no alternations as well, e. g. [špɛx] — [špɛxa], [pɔrɔt] — [pɔrɔda].

In our phonemic analysis of English vowels we followed Gimson (1980, 90—91), but considered quality distinctive rather than length (idem. 94, 96). That is why the English vowels on the phonemic level have no length mark, and we have only one representative of the pair /ə:/ — /ə/, which differ only in length and not in quality. /ə/ moreover stands apart from all the other pure vowels in that it can occur only in unstressed position.

Five features (high, mid, back, round, tense) are needed to specify these 11 phonemes. There are no redundancies in the first three features, roundness distinguishes fully back vowels from central vowels and /ɔ/, and the tenseness feature, though present, is redundant in /i, I, e, æ, ɔ, o, ʊ, u/ (redundancy type 4) and in /ə/ (redundancy type 3).

In the English vowel system tenseness is a quality that covers the three dimensions length, degree of openness and peripherality (Jones, 1960, 39; Jakobson and Halle, 1969, 57—61). It neatly covers the differences between /i/ — /I/ and /ʊ/ — /u/ in all these three dimensions, that between /o/ — /ɔ/ in length and degree of openness, but not in peripherality, as they are both fully back, while it does not work so well with the other RP vowels. Long /ɔ/ differs from the supposedly lax RP /ʌ/ and /æ/ in length and is more peripheral than /ʌ/, but less than /æ/, they are, however, both closer than the supposedly tense /ɔ/.

The relationships between the phonemes in the two systems, Slovene and English, can also be shown in the form of a chart that has an articulatory phonetic basis (Tables 5 and 6); or the two consonant systems only in a three-dimensional figure where the horizontal axis denotes the place of articulation, the vertical axis the manner of articulation, and the depth axis the tenuis-media distinction (Figures 6 and 7).

Table 5 — Chart of Slovene sound system

		locus							
sonority	minimum	p	t	c	č	k	complete closure		
		b	d		ǰ	g			closure
		f				x	friction		
				s	š				
		v							
				z	ž				
		m	n				nasals		so-no-rants
				l			approxi-		
				r	j		mants		
maximum				i	u	vowels			
				e	o				
				ə					
				ɛ	ɔ				
				a					

Table 6 — Chart of English sound system

sonority	locus					
minimum	p		t	č	k	complete closure
	b		d	ǰ	g	
	f	θ			h	friction
	v	ð				
			s	š		
			z	ž		
	m	n			ŋ	nasals
			l	r		liquids
				j	w	glides
	maximum				i	u
				ɪ	ʊ	
				e	ə	
				æ	ʌ	
				ɑ	ɔ	

English has 24 consonant phonemes, Slovene 21. English has /θ/, /ð/, and /ŋ/, which have no counterpart in Slovene, and Slovene has /c/ with no counterpart in English. Slovene /v/ occupies the space in the matrix of the combined fea-

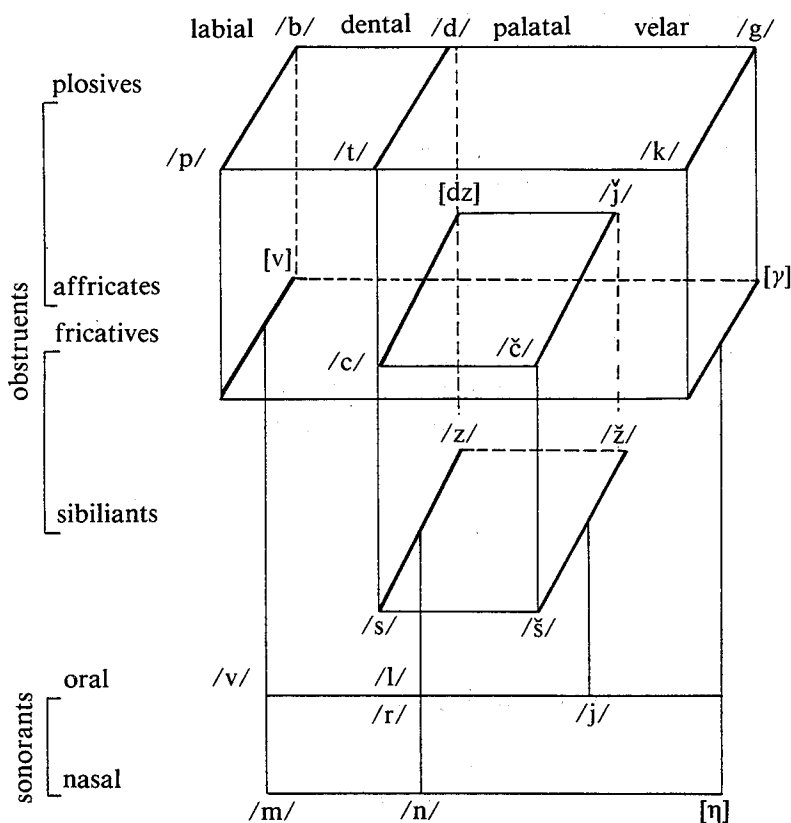


Fig. 6 — Slovene consonant system

tures of English /v/ and /w/, all the other consonants can be compared in the two languages.

The same distinctive features characterize both consonantal systems phonologically. The same groups of sounds are affected by the differing phonological rules in the two languages. The differences in the two consonant systems are thus concentrated on the phonetic level.

English has 11 vowel phonemes, and Slovene 8. English has two kinds of i-, u-, and a- phonemes, while Slovene does not. The two pairs of mid-vowel phonemes (Slovene /ɛ/ — /ɛ /, /ɔ/ — /ɔ /; English /e/ — /æ/, /o/ — /ɔ / are closely connected in Slovene but not in English. That is why they are not called mid-vowels in English.

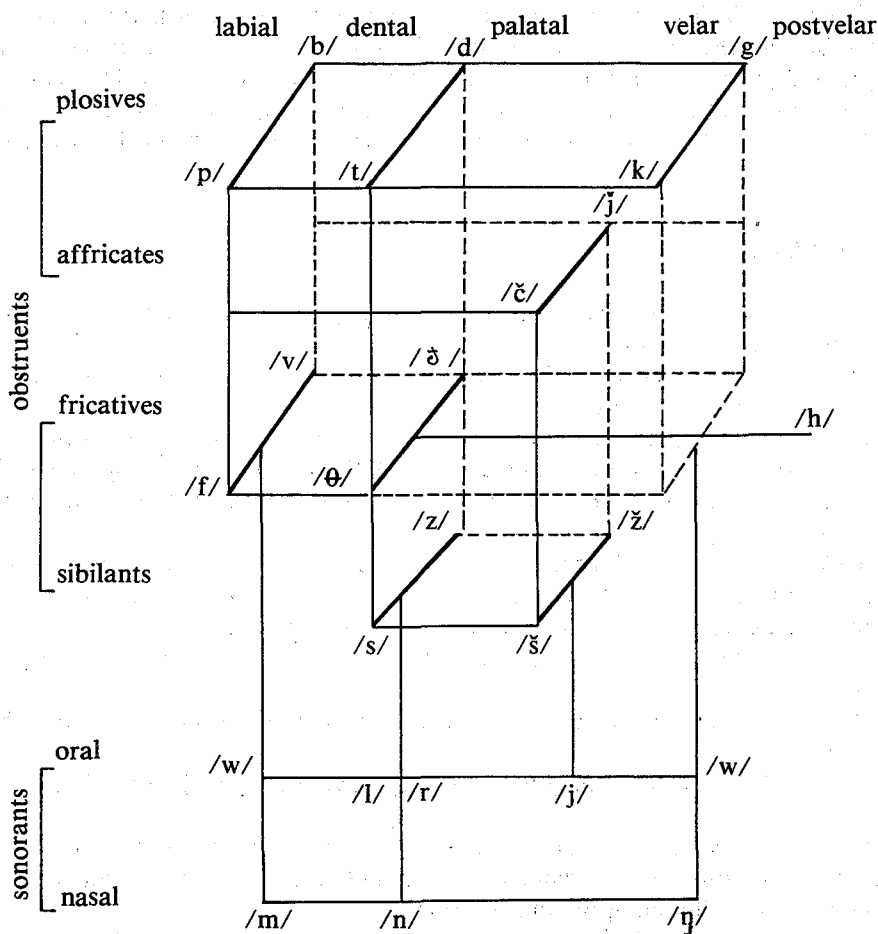


Fig. 7 — English consonant system
according to Havranek, 1979, 104)

The two vowel systems have the same distinctive features from 1 to 4, to which in English one feature is added (tense) to classify the more numerous English vowel phonemes. The differences between the two vowel systems are striking already on the phonological level. In English the tense feature is a cover term for different vowel features including length. In Slovene length is primarily stress dependent. There are 3 tongue heights in the English vowel system, according to Chomsky and Halle (1968), and 4 in the Slovene one. This holds only for stressed vowels. In unstressed position neutralisation of mid-vowels takes place in Slovene and there are then only 3 tongue heights. Stress does not play anything like such a role in English.

as in Slovene. All English vowels can occur both in stressed or unstressed position, while in Slovene the vowel quality of the mid-vowels can be stress dependent. In the Slovene mid-pairs morphophonemic alternation is common, quite a few words in Standard Slovene have variant pronunciations, either with the open or close mid-vowel. These vowels are also more prone to dialect variation than other vowels.

REFERENCES

- Chomsky, N., and Halle, M., 1968, *The sound pattern of English*. New York, Evanston and London.
- Delattre, P., 1965, *Comparing the phonetic features of English, French, German and Spanish*. Heidelberg.
- Gimson, A. C., 1980, *An introduction to the pronunciation of English*. London.
- Jakobson, R., Fant, C. G. M., and Halle, M., 1952, *Preliminaries to speech analysis. The distinctive features and their correlates*. (9th printing 1969). Cambridge Mass.
- Havranek, G., 1979, *Die Wahrnehmung der Tenuis/Media-Opposition im Englischen durch Kärntner Schüler*. James A. and Kettemann B. (eds.), *Dialektphonologie und Fremdsprachenwerb*, 94—135. Tübingen.
- Lenček, R. L., 1966, *The verb pattern of Contemporary Standard Slovene*. Wiesbaden.
- Lenček, R. L., 1982, *The structure and history of the Slovene language*. Columbus Ohio.
- Muljačić, Ž., 1972, *Opća fonologija i fonologija suvremenog talijanskog jezika*. Zagreb.
- Nemser, W. J., 1971, *An experimental study of phonological interference in the English of Hungarians*. Indiana University publications Uralic and altaic series. Volume 105. Bloomington and the Hague.
- Srebot Rejec, T., 1987, *Word accent and vowel duration in Standard Slovene. (An acoustic and linguistic investigation)*. Celovec-Klagenfurt. (unpubl. Ph. D. dissertation).
- Toporišič, J., 1975, *Formanti slovenskega knjižnega jezika*. *Slavistična revija*, 23, 153—196.
- Toporišič, J., 1984, *Slovenska slovnica*. Maribor.

GLASOVNA SESTAVA ANGLEŠČINE IN SLOVENŠČINE TER RAZLOČEVALNA OBELEŽJA V OBEH JEZIKIH

Razprava poskuša ugotoviti, kako razločevalne fonetične lastnosti soglasniškega in samoglasniškega sestava delujejo v slovenščini in v angleščini. Razločevalna obeležja so v obeh sestavih ista, kolikor je to pač mogoče, ne da bi se pri tem delala sila glasovnemu sestavu obeh jezikov. Pri tem uporabljamo obeležja, kot sta jih postavila Chomsky in Halle. Sestavi razločevalnih obeležij so podani v obliki tabel (Tabele 1 — 4) in v obliki dreves (Črteži 1 — 4). Tabeli 5 in 6 prikazujeta razvrstitev glasov v obeh jezikih po zvočni polnosti, črteža 6 in 7 pa tridimenzionalno razvrstitev soglasnikov, kjer predstavlja vodoravna os mesto artikulacije, navpična način artikulacije in globinska os zvenečnost.

V slovenščini je 21 soglasniških fonemov, v angleščini pa 24. Angleščina ima /θ/, /ð/ in /ŋ/, ki nimajo ustreznih fonemov v slovenščini, slovenščina pa /c/, ki nima ustreznika v angleščini. Slovenski /v/ kombinira obeležja angleških fonemov /v/ in /w/, vsi ostali soglasniki v obeh jezikih so primerljivi. Soglasniška sestava sta si na fonološki ravni podobna, fonološka pravila bi pa pokazala, da so razlike v obeh sestavih predvsem na fonetični ravni.

Med slovenskim in angleškim vokalizmom se velike razlike že na fonološki ravni. Sestav slovenskih samoglasnikov, kot je tu predstavljen na podlagi akustične raziskave, se razlikuje od sestava, predpisane za knjižno slovenščino. Dolžina samoglasnikov je odvisna od naglašenosti in vsi naglašeni samoglasniki so dolgi, medtem ko je v angleščini dolžina ena od sestavin napetega vokala. Vsi angleški samoglasniki lahko nastopajo v naglašeni in v nenaglašeni legi, v slovenščini pa nastopi v nenaglašeni legi nevtralizacija sredinskih samoglasnikov. V slovenščini je 8 samoglasniških fonemov, v angleščini 11. Angleščina ima dve vrsti i -ja, u -ja in a -ja, česar slovenščina nima. Sredinska slovenska para sta tesneje povezana, angleška pa ne.

L'AROUNMAIN ENTRE DIALECTE ET LANGUE*

Avant d'essayer à répondre à la question que nous avons posée et qui représente l'objet central de notre exposé d'aujourd'hui, nous considérons opportun d'envisager un peu plus amplement le problème en intégrité mettant en relief aussi sa dimension historique, parce que nous savons très bien que toute solution n'est que partielle si elle ne tient pas compte de la réalité historique. D'autre part, il est aussi nécessaire de s'arrêter plus à long sur la préhistoire du problème parce que nous nous occupons d'une des questions périphériques de la Romània Orientale. En disant "question périphérique", je désire souligner que l'intérêt des romanisants est attaché aux langues romanes qui possèdent une langue traditionnelle en écrit, qui sont nationales et représentent la langue d'une formation politique, c'est-à-dire de l'autorité d'Etat. Nous savons aussi qu'il y a en Occident un intérêt bien limité pour les langues et les groupes linguistiques qui ne sont pas représentants de l'autorité d'Etat, tandis que, d'autre côté, quand nous parlons aujourd'hui de la romanité orientale, nous avons en vue en premier lieu la langue roumaine littéraire, sa littérature, ainsi que la culture exprimée dans cette langue. Quant à l'aroumain, l'intérêt qu'il suscite est assez limité, soit comme dialecte soit comme langue, ce qui reste au centre de notre attention.

Qu' il nous soit permis d'expliquer la position dans laquelle se trouve l'aroumain.

C'est récemment qu'une Encyclopédie italienne (en édition serbocroate à laquelle j'avais collaboré) en parlant des peuples actuels de l'Europe Occidentale, s'est servie du terme "popoli segreti", c'est-à-dire "peuples secrets", ayant le but de présenter par cette notion les peuples européens dont les Etats n'existent pas, mais existent les langues dans lesquelles on exprime une certaine culture traditionnelle. Donc, il ne s'y agit pas de minorités ethniques, comme ce sont, par ex., les Hongrois en Roumanie ou les Roumains en Hongrie, parce que nous avons à faire dans les deux cas avec les deux Pays limithrophes dont la répartition de la population n'est pas en accord avec les frontières nationales et linguistiques fixées par les traités politiques plus ou moins justifiés et dont le changement provoquerait des complications politiques et pourrait signifier, entr'autres, aussi un "casus belli". Et n'étant hommes de politique ni spécialistes pour la solution des problèmes ethniques, auxquels cette référence pourrait apparaître absurde dans notre cas, au moins dans l'Europe d'aujourd'hui, tout cela nous autorise de négliger ce moment, bien que nous devions y retourner de temps en temps à cause de quelques affirmations pas fondées du point de vue scientifique lesquelles, malheureusement, continuent à apparaître dans

*La conférence tenue le 6 mai 1987 à l'Université de Freiburg.

la littérature purement scientifique. Mais nous allons faire une tentative de nous servir du terme "langues secrètes" au lieu de celui de "peuples secrets" pour pouvoir expliquer le phénomène que nous suivons, à savoir le lieu que tient l'aroumain qui est sans propre territoire d'Etat. Peut-être y a-t-il une situation semblable si nous parlons en Italie du frioulan et du sarde, c'est-à-dire d'une population qui a la conscience nationale italienne, quoiqu'elle ne parle pas l'italien comme langue maternelle. Nous pouvons aussi ajouter qu'il y a des tendances de quelques linguistes italiens d'attribuer le sarde aux dialectes italiens méridionaux, bien qu'il s'y agisse d'une langue à part.

Mais avant de nous occuper de l'aroumain, nous allons offrir un aperçu général sur la Romània Orientale en disant qu'on pense d'ordinaire, quand il s'agit de cette vaste région dans la perspective historique, au romain et au vieux dalmate, une langue qui a disparu en 1898 par la mort du dernier sujet parlant, Antonio Udina dit Burbur. Nous avons ici à faire avec une langue qui existait sur le littoral oriental de l'Adriatique et qui, ne pas ayant la possibilité de pénétrer plus profondément dans les Balkans, restait isolée à l'intérieur du continent balkanique par les chaînes montagneuses, et comme telle, elle continuait à tenir des rapports avec la Romània Occidentale. Elle est bien connue grâce à la diphtongaison bizarre qui est — comme on l'a démontré récemment — le fruit d'influence d'un phénomène semblable au dialecte čakavien de la langue serbocroate, un phénomène relativement nouveau (datant du commencement du siècle passé), un moment qui témoigne sans doute de l'existence du bilinguisme des sujets parlant le vieux dalmate ainsi que la disparition progressive et sure de cette langue, due aussi à la pression faite par le dialecte vénitien de la langue italienne.¹ En parlant du vieux dalmate, nous n'oublions pas un grand apport donné à la connaissance de cette langue par le linguiste italien Matteo Bartoli, qui avait publié son oeuvre *Das Dalmatische* en deux tomes aux premières années de notre siècle après en avoir enquêté le dernier sujet parlant.² Des études très importantes sur cette langue ont été faites par le professeur croate Petar Skok, qui a attiré l'attention sur la toponymie en serbocroate due au vieux dalmate.³ Il n'y a pas de doute qu'une reconnaissance à cet égard méritent Žarko Muljačić, professeur universitaire de Berlin, et Petar Guberina, professeur universitaire de Zagreb. Le premier enrichit nos connaissances sur la stratification temporelle et spatiale du dalmate, tandis que l'autre expliqua l'origine de la diphtongaison dont nous avons déjà fait mention.⁴

Cependant, quand on parle de la Romània Orientale, il faut savoir qu'elle ne puisse être bien comprise sans romanismes dans les langues slaves méridionales qui

¹ Cfr. Petar Guberina, *La diphtongaison vegliote est-elle une diphtongaison romane?* (en *Zbornik u čast Petru Skoku*, Zagreb 1985, pp. 181—192).

² Mateo Bartoli, *Das Dalmatische*, Vienne 1906.

³ Petar Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskog ili srpskog jezika* (Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe), I—IV, Zagreb, 1971—74.

⁴ Cfr. Žarko Muljačić, *Le dalmate* (en Pierre Bec, *Manuel pratique de philologie romane* II, Paris, 1971, pp. 399—416).

se sont beaucoup différenciées de leur substance slave sur ce territoire et sans influence romane sur la langue albanaise qui était considérée comme une langue romane encore pendant le siècle passé.

Mais si nous parlons de la langue roumaine, nous devons reconnaître qu'elle présente un résidu de la langue latine importée dans les Balkans, c'est-à-dire une langue qui s'est assumée, grâce au substrat, une forme balkanique particulière. Donc, s'il existait en Occident une romanité occidentale commune qui a rendu possible la naissance des langues romanes particulières, nous rencontrons le même phénomène aussi en Orient, où l'entier espace balkanique a été romanisé au point qu'il présente la romanité orientale. Il faut y ajouter que les régions peuplées par les Grecs ont réussi à éviter ce sort en étant supérieures au vainqueur du point de vue culturel, quoiqu'elles ne puissent se libérer d'une influence périphérique de la romanisation. Il est bien compréhensible que les parlers non romans d'une fois ne s'étaient pas éteints tout de suite, mais ils continuaient à être appliqués, ainsi que l'albanais qui aujourd'hui le seul existe et présente — d'après l'avis de la plupart des romanistes et balkanologues compétents — la continuation de la langue thrace, et non plus de la langue *illyrienne*.⁵ Il est bien connu aussi que la dite romanité orientale était en contact avec la romanité occidentale. Mais cette liaison fut interrompue par l'arrivée des Slaves dans les Balkans à la fin du VI^e et au commencement du VII^e siècle, et un peu plus tard, à la fin du IX^e siècle, par l'arrivée des Hongrois.

Le même procès qui a eu lieu en Occident se développait parallèlement aussi en Orient, à la seule différence que les Germains ont réduit le territoire de la Romània d'une fois ne laissant en patrimoine aux peuples romans occidentaux qu'un peu de traces dans le lexique et la grammaire, tandis que les Slaves ont effectué la slavisation sur de vastes territoires. L'explication d'un tel phénomène doit être cherchée, non plus dans un grand nombre de leurs sujets, mais plutôt dans leur occupation en agriculture. Autrement dit, ils étaient sédentaires. Ils avaient pénétré profondément en Grèce où, en Morée, les Turcs ont trouvé leurs colonies pendant l'invasion au XV^e siècle. Quant à la culture, les nouveaux-venus étaient beaucoup inférieurs aux populations qu'ils avaient trouvées dans la Romània Orientale. Il n'y a pas de doute que au moins une partie de la Grèce du Nord a été slavisée par l'invasion des Slaves, ainsi qu'il ne manquait de slavisation ou Sud de l'Albanie d'aujourd'hui, ce qui nous démontre une riche toponymie slave conservée. Cependant, étant les nouveaux-venus inférieurs du point de vue culturel sur les deux territoires, il y eut une nouvelle albanisation et grécisation. D'autre côté, en passant à la région septentrionale des Balkans, nous y voyons la langue slave prédominer au Sud du Danube, tandis qu'au Nord c'est le roumain qui fait pencher la balance.

Donc, dans la Péninsule Balkanique, dans une large-partie de ses territoires larges au moins, est entrée en scène la formation des langues slaves, c'est-à-dire, ser-

⁵ Cfr. M. D. Savić, *Les anciennes langues balkaniques et leurs répercussions modernes* (en Actes du troisième Symposium International de Thracologie, Rome 1982, pp. 245—253).

bocroate, bulgare et slovène, et aussi macédonien (ce dernier dans une période récente), langues qui présentent la continuation du vieux slave ou du slavon d'une fois. Quant à la romanité orientale, elle s'est répercutée dans une série de parlers, à commencer de la Dacie en se prolongeant jusqu'aux Mers Egée et Adriatique pour se terminer dans la Péninsule d'Istrie. Il s'agit de la romanité qui s'est convertie en une langue ancienne roumaine ou protoroumaine, parlée aussi dans les Etats médiévaux Serbe et Croate, où ainsi dite population valaque présentait — comme il semble — non seulement une catégorie sociale (s' occupant de l'élevage des bestiaux, en premier lieu de moutons), mais aussi une catégorie linguistique et ethnique. D'autre part, la documentation que nous avons aujourd'hui à notre disposition n'est pas suffisante pour nous renseigner sur la situation linguistique d'une fois. Un témoignage est présenté par la toponymie de l'intérieur des Balkans qui est en une bonne partie d'origine roumaine ou romane, ainsi que par la toponymie de la Dacie d'une fois qui est en partie d'origine slave. Malheureusement, il manque de documentation, en premier lieu pour l'élément roman, vu que la première mention du roman dans ces territoires est la bien connue annotation interpolée dans le texte grec *torna, torna frate* de la deuxième moitié du VI^e siècle, qui a été attribuée à l'aroumain ou au moins au territoire dans lequel se trouve aujourd'hui l'aroumain, tandis que le premier document écrit en dacoroumain apparaît à peine en 1521.

Après avoir constaté qu'une langue d'abord romane et puis protoroumaine ou vieille roumaine couvrait un territoire plus vaste que celui qui est recouvert aujourd'hui par la population des parlers romans, nous pouvons aussi constater la disparition des dits parlers dans les vastes espaces balkaniques. Nous ne savons non plus dans quel territoire ait eu lieu la formation de la langue de la Roumanie actuelle, au Nord ou au Sud du Danube ou peut-être aux deux rivages. Ayant en vue que la linguistique comme une science positive est relativement récente, c'est-à-dire qu'elle ne date que dès le commencement du siècle passé, cela veut dire que nos conceptions sur la situation linguistique dans ces espaces ont été fondées sur les points de vue du siècle passé, à savoir quand les linguistes ont découvert que la chaîne commune protoroumaine avait été interrompue par la slavisation de la part de la population protoroumaine dans ces régions, de manière que jusqu' aujourd'hui ne se sont conservés que les quatre dialectes d'une langue commune qui s'était étendue auparavant dans un territoire plus vaste. Ces quatre dialectes sont les suivants: le dacoroumain dans la République Socialiste de Roumanie d'aujourd'hui, qui s'étend aussi sur les pays voisins (Hongrie, Union Soviétique, Bulgarie et Yougoslavie), l'istroroumain qui est parlé dans quelques villages de l'Istrie (Yougoslavie), le méglénoroumain, parlé dans une partie de la zone limitrophe entre la Yougoslavie et la Grèce et enfin l'aroumain qui présente l'objet de notre intérêt.

Notre conférence a pour le but d'examiner si l'aroumain présente un dialecte ou une langue proprement dite, ce qui exige pour le moment d'abandonner le terrain purement roman et de citer quelques autres exemples afin d'offrir des comparaisons très utiles, en premier lieu parce que nous savons que le vieux slave ou le slavon présentait longtemps la langue officielle de la culture et de la religion en Roumanie (Da-

cie d'une fois), à savoir dans les Principautés Danubiennes. Sans doute, l'existence du vieux slave en langue écrite (qui avait un rôle semblable à celui du latin en Occident) a empêché l'apparition antérieure de forme écrite dans les Balkans. Mais, malgré tout cela, ou a vu dans ces espaces apparaître des langues slaves nationales. Quant à ce qui est resté d'un protoroumain d'une fois, on constate aujourd'hui que la langue roumaine, héritière de la langue protoroumaine, possède les quatre dialectes dont nous avons déjà fait mention. Un de ces dialectes (le dacoroumain) se trouve au Nord du Danube. Tous les autres se trouvent au Sud du Danube. La linguistique roumaine moderne, après avoir réparti ces dialectes en ceux d'Occident et ceux d'Orient, a fini par les caractériser comme langue roumaine, c'est-à-dire la langue parlée en Roumanie et les dialectes historiques de la langue roumaine.⁶ Et en nous permettant de nouveau une digression, nous pourrions peut-être faire ici une certaine comparaison avec la langue polonaise qui possède, outre à ses dialectes intérieurs, aussi les dialectes extérieurs, le cachoube et le slovène. Et en appliquant cette terminologie à la romanité balkanique actuelle, on peut constater que la langue roumaine dispose de trois dialectes extérieurs ou historiques, c'est-à-dire l'istroroumain, le méglénoroumain et l'aroumain.

Quant au premier, il est réduit maintenant — d'après l'avis de ceux qui l'avaient étudié en détail dans son dernier stade — à non plus de 500 sujets parlant, tandis qu'il en avait plus d'un mille dans les années soixante. Ses caractéristiques sont les suivantes: rotacisme, application de l'aspect verbal (un phénomène typique des langues slaves), manque du subjonctif et de l'aoriste (passé simple) etc. Autrement dit, il s'est conformé parfaitement aux exigences du dialecte čakavien de la langue serbocroate, en perdant la morphologie propre, ce qui présente — comme il est généralement connu — la partie la plus stable d'une langue. Tout cela nous autorise de mettre en relief que ce dialecte roman se trouve en voie de disparition. Il y a peut-être une situation linguistique comme celle qui apparaît en République Démocratique d'Allemagne, où une langue slave (le serbe) continue à exister s'adaptant à l'exigence des formes grammaticales de la langue allemande.

En passant à la création populaire en istroroumain, nous pouvons dire qu'elle est tout à fait égale à celle de la population croate avec laquelle vivent les appartenants à ce parler.

Le méglénoroumain présente un cas semblable, mais sa population de sujets parlant, en grande partie dispersés, atteint le nombre de 5000. Malheureusement, leur dialecte, sous doute un parler aroumain à l'origine (ce qui est encore discutable) était soumis à l'influence de la langue macédonienne, et appliquait partiellement aussi l'aspect verbal. Le nombre des sujets parlant le méglénoroumain a été réduit rapidement non seulement à cause de la frontière greco-yougoslave qui exerçait sans doute une influence négative sur la conservation du parler, mais aussi à cause des dé-

⁶ Ce terme est dû à Radu Flora. Cfr. sa monographie *Rumunski banatski govori u svetlu lingvističke geografije* (Les parlers roumains du Banat à la lumière de la géographie linguistique), Belgrade 1969.

placements des Méglénites, dont la forme la plus importante était l'échange entre la Grèce et la Turquie en 1923 (après la guerre gréco-turque) et considérant qu'une partie des Méglénites s'était islamisée au siècle passé et comme telle avait opté pour la Turquie.

Prenant en considération la slavisation des deux dialectes, ainsi que le petit nombre de sujets qui les parlent, il nous semble inutile de discuter s'ils sont dialectes ou langues.

En passant au dernier dialecte historique, il faut dire qu'il continue à être appliqué dans de vastes territoires de la Grèce du Nord, en Yougoslavie (en premier lieu en Macédoine), en Bulgarie et en Albanie, où il représente la langue parlée d'une population nombreuse et se divise en plusieurs parlers qui peuvent être classés en deux groupes: celui du Sud et celui du Nord. Il est très difficile de dire quel est le nombre de sujets parlant ce dialecte ou langue (comme vous voulez l'appeler), bien qu'il y en ait plusieurs centaines de milliers. Outre à la population parlant l'aroumain dans les Pays déjà nommés, il faut lui attribuer aussi un nombre non insignifiant d'Aroumains que les autorités roumaines ont fait déplacer en Roumanie (particulièrement en Dobroudja), sans oublier de mentionner les Aroumains se trouvant dans les Pays d'Europe Occidentale ou hors d'Europe qui continuent à présenter un point de destination des émigrants, nombreux même aujourd'hui, soit de Grèce soit de la Macédoine Yougoslave. Donner leur nombre sur la base des recensements existants de la population réalisés dans les dernières années dans les Pays balkaniques, est peu profitable, parce que dans les questionnaires il n'y a pas de rubriques correspondantes et — s'agissant de la Yougoslavie dans laquelle les droits nationaux sont reconnus à toutes les minorités nationales — on ne peut éviter une pression de la part du milieu où vivent les Aroumains qui se déclarent, sans pression des autorités d'État suivant l'exemple de la population environnante, Serbes, Croates ou Macédoniens, et s'assimilent successivement. Il est vrai que les Aroumains présentaient longtemps dans une partie des Balkans, où ils vivaient dispersés, une population exclusivement urbaine s'occupant du commerce et d'hôtellerie, ainsi que, pendant les deux derniers siècles de l'histoire (spécialement culturelle) des peuples balkaniques lesquels ne peuvent être étudiés sans prendre en considération la participation des Aroumains. Pour en offrir un seul exemple, citons qu'une entière série de politiciens serbes était recrutée dans leurs rangs et que les deux plus grands commédiographes serbes Jovan Sterija-Popović et Branislav Nušić (bien connu encore au lycée comme Alki-bijad Nuša) sont d'origine aroumaine.

Quant aux parlers des Romans balkaniques, ils se ressemblent dans leur tradition beaucoup plus que les parlers des Slaves balkaniques. Cette constatation est due au fait que les Romans s'occupaient surtout de l'élevage des moutons, vivant comme nomades, tandis que les Slaves préféraient en majorité l'agriculture à l'élevage du bétail, c'est-à-dire qu'ils étaient traditionnellement sédentaires.

Cependant, nous nous posons aujourd'hui une question: est-ce que l'aroumain,

dont la première mention date du X^e siècle et dont les premiers documents écrits datent du XVIII^e siècle, n'est qu'un dialecte ou une langue à part?

Quand on parle de ce problème il est très difficile d'offrir une réponse satisfaisante. Car nous sommes habitués — dans ce cas-ci — à considérer l'aroumain un dialecte historique de la langue roumaine ce qui est favorisé aussi par le patronage roumain exercé sur la population aroumaine dans beaucoup de raisons qui ne nous permettent pas de nous libérer des points de vue traditionnels, à savoir acceptés dans la science. D'abord, il faut avoir certains critères scientifiques bien délimités pour différencier la langue du dialecte, critères qui — si nous en sommes bien renseignés — n'existent pas encore. Puis, ces critères peuvent être en premier lieu d'ordre purement linguistique. Mais ils pourraient aussi avoir une nuance extralinguistique, par ex., d'ordre politique, économique etc.

En revenant au rapport roumain — aroumain et recourant (faute de mieux) à l'empirisme — vu que nous n'avons pas de critères précis pour résoudre le problème —, nous allons constater qu'entre les deux, il y a des différences concernant les champs phonétique, morphologique et en premier lieu, le plan lexical, car les Roumains ont été pendant des siècles sous l'influence slave et les Aroumains sous l'influence grecque. Nous omettons la syntaxe parce que l'aroumain est par excellence une langue. En effet, entre le roumain et l'aroumain il n'existe pas depuis longtemps un rapport naturel. Il est vrai aussi qu'un Roumain et un Aroumain peuvent communiquer, mais seulement au niveau des conceptions fondamentales de la vie. En passant à une sphère un peu plus élevée, la compréhension reste impossible. A offrir un seul exemple, c'est le cas du rapport entre le serbocroate et le russe, dont les sujets peuvent communiquer en discutant des faits élémentaires de la vie, tandis que toute compréhension cesse dès qu'ils passent à un niveau supérieur. Et tout ce que nous avons dit, prenant en considération le rapport roumain — aroumain et celui serbocroate — russe, peut être répété lorsque nous confrontons les langues slaves méridionales.

Sans nous ingérer dans les particularités relatives aux convergences et divergences entre le roumain et l'aroumain, car ce dépasserait les cadres d'un exposé succinct, ne soulignons que quelques apparitions de nouvelles langues en Europe de notre temps sans les commenter! A donner un seul exemple de la Péninsule Ibérique, nous voyons que la langue de Gallice, le gallego, à savoir un dialecte du vieux portugais, se transforme à présent en une langue particulière, ce qu'on peut conclure aussi en constatant qu'il se sert du système d'alphabet espagnol, et non plus de celui d'alphabet portugais. Il est vrai, entre autre, qu'il s'agit des motifs politiques et économiques, justifiés par le fait que la population de Gallice a attaché son avenir à l'Espagne, ayant été traditionnellement liée à cet Etat. Cependant, on peut trouver des cas semblables aussi dans les Balkans, conçus dans le sens le plus large. Nous y rencontrons, quel que soit l'apparition de la langue moldave en République Socialiste Moldavie, une langue qui diffère du roumain seulement grâce l'écriture cyrillique, qui avait été appliquée par le roumain jusqu'à la deuxième moi-

tié du XIX^e siècle. Il s'agit d'une situation glotématique qui est, comme telle, reconnue en Union Soviétique. D'autre part, nous avons dans les Balkans l'apparition de la langue macédonienne, une langue qui présente un type de transition entre le serbo-croate et le bulgare, c'est-à-dire qui s'approche du premier du point de vue lexical, tandis qu'il s'en éloigne quand on passe à la grammaire, d'après laquelle il se conforme aux langues balkaniques (grec, bulgare, roumain, albanais). Contestée aujourd'hui en Bulgarie et en Grèce, cette langue qui a réussi à acquérir sa forme littéraire pendant la lutte du peuple macédonien dans la deuxième guerre mondiale, est reconnue aujourd'hui par la publicité mondiale, dont nous témoignent les lectorats de langue macédonienne existant en Orient et en Occident (faisons mention seulement de Paris, Naples, Craiova), où l'on enseigne la langue, la littérature et la culture macédoniennes.

L'aroumain peut-il devenir indépendant?

Au lieu de donner une réponse à cette question nous allons faire mention des deux livres que nous avons eus en mains récemment et qui insistent — en continuant à nous présenter les vieilles visions du problème (parfois dépassées) — de s'opposer à l'autochtonité des Aroumains, quoiqu'ils disposent de leurs caractéristiques typiques, à savoir linguistiques, folkloristiques et aussi ethniques (nous soulignons ces dernières parce qu'elles sont contestées).

Un des livres mentionnés, *Tratat de dialectologie românească* (Traité de dialectologie roumaine), publié en 1984 en Roumanie, présente un tome de 857 pages + cartes géographiques illustrant la situation enregistrée du point de vue de la géographie linguistique.⁷ L'oeuvre est le fruit de collaboration de plusieurs linguistes de Roumanie et de l'étranger. Son coordinateur est le docteur Valeriu Rusu. Cette oeuvre capitale, créée sur les matériaux très riches, linguistiques et culturels, continue à répartir la langue roumaine actuelle en quatre dialectes en considérant les dialectes du dacoroumain comme des sousdialectes. Naturellement, les pages à part sont dédiées à l'aroumain (423—475), dont l'auteur est le connu aroumainisant Nicolae Saramandu. Sans doute, il s'agit de la continuation d'une tradition linguistique avec laquelle il est très difficile à interrompre les relations. Il est plus intéressant le livre d'Achille Lazarou, publié en Grèce en 1986 en langue française, dont le titre est *L'aroumain et ses rapports avec le grec*.⁸ Il s'agit d'un livre qui a apparu comme thèse de doctorat, soutenue et publiée d'abord à Athènes en langue grecque et dont la réédition apparaît maintenant en langue française pour être mise à la disposition d'un public plus large. En prenant en considération ce livre, nous pouvons dire que son auteur s'est servi d'une riche littérature historique et linguistique ainsi qu'il connaît très bien la problématique dont il s'occupe. Pourtant, son livre a un grand défaut: il a été composé aprioristiquement, ce que son auteur ne masque pas en nous racontant

⁷ Craiova, 1984.

⁸ Athènes 1986, pp. 304.

que les Aroumains sont des Grecs romanisés. Cependant, ce moment est très difficile à confirmer, vu que les parties septentrionales de la Grèce n'étaient pas peuplées en antiquité des Grecs, dont les anciens auteurs nous offrent une riche documentation. Du reste, son interprétation purement linguistique est construite sur les faits acceptables, exceptée une limitation qui est sous-entendue: il est naturel qu'un peuple qui possède une culture plurimillénaire, comme le grec, influence par sa langue une langue et un peuple comme Aroumains. Puis, quand il s'agit de l'influence grecque sur l'aroumain, concernant les plans phonétique, morphologie et lexical, nous pouvons mettre en évidence qu'elle se reflète aussi dans les langues slaves qui avaient créé des calques en imitant les moyens d'expression de la langue grecque.

Donnons ensuite quelques observations sur les pages mentionnées du livre d'Achille Lazarou! Quant à la phonétique, on peut remarquer que les phonèmes grecs présents dans l'aroumain disparaissent si l'on passe dans les territoires où l'aroumain est entouré des parlers slaves. D'autre part, il n'y a pas de doute que l'aroumain n'ait pas perdu sa physionomie en assimilant quelques morphèmes grecs qui font partie aussi — nous osons le dire — de la plupart des langues balkaniques. Et le préjugé contre l'intégrité de ce livre nous est confirmé particulièrement quand on lit ses pages, là où il s'agit du lexique, comme il suit: "Ce vocabulaire riche et varié, qui recouvre presque toutes les situations de la vie quotidienne, montre clairement que les Aroumains sont des Grecs qui, malgré le fait que l'aroumain leur fût imposé comme seconde langue, préservèrent une partie du trésor inestimable de la première langue."⁹

Puis il y a dans ce livre, dont les efforts et les résultats nous ne pouvons pourtant pas contester, aussi des pages ou des annotations qui nous montrent que l'auteur a négligé quelques constatations les plus récentes relatives à l'histoire et linguistique des espaces yougoslaves, ce qui est insultant pour les Yougoslaves, par ex.: l'attribution du parler du Skoplje à la langue bulgare ou à la langue serbocroate, ce qui ne correspond plus à la vérité, ou le traitement injuste de l'histoire du peuple macédonien. En conséquence, cette thèse de doctorat, ne présente qu'en partie la réalité historique et linguistique ou, mieux, si nous sommes d'accord avec les méthodes appliquées et les résultats auxquels l'auteur est parvenu, d'autre part, il faut se limiter à ses commentaires.

En concluant nos considérations sur les deux livres dont le contenu nous avons exposé en bref, nous devons reconnaître que les positions sont contradictoires. Car l'un voit dans les Aroumains des Roumains et l'autre les caractérise comme des Grecs romanisés. Il est vrai pourtant que ni la première ni la deuxième position ne sont fondées sur une réalité objective du point de vue historique.

L'aroumain continuera-t-il à être un dialecte ou s'élèvera au niveau d'une langue?

⁹ *ibid.*, p. 259.

Il est très difficile et inusité en linguistique de donner des réponses à telles questions et, au moins, il n'est pas possible de prévoir le futur.

Les conditions historiques n'ont pas été au profit de la solution du problème aroumain, ce qui nous a été bien expliqué par Max Demetrio Peyfuss dans son livre *Die arumunische Frage bis zum Frieden von Bukarest*.¹⁰ En vérité, la première guerre balkanique contre l'Empire Ottoman (1912—1913) était libératrice pour les alliés, la Serbie, la Bulgarie, le Monténégro et la Grèce. Cependant, elle avait des conséquences négatives pour les Macédoniens et les Aroumains, dont les territoires ont été répartis par le Traité de Bucarest, ainsi que pour les Aroumains qui, au temps de la Révolution des Jeunes Turcs, avaient leurs représentants dans le Parlement de Constantinople et cessèrent d'être compacts. Il faut aussi ajouter qu'ils se sont assumés absolument tard la conscience nationale, un phénomène qui a été reveillé récemment grâce aux révolutions bourgeoises. Et, ayant été longtemps sans conscience nationale (ayant les consciences linguistique et folklorique), ils se déclaraient en diaspora comme appartenant aux peuples parmi lesquels ils vivaient, surtout si les peuples cités étaient orthodoxes, ce qui nous sera claire si nous savons qu'avant les révolutions bourgeoises chez les peuples, la conscience religieuse dépassait la conscience nationale.

Les nouveaux temps ont fait naître de nouvelles compréhensions. Les Aroumains se sentent aujourd'hui comme tels, soit dans les espaces où ils sont originaires soit en diaspora. Autrement dit, c'est leur conscience nationale qui est reveillée suivant l'exemple de tous les autres pendant des siècles?

Cela dépend non seulement des Pays balkaniques où ils vivent aujourd'hui, mais aussi d'eux-mêmes et de leur engagement. Un rôle important à cet égard appartient aussi à l'Union de la langue et culture aroumaines qui a réussi, comme promotrice, en organisant un Congrès et un Cours pour les jeunes Aroumains, à donner une contribution précieuse à la cause juste de ce petit peuple. Formation de l'orthographe aroumain, création littéraire en aroumain, naissance de la conscience aroumaine — tout cela va en faveur de l'aroumain comme langue.

Dialecte ou langue, cela reste encore un problème. Mais en considérant tout ce que nous avons maintenant exposé, l'aroumain ressemble plus à une langue qu'à un dialecte.

Povzetek

AROMUNȘCINA — JEZIK ALI NAREČJE?

Romanistika ima romunșcino za romanski jezik, ki nadaljuje vzhodno latinščino in kljub svoji dokajšnji enotnosti, ki jo gre pripisati tudi pastirskemu načinu življenja, dokaj dobro loči med dakoromunșcino (katere del je istroromunșcina v vaseh pod Učko), aromunșcino in meglenitsko romunșcino. Avtor najprej kritično pretresa dosedaj izražena mnenja o aromunșcini in se sprašuje, ali je mogoče te govore šteti za poseben romanski jezik.

¹⁰ Vienne 1974.

FRASI INTERROGATIVE NELL'ISTROROMANZO ROVIGNESE ODIERNO

1 Scopo di questo studio è l'analisi delle frasi interrogative nel dialetto istroromanzo scritto di Rovigno/Rovinj. La complessità del dominio ed i molti tipi di funzioni secondarie, pragmalinguistiche, impongono di limitare l'analisi alle sole frasi principali (dunque, non ci occupiamo delle interrogative indirette); d'altra parte, la frequenza e l'importanza delle frasi di questo tipo nel parlare spontaneo esige la restrizione del corpus ai testi di prosa. Come nei nostri studi precedenti (Tekavčić 1983, 1984a, 1984b, 1986, Riflessi), anche nel presente contributo il corpus è costituito dai testi degli scrittori rovignesi attuali (Giusto Curto, Giovanni Santin, Giovanni Pellizzer, in parte anche Antonio Pellizzer), pubblicati nell'antologia *Istria Nobilissima*. Questi testi sono nella maggior parte dialogati e destinati alla scena, solo alcuni (G. Santin; G. Curto nel vol. XI; G. Pellizzer nel vol. XIV) sono prosa narrativa. Le frasi interrogative vi abbondano (soprattutto nelle opere dialogate): infatti, abbiamo raccolto nel corpus ben 747 esempi. S'intende che qui presentiamo soltanto una scelta.¹

2 All'analisi degli esempi premettiamo la rassegna delle categorie sintattiche introdotte.

2.1 La distinzione principale è quella tra le domande *connessionali* e *nucleari* (per i termini v. Tesnière 1959, pp. 192 e segg., pp. 203 e segg.). Il primo tipo interroga se ciò che si dice avviene o meno, dunque interroga sulla «connessione» tra soggetto e predicato ed ammette le risposte *sì* e *no* (con vari gradi intermedi di probabilità), per cui cfr. il termine anglosassone *yes or no questions*. Il secondo tipo sollecita invece informazioni sui singoli costituenti della frase (Chi?, Che cosa?, Come?, Dove? ecc.) e la risposta consiste appunto nel costituente rispettivo, da dove il termine inglese *wh-questions*, dall'iniziale delle parole interrogative *who*, *what*,

¹ I brani analizzati si trovano nei seguenti volumi dell'antologia (per le cifre v. un po' avanti):

— G. Curto: *Zi muorta sa Batalita* (VI, 63—78); *El spuzaleisio in forno da sà Mareña furniera* (X, 129—158); *Meinguele ingrumade* (XI, 143—152); *El batežo* (XII, 263—318); *Quil malagnazo viazo da Tristi* (XV, 153—191); *Meile nuò pioùn meile* (XVI, 131—158);
— G. Santin: *Leggende e novelle antiche* (VII, 151—201);
— G. Pellizzer: *El spacio de sa Bunita* (III, 199—215); *Chef fa carta in veita, moro in sufeita* (XII, 239—261); *Stuorie da pascaduri da cuntaghe ai nevi* (XIV, 111—138);
— G. e A. Pellizzer: *Sango nusento* (VII, 209—225).

Gli esempi vengono citati nella grafia originale; i nostri propri esempi sono invece trascritti nella nostra trascrizione usuale. I nostri interventi si limitano agli errori di stampa evidenti; le altre correzioni sono inserite tra parentesi quadre. Le parti omesse (contesto non indispensabile) sono simboleggiate con [...]. Si tengano presenti soprattutto le frequenti divisioni errate (ad. es. *ch'i* per *chi*) e il punto interrogativo segnato con abbastanza inconseguenza.

La cifra romana indica il volume di *Istria Nobilissima*, quella araba la pagina.

when, why ecc. Il linguista italiano Maurizio Crisari distingue le domande *polari* dalle domande *K* (Crisari 1975, p. 32), dove *K* simboleggia la /k/ iniziale degli equivalenti italiani (*chi, che, quanto, come* ecc.).

2.2 Un'altra distinzione è quella che oppone le domande *alternative* a quelle *non-alternative* (o *semplici*). Come dice il nome, le domande alternative esprimono una scelta fra due (o più) termini, e possono essere sia connessionali (*Vieni con noi o resti a casa?*) che nucleari (*Prendi vino o birra?*). Tali frasi consistono in verità di due frasi connessionali con risposte complementari che si escludono reciprocamente (*Vieni con noi o no? + Resti a casa o no?; Prendi vino o no? + Prendi birra o no?*; Se vieni con noi, non resti a casa e viceversa; Se prendi vino, non prendi birra e viceversa), sicché potrebbero essere annoverate fra le connessionali, ma esse non ammettono le risposte *sì* e *no* bensì si deve rispondere ripetendo il costituente rispettivo (*Vengo, Non vengo; Prendo vino o solo Vino* ecc.). Perciò le interrogative alternative possono essere considerate un tipo a sé, coordinato ai primi due (v. infatti ad esempio Regula-Jernej 1975, p. 274; Jernej-Vučetić-Damiani 1978, pp. 261—262).

2.3 Si possono distinguere anche le domande *complete* (che non abbisognano di altri commenti) dalle domande *ellittiche*, rese possibili dal contesto (che ne è la condicio sine qua non). Nella maggioranza dei casi i costituenti omessi si possono recuperare (grazie appunto al contesto), ma ci sono anche esempi nei quali tale recupero non è possibile. La nostra scelta illustra entrambe le possibilità.

2.4 Un'altra distinzione, da tempo nota nella linguistica, è quella fra le domande che sollecitano un'informazione (lasciando dunque aperte le varie possibilità di rispondere) e le domande che sono domande soltanto formalmente, mentre infatti presuppongono la conoscenza dei relativi fatti. Di conseguenza, esse non sollecitano informazioni ma conferme di quanto dice il parlante, o esprimono diversi altri contenuti pragmatici (meraviglia, indignazione, richiesta indiretta, ira ecc.). Chiamiamo il primo tipo domande *informazionali*, mentre il secondo è conosciuto sotto il nome di domande *retoriche*. M. Crisari (1975) distingue le domande *istituzionali* da quelle *non istituzionali* (e ad una fine ed acuta suddivisione e analisi di queste ultime dedica appunto il citato studio).

2.5 All'interno delle frasi interrogative connessionali si può effettuare un'ulteriore distinzione, a seconda che ci sia o meno una componente di presupposizione (commista a dubbio o a meraviglia). Le frasi che esprimono l'interrogazione con presupposizione sono caratterizzate dal punto di vista formale dalla congiunzione *che* ed il congiuntivo, mentre dal punto di vista genetico sono in verità antiche frasi dipendenti con l'omissione del verbo reggente (*È possibile che sia già così tardi?* → *Che sia già così tardi?*). Nel sistema attuale queste frasi funzionano comunque da frasi principali, con la speciale componente semantica di cui si è appena detto (cfr. la differenza ad esempio fra *È stato lui a tradirci?* e *Che sia stato lui a tradirci?*).

2.6 Uno speciale tipo di domanda, anch'esso determinato e reso possibile dal contesto, è quello che, seguendo O. Jespersen (1971, pp. 433—434), si può denominare *domande al quadrato*. In tali casi una domanda viene ripresa, ripetuta dall'ascoltatore, in un certo senso «riverberata» al parlante. Geneticamente, anche qui si tratta di antiche frasi dipendenti con l'omissione del *verbum interrogandi* ('Mi chiedi...?'), per cui una domanda al quadrato contiene la congiunzione *se se* la prima domanda è connessionale, mentre si ripete il relativo costituente o tutta la frase se la prima domanda è nucleare: *Vuoi bene a questa ragazza? — Se le voglio bene?* [= Mi chiedi se le voglio bene?] *Ma certamente!*; *Chi ha rubato i soldi? — Chi?/Chi ha rubato i soldi? E che ne so io!* ecc. Alle domande al quadrato si possono unire alcuni tipi affini, che chiameremo *di eco e di ripresa*, in cui si ripete una parola o un segmento della domanda precedente, per sollecitare altre informazioni, spiegazioni ecc., o semplicemente per riannodare il discorso.

2.7 Infine, si possono distinguere anche le frasi interrogative *miste* da quelle che non lo sono (perché appartengono ai vari tipi già visti e bene delimitati). Con la denominazione frasi *miste* intendiamo quelle che risultano da amalgami di una frase nucleare con un'altra, di tipo connessionale, o anche alternativa. Ad esempio: *Ma che vuoi che gli altri lavorino per te?* (frase nucleare: *Ma che vuoi?* + frase connessionale: *Vuoi che gli altri lavorino per te?*); *Che cosa prendi, vino o birra?* (la prima frase, nucleare, viene subito «specificata» dalla frase alternativa). Molto spesso, tuttavia, non si possono individuare due frasi, ma si tratta di un semplice segnale interrogativo *che*. Tutti questi sottotipi sono noti anche nella sintassi italiana, sia della lingua letteraria che dei dialetti.²

2.8 In determinati esempi nel nostro corpus si può constatare l'importanza della *topicalizzazione* dei singoli costituenti di una frase interrogativa. Il procedimento è possibile tanto nelle frasi connessionali quanto in quelle nucleari: si vedano, ad esempio, le diverse possibilità di topicalizzazione in frasi come *Hai comprato molta frutta al mercato ieri?* (frase connessionale) o *Perché mai hai imprestato una somma così grossa a quello sciupone di Mario?* (frase nucleare), dalle quali dipendono anche le risposte (se, ad esempio, nella prima frase interrogativa topicalizziamo il costituente *molta frutta*, non possiamo rispondere *Non al mercato ma nel supermarket* ecc.). Un ottimo esempio, basato sul fraintendimento della topicalizzazione, si trova nel nostro corpus (XV, 181). Una vecchia popolana roviginese viene dal giudice a chiedere il divorzio; poco dopo viene anche il marito e fa capolino alla porta chiedendo 'Permesso?' ma il giudice, non sapendo chi è, lo fa uscire e aspettare fuori; qualche minuto dopo il giudice dice alla donna che deve sentire anche il marito e le domanda perché non è venuto; la donna gli dice che il marito era quello che poco fa volle entrare e fu fatto uscire; il giudice allora domanda (in veneto istriano) *E quèl iera vostro mari?*, a cui la donna, con un certo rimprovero meravigliato, ribatte (in

² Si veda Rohlf's 1969, § 757. Secondo il linguista tedesco l'origine di questo tipo di frasi potrebbe esserci in un sostituito interrogativo originario ('Che? Non mi riconosci?'), ma per molti casi sembra più plausibile l'origine congiunzionale di *che*, la quale trova appoggio nei dialetti meridionali. Gli esempi del nostro corpus confermano entrambe le origini. Per un tentativo di interpretazione diversa v. il § 9.

rovignese) *E qual 'lura?* 'E quale allora?'. Il giudice nella sua domanda aveva topicalizzato il sintagma *vostro mari*, mentre la donna interpreta come se fosse topicalizzato 'quello' e, convinta che tutto il mondo deve conoscere suo marito (come pure il suo dialetto, v. av. l'esempio 47), risponde logicamente 'E quale [dovrebbe essere mio marito] se non quello?'

3 Il nostro corpus rovignese non contiene esempi per tutti i diversi tipi che teoricamente potrebbero risultare dalla combinazione delle citate categorie. Perciò dividiamo gli esempi nei seguenti grandi gruppi: frasi connessionali (informativi, con presupposizione, retoriche), frasi nucleari (informativi e retoriche), frasi alternative, frasi ellittiche, frasi al quadrato e di eco e ripresa, infine frasi miste. Al termine esaminiamo le frasi che da interrogative si sono spostate ad altri domini pragmatici assumendo significati di rassegnazione, negazione, severità ecc.

Poiché molti esempi contengono due frasi interrogative di tipo diverso, oppure si lasciano interpretare in più modi, oppure ancora presentano caratteristiche di due o tre tipi, abbiamo rinunciato a fare calcoli statistici.

Frasi interrogative connessionali

4.1 In questo capitolo esaminiamo le frasi connessionali sia informative che retoriche, ed anche quelle con presupposizione (che sono sempre solo connessionali); ma tutti e tre i tipi in forma unicamente completa, mentre alle frasi ellittiche verrà riservato un capitolo a parte.

4.2 Frasi interrogative connessionali informative senza presupposizione

- 1) *ti iè lavà li bucalite e i guóti?* (III, 207) 'hai lavato i boccaletti e i bicchieri?'
- 2) *E adieso i zi sensa mare cume nui?* (VII, 220) 'E adesso sono senza madre come noi?'
- 3) *Deîgo ben, cugnada?* (XII, 243) 'Dico bene, cognata?'
- 4) *Vuialtri i savivi ste ruobe?* (XII, 250) 'Voialtri sapevate queste cose?'
- 5) *A fi a cafa tu mareîn?* (XIV, 116) 'È a casa tuo marito?'
- 6) *Alura douôto quil ch'el cuntiva a gira stuorie?* (XIV, 133) 'Allora tutto quello che raccontava erano storie?'
- 7) *Ma teîo, duopo, ti iè favalà cun loû?* (XVI, 155) 'Ma tu, dopo, hai parlato con lui?'

Il mezzo espressivo principale in questo tipo di frasi è l'intonazione, non essendoci più i segnali interrogativi come -NE, NONNE, NUM in latino. In qualche caso vi si aggiunge l'inversione (es. 5), ma essa non è un mezzo univoco dato che ricorre anche in frasi dichiarative con il soggetto topicalizzato ed invertito (ad es. *A ven a kaza el paron*).

4.2 Frasi interrogative connessionali informative con presupposizione

- 8) *Ca nu seîo causa quil taliân?* (III, 205) 'Che non sia causa quell'Italiano?'
- 9) *Ca ga visso fato el meîo muscato?* (VII, 173) 'Che gli [= glielo] avesse fatto il mio moscato?'
- 10) *Ch'i seîo a burdo de li barche, ch'i duormo?* (XIV, 116) 'Che siano a bordo delle barche, che dormano?'
- 11) *Ma par da sintei oîna paduoma, ca seîo gila?* (XV, 172) 'Mi pare di sentire passi, che sia lei?'

4.3 Frasi connessionali esprimenti domande retoriche

Il contenuto semantico di queste frasi è stato brevemente delineato al § 2.4; i valori pragmatici possono essere assai svariati e fini, per cui è preferibile rinunciare ad ogni tentativo di classificazione. Negli esempi vengono incluse anche le frasi con la paroletta *viro* 'vero', che non chiede informazione ma conferma di quanto si dice, e si avvicina alle *tag questions*, frequenti in inglese.

- 12) (Parole rivolte ad una donna pettegola e curiosa) *A nu va par da sintei massa ruôba?* (III, 205) 'Non vi pare di sentire troppe cose?'
- 13) *Uôrpo Tron? El mieîo mastèr el xi broûto?* (III, 212) 'Corpo di bacco? Il mio mestiere è brutto?'
- 14) *Ben... i iè deîto qualcuôza da mal?* (VI, 72) 'Beh... ho detto qualcosa di male?'
- 15) *A va par chi [= ch'i] va pudemo cridi?* (VII, 157) 'Vi pare che vi possiamo credere?'
- 16) *I son mare e cume mare i ma capî viro?* (X, 149) 'Sono madre e come madre [o: madri]³ mi capite, vero?'
- 17) (Si tratta di litigi tra eredi) *Ti vularavi ridità sulo teî i napulioni?* (XII, 243) 'Vorresti ereditare solo tu i napoleoni?'
- 18) *Fuorsi che 'l viecio nu gira anche el pare da Ciel e da Piro?* (XII, 251) 'Forse il vecchio non era anche il padre di Ciel e di Piro?'
- 19) *El zî muorto viro, nuono...* (XII, 317) 'Egli è morto, vero, nonno...'
- 20) *E ti vivi stu curaîo spudarà da dumandà el dasenbro?* (XV, 190) 'E avevi questo coraggio spudorato di chiedere il divorzio?'
- 21) *¡i ciamà li vardie i nu vadî ca li sa masa...* (XVI, 150) 'andate a chiamare le guardie, non vedete che [esse] si ammazzano...'
- 22) *Ma ¡i mai puseibile ca nun sa pol mai fà oîn dascorso cun teî [...]* (XVI, 152) 'Ma è possibile che non si può mai fare un discorso con te [...]'

Si possono considerare retoriche anche le domande che G. Santin usa intercalare nel racconto, per rendere la narrazione più vivace e anticipare o imitare in un certo qual modo le domande degli ascoltatori/lettori. Queste domande possono essere

³ Nel rovignese *mare* significa tanto 'madre' quanto 'madri', ed il contesto ammette ambedue i significati: la donna che parla è madre e cerca comprensione delle altre donne che sono anch'esse madri.

connessionali o nucleari: il primo tipo viene illustrato dall'esempio 23, il secondo dall'esempio 26, mentre tutti e due si trovano nell'esempio 24.

- 23) (Dalla storiella di un prete ubriaccone) *Don Cuosso el rifiouta? El nu rifiouta nà la preima, nà la sagonda bucalita [...]* (VII, 172) 'Don Coso rifiuta? Non rifiuta né il primo né il secondo boccaletto [...]'
- 24) *A ga manchiva puoche batoude par terminà [...]* *Quando, chi zì? Chi nu zì? A nu sa meto a baià di cani-loupi?* (VII, 162) 'Gli mancavano poche battute per terminare [...] Quando, che c'è? Che non c'è? Non si mettono ad abbaiare cani-lupi?'

5 Frasi interrogative nucleari

5.1 Frasi informative nucleari informative

- 25) *E chei g'uo da oûrdane [...]* *da purtala zu?* (VI, 75) 'E chi gli ha dato l'ordine [...] di portarla giù?'
- 26) *Oun biel giuorno [...]* *chi s'impénsalo* (VII, 155) 'Un bel giorno [...] che cosa pensò [sc. di fare]?'
- 27) *Ma chi pudiva cumprendi quij fiuloussi?* (VII, 159) 'Ma che cosa potevano capire quei bambocci?'
- 28) *E ch'i [= chi] ti faravi?* (X, 138) 'E che cosa faresti?'
- 29) *E quando i rivaruò?* (X, 155) 'E quando arriveranno?'
- 30) *Cume ti pudivi savì?* (XII, 252) 'Come potevi sapere?'
- 31) *Sà Cucalita chei nuvità nà purti [= purti]?* (XII, 300) 'Sora Coccaletta, che novità ci portate?'
- 32) *Da ch'i [= chi; corretto: chei] zi quil piataso [...]*? (XII, 310) 'Di chi è quel piattaccio [...]?'
- 33) *Parun Tuoni, cun chei i la vè?* (XIV, 127) 'Padron Toni, con chi ce l'avete?'
- 34) *ch'i [= chi] zilo sta razon ca ugnidoûn ga par da vila [...]* (XV, 163) 'che cos'è questa ragione, che ad ognuno pare di averla [...]'

In qualche caso le domande nucleari, con 'che cosa' oggetto diretto del predicato, servono a riprendere il filo del discorso o della narrazione, dopo una digressione o comunque un'interruzione (come in it. *che cosa volevo dire* o semplicemente *dicevo*, in scr. *što sam ono htio reći*; e cfr. l'ottimo esempio latino nella Cena Trimal-

⁴ Poiché in rovignese (e in dignanese) la /i/ tardolatina (< /i/ classica) dittonga in /ey/, mentre la /e/ tardolatina (< /e/ e /ē/) è rappresentata dalla /i/ (FĪLA > *feyla*; TĒLA > *tila*, PĪLU > *pil* ecc.), da QUI si ottiene regolarmente /key/, da QUID altrettanto regolarmente /ki/, sicché la coppia /key/ (chei) — /ki/ (chi) corrisponde alla coppia italiana e veneta *chi* — *che*. Quest'opposizione assicura anche la corretta interpretazione dell'esempio 27, ma non bisogna dimenticare che la coesistenza dell'istroromanzo con il veneto istriano provoca incertezze e reazioni ipercorrette. Da un lato, sotto l'evidente influsso veneto e italiano letterario, al posto di *chei* 'chi' si trova *chi* (v. l'esempio 32, e ci sono nel corpus diversi altri esempi qui non citati); contrariamente a questo, per estensione ipercorretta dei dittonghi discendenti (ipercaratterizzazione dialettale), non di rado al posto di *chi* 'che, che cosa' troviamo *chei* (così come per *miz* 'mese' capita di trovare *meiz* ed altri esempi simili): si vedano gli esempi 31, 65, 67, 69, 72, 73 e 81. Grazie al contesto, tuttavia, queste oscillazioni non pregiudicano praticamente mai la comunicazione.

chionis (LXII, 7): SED, QUOD COOPERAM DICERE). Ecco due esempi rovignesi:

- 35) *E, duopo, chi va cuntivo? Aaaa, sti cassiti [...]* (VII, 185) 'E, dopo, che cosa vi raccontavo? Aaaa, queste pastine [...]'⁵
- 36) *Alura i dizivo [...] ch'i dizivo?... la ma fà anche scunfoûndi... — I dizivi [...]* (XII, 270) 'Allora, dicevo [...] che cosa dicevo?... essa mi fa anche confondere... — Dicevate [...]'

5.2 Frasi nucleari esprimenti domande retoriche

Per il contenuto semantico e i valori pragmatici si veda quanto detto sopra a proposito delle frasi connessionali.

- 37) *Ma cume ti puoi gubiate cun oûn vidavo [...]* (VI, 77) 'Ma come puoi legarti ad un vedovo [...]'
- 38) (Parole del servo, rivolte al padrone il quale, per non pagare il dazio, si mette le uova da contrabbandare nei calzoni) *Ma ûla i li matide [...] ca in stu mudo i nu pudaride fa oun passo ca zì oun passo?* (VII, 156) 'Ma dove le mettete [...] ché in questo modo non potrete fare un passo ch'è un passo?'
- 39) *Ch'i [= Chi] dascursi zì quisti [...]* (X, 152) 'Che discorsi sono questi [...]'
- 40) *Lale, e chei nun lu cugnusiva a Ruveîgno?* (XI, 150) 'Lale, e chi non lo conosceva a Rovigno?'
- 41) *E ch'i devo deîve [...] i nun capeîso gneînte.* (XI, 151) 'E che devo dirvi [...] non capisco niente.'
- 42) *Cuosa zilo [...] Qual calo i ga iè fracà?* (XII, 305) 'Che cosa c'è [...] Che callo le ho pestato?'
- 43) *Da quando in qua li curiere reîva in anteîcipo [...]* (XV, 165) 'Da quando in qua le corriere arrivano in anticipo [...]'
- 44) *cume ga sa manda el bilgito al cristian senza cugnusalò.* (XV, 181) 'come si manda il biglietto a uno senza conoscerlo.'
- 45) *Ch'i [= Chi] ti vaghi favalà da muorto adieso [...]* (XVI, 140) 'Che [= Perché] vai a parlare di morte adesso [...]'
- 46) *Ben, cume fî feîlo...* (XVI, 154) 'Beh, come è andata...'

Nell'ultimo esempio la forma composta *fî feî* è sentita e trattata come semplice, dato che il sostituito affisso è unito al participio invece che al verbo in forma personale, come sarebbe normale (cfr. l'es. 34).

L'esempio seguente è tratto dal bozzetto che conosciamo già in parte dall'analisi della topicalizzazione nel § 2.8. La donna che vuole divorziare viene dal giudice e, parlando rovignese, usa il verbo *dasanbrase* 'separarsi'. Il giudice beninteso non capisce, dopodiché la donna cambia registro e gli ripete *in ceîcara* ('in punta di forchetta') che vuole *dizuneîse* ('disunirsi'). Adesso il giudice ha capito e le chiede

⁵ L'autore traduce (loco cit.) *cassiti* con 'pasta dolce farcita con nocciole'.

La vol dir divorsiarse?; la donna, con il tipico stupore della gente monolingue, convinta che tutti devono parlare come loro e capire il loro dialetto, risponde con una certa sorpresa e un po' stizzita:

47) *Ben, ch'i iè deïto meî.* (XV, 178) 'Beh, che cosa [d'altro] ho detto io.'

6 Frasi interrogative alternative

Il primo esempio nella scelta che segue è una frase ellittica, gli altri sono tutti completi.

48) *vame ciù tri scatule da franck [...]* — *Da quile peïcie, o grande?* (VI, 67), 'va a prendermi tre scatole di franck [...] — Di quelle piccole, o grandi?'

49) *la fisiatoûra, i la vuli doûta o mieza.* (VI, 68) 'La pompa funebre la volete intera o mezza?'

50) *Giuvaneîn, el vol bianco o niro?* (VI, 72) 'Giovannino, vuole del bianco o del rosso?'

51) *I signivo veivi o i signivo muorti?* (VII, 155) 'Siete vivi o siete morti?'

52) *a zi viro o nu zi viro ca [...]* *ti giri ingubiada [...]* (XV, 162) 'è vero o non è vero ch'è [...] eri fidanzata [...]'

53) *I vuoi deî, s'i zi dasanbradi o i uò rastà patadi da nuvo?* (XV, 182) 'Voglio dire, se sono divorziati o sono rimasti uniti di nuovo?''⁶

7 Frasi interrogative ellittiche

Come accenato nel § 2.3, questo tipo di frasi interrogative presenta diversi gradi di recuperabilità delle parti omesse. Siccome il contesto è il fattore più importante del recupero e dell'interpretazione, negli esempi diamo un contesto più largo del solito.

54) *ca nu seïo causa quîl taliàn?* — *Ah! Ah! Cheî Nicuôla el bariz?* [...] — *E parchi?* — *Parchi i iè sintoû* [...] (III, 205) 'Che non sia causa quell'Italiano? — Ah! Ah! Chi, Nicola il barese? [...] — E perché? — Perché ho sentito [...]'

Oltre alla prima frase interrogativa, già citata nell'es. 8, ce ne sono altre due: la prima che segue è composta di una nucleare (rappresentata dal solo interrogativo 'Chi?') e di una connessionale (ellittica), la seconda è anch'essa nucleare ed è ridotta alla sola parola interrogativa ('Perché?'). Pertanto, la frase *Cheî Nicuôla el bariz?* appartiene anche alle frasi di tipo misto, per cui v. § 9.

55) *cume la ciaparavo vostro mareîn?* — *El sarávo biato.* — *E alura?* (III, 206) 'come la prenderebbe vostro marito? — Sarebbe beato. — E allora?'

⁶ Si ha qui una di quelle contaminazioni contrarie alla logica ma tanto frequenti e caratteristiche del linguaggio spontaneo. Infatti, almeno nei contesti come il presente, i concetti di 'restare' e 'di nuovo' si escludono a vicenda. Aggiungiamo un altro esempio eloquente: alla festa dello sposalizio una ragazza, che non vede l'ora di assaggiare i confetti, domanda: *E quando i spatî butà i cunfietti?* (X, 155), letteralm. 'E quando aspettate [per] buttare i confetti?', il che è una contaminazione di due frasi: 'Quando butterete i confetti?' e 'Che cosa aspettate per buttare i confetti?'.

In questo secondo esempio il contesto non permette di decidere se la frase in forma piena sarebbe connessionale o nucleare.

- 56) *Duóna mare, e meísser pare?* — *El duvaravo iessi za quà.* (III, 211) 'Signora madre, e signor padre?' — Dovrebbe essere già qui.'

Anche in quest'esempio la forma completa potrebbe essere tanto connessionale ('Viene il padre?') quanto nucleare ('Dove è il padre?', 'Perché non c'è il padre?' ecc.).

- 57) *E quisto? Chi zì quisto?* (VII, 157) 'E questo? Che cosa è questo?'

In quest'ultimo esempio la frase ellittica viene subito dopo «sciolta» nella corrispondente frase completa, che è nucleare. Lo stesso vale per l'esempio che segue.

- 58) *E li tuogne?* [...] *Li tuogne, ùla zì li tuogne?* (VII, 190) 'E le lenze? [...] Le lenze, dove sono le lenze?'

L'esempio (59) illustra una frase interrogativa che in fondo è completamente omessa sicché il solo mezzo d'espressione sono l'intonazione ed il contesto; l'esempio (60), dal canto suo, si presta ad illustrare gli esempi «polivalenti» a cui si è accennato alla fine del § 3: la frase interrogativa è ellittica ma è nel contempo anche una domanda di eco e ripresa (v. il § seg.), e la paroletta *viro* la accomuna alle connessionali di questo tipo (v. gli ess. 16 e 19).

- 59) *E sa tu feia fuoso inamurada* [...] — *Quala inamurada a zì oûna zvintulada da mulareia, e puoi sa anche fuoso?*... (X, 142) 'E se tua figlia fosse innamorata [...] — Macchè innamorata, è una sventolata da ragazzi, e poi, anche se fosse?...

- 60) *el ma vuò fato senpro travaia.* — *Vostro feio Niculito viro?* (X, 148) 'mi ha fatto sempre travagliare. — Vostro figlio Nicoletto, vero?'

L'esempio seguente ci offre dapprima una nucleare, ridotta alla sola parola interrogativa, e subito dopo un'altra ellittica, questa volta connessionale, ma è una frase retorica, anzi, piuttosto esclamativa che interrogativa retorica (cfr. la punteggiatura!). Segue l'esempio 62, la cui prima parte è stata citata come esempio 5, e che non presenta problemi di recupero.

- 61) *lasila finei...* — *Chef?... Gila furnei?!... La vuò apena caragà el zvilgiarein.* (XII, 276) 'lasciatela finire... — Chi?... Lei finire?!... Ha appena caricato lo svegliarino.'

- 62) *A fi a ca/a tu marein?* — *No sor, e tu marein?* (XIV, 116) 'È a casa tuo marito? — No, sorella, è tuo marito?'

Infine, citiamo un esempio che si situa sul piano metalinguistico. Si tratta del battibecco tra due solite pettegole: la frase interrogativa ellittica appartiene al tipo di eco e ripresa, ma la parola ripetuta è funzionalmente una citazione e andrebbe pertanto messa tra virgolette (come abbiamo fatto nella nostra traduzione italiana):

- 63) *uoro bon nun ciapa macia.* — *Duopo macià...* — *A mei macià?! (XV, 163)* 'oro buono non prende macchia. — Dopo macchiato... — A me «macchiato» [in verità: «macchiata»]?!'

⁷ *Duona mare* e *meísser pare* sono i termini di riguardo usati dai figli per rivolgersi ai genitori (esistono varianti: *dunamare* o solo *namare*, *misser pare* o *sarpare*, *serpare*).

La frase ellittica si completa, come detto, sul piano metalinguistico: 'Tu osi dire «macchiata» a me?!'. Cfr. pure gli ess. 66 e 70.

8 Frasi interrogative al quadrato e frasi di eco e ripresa

- 64) *Marco [...] el cuxinia i pioni. — Pioni? — El dievo fa du cote [...]* (III, 208)
'Marco [...] cucina i granchi. — Granchi? — Deve fare due cotte [...]'
- 65) *Alura chei sa fa? — Quil ch'i femo? Sa prapara la vigia ligra!* (VI, 67) 'Al-lora, che si fa? — Quello che facciamo? Si prepara la veglia [funebre] alle-gra!'
- 66) *i zariè zbasame cun quisti... (e tace). — Avanti, avanti, cun quisti?... — Cun quisti faraboùti, la vuliva dei... (VI, 74) 'andrò ad abbassarmi con questi... (e tace). — Avanti, avanti, con questi?... — «Con questi farabut-ti», voleva dire...'*
- 67) *va tei Latansia daghe oûna buz. — E chei i ga dêigo? — Quosa ch'i [= Cu-osa chi] ti ga dêghi?!... A puovara meîo... coûn teîo [...]* (XII, 268) 'va tu, Lattanzia, a darle una voce. — E che cosa le dico? — Che cosa le dici?!... Ahimè, povera me... con te [...]'
- 68) *te faso mi sentir come che se canta... allora permetè? — Buzarona, si [= s'i] parmatemo?... Nui quà i parmatemo doto [= douto].* (XII, 290) 'ti faccio sentire io come si canta... allora, permettete? — Caspita, se permet-tiamo?... Noi qui permettiamo tutto.'
- 69) *Ma chei va /i fato? [...]* — *Cheî ca ma /i fato?* (XIV, 127) 'Ma che cosa vi è successo? [...] — Che cosa che mi è [= sia] successo?'
- 70) *ti pudivi iesi... — Cume saravo, quisto ti pudivi iesi?* (XVI, 153) 'potevi es-sere... — Come sarebbe, questo «potevi essere»?'

Come detto poco prima, gli esempi 66 e 70, alla pari dell'esempio 63, concernono il piano metalinguistico. Negli esempi 65 e 67—69 la domanda al quadrato mostra traccia dell'originario status di frase dipendente: il relativo negli ess. 65, 67 e 69, la congiunzione *se* nell'es. 68. Tutte queste frasi sono contemporaneamente anche el-littiche.

9 Frasi interrogative di tipo misto

Queste frasi si dividono in più sottotipi, in dipendenza dalle valenze del verbo, dalla funzione di 'che' e da altri fattori. Nell'es. 77 'che' non è né soggetto né ogget-to del verbo ma è un semplice segnale interrogativo e la frase è connessionale. Negli altri esempi si ha un amalgama di una prima frase che è nucleare (con 'che' soggetto nell'es. 73, predicato nel 76, oggetto altrove) e di una seconda, nucleare causale nell'es. 74, connessionale altrove. Negli ess. 72 e 73, poi, la connessionale contiene una frase incastrata (risp. oggettiva e soggettiva), nel 78 la nucleare sottostante va completata con l'introduzione del verbo 'fare', nel 79 la prima connessionale è se-guita da un'altra connessionale, unita asindeticamente.

- 71) *Ma ch'i [più corretto: chi i] vi in quila tiesta, scuòrse da luveîn!* (VI, 67)
'Ma che cosa avete in quella testa, scorze di lupino!'

- 72) *chei* [= *chi*] *ti vuoi ch'i ta puòrto anche la tuòrta?* (VI, 71) 'che vuoi ch'io ti porti anche la torta?
- 73) *Ma chei* [= *chi*] *ta pàr, ca doùti zì uòrbi...* (VI, 78) 'Ma che ti pare, che tutti siano ciechi...'
- 74) *ch'i* [= *chi*] *ti cridi parchì nùn lu iè fato?* (X, 142) 'che cosa credi, perché non l'ho fatto?'
- 75) *Ma puorca mizieria, oûgni vuolta [...] la là vuò cun meîo. Ch'i* [= *Chi*] *i va ié magnà la sena?* (X, 151) 'Ma porca miseria, ogni volta [...] (essa) ce l'ha con me. Che vi ho mangiato la cena?'
- 76) *Ch'i* [= *Chi*] *ti son mato?* (XI, 147) 'Che sei matto?'
- 77) *Ca [...] rascaldada [...], ch'i vi durmei cul coûl dascuvierto ancui?... Sti co-ûcio e bon [...]* (XII, 271) 'Che [...] vampata [...], che avete dormito col culo scoperto oggi?... State zitto e buono [...]'
- 78) (Dopo forti rimproveri da parte di una vecchia, la giovane coppia protesta domandando) *Ch'i vemo masà qualcodoûn.* (XV, 167) 'Che abbiamo ammazzato qualcuno.' [= Che abbiamo fatto? + Abbiamo ammazzato ecc.?]
- 79) *Ch'i* [= *Chi*] *ti iè el tracuoma su i ûoci, nu ti iè spiecio?* (XV, 184) 'Che hai il tracoma sugli occhi, non hai specchio?'
- 80) *ch'i vuli ca la fuvintoû vago duormi cume li galeîne [...]* (XVI, 155) 'che volete che la gioventù vada a dormire come le galline [...]'

10 Dopo la rassegna delle frasi che nel linguaggio attuale funzionano ancora come interrogative, informative o almeno retoriche, sarà interessante esaminare in quest'ultimo paragrafo le frasi che hanno perduto completamente la funzione originaria interrogativa sostituendola con le funzioni secondarie di carattere pragmatico, alle quali si è accennato brevemente nel § 3. Il più spesso tali frasi, diventate più o meno formule fisse, esprimono rassegnazione o anche negazione (formula 'Che vuoi?' 'Che volete?', che può funzionare da sola o anche reggere un infinito o una frase dipendente, il che è un resto della sua originaria funzione di frase); in certi casi funzionano da rafforzamento, espressione di severità, categoricità, oppure annunciano una parte dell'enunciato ritenuta dal parlante particolarmente significativa (formula *fastenzi*, dal ted. *verstehen Sie*; in alcuni esempi anche *ruzumi*, dal croato *razumi*, lett. *razumije*); infine, ci sono formule che annunciano una proposta, una sezione nuova del discorso, o servono semplicemente ad attirare l'attenzione degli ascoltatori. Gli esempi che diamo qui sotto rispettano l'ordine citato delle funzioni pragmatiche.

- 81) *Uórpo Tron, che i* [= *chei*; corretto: *chi*] *xi stu carnaval? — Cuto ca seîo carnaval [...] a la murieda a gu* [= *g'uo*] *fato biel da cantà [...]* (III, 211) 'Corpo di bacco, che cosa è questo carnevale? — Che vuoi che sia carnevale [...] alla ragazza le è piaciuto cantare [...]'
- 82) *Chi vuli? Anche pierdi a zì oun unur [...]* (VII, 174) 'Che volete? Anche perdere è un onore [...]'
- 83) *Coto ca vago tu mareîn cu li canbariere, ca par S. Inziepo cul ciuciarielo.*

- (X, 150) 'Che vuoi che tuo marito vada con le cameriere, che pare S. Giuseppe col poppatoio.'
- 84) *Ch'i vuli, biegha ch'i supuerto el can par el paroûn [...]* (XII, 307) 'Che volete, devo sopportare il cane per il padrone [...]'
- 85) *Coûto insignaghe li muriede d'ancui [...]* (XV, 158) 'Che ci vuoi insegnare alle ragazze di oggi [...]'
- 86) *Coûto, ugni tanto dievo vignei qualca trarseia [...]* (XVI, 148) 'Che vuoi, ogni tanto deve venire qualche fastidio [...]'
- 87) *Cosa sa pol fa? Five curajo.* (XIV, 128) 'Che si può fare? Fatevi coraggio.'
- 88) (Dopo una ramanzina ironica ad una donna presuntuosa) *Fasteinzi, siura narida?! (XII, 295) 'Capisce, signora nerita?!'*
- 89) *invis da meti posto luri, luri vuò miso posto lou, fastenfi...* (XVI, 155) 'invece di sistemare loro, loro hanno sistemato lui, capito...'
- 90) (Dopo un'altra battuta ironica, alla stessa donna come nell'es. 88) *Ruzumi guospa?* (XII, 315) 'Capisce, signora?' (per *ruzumi* v. sopra; *guospa* < croato *gospa* 'signora')
- 91) (Per distribuire i granchi cotti) *Nu siè cume chi [= ch'i] faremo.* — *Savi cù-òsa, i butaremo el tuco.* (III, 211) 'Non so come faremo. — Sapete che cosa, tireremo le sorti.'

La voce *cuto* (*couto*, *coto* ecc.) è la contrazione di QUID VOLES TU, dove la forte riduzione formale e la perdita della motivazione sono le due facce di un solo fenomeno (il relativo plurale, negli ess. 82 e 84, non è ridotto e la motivazione è completa).

11 Riassumendo i risultati della nostra indagine, si constata da un lato che vi sono rappresentati tutti i maggiori tipi di queste frasi, che il contenuto primario, informativo, vi coesiste con i significati secondari e che sono documentate bene anche le principali funzioni pragmlinguistiche (fra le quali ci sembrano degne di un interesse speciale le formule analizzate nel penultimo paragrafo). Dall'altro lato, la precedente rassegna conferma quanto già stabilito nei nostri studi anteriori sullo stesso corpus, e cioè la vivacità, l'espressività, il carattere popolare e spontaneo della lingua della prosa roviginese moderna, qualità che fanno di questa prosa un'opera d'arte confermando nel contempo l'abilità linguistica e stilistica dei suoi autori.

OPERE CITATE

- Crisari 1975: M. Crisari, *Sugli usi non istituzionali delle domande*, «Lingua e stile» X/1, pp. 29—56.
- Istria Nobilissima: Antologia delle opere premiate, Trieste: Primo Concorso d'arte e di cultura Istria Nobilissima (vol. I) 1968 — Sedicesimo concorso d'arte e di cultura Istria Nobilissima (vol. XVI) 1983.
- Jernej-Vučetić-Damiani 1978: J. Jernej-Z. Vučetić-I. Damiani, *Talijanski jezik*, Udžbenik za niži, srednji i viši stupanj, dopuna talijanskim gramatikama, Zagreb.
- Jespersen 1971: O. Jespersen, *La philosophie de la grammaire*, Paris.
- Regula-Jernej 1975: M. Regula-J. Jernej, *Grammatica italiana descrittiva su basi storiche e psicologiche*, Bern-München.
- Rohlfs 1969: G. Rohlfs, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti: Sintassi e formazione delle parole*, Torino.
- Tekavčić 1983: P. Tekavčić, *Osservazioni sulla lingua dei testi istroromanzi contemporanei*, in *Linguistica e Dialettologia Veneta*, Studi offerti a Manlio Cortelazzo dai colleghi stranieri, Tübingen, pp. 101—111.
- Tekavčić 1984a: P. Tekavčić, *Le funzioni pragmlinguistiche dei croatismi nei testi roviginesi contemporanei*, «Linguistica» 24, pp. 335—353.
- Tekavčić 1984b: P. Tekavčić, *Latinizmi u pisanim istroromanskim izvorima* [I latinismi nelle fonti scritte d'istroromanzo], «Filologija» 12, pp. 105—121.
- Tekavčić 1986: P. Tekavčić, *L'elemento tedesco nel Rovignese contemporaneo dell'antologia Istria Nobilissima*, «Vox Romanica» 45, pp. 13—25.
- Tekavčić Riflessi: P. Tekavčić, *Riflessi di idiomi, popoli, culture nella lingua della prosa roviginese contemporanea*, in corso di stampa nel «Bollettino dell'Atlante Linguistico Mediterraneo», numero in memoriam di Mirko Deanović.
- Tesnière 1959: L. Tesnière, *Eléments de syntaxe structurale*, Paris.

Sažetak

UPITNE REČENICE U DANAŠNJEM ROVINJSKOM ISTROROMANSKOM GOVORU

Ovaj je rad dio studija današnjega istroromanskog dijalekta grada Rovinja, idioma na kojem pišu suvremeni rovinjski pisci Giusto Curto, Giovanni Santin, Giovanni i Antonio Pellizzer, u antologiji nagrađenih radova pod naslovom *Istria Nobilissima*. Zbog obimnosti materijala studiraju se samo nezavisne upitne rečenice, na korpusu od 747 primjera. Upitne su rečenice važan dio sintakse rečenice i perioda, odnosno iskaza i teksta, a uz svoju osnovnu funkciju (traženje informacija) mogu imati i druge, sekundarne funkcije prvenstveno pragmatičke prirode. Nakon pregleda temeljnih kategorija potrebnih za opis i analizu upitnih rečenica analizira se izbor od 91 primjera (koneksionalne, nuklearne, alternativne, eliptične rečenice, rečenice pitanja »na kvadrat« i »jeke i nadovezivanja«, rečenice stopljene iz dvaju različitih tipova i, na kraju, fosilizirane upitne rečenice koje u današnjem jeziku funkcioniraju kao pragmatičke formule za izražavanje rezignacije, negacije, strogosti, najave važnih dijelova iskaza itd.). U suvremenoj su rovinjskoj prozi zastupani svi glavni tipovi upitnih rečenica, što s jedne strane dokazuje njihovu važnost u spontanom govoru, a s druge strane svjedoči i o umješnosti autorâ koji, pišući na rovinjskom, umiju donijeti na pozornicu (ili pred čitaoca) živi i spontani govor svoga kraja.

A DIFUSÃO DE PALAVRAS PORTUGUESAS, PROBLEMAS E MÉTODOS

- Conteúdo:
0. Nota prévia
 1. Introdução
 2. Metodologia
 3. Definições
 4. Análise
 5. Bibliografia
 7. Tabelas

0. O artigo seguinte é o resumo duma conferência que proferi no ano 1983 em Lisboa durante um congresso internacional que acompanhou a XVII Exposição Europeia da Arte, Ciência e Cultura, dedicada a 'Os Descobrimentos Portugueses e a Europa do Renascimento'. Julgo oportuno fazer conhecer o meu texto precisamente em 1988, ano comemorativo do quinto centenário quando Bartolomeu Dias dobrou o Cabo das Tormentas (hoje da Boa Esperança).

Além disso parece-me ser uma introdução útil à problemática da investigação científica da difusão de palavras portuguesas nas línguas europeias a certa época, i.e. nos séculos XVI e XVII. A complexidade deste sector da lexicologia e a necessidade de estudar dicionários de muitas línguas (e não antiquados trabalhos) se vêm claramente num pequeno artigo publicado aqui mesmo (Linguistica XXVI: F. V. Peixoto da Fonseca, A propos de l'influence de la langue portugaise, 107—113). Este autor resumiu antigas obras relativas a palavras portuguesas noutras línguas. Não queremos entrar numa discussão demasiado pormenorizada: so chamamos a atenção para alguns aspectos: Fonseca cita uma obra publicada em 1949 para enumerar os lusismos no espanhol, sem considerar os estudos posteriores dedicados ao assunto (cf. Salvador). Por isso algumas das palavras citadas por ele já não podem ser declaradas lusismos no espanhol (cf. *chaveta*, *chinela*: no Dicionário de Corominas o autor lhes dá origem italiana por causa das datações), outras só pertencem a registos linguísticos marginais (não à língua-padrão espanhola — p.ex. *chamada*) e finalmente faltam lusismos importantes nesta lista (p.ex. *chamuscar*). À falta de Fonseca de não conhecer as obras apropriadas junta-se o manejo insuficiente das poucas obras citadas: a palavra alemã actual relacionada com o português *feitiço* é *Fetisch*, e não *Feitiço* (lusismo raro nalguns textos em 1606, substituído mais tarde pela forma francesa, divulgada no século XVIII). O estudo mais moderno sobre palavras alemãs de origem portuguesa no século XVI é da autoria de Hans J. Vermeer.

1. Na obra 'A literatura portuguesa e a expansão ultramarina' o autor Hernâni Cidade deu a um capítulo do segundo volume o título 'O que vimos e o que comunicámos ao mundo'. Quero tentar expôr dentro da disciplina científica que eu represento, a filologia românica, quais as palavras que 'os Portugueses comunicaram ao mundo', ou seja às línguas europeias mais importantes nos séc. XVI e XVII. Este fenómeno de 'transferencia' lexical pode ser examinado e explicado sob três pontos de vista:

- a) do tempo (aspecto diacrónico ou cronológico)
- b) do espaço (aspecto diatópico ou geográfico)
- c) do registo (aspecto diastrático ou social).

A finalidade do meu trabalho é — baseando-me nas obras indicadas na bibliografia — indicar por quem e quando durante os séc. XVI e XVII uma palavra portuguesa foi pela primeira vez empregue nas outras línguas.

2. Para obter as informações necessárias procedeu-se do seguinte modo: num dicionário português (Dicionário da Língua Portuguesa) verificou-se quais as palavras de origem exótica aí registadas.

Com base neste primeiro passo foi elaborada uma lista com algumas centenas de palavras. Estas palavras foram controladas em dicionários de 6 línguas europeias. Se então uma destas palavras se encontra atestada numa das línguas — espanhol, italiano, francês, alemão, inglês e holandês — no séc. XVI e no início do séc. XVII foi incluída na análise. Pode evidentemente ter-se dado o caso que alguns lusismos não tenham sido identificados. Existe uma série de palavras provenientes da área de contacto das línguas sul-americanas tupi e guarani. Nos dicionários portugueses são consideradas importação directa do tupi, nos dicionários espanhóis importação directa do guarani. Dado que na costa oriental da América do Sul se encontravam também navegadores franceses das Antilhas, os dicionários franceses pretendem muitas vezes comprovar que uma palavra passou da língua indígena directamente ao francês via Antilhas, não tendo sido transmitida nem pelo espanhol nem pelo português (Wartburg, Vol. 20). Sobressai ainda que na maior parte das línguas europeias as palavras exóticas são consideradas importação directa quando a primeira datação é posterior a cerca de 1630, e isto igualmente em casos em que a palavra correspondente se encontra atestada no português em data anterior. Creio que os investigadores deduzem do facto de depois de 1580 a presença marítima portuguesa ter deixado de existir ter passado a existir também um *vacuo lexical*. Seja como for, a primeira datação desempenha claramente um papel no estabelecimento da etimologia.

Uma outra questão são os lusismos no castelhano (Salvador), dado que a interpenetração dos léxicos português e castelhano era muito intensiva. A quota-parte de palavras portuguesas no léxico castelhano é muito grande (cf. as listas de Corominas, vol. IV, pág. 1119 e segs.) e está relacionada com o bilinguismo dos autores portugueses de quinhentos e seiscentos. Estes lusismos espanhóis não foram, no entanto, tomados em conta nos casos em que não surgem igualmente em outras línguas europeias.

Nestas condições o nosso trabalho será evidentemente tão bom quanto o material disponível.

E ainda de lamentar que a língua mais importante deste período, capaz de difundir amplamente os novos conhecimentos, o latim, não esteja representada nos dicionários históricos da Península Ibérica. E que alguns textos só se conservaram exclusivamente na tradução latina: Da “*Historia rerum a Societate Jesu in Oriente gestarum...*”, primitivamente escrita em português, não existe a versão vernácula. Também “*Os Colóquios*” de Garcia da Orta foram latinizados e depois impressos muitas vezes (Silva Dias, pág. 107 seg.).

A estas palavras foram acrescentados por mim lusismos nas línguas europeias que existiam há muito no português e que, portanto, não têm directamente a ver com os Descobrimentos. Tornaram-se, porém, conhecidas fora de Portugal — convém acentuá-lo — porque foram difundidas conjuntamente com as informações sobre as viagens de descobrimento.

3. O que é um lusismo? A resposta não é simples. *Sensu stricto* designa-se por lusismo uma palavra que uma língua importou directamente do português.

Ao analisar os diversos dicionários é preciso, porém, ver que também se designa por lusismo uma palavra que o próprio português recebeu e que por vezes não foi transmitida directamente pelo português, mas sim através do latim ou ainda frequentemente do italiano. A palavra portuguesa *sargaço* é um derivado do latim *salix* e sofreu um alargamento semântico para ‘planta marinha’. Esta palavra entrou no francês por 9 vias diferentes (Arveiller): primeiro foi traduzido um texto holandês (*sargasso* 1601). Em 1602 surge a tradução francesa de um livro latino (*sargaço*). Em 1610 a tradução latina do texto holandês é vertida para francês (*sargassi*). Uma nova tradução do texto latino já traduzido em 1610 traz em 1615 *sargaço*. Em 1604 um texto português é igualmente traduzido para francês (*sargasso*). Em 1611 mais um texto português, etc. etc. Só em 1633 existe numa tradução do inglês a palavra na grafia ainda hoje usual *sargasse*. Até ao séc. XVIII são usadas as várias formas e é só com os dicionários científicos de séc. XVIII que se chega a uma uniformação. Será então o francês *sargasse* um lusismo, um holandesismo, um latinismo ou um anglicismo?

A palavra *sargaço* é uma derivação do português, a forma base é em todo o caso portuguesa. Mais problemática é a definição pouco exacta no caso de palavras exóticas: a palavra *banana* foi levada pelos portugueses da África para a América. Das Antilhas veio para a Europa. Será *banana* nas línguas europeias um lusismo?

A palavra *chá* vulgarmente usada em português é de origem asiática. Actualmente esta forma está reduzida ao português, mas no fim do séc. XVI e na 1ª metade do séc. XVII a forma portuguesa estava bastante difundida: entrou no francês pelo italiano (*cia* 1589) e também pelo latim (*chia* 1603), antes de ser substituída pela for-

ma holandesa *te* (1633). A palavra *cia* no francês de 1590 será um italianismo, um lusismo ou uma palavra asiática?

No francês à actual palavra *mousson* é atribuída origem portuguesa. Em 1602 surge, porém, no francês a forma *monsson* numa tradução do neerlandês, sendo este texto originariamente português. Em 1608 um texto português é traduzido directamente para francês; em 1622 um texto espanhol, no qual aparece pela primeira vez *mousson*. A partir de 1633 esta forma surge com mais frequência, passando assim a ser a única grafia oficial. Terá provavelmente sido uma gralha (Arveiller 345).

Alarguei-me nestes exemplos para mostrar que a procura de lusismos nas línguas europeias é não só uma tarefa árdua e trabalhosa, mas também apresenta inúmeros problemas terminológicos.

4. Passemos agora à análise de uma parte do material indicado nas listas (43 palavras). Existem vários critérios segundo os quais as palavras podem ser sistematizadas.

Segundo a origem 19 das palavras portuguesas provêm da Ásia, principalmente de línguas indianas, 11 da América do Sul. Trata-se exclusivamente de substantivos, 9 palavras são derivações portuguesas ou importações do espanhol e do italiano. 24 das palavras de origem exótica (de 34) designam animais e plantas. Outras palavras referem-se a particularidades regionais: *bonzo*, *rajá*, *pagode*, *pária*.

Acontece ainda que palavras anteriormente existentes no português sofrem uma modificação semântica em virtude dos Descobrimentos. Por ex. a palavra *casta* existe já anteriormente, depois de 1516 é difundida em toda a Europa com o significado de 'classe social na Índia'.

Os Portugueses tomaram conhecimento na Ásia de uma tempestade particularmente forte a que deram o nome de *tufão*. Quando esta palavra veio para França via Itália foi contaminada pela palavra *typho* existente já no autor latino Plínio. A grafia clássica representa assim um fenómeno dado a conhecer pelos portugueses (*typhon*).

No que diz respeito à listagem cronológica as datas indicadas são meros pontos de orientação e de modo nenhum dados absolutamente seguros. O lusismo "*marmalade*" existe no inglês escrito, desde o ano de 1480, enquanto que a forma originária portuguesa é documentada 40 anos mais tarde. Enquanto que no italiano a primeira datação para *banana* é de 1591, encontramos com data anterior representações do fruto nas paredes do palácio Pitti de Florença onde foram pintadas em 1588. Este exemplo mostra que as primeiras datações só com muito cuidado devem ser utilizadas na argumentação científica (vd. supra).

As palavras portuguesas distribuem-se cronologicamente do seguinte modo: antes de 1500 encontram-se atestadas 3, até 1550 14 palavras, até 1600 14. A distribuição das palavras espanholas correspondentes é a seguinte: 2 são da 1ª metade do séc. XVI, 6 da 2ª metade e o resto é muito posterior, com excepção de palavras já há muito tempo existentes, mas somente no séc. XVI difundidas na forma portuguesa. Eis o caso de *caravela*, invenção genovesa, cujo nome já está atestado num documento latino de 1230. Isto aconteceu também com as palavras *laca* e *casta*.

Mesmo uma palavra como *bambu*, unânime aceite como lusismo em todos os dicionários etimológicos, está documentada no catalão muito cedo, no ano de 1489, na forma *vambó*, certamente transmitida por fontes árabes. Será erróneo concluir da divergência cronológica entre o espanhol e o português estarem os espanhóis pior informados dos descobrimentos portugueses. A verdade é que a falta de um bom dicionário histórico causa problemas lamentáveis.

Qual é a situação das primeiras datações italianas? Sabemos todos que os comerciantes e representantes bancários italianos em Portugal tinham também outra função muito importante: a da espionagem. Era seu dever relatar todas as novidades acontecidas durante as viagens dos navios portugueses. Bastará dizer que um dos primeiros mapas, o mapa Cantino, foi roubado por italianos e se conserva hoje em Itália (Hamann). Este facto contribuiu para a conservação do mapa, pois em Portugal ter-se-ia provavelmente perdido no terramoto do séc. XVIII. Existem mesmo roteiros em italiano, traduzidos do português, tendo-se perdido o original.

Dos lusismos italianos a maior parte está documentada na 2ª metade do séc. XVI.

Para o francês constatamos 7 lusismos na 1ª metade do séc. XVI, 15 na 2ª e o resto no séc. XVII.

Vemos então uma diferença bastante grande entre lusismos franceses e os lusismos nas outras línguas. Claro está, isto mostra bem o estado — muito deficiente — da pesquisa etimológica de cada língua românica. Creio poder dizer aqui que a etimologia não é auto-suficiente para esclarecer todos os processos etimológicos duma palavra. Por exemplo, a palavra *mais*, atestada muito cedo em espanhol, aparece bastante mais tarde nas outras línguas europeias. Mas já entre 1516 e 1519 podemos ver estas novas plantas num livro dedicado ao imperador Maximiliano I (Kohl, pág. 25). A história de uma palavra deve por isso ser reconstruída não só pelos investigadores linguísticos, mas também em conjunto com os historiadores da arte.

Não falei ainda dos lusismos ingleses e alemães: para os avaliar duma maneira suficientemente objectiva devemos recordar que os ingleses e os holandeses conquistaram muitas terras portuguesas no fim do séc. XVI e no séc. XVII. Trouxeram também para a Europa novas coisas e os seus nomes que muitas vezes substituíram a palavra portuguesa já existente. Parece que mesmo o português trocou uma palavra

própria por uma palavra inglesa: no francês encontramos pelo ano de 1611 a palavra *atollon* no sentido moderno de 'atol'. Os lexicógrafos franceses dizem que a forma *atollon* é tomada do português, onde eu pessoalmente não a encontrei. Depois da conquista desta parte do mundo, das Maldivas, pelos ingleses estes tomaram também a palavra na forma *atol* universalmente difundida na Europa e até no português.

A palavra *berbere*, 'doença' tomada pelos portugueses na Índia foi difundida na Europa; no francês encontramos já no ano de 1617 a forma *barbères*. Quando os holandeses se expandiram no Oceano Índico tomaram a mesma palavra que num livro traduzido para latim recebeu a forma *beri-beri* que desde 1686 está documentada em francês.

Interessantíssima é ainda a substituição do lusismo *chá*. A palavra chinesa atestada em português em 1565 propagou-se em muitas línguas. Está presente no espanhol desde 1610, no italiano e no francês já na 2ª metade do séc. XVI. A forma actual em francês *thé*, no inglês *tea*, no alemão *Tee*, é documentada depois de 1650 como holandesismo.

O alemão de hoje conhece também a maior parte destes lusismos, mas houve igualmente uma época em que os puristas tentaram eliminar os estrangeirismos e suplantá-los por traduções (como também aconteceu no italiano: *tomate é pomodoro*).

No alemão o *ananás* conhecia-se pelo nome de *Königsapfel* (quer dizer 'maçã do rei'), a *banana* pelo *Adamsapfel* (maçã de Adão), etc. A investigação deste fenómeno é na minha opinião um grande desideratum.

Quero chegar ao fim da minha comunicação: falei da difusão dos lusismos no tempo e no espaço. Ainda não falei dos níveis linguísticos: quando visitamos um mercado vemos todos os frutos, no jardim zoológico encontramos os animais, cujos nomes foram dados pelos portugueses. Mas nem sempre foi assim. Entre o grande público o *ananás* não era conhecido até ao séc. XX. Só os botânicos falavam anteriormente dele. A literatura de viagens, por nós bem conhecida, não foi lida por causa dos frutos nem dos animais, mas por outras razões, por exemplo interesses comerciais ou político-militares. O preço dum livro no séc. XVI era tão elevado que só poucos podiam comprá-lo. Uma grande parte destas palavras só foi ressuscitada no séc. XVIII pelos botânicos e zoólogos interessados na sistematização dos fenómenos naturais (Linné, etc.). O facto de palavras terem ficado retidas até ao séc. XIX na literatura científica pode também documentar-se pela conservação da forma original, não alterada. A fonética destas palavras não participou da evolução da língua quotidiana sujeita ao uso de gente sem instrução. Nenhuma das palavras mencionadas tem uma frequência elevada na língua do dia a dia, nem na língua literária. Podemos controlá-lo infelizmente só para uma língua: para o francês existe um dicionário de frequências que contém cerca de 32 milhões de palavras: claro está, que as

palavras funcionais, sem sentido próprio, como os artigos, as preposições ocupam os primeiros lugares: frequências de 400.000 são naturais. Quão rara é em contrapartida uma palavra como *banana*: o dicionário de frequências mostra-nos que nos textos literários franceses do séc. XIX a palavra aparece só 134 vezes, a palavra *anánás* só 85 vezes.

E com estas indicações, cujo objetivo foi documentar o uso actual destas palavras, dou por terminada a minha comunicação.

BIBLIOGRAFIA

- R. Arveiller, Contribution à la l'étude des termes de voyage en français (1505—1722), Paris 1963.
- C. Battisti-G. Alessio, Dizionario etimologico italiano, Firenze 1951.
- H. Cidade, A literatura portuguesa e a expansão ultramarina, Coimbra vol. I 1963², vol. II, 1964.
- J. Corominas, Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana, Berna 1954 ss.
- J. S. da Silva Dias, Os descobrimentos e a problemática cultural do século XVI, Lisboa 1982.
- Dicionario da Língua Portuguesa, Porto s.a.
- Dictionnaire des Fréquences (Trésor de la langue française), Nancy 1971.
- Th. Finkenstädt et al., Chronological English Dictionary, Heidelberg 1970.
- G. Hamann, Der Eintritt der südlichen Hemisphäre in die europäische Geschichte, Wien 1968.
- F. Kluge, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, Berlin 1967²⁰.
- K.—H. Kohl ed., Mythen der neuen Welt, zur Entdeckungsgeschichte Lateinamerikas (Katalog), Berlin 1982.
- J. P. Machado, Dicionario da Língua Portuguesa, Lisboa 1967² ss.
- D. Messner, Dictionnaire chronologique de la langue portugaise, Heidelberg 1976.
- D. Messner, Répertoire chronologique des mots français, Heidelberg 1977.
- D. Messner, Einführung in die Geschichte des französischen Wortschatzes, Darmstadt 1977.
- D. Messner, Geschichte des spanischen Wortschatzes, eine Einführung, Heidelberg 1979.
- F. Pigafetta, Description du Royaume de Congo et des Contrées environnantes, traduite de l'italien par Willy Bal, Louvain 1969².
- P. Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris 1978.
- G. Salvador, Lusismos, in: Enciclopedia Lingüística Hispanica, Madrid 1967, vol. II.
- J. Veríssimo Serrão, História de Portugal, vol. II, III, Lisboa 1980.
- The Shorter Oxford English Dictionary, Oxford 1974³.
- H. J. Vermeer, Über einige Typen sprachlicher Interferenz in der deutschen Reise-fachliteratur des 16. Jahrhunderts, in: Sprachliche Interferenz, Festschrift für

W. Betz zum 65. Geburtstag, hrsg. v. H. Kolb-H. Lauffer, Tübingen 1977, 146ss.
 Jan de Vries, *Nederlands Etymologisch Woordenboek*, Leiden 1971.
 W. v. Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, vol. 20, Basel 1968.

ABREVIACÕES

al	alemão	ind	língua da Índia
ar	árabe	ing	inglês
chin	chinês	it	italiano
cing	cingalês	jap	japonês
esp	espanhol	lat	latim
fr	francês	mal	malaio
guar	guarani	maldiv	língua das Maldivas
hol	holandês	pers	pérsico
		port	português

PORT	ESP	ITAL	FR	ING	HOL	AL
ananas tupi XVI	ananás PORT 1578	ananas PORT 1583	ananas PORT 1544	ananas fr 1613	ananas fr 1590	Ananas PORT 1590
areca malaiala 1510	areca	areca PORT 1580	areca it 1540	areca PORT 1599	areka	Areka
(atolão) maldiv	atolón		atollon PORT 1611			
[atol ing	atol	atollo fr XIX	atoll ing 1803	atoll maldiv 1625	atol	Atoll]
bambu marata 1516	bambú PORT 1609	bambú PORT XVI	bambou PORT 1598	bamboo PORT 1598	bamboe PORT XVI	Bambus hol XVI
banana árabe 1563	(banana fr 1765)	banana PORT 1591	banane PORT 1600	banana PORT/esp 1597	banaan PORT	Banane PORT 1601
berbere + cing 1568			barbère + PORT 1617			
[beribéri cing 1617	beriberi fr	beri-beri fr XIX	béribéri hol 1686	beríberi cing 1879	beri-beri cing XVII	Beriberi] cing
bétel malaiala 1500	betel	betel PORT 1583	betel it 1519	betle PORT 1533	betel PORT	Betel PORT 1595
bonzo jap 1545	bonzo PORT 1618	bonzo PORT XVIII	bonze PORT 1570	bonze fr 1588	bons fr	Bonze ing 1676
cacatua malaio 1630	cacatúa mal XX	cacatúa PORT XVII	cacatoès al 1659	cockatoo 1634	kaketoe mal	Kakadu hol 1669
carambola marata 1563	carambola PORT 1578	caràmbola PORT XVII	carambole + PORT/esp 1602	carambola PORT 1775		Karambola
caramelo esp 1593	caramelo PORT 1611	caramella esp/PORT XVIII	caramel esp 1680	caramel fr 1725	karamel fr	Karamel fr

caravela it	carabela PORT 1260	caravella XIII	caravelle PORT XV	caravel fr 1527	karveel fr	Karavelle fr 1477
casta lat 1516	casta PORT	casta esp/PORT XVI	caste PORT 1615	caste PORT 1613	kaste fr 1800	Kaste fr 1726
catre malaiala 1510	catre PORT 1578		cadre +			
chá chin 1565	cha + PORT 1610-37	chià, cià + PORT XVI	chia PORT 1589			
	[té fr	tè fr XVII	thé hol 1653	tea hol 1655	thee chin XVII	Tee] 1684
cobra lat XIV	cobra PORT XIX	cobra PORT XIX	cobra PORT 1587	cobra PORT 1668	cobra	Kobra
coco port 1505	coco PORT 1526	cocco PORT 1591	coco it 1525	coco PORT 1555	kokos esp	Kokos esp 1595
copaiba tupi 1576	copaiba PORT 1760	copaive esp XVI	copahu tupi 1578	copaiba PORT 1712		Kopaiva
copra malaiala XVI	copra	copra PORT	copra PORT 1602	copra PORT 1584	kopra	Kopra XIX
ipecacuanha tupi 1587	ipecacuana XVIII	ipecacuana 1752	ipécacuana + PORT 1640	ipecacuanha PORT 1682		Ipecacuana tupi 1717
jangada malaiala 1504	jangada PORT 1696		jangada PORT 1873	jangada PORT 1598		
laca pers 1498	laca ar XIII	lacca XIII	laque pers XV	lac PORT/hol 1553	lak it	Lack it XIV
macaco 1568	macaco PORT 1781	macaco fr 1811	macaque PORT 1665	macaque fr 1698	makaak	Makak
mandarim malaio 1514	mandarín PORT 1610	mandarino PORT 1615	mandarin PORT 1581	mandarin PORT 1589	mandarijn PORT	Mandarin PORT 1630

mandioca tupi 1526	mandioca guar 1526	mandioca + PORT 1549-XVII	mandioca PORT 1640	mandioc PORT XVII		Mandiok 1556
		[manioca fr 1827	manioc tupi 1558	manioc 1568	manioc fr	Maniok] 1567
mango malaiala	mango ing 1578	mango PORT XIX	mangue PORT 1540	mango PORT 1582	mango	Mango
marmelada port 1521	marmelada PORT 1570	marmellata PORT 1573	marmelade PORT 1573	marmelade fr 1480	marmelade fr	Marmelade esp 1589
mulato port 1525	mulato PORT 1588	mulato	mulâtre esp 1604	mulatto esp/PORT 1595	mulat PORT	Mulatte esp 1598
nababo ar 1600	nabab fr XIX	nababbo ing XIX	nabab PORT 1614	nabob PORT 1612	nabob PORT	Nabob ing
pagode sânscrito 1525	pagoda PORT XVIII	págodo PORT 1804	pagode PORT 1553	pagoda PORT 1618	pagode PORT	Pagode 1598
pária tâmul 1607 (1517?)	paria ing XVIII	pària ing XIX	paria PORT 1575	pariah tâmul 1613	paria ing	Paria fr 1745
raja sânscrito XVI	rajá	raià fr 1585	rajah PORT 1521	raja PORT 1555	radja	Radscha
sagu malaio 1522	sagú mal 1843	sagù PORT 1620	sagou PORT 1555	sago PORT	sago ing	Sago ing XVIII
sagui tupi XVI	zagüi	saguino fr 1695	sagouin PORT 1537	sagoin fr 1607		
sarigueia tupi XVI	zarigüeya guar XX		sarigue PORT 1578	sarigue fr 1683		
tamanduá tupi 1560	tamanduá tupi 1629	tamanduá	tamandua PORT 1603	tamandua + PORT 1614		Tamandua tupi 1631
tanque port 1497	tanque PORT	tank	tanque PORT 1617	tank PORT 1617	tank ing	Tank ind 1658

tapioca tupi 1587	tapioca tupi XIX	tapioca fr 1829	tapioca PORT 1651	tapioca PORT/esp 1707	tapioka ing	Tapioka tupi 1673
tapir tupi XVI	tapir fr 1800	tapiro PORT 1770	tapir tupi 1558	tapir tupi 1774	tapir 1682	Tapir tupi 1590
tatu gaur XVIII	tatú	tatu fr 1770	tatou PORT/tupi 1553	tatou tupi 1568		Tatu taino 1556
tufão ar 1500	tifón	tifone fr XVI	(tifon) it 1571	touffon PORT 1588		
			typhon 1643	typhoon	tyfoon	Taifun ing 1586

Povzetek

RAZŠIRJANJE PORTUGALSKIH BESED, PROBLEMI IN METODE

Avtor povzema temo, ki jo je revija načela v letniku XXVI in dopolnjuje in popravlja objavljeno; omejuje se na razširjanje portugalskih besed v 17. in 18. stoletju. Upošteva tudi tiste, ki jih je portugalščina posredovala iz amerindijskih jezikov (predvsem tupi in nekoliko manj guarani). Na splošno štejejo slovarji evropskih jezikov, da so vse amerindijske besede prišle v besedišča neposredno, če niso registrirane nekako pred letom 1630. Avtor tehta vrednost argumentov, da bi lahko neki izraz označili kot izposojenko iz portugalščine.

Ugotavlja, da so vse izposojenke iz eksotičnih jezikov zgolj samostalniki, po večini so to izrazi za rastline in živali. Opozarja na previdnost pri datiranju posameznih besed (npr. *tufão* 'tajfun' ali *caravela*). Ponekod je dragoceno tudi zunajjezikovno poznavanje: *mais* je datirano v španščini zelo zgodaj, v drugih evropskih jezikih pa kasno. Vendar ne more biti dvoma, da so to rastlino poznali: v neki knjigi izdani med leti 1516 in 1519, posvečeni cesarju Maksimilijanu I, je upodobljena tudi koruza. Zgodovinar jezika potemtakem ne more prezreti dognanj zgodovine umetnosti.

RELATIVIZATION IN SWEDISH

Some contrastive aspects

1. Relativization is a widespread syntactic and pragmatic strategy, found in such diverse languages as Arabic and Korean, Nahuatl and German (The Chicago Which Which Hunt 1972). It is a process of modifier formation producing relative clauses (RC), which can serve several pragmatic functions, such as supplying new information, emphasis, cohesion etc. RCs have been much studied and they still offer interesting linguistic insights. Alongside the obviously common features many differences in detail can be observed even among closely related languages. The differences as well as the similarities can be of a syntactic or a stylistic nature. Out of the many interesting aspects of RC structure and usage a closer look will be taken only at the choice of the linking word and some rules governing its place and function.

The Swedish (S) RC will be taken as a starting point and contrasted with the equivalent structures in English (E), German (G) and Serbo-Croatian (SC). Since the content of an RC can be expressed in several ways, RCs are to be treated both as syntactic structures and as segments of discourse (e.g. van Dijk 1977: 114 ff).

2. Relative clauses are subordinate clauses derived from an independent clause which is linked to or "embedded" in another independent clause with a coreferent element (Maček 1975, 1985, 1986), as in the following example:

- 1) Lilla clownfestivalen är ett missvisande namn på
ett stort evenemang. Det stora evenemanget
utbryter i Stockholm på fredag. → RC Lilla
clownfestivalen är ett missvisande namn på det
stora evenemang som utbryter i Stockholm på fredag.

The RC functions as a modifier to the NP *ett stort evenemang*, syntactically speaking, and as a comment or new information, pragmatically speaking. Moreover, it joins the comment to the topic (*ett stort evenemang*) providing closer cohesion (in the sense of Halliday and Hasan 1976) than two independent sentences do. Cohesion is achieved by the introduction of the linking word (*som* in example 1/), and by some other syntactic means. The linking word performs several functions: it is a subordinator (introducing a subordinate clause), a relativizer (the subordinate clause is an RC), and an anaphoric element referring to an antecedent in the main clause. A further function of the linking word is its role as subject, direct or indirect object, and prepositional object in the RC itself.

The S linking word *som* has been variously classified as pronoun (Beckman 1959, Björkhagen 1962, Lindberg 1976, Nylund-Brodda & Holm 1975) and particle (Thorell 1977). A recent discussion on the E and SC uninflected relative linking words *that* and *što₂* respectively (van der Auwera & Kučanda 1985) suggests that they are non-specific relative pronouns as well as non-specific relative conjunctions, which definition could be well applied to the S *som* as well. For the present purpose the discussion of the classification of the relative words will be left aside, and for the sake of simplicity, all linking words, regardless of their morphological and syntactic features, will be termed relativizers (R).

In the languages compared in the present paper there are three main types of relativizers with respect to their form (and etymology) as shown in the table below.

a) Conjunctive:	S <i>som</i>
b) Demonstrative:	G <i>der, die, das</i> E <i>that</i> S <i>där, dit</i>
c) Interrogative:	E <i>who, which</i> <i>whose</i> <i>what</i> <i>where, when</i> S <i>vilken, vilket</i> <i>vars</i> <i>vad</i> G <i>welcher, welche, welches</i> <i>wer, was</i> <i>wo, wann</i> SC <i>koi, koja, koje</i> <i>čiji, čija, čije</i> <i>tko, što₁ (inflected for case)</i> <i>što₂ (uninflected)</i> <i>gdje, kada</i>

a) S *som* is homophonous with the conjunction of comparison and unique in this respect among the languages here contrasted (leaving aside such non-standard or historical forms as E *as* and G *so*). This R is uninflected and unstressed. The last mentioned feature is a characteristic of all Rs.

b) A set of forms, in G *der, die, das*, fully inflected for gender, number and case, and E *that*, uninflected, are homophonous with the demonstrative pronouns. Apart from the lack of stress E *that* lacks the plural form *those* when it functions as an R. The S relative adverbs also belong here.

c) The third set of forms is homophonous with the interrogative pronouns. It is the set containing the largest number of forms in all the four languages, but they are

very unequally distributed in usage. It can be noted, for instance, that there are no other forms in SC, whereas the Germanic languages use forms from other sets as well.

G and SC have forms (often classed as relative objectives) inflected for number, gender and case, and agreeing with the antecedent in number and gender, case depending on their function in the RC (G *welcher*, SC *koi*, *čiji*). It can be mentioned here that G has no uninflected Rs aside of the relative adverbs *wo* and *wann*.

The E *who* and *which*, and the S *vilken* and *vilket* are also "gender" inflections of a special kind, i.e. E personal vs. non-personal and S uter vs. neuter. Both E and S relativizers have genitive forms, i.e. E *whose* and S *vilkens* and *vilkets*. S has also a unique genitive form *vars* which is not unlike the E *whose* in that respect. Genitives are often used in the possessive function in which they can be compared to the special possessive R in SC, i.e. *čiji*, which however, has a full inflection for number, gender and case.

All the four languages have forms distinguishing personal and non-personal reference, but E and S are on one side with two forms for non-personal reference, i.e. E *which* and *what* and S *vilket* and *vad*, which are differently used than the G *wer*, *was* and the SC *što₁*, *što₂* on the other side.

S, E and SC have uninflected Rs that do not belong to the adverbials. Each language however, uses an uninflected form from a different set, as can be seen from the above table. The SC *što₂*, moreover, is different from both the S *som* and the E *that*, because it is followed by a resumptive (personal) pronoun in oblique case.

E, G, and SC use adverbials from set c) as relativizers, S only uses for this purpose set b) words.

The applicability of the various forms in various syntactic constructions and at different stylistic levels differs in the four languages considerably. The general R, used in all styles, is *som* in S, *who*, *which*, *that* in E, *der* in G and *koi* in SC. In E *that* seems to be preferred in spoken style (Quirk 1968), whereas the S v- forms are restricted to formal usage only. G *welcher* is used as a variant of *der* in more careful style, though it is also found in some regional variants in more extensive usage. What is more colloquial, or more general in the Germanic languages (*som*, *der*, *that*) is more formal in SC (*što₂*), and the other way round — the "interrogative" form is the most general (at least in standard SC usage).

In spite of the general applicability of S *som*, it is restricted in usage by some syntactic rules: i. it cannot occur in the genitive, ii. it cannot follow prepositions, iii. it cannot function as noun determiner, and iv. it cannot refer to other than substantial antecedents. These restrictions will be discussed, as well as the conditions under which they apply, and other strategies that can be used instead of *som* as R. Compa-

ri-son will be made with the other three languages, since differences of this kind are weak places in a foreign learner's usage and points of interference (see Hammarberg & Viberg 1977: 15 f).

2.1. If a genitive modifier is relativized *som* cannot be applied as an R since it does not inflect, so the following structures are used:

a) The R is the special genitive form *vars* which stands for the genitive singular or even plural in a not very careful style (Beckman, 1959, Nylund-Brodda & Holm 1977). In any case, the form is not common in spoken style, and the following example belongs to written varieties:

2) S Den man, *vars* hus nyligen brann.

b) The other inflected R which is applicable in the genitive, both singular and plural, is *vilkens/vilkets* — *vilkas*, but also only in written style:

3) S Den man, *vilkens* hus nyligen brann.

c) In spoken and everyday usage, the two v- Rs will be rejected for a construction with *som* e.g.

4) S Den man *som* huset brann för.

5) S Den man *som* ägde huset, *som* brann.

The two RCs introduced by *som* are acceptable in spoken usage.

On the ground of its lack of inflection the E *that* can be regarded as an equivalent of S *som*. The form *whose* is used for the genitive, and it is generally applicable for singular and plural, personal and non-personal, spoken and written usage.

6) E The man *whose* house was recently burnt down.

The two RCs in succession are also possible, but a distinction is made between personal (man) and non-personal (house) reference:

7) E The man *who* owned the house *which* was burnt down.

The R *that* is neutral and does not make the distinction, but the repetition of the same R may be less acceptable in careful style:

8) E The man that owned the house *that/which* was burnt down.

In G are all Rs inflected, as mentioned earlier, so there is no special form for the genitive:

9) G Der Mann *dessen* Haus brannte.

though in non-standard usage there may be other strategies applied (e. g. Der Mann *von welchem/von dem* das Haus gebrannt hat.)

In SC beside the inflected genitive of *koji* (kojega), or rather the possessive dative (kojemu/komu), the special possessive forms are more generally used, as in example 11) SC

10) SC Čovjek *kojemu* (? *kojega*) je kuća gorjela.

11) SC Čovjek *čija* je kuća gorjela.

But also the uninflected *što*₂ can be used, since it is followed by a resumptive pronoun in the possessive dative:

12) SC Čovjek *što mu* je kuća gorjela.

This strategy, however, belongs to a formal style.

Two RCs like in examples 5) S and 8) E are possible in both G and SC, but the structure has a somewhat looser cohesion than when expressed in one RC. Even looser cohesion is achieved when independent sentence structure is used (see also example 1/):

13) S Det är mannen. Hans hus brann.

14) E This is the man. His house was burnt down.

15) G Das ist der Mann. Sein Haus brannte.

16) SC To je taj čovjek. Njegova kuća je gorjela.

The cohesive link here is only pronominalized element introducing the second sentence and referring anaphorically to the antecedent in the first sentence.

2.2. Prepositional phrases as R cannot contain the uninflected forms. The equivalent structures are as follows:

a) In S *vilken/vilket* (or *vars* if the genitive is required) can be followed by a preposition:

17) S En verkstad, *till vilken* inga förkunskaper är nödvändiga, leds av Leif Peterson.

The same rule applies in E, where *who/which* are used.

18) E A workshop *for which* no previous knowledge is needed...

In G either *der* or *welcher* is used in the appropriate case form, and so is *koji* in SC. E.g.

19) G Eine Werkstatt *für die* (welche) kein Vorkenntnis notwendig ist...

20) SC Radionica *za koju* nije potrebno nikakvo predznanje...

b) In less formal styles S and E can "strand" the preposition, while only S *som* and E *that* or *who/which* introduces the RC. A preposition is "stranded" when it remains in the position it occupies in the source sentence:

21) S En verkstad... Inga förkunskaper är nödvändiga *till verkstaden*. ———
RC En verkstad *som* inga förkunskaper är nödvändiga *till*...

22) E A workshop *which/that* no previous knowledge is needed *for*...

The difference between S and E is that E can strand the preposition both with the *wh-* R and with *that*, while in S stranding is restricted to *som*. There is one other difference between otherwise similar S and E strategies, i.e. the E *wh-* relativizers can be used in both non-restrictive (appositive) as well as in restrictive (obligatory) RCs, whereas *that* may be used only in the latter type. The S *som* is not restricted in that way.

23) E *My uncle Sam, *that* lives in America.

means that there is only one person who is my uncle Sam, the RC only adds some information about him and does not restrict the reference among several persons as in the following example, where only one of my uncles is referred to

24) E My uncle *that* lives in America.

It is interesting that in G, where cases of preposition stranding are not unknown (e. g. in compounds: Es ist *vorgeschrieben* vs. Er schreibt es *vor*) there is no stranding in RC, just as in SC where no such strategy exists at all:

25) G *Eine Werkstatt *die* keine Vorkenntniss ist notwendig *für*...

In SC nevertheless, uninflected *što*₂ can be used with the preposition preceding the resumptive pronoun. There are two possible positions, i.e. before or after the verb, that the prepositional phrase can occupy:

26) SC Radionica *što* nikakvo predznanje *za nju* nije potrebno (*za nju*).

This is a more formal structure than the prepositional phrase with *koji* in which SC differs from S and E, where the stranded structures are more colloquial.

There is yet another strategy applying to the relativization of prepositional phrases. That is the application of relative adverbs instead of a prepositional phrase with other Rs. This strategy is available in all four languages. S shows a distinction from the other languages in using adverbs from a different (demonstrative) set, as already mentioned.

27) S Nästa "växthus" har i takfönstren bilder av den storm *där* (i vilken) de möttes.

28) E The next "glass house" in its roof window pictures of the storm *where* (in which) they met.

29) G Das nächste "Gewächshaus" hat in dem Dachfenster Bilder von dem Sturm *wo* (in dem) sie einander trafen.

30) SC Idući "staklenik" ima u prozoru na krovu slike oluje *gdje* (u kojoj) su se sreli.

c) In S and E the style shifts further in the direction of informality if the R is "deleted" leaving only the stranded preposition:

31) S En verkstad inga förkunskaper är nödvändiga *till*...

32) E A workshop no previous knowledge is needed *for*...

In both languages, however, this is possible only in restrictive RCs, when Rs can be left out even if no preposition occurs. In modern standard usage this strategy is not admitted if the R functions as the subject of the RC.

33) S Den boken du gav mig är på bordet.

34) E The book you gave me is on the table.

In G and SC such sentences are not possible at all. The only constructions without a link are two independent sentences:

35) G Das buch ist am Tisch. Du hast mir das Buch gegeben.

36) SC Knjiga je na stolu. Ti si mi dao tu knjigu.

2.3. A further restriction on the use of *som*, and also *that*, is when it serves as modifier to a noun. This noun refers to the antecedent in the main clause, and is often synonymous with it. It can be preceded by an R of the "interrogative" set. This structure occurs only in very formal styles, e. g.

37) S Sverige slöt sig 1855 till England och Frankrike *vilka stater* då voro Rysslands fiender.

38) E Sweden joined England and France in 1855, *which states* were at that time Russia's enemies.

39) G Schweden schloss sich in 1955 England und Frankreich an, *welche Staaten* damals Russlands Feinde waren.

- 40) SC Švedska se 1855 priključila Engleskoj i Francuskoj, *koje su države* tada bile neprijatelji Rusije.

2.4. With antecedents other than nominal, i.e. when the R refers to the entire main clause or to its predicate, there are particular constraints regarding the R. In the first place only the "interrogative" set is applicable, and in the second, only neuter, non-personal forms. In S and E they are *vilket* and *which* respectively, in G and SC the neuter and non-personal *was* and *što*, respectively. *It is important for a learner to note that the last two languages do not use the direct equivalents of the S and E R, i.e. welcher/der and koji, but direct equivalents of the S vad and E what.* This fact is cause of one of the most frequent errors in some learners' usage, e.g.

- 41) S Fläskfilet med en gräddig mild sås, sardellkryddad
vilket/vad gör den salt.

- 42) E Pork steak with a mild creamy sauce, topped with anchovies, *which/what* makes it salty...

The non-substantival antecedent is gender indefinite so a neuter/non personal form is in order, but equivalents may differ, so:

- 43) G Schweinsfilet mit einer rahmigen milden Sauce, bestreut mit Sardellen,
das/was sie salzig macht.

- 44) SC Svinjski odrezak s blagim umakom od vrhnja, posutim sardelicama,
koje/što ga čini slanim.

2.5. Some types of antecedent require particular Rs. Pronominal antecedents (e. g. demonstratives and indefinites) as well as superlatives admit in S only *som* as an R.

- 45) S *Den som* inte hunnit stanna upp...

- 46) S *Da måste någon som* var djärv smyga in...

- 47) S Jag köpte *den bästa som* fanns.

In E restrictions are different with demonstrative and indefinite pronouns, and the distinction between personal and non-personal reference is important. Thus:

- 48) E *Those who/that* do not reach it stand up...

- 49) E *That which/that* you did not understand was Chinese.

- 50) E Then had *someone who* was bold to sneak in...

- 51) E This is *something that* is called stranding...

As can be seen from the above examples demonstratives do not admit *that*, which is preferred with the indefinites, though *which* is possible:

- 52) E ?This is *something which* is called stranding.

Personal reference is expressed by *who* only. Superlatives however, regardless of the kind of reference are relativized with *that*:

- 53) E I bought *the best that* was to be found.

- 54) E He is *the best man that/*who* I have met.

In G and SC the distinction between personal and non-personal reference is important too. Whereas in G the general *der* is used for personal reference with pronominal and superlative antecedents; *was* is used for non-personal reference. In SC the

Rs *tko* and *što₁* refer to personal and non-personal antecedents respectively.

55) G Dann musste *jemand der* Mut hatte hineinschleichen.

56) G Es ist *etwas was* "stranding" heisst.

57) SC Onda se morao *netko tko* je hrabar ušuljati...

58) SC To je nešto što se zove "stranding".

Superlative antecedents in SC can also be relativized by *što₂* with a resumptive pronoun, though this strategy does not apply to pronominal antecedents. E. g.

59) SC Kupio sam *najboljeg što* sam *ga* mogao naći.

(I bought the best_{masc} that I could find him).

With demonstrative pronouns as antecedents in SC also the general R *koji* can be used. The distinction between *onaj tko* and *onaj koji* is between general and particular reference, i.e. *everyone who* (whoever) and *the one who* (he who).

2.6. The prominal antecedent sometimes merges with the R, which is then used as a "free" or antecedentless R. There are similarities of structure in all the four languages examined. The Rs are the formal direct equivalents S *vad* E *what* G *was* and SC *što₁*. E. g.

60) S Deras lekar strys av *det som* visas på TV.

→ Deras lekar strys av *vad (som)* visas på TV.

61) E Their games are influenced by *what* they see on TV

62) G Ihre Spiele sind beeinflusst von *was* sie im Fernsehen sehn.

63) SC Igre im se povode *za onim što* vide na TV.

Note that in SC the pronominal antecedent remains after a preposition. In a different structure it is elided:

64) SC Imitiraju *što* vide na TV.

(They immitate what they see on TV).

This kind of R is frequently found in proverbial texts, e.g.

65) S *Vad* du gör, gör snart.

66) E *What* you do, do quickly.

67) G *Was* du machst, mach schnell.

68) SC *Što* radiš, radi brzo.

These sentences are paraphrasable by sentences containing such pronominals as *det* or *allt*.

69) S *det som* du gör — *allt vad* du gör

70) E *that which* you do — *all that* you do

71) G *das was* du machst — *alles was* du machst

72) SC *ono što* radiš — *sve što* radiš

It is interesting to note here, that whereas G and SC use equivalent Rs with the demonstrative pronoun, S and E have different strategies. With the pronominal "all", only E differs from the other three languages. Errors in learner's usage that can (and do) occur is of the following type:

73) S **det vilket/vad* du gör — **allt som* du gör

74) E **that that/what* you do — **all what* you do

75) G **das das* du machst — **alles das* du machst

76) SC **ono koje radiš — *sve koje radiš*

A unique case in the present considerations is the S optional double relativizer in example 60)S, i.e. *vad som*. It resembles Middle English relativizers of the type: *which that, whan that*. The function of the second R is to disambiguate the "interrogative" linking word and mark it as R.

3. A special function of the RC construction is emphasis. It is achieved by a strategy known as "clefting", but also by RCs with demonstrative pronouns as antecedents, and by RCs with resumed antecedent as discussed in 2.3. The unemphatic statement:

77) S *Sven har gjort det.*

receives emphasis by "clefting", i.e. a "dummy" pronominalization of the subject which becomes part of the nominal predicate of the main clause, the original predicate being expressed in the adjoined RC:

78) E *Det är Sven, som har gjort det.*

and also in the other languages:

79) Ā *It is Sven who did it.*

80) G *Es ist Sven der es getan hat.*

81) SC *?To je Sven koji je to učinio.*

The SC sentence can be heard in colloquial usage, probably under the influence of other languages. It is not quite natural though. The more natural emphatic structure would involve an RC with a pronominal antecedent, embedded in the main clause:

82) SC *Onaj koji je to učinio bio je Sven.*

83) G *Der(jenige) der es getan hat war Sven.*

84) E *The one who did it was Sven.*

85) S *Den som har gjort det är Sven.*

(*Den är Sven — main clause*

som har gjort det — embedded RC)

This structure is even more emphatic than the "cleft" sentence. The continuum of emphasis seems to run from sentences like the above examples, over "cleft" sentences, RCs with resumed antecedents, to RCs with Rs, and RCs with the elision of R, and further to various other structures ("contracted" RCs, e.g. *They left us something /which was/ good.*).

4. The very limited aim of the present study was to draw attention to the great structural similarities between various languages on the one hand and important differences on the other. It can be noticed that the greatest similarities can be found between the S and E RC formation strategies though there are not only stylistic but also structural differences that may cause interference in a learner's usage. Likewise, though generally much more different than any of the Germanic languages, SC shows considerable agreement in RC formation, particularly with respect to choice of R, with G.

The S strategies may seem simplest, yet there are rules that do not exist in G and SC, and there are even rules in which E disagrees with S. Moreover rules from one

language tend to interfere in the usage of the other in a learner's performance, therefore both systems ought to be considered in language instruction.

Another aspect, which would be worth pursuing more extensively, is the difference in the pragmatic value of the various strategies in contrastive studies. Useful in language instruction would also be to compare various syntactic means of expressing the same message, and evaluating their contextual and situational appropriateness.

As a by-product it is interesting to observe the convergences and divergences among languages, due to contact or some universal trends in interaction with the particular language structures.

REFERENCES

- Beckman, N. 1959. *Svensk språklära*. Stockholm.
- Björkhagen, O. 1962. *Modern Swedish Grammar*. Stockholm.
- Halliday, M. A. K., R. Hasan 1977. *Cohesion in English*. Longman: London.
- Helbig, G., J. Buscha 1977. *Deutsche Grammatik*. VEB Verlag Enzyklopädie: Leipzig.
- Katičić, R. 1986. *Sintaksa hrvatskog književnog jezika*. Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti: Zagreb.
- Lindberg, E. 1976. *Beskrivande svensk grammatik*. Lund.
- Maček, D. 1975. Relatives in English and Their in Serbo-Croatian. *Studies* 6, 26—62. The Yugoslav Serbo-Croatian — English Contrastive Studies Project (YSCESCP): Zagreb.
- Maček, D. 1985. A Contrastive Outline of Relativization in English and Serbo-Croatian. In R. Filipović (ed.) *Chapters in Serbo-Croatian English Contrastive Grammar*, 423—452. YSCESCP: Zagreb.
- Maček, D. 1986. *Relativization in English and Serbo-Croatian*. YSCESCP New Studies 3.: Zagreb.
- Nyland-Brodde, E., B. Holm 1975. *Deskriptiv svensk grammatik*. Trelleborg.
- Peranteau, Levi, Phares (eds.) 1972. *The Chicago Which Hunt, Papers from the Relative Clause Festival*. The Chicago Linguistic Society: Chicago.
- Quirk, R. 1968. Relative Clauses in Educated Spoken English. *English Studies* 38 no. 3, 97—109. London.
- Thorell, O. 1977. *Svensk grammatik*. Stockholm.
- van der Auwera, J., D. Kučanda 1985. Pronoun or conjunction — the Serbo-Croatian invariant relativizer što. *Linguistics* 23, 917—962.
- van Dijk, T. A. 1977. *Text and Context*. Explorations in the Semantics and Pragmatics of Discourse. Longman: London.
- Viberg, A., K. Ballardini, S. Stjärnlöf 1988. *Svensk grammatik*. Stockholm.

Sažetak

RELATIVIZACIJA U ŠVEDSKOM JEZIKU Neki kontrastivni aspekti

Relativizacija kao sintaktička i pragmatička strategija promatra se u švedskom, engleskom, njemačkom i hrvatskom ili srpskom jeziku. Pažnja je usredotočena na vezivne riječi u funkciji relativizatora. Uspoređuje se njihova etimologija, pravila i ograničenja upotrebe, te čestota i stilistička vrijednost pojedinih relativizatora u gore navedenim jezicima.

THE SOCIAL STRUCTURE OF THE SOUTH-EAST EUROPEAN SOCIETIES IN THE MIDDLE AGES — A LINGUISTIC VIEW

INTRODUCTION

The purpose of this paper is to review several terms spread over a quite large area in South-East Europe. The starting point of our investigation is the Romanian language understood as inheriting an important Thracian vocabulary, specifically referring to the social and political structure of the Early Middle Ages. The terms discussed are not exclusively Romanian. In fact, they reflect — roughly speaking — the ancient extension of the Thracian speakers, i.e. the present-day territories of Romania, Bulgaria, Soviet Moldavia and parts of South- and South-West Ukraine, Slovakia, Hungary and Yugoslavia.

Speaking of the certain amount of Thracian words transmitted till modern times 'via Romanian' we must of course understand 'via Late-Latin/Proto-Romanian' in still confuse times when linguistic and cultural changes diffused without control. It was an age of fundamental changes but not without solid links with the previous cultural achievements. It is by no means our intention to over-estimate the importance of the Late-Latin/Proto-Romanian elements in South-East Europe, more or less affected by the Thracian substratum, but to point out that the only plausible manner of explaining these forms is to assume — even if only as a 'hypothesis of first-stage investigation' — a substratum influence quite homogeneous in its phonetic changes and, generally, in its linguistic phenomena.

We shall therefore focus on the following forms in Romanian together with their parallels in other neighbouring idioms: (1) *ban*¹ 'overlord, master' and *ban*² 'money, coin'; (2) *cioban*¹ 'recipient, pot' and *cioban*² 'shepherd'; (3) *giupîn* /*ġupin*/, later *jupîn* 'master' (cf. *ban*¹); (4) *stăpîn* 'master'. At a first sight, all these forms witness a common component: *-ban*, *-pan* > *-pîn*, with the probable meaning 'master, leader'. Does this reflect a real old heritage or are we victims of an illusion? Or, otherwise put, do all these forms reflect a common origin, form one language

¹ The same Mongolian-Turkic form *bojan* was sometimes invoked in explaining another confuse term: Rom. *boiér*, S.-Cr. *bòljarin*, pl. *boljári*, Hung. *bo(j)ér*, Russ. *bojarin*, etc. As we tried to prove in *Byzantion*, Ms. these Balkanic forms should be explained from the old Romanian form *boiér* with two meanings: (1) herdsman, and (2) cattle-owner, hence 'rich, boyar'. This family should be therefore considered Late Latin/Proto-Romanian derived from *bos*, hence *bouarius* 'cattle-shepherd', Rom. *bou*, pl. *boi* 'ox', hence *bouar* 'herdsman' and *boiér*, with its two meanings.

² Gr. *ῥεπος* 'pot, recipient' as well as *ῥεδης* 'orifice' are derived from *ῥεβω* 'to spread out, to flow', cf. Chantraine 1968—1980: 316 and Frisk 1960. On another hand, Rom. *ciubar*, Czech. *džber*, Germ. *Zuber* are — of course — of Indo-European origin and to be discussed in the same context as *cioban* 'pot' (see the main text).

spoken in South-East Europe? How shall we explain the large diffusion of some of these terms?

Before giving a coherent answer it is imperious to reconsider these very forms.

(1) *Ban*. 'Overlord, master' and 'money, coin'.

The word was generally analyzed separately for these two meanings, as follows:

1.1. The sense 'overlord, master' has been interpreted as:

(a) Slavic heritage, now accepted by several scholars (Cihac 1870—1879, II: 8; Macrea 1958: 66; Rosetti 1978: 297, 431). This hypothesis was supported by the fact that similar forms are witnessed in Serbo-Croatian, Bulgarian and Hungarian (*ban*, *bán*).

(b) A version of the previous hypothesis is that in Romanian the word should be explained as a Hungarian influence (Tiktin 1903—1916: 152; DA I: 471; Iorga 1905, I: 135; Șăineanu 1929: 52; Cioranescu 1960 ff.: 64, with hesitations; Tamás 1967: 90; Mihăilă 1974: 74).

(c) Slavic or Hungarian origin (Coteanu et al. 1975: 72). Such an undecided opinion was surely supported by the fact that in both Slavic and Hungarian the word is not satisfactorily explained. A very brief review of the etymological analysis from this 'non-Romanian' perspective is useful:

(a) For Miklosich the word is of Persian origin; from Persia it was transmitted into Europe by the Turks (Miklosich 1884, I: 11; 1886: 7; Matzenauer 1870: 103). It can be easily argued that such a hypothesis is feeble, as long as Turkish *ban* is a rare word. Besides, the Turkish influence was quite late and could not impose a term of social structure. On the other hand, Hung. *bán* is 'a governor at the frontier of Hungary' (Benkő et al. 1967); this detail is interesting but ignored, perhaps unvoluntarily.

(b) Berneker assumes that Slavic *ban* is of Mongolian origin, the original form being *bojan*, hence *ban* (Berneker 1908—1913: 42; Bezlaj 1976 ff.: 10).¹ But the phonetic changes are not explained and they are not at all easy to be accepted as such.

(c) It is sometimes hypothesized that Slavic *ban* is of Persian origin, transmitted to Europe by the Avars (Onions 1969: 72). The reference to Persian *ban* cannot be avoided but how to explain the 'route' of the word to Europe? Are the Avars (or, according to another version, the Turks) responsible for the spread of the word in South-East Europe?

We basically doubt such a hypothesis. But before giving an answer to this question it is useful to review some opinions regarding the homophone *ban*² 'money, coin'.

1.2. *Ban* 'money, coin' (in Romanian, as vivid form; also Polish and Bulgarian dialectally, obsolete).

(a) Isolatedly, some linguists speak of 'a Slavic element' (Cihac 1870—1879, II: 8). It is, of course, a difficult point, as long as the meaning 'money, coin' is not at all specifically Slavic, on the contrary. The distribution of this meaning clearly proves that a discussion regarding the ultimate origin of this semantic field cannot start from Polish or Bulgarian.

(b) One of the most interesting explanations of this word was given a century ago: "*Ban* is the coin of the *Ban* /see first meaning discussed above/ just as the Italians call the coin of duke *ducato* and the English call the coin of the Sovereign *sovereign*" (Hasdeu 1887—1898: 2448). This explanation has been accepted by many other linguists (Tiktin 1903—1916: 151; Șăineanu 1929: 52; Macrea 1985: 66). A version of this hypothesis is that the Romanian word is equally of Hungarian origin, an opinion much advocated by Hungarian linguists (Tamás 1967: 91; accepted, without arguments, in Rosetti 1986: 384). The word under consideration cannot by any means be of Hungarian origin for the simple reason that this meaning is absent in Hungarian (dialectal Transylvanian forms are not relevant because they may be — and are — under the Romanian influence).

(c) A particularly interesting and very original explanation, almost forgotten, is exposed by S. Pușcariu (DA I: 472; Pușcariu 1923) who considers that Rom. *ban* 'money, coin' should be explained together with Arumanian (Macedo-Romanian) verb *a bădă* 'to live' (cf. Papahagi 1974: 191) as a heritage from a pre-Roman (i.e. Thracian) form **bann-* 'life — cattle — money', following the same change of meaning like Latin *pecus* 'herd' — *pecunia* 'money'.

According to this theory, there is no connection between the meanings 'overlord, master' and 'money', the similitude being therefore a result of hazard, in change the antiquity of the word becomes considerable, assumed of Thracian origin. It is what the author believes, but from completely other reasons and with other arguments (see below). It should be now observed that the Thracian reconstructed form **bann-* is completely unfounded nor is it supported by the testimonies in the Greek and Latin writers (cf. Dečev 1957).

(d) Finally, some scholars simply consider that the word is obscure (Cioranescu 1960 ff.: 65; Coteanu et al. 1975: 72). In the given circumstances this undoubtedly is a correct position.

1.3. It is our hypothesis that we can explain fairly well both the meaning

'overlord, master' and 'money, coin' in a wholesome way. Before referring to other forms, we hypothesize that the word really is of Thracian origin — as Pușcariu brilliantly observed — from a reconstructed form **bān-* assumed akin to Persian *bān* 'master', also 'house' (Horn 1893: 40), and *pān* (*p/b* as an old Indo-European alternation, already analyzed by Benveniste 1962: 168 in the case of the root **péH₃* > **pō-* 'to drink'). The Indo-European root of these forms is quite clear: on the one hand **pā-* 'to protect, to feed', on the other hand **pōi-* 'to protect the cattle, to graze'. These two roots are separately analyzed by Pokorny (1959: 782, 839), also separately but noting their probable initial kinship in Morris et al. 1979: 1532, 1535.

Secondly, the meaning 'coin, money' of *ban* seems to have cognate parallels in Old Indian: *paṇaḥ* 'a kind of coin' (Mayrhofer 1953, II: 196), *paṇ* 'to honour, buy, negotiate', *paṇa* 'to play for winning; coin; house' (Monier 1976: 580).

Are these similarities simple hazard? They might be, though it is difficult to think so. In this perspective, it would be perhaps useful to revert to Hasdeu's opinion that 'the *ban* is the coin issued under the authority of a *Ban*', observing that the parallel 'lord, master' — 'coin' seems to be much older than Hasdeu thought, perhaps preserving a sense developed in the satem area. We suggest therefore to consider the double meaning of *ban* not as result of simple hazard but the preservation of very old parallel of sense 'overlord, master' — 'coin' (a third one 'house' is also witnessed by Old Indian and Persian). It is not the purpose of this paper to consider the beginnings of trade and coinage, but to draw attention on some interesting aspects.

Summarizing the data available so far, it can be surmised that the Thracians has a form **bān* 'master, overlord' and, very probably, a parallel form **bān* 'money, coin'. Further facts should substantiate this hypothesis.

(2) *Cioban* /čoban/ 'recipient, pot' and 'shepherd'. (Meaning 'shepherd' spread over a large area in SE Europe).

As in the case discussed above, where the parallel 'master, lord' — 'coin' occurred, in this case another parallel awaits a proper consideration. The forms to start with are:

Rom. *cioban* /čobán/; common sense: 'shepherd', but also 'wooden pot, recipient' (Transylvania);

Hung. *csobány* 'wooden pot', also *csobán(y)* 'shepherd';

Old Czech *čbán*, mod *džbán* 'wooden pot'.

As we know, these reciprocally significant forms have never been considered together as an etymologically compact group, probably because they require complex investigations and, perhaps much more important, to abandon the deeply rooted preconceived idea that *cioban*, *čoban* 'shepherd' is a Turkish influence. The facts are, in our opinion, simple enough and do not require special devices of investigation. Anyway, a brief review of the topic is necessary.

In what concerns the Romanian forms, it was generally assumed that *cioban* 'pot' is a Hungarian influence (DA II: 435), the Hungarian word being, in its turn, borrowed from Slovak with the specific phenomenon of svarabhakti: Slovak *čbán* > Hung. *csobány* (Benkő et al. 1967: 545), with the observation that "probably there is no connection between *csobán* 'shepherd' and *csobán(y)* 'pot'" (id.), yet without any further attempt in explaining this strange similitude, be it a result of hazard or not.

On the other hand, the situation of the Slavic terms is equally obscure to the Slavists. The situation could be summarized thus:

(a) For Miklosich there should be a similitude of some terms like the already quoted Romanian and Hungarian forms, plus Rom. *zbancă* 'a recipient', Lithuanian *izbonas*, *zbonas*, *uzbonas*. This similitude is striking, yet *zbancă* may be considered a deformation of the Czech and Slovak *džbán* (how?), the situation — as a whole — remaining as confuse as before (Miklosich 1886: 37).

(b) For Berneker, the Slavic word is 'dunkel' (Berneker 1908—1913: 165).

(c) Referring to the Baltic forms, a Polish or White-Russian origin is suggested (Pol. *dzban*, *zban*, WRuss. *žban*), which is very probable but is no solution to the problem as a whole (Fraenkel 1955—1965: 188).

(d) V. Machek reconstructs an Old Slavonic form **čōvanъ* /?!/ and even a common Slavic *čōbanъ* /???!/, approaching the forms to Greek *ῥανος* (Machek 1971: 138). Though the Czech scholar makes a bold attempt in explaining these facts and suggests a radical solution (the common Slavic origin) his hypothesis is feeble and completely unfounded, including the approach to *džber* 'a recipient', Rom. *ciubăr* /čúbăr/, German *Zuber*, which are considered 'pra-evropský' (pre-Indo-European?).²

The facts could be therefore summarized thus:

(I) In Hungarian both *csobán* 'pot' and *csobán(y)* 'shepherd' are borrowings; the topic cannot be therefore solved starting from this point.

(II) The bizar parallel 'pot, recipient'/'shepherd' is preserved only in Romanian and Hungarian, but as long as the latter cannot be the lending idiom, it is feasible that some brighter perspectives may arise referring to the Romanian forms.

These preliminary conclusions are, in our opinion, obvious and generally not contradicting the suggestions presented by some prominent scholars. It should be also observed that a sense of borrowing of the type Slovak > Hungarian > Romanian is hardly conceivable. Furthermore, it is observable that the Slavic forms represent

an assimilation (autochthonization) of a foreign word heard *čoban or *čuban (čuban in Macedo-Rom., cf. Flora 1985: 89).

These observations will be reconsidered after reviewing the situation of the homophone *cioban* 'shepherd' in Romanian. First of all it is to observe that many other synonyms are used, e.g.:

- (1) *păcurar* — Lat. *pecurarius*, from *pecus*;
- (2) *păstor* — Lat. *pastor*, akin to *pasco*, *pascere*;
- (3) *oier*, derived from *oaie*, pl. *oi* — Lat. *ovis*;
- (4) *mocan* — unknown origin, very probably old arhaic autochthonous term;
- (5) *baci* — unexplained (further discussions in the sense of a pre-Indo-European relic in *Byzantion*, ms);

(6) *cioban* — considered, in general, as a Turkish influence (Cihac 1870—1879, II.: 565; Tiktin 1903—1916: 354, 'balkanisches Wort'; Löbel 1894: 32; Șăineanu 1900, II: 128; 1929: 130; Pușcariu et al. 1916 ff., II: 435, with the precious observation that the word occurs rarely in Macedo-Romanian; Pușcariu 1976: 313, 347; Macrea et al. 1958: 145; Cioranescu 1960 ff.: 185; Coteanu et al. 1975: 151).

This rich synonymy in Romanian, unique perhaps in Europe, is not a simple hazard but reflects the importance of this activity among the Romanians. If so, a serious question arises: why should have the Romanians borrowed a Turkish word for denoting an activity in which they were perfect specialists all over the Balkans (the word *Vlach* is often synonymous with 'shepherd') and for which their own language offered and offers many other equivalents? Did the Romanians like the Turkish word so much that they simply wanted *un de plus*? It seems that this aspect passed ignored by all those who studied this topic, though it appears to us of the highest importance. But not only the synonymic aspect has been ignored, but also the historical facts: could the late Ottoman influence impose such a word which belongs to the basic vocabulary? And, important as well, how should we explain the sense 'pot, recipient'?

Among all these hypotheses — unacceptable as we can see — one remarkable exception: B. P. Hasdeu, who firstly assumed a pre-Roman, Thracian origin of the word akin to Avestan *fšu-bān* 'herdsman' (Hasdeu 1973, II: 95—141; the study had been initially published in 1874). He later abandoned this brilliant hypothesis replacing it by an opinion suggesting a rather Tartar origin (Hasdeu 1887—1898: 2298). It is no better solution, but it reflects his preoccupation of finding a plausible explanation, realizing that the Turkish (Ottoman) influence is impossible.

The facts can be therefore summarized as follows:

- (a) Rom. *cioban* 'shepherd' is surely non-Turkish;
- (b) Rom. *cioban* should be explained in its double meaning: 'pot, recipient' and 'shepherd'.

If this is correctly understood, the problem is theoretically solved, the real difficulty consisting in finding the primitive connection between the two spheres of meaning, which is:

— 'shepherd' understood as PROTECTOR of livestock;

— 'recipient' understood as PROTECTOR of liquids,

both derived from a primitive root meaning 'to cover, to protect', hence 'to graze, to contain'. Given the correspondences already observed between the Balkanic terms and Persian, it is understandable that we must look for a primitive root in the Indo-European heritage, where two roots could be considered:

(a) IE **kadh-* 'to cover, to protect', preserved in forms like

(1) helmet, hat: Lat. *cassis* (**kadh-tis*), OHG *huot*, etc.

(2) care, defence: OHD *huota* Germ. *Hut*, f.

(3) to graze, shepherd: MHG *hüeten*, OHG *huotan*, *huoten* Germ. *Hüter* 'shepherd', *behüten* 'to graze'.

(Forms in Pokorny 1959: 516; Morris et al. 1979: 1520).

(b) IE **(s)keu-* 'to cover', in forms like

(1) roof, protection, cover: OInd. *ku-kūla* 'a pod', *pāmsu-kūla* 'priest garment', Arm. *çi w* 'roof, shelter';

(2) room, house: Arm. *xuç* 'room', Oir. *cūl* 'shelter';

(3) genitals: Latvian *kūja*, Gr. *κόσδος* 'female genitalia', Cymric *cwd* 'Hodensack';

(4) pot, recipient: OInd. *kōśa*, *kuśapa-*, *kuśayā-*;

(Pokorny 1959: 951; Morris et al. 1979: 1540).

It is clear now that Rom. *cioban* /čoban/ together with its Persian correspondent forms *čuban*, *čoban*, *šupan*, which are for long known as the origin of the Turkish word *çoban* 'shepherd' must be explained as a compound with the first part IE **(s)keu-* 'to cover, to protect' and the second part *bān* analyzed above, with the expected treatment of IE group **keu-* to *č* in Persian and Thracian; from the latter language the word spread throughout the Balkans where it surely is much older than its Turkish equivalent of Persian origin³.

The Turkish origin of the Balkanic term '*čoban*' should be considered obviously impossible. The confusion was produced by the similar forms existing from Persia to South-East Europe. But this cannot confuse us and lead to an erroneous analysis⁴. It should be equally reminded that Turkish *çoban* is a bookish word (Red-

³ The difficult and much disputed aspects connected to the Thracian phonetic changes cannot be discussed here. It should be anyway observed that an evolution IE **(s)keu-* 'to cover' > Thr. *č*, Pers. *č*, Slavic *č* / *c* / *ts* / is normal.

⁴ Persian words in the neighbouring languages are considered by Deeters (in Deeters, Solta and Inglishian 1963: 34), where Rom. *cioban* is viewed rather as a related term to Persian than a Turkish influence. On the other hand, a root **šp-*, **šup-*, **šw-*, **šuw-* was suggested for the Persian word (Horn 1893: 171). This hypothesis is hardly acceptable.

house 129, 258, 262) another detail proving that the Balkanic words cannot be derived from Turkish but, quite precisely, from Thracian, like all the other forms considered in this paper. This will be clearer if referring to other examples.

(3) *Cioban*, *čoban* 'shepherd' and *giupîn*, *ğupan*, *jupîn*, *župan* 'master, lord'. The following solutions were offered in explaining the origin of the word:

(a) In Romanian it is assumed that the term is of Slavic origin (Cihac 1870—1879, II: 161; Tiktin 1903—1916: 880; Dragomir 1921: 147, 165; Șăineanu 1929: 351; Rosetti 1978: 318, 344), though is sometimes pointed out that the oldest Romanian form witnesses the phonetic structure with *g*: *giupîn* /*ğupîn*/, which is a 'difficult' detail, showing that this form is older than that with *ž* /*j*, in Romanian. It was suggested that this detail would witness 'an immediate borrowing from the Slavs' (Skok 1936: 34; Popovič 1960: 609; Mihăilă 1971: 360). But the hypothesis of an 'immediate borrowing' does not clarify the problem in its complexity.

(b) For other linguists the origin of the word is unknown (Giuglea 1922: 361; Pușcariu 1976: 256; Cioranescu 1960 ff.: 458; Coteanu et al. 1975: 482). This undoubtedly is a correct interpretation of the available data but still does not solve the topic.

(c) Even a Latin origin was once suggested, namely a Late Latin form **giupanus* < Gr. *gypē* + *-ānus* (Giuglea 1923: 604; reconsidered in Diculescu 1927). The hypothesis is obviously impossible, but is interesting by showing that some linguists somewhat felt the necessity for another explanation.⁵

In our opinion, Rom. *giupîn* and Slavic *župan* should anyway be discussed closely connected with *cioban*, *čoban*, as long as the two groups show a similar composition: *čo-*, *ču-* as compared to *ğu-* (The Romanian phonetism is surely the oldest) or *žu-* in the Slavic area also later in Romanian, in the latter case the phonetic evolution being explainable either as a normal change from *ğ* /spelled *gi*/ to *ž* /spelled *j*/ (following the same phonetic rules like the Latin elements, e.g. Lat. *jocus* > **ğocu* > *joc*, cf. It. *giuoco*) or a Slavic influence supported (and supporting) the normal internal evolution. This is a secondary aspect, a definite answer being possible after a general consideration of the forms.

The context in which these words are discussed leads to the reconstruction of a Thracian prototype **ğupân-*, possibly also **ğup ān-*, if we accept the idea that Thracian had a neutral phoneme /*ə*/. As compared with the previously discussed form

⁵ It is not useless to note — no matter the ultimate etymon may be — that the Czech-Polish form *pán*, *pan* 'master, gentleman' is also derived from *župan*. The phonetic changes took place in the Czech-Slovak area and can be reconstructed like *župan* > **špán* > *pán* by compensatory lengthening of the vowel for the loss of *u* (Brückner 1970: 393). Machek's explanation Czech *pán* from *župy pán* > *župan* is totally unconvincing, just like the alternative *župa* + *-anš* > **župan* (Machek 1971: 731).

**čoban-* (in Thracian) — developed later into modern forms like Rom. *cioban*, Alb. *çoban*, Hung. *csobán(y)*, etc. — it is quite clear that both forms support one another and should be anyway analyzed together. If our hypothesis is accepted, we face a quite interesting detail of Thracian (probably, more exactly, Late Thracian) phonetic alternance: **čo-bān*, **ču-bān-* as compared to **ǵu-pān-*, **ǵu-pə n-*, i.e. *č / ǵ* and *bān- / pān-*, *pə n-*. The author has no miraculous solution in explaining this particular phenomenon but facts are quite clear (see *infra*).

(4) *Stăpîn* 'a master', Slavic **stopanъ* 'id.'.

After the previous discussions, it has become hopefully clear that this word should be discussed in this context. But not always happened so:

(a) It is generally assumed that the word is of Slavic origin in Romanian (Cihac 1870—1879, II: 351; Tiktin 1903—1916: 1483; Săineanu 1920: 613; Rosetti 1978: 320; 1986: 287). Indeed similar parallels are present among Slavic speakers but is the word Slavic?

(b) A Latin origin was also suggested, from **stipanus* < *stips* 'a small coin' + *-ānus* (Giuglea 1923, reconsidered by Pușcariu 1976: 283). It is also the solution advocated for the previous case *giupîn* (*supra*).

(c) Latin origin as well but from *hospitanus* (Barić 1919: 93-4).

(d) Unknown origin (Coteanu et al. 1975: 189).

(e) Thracian origin from a prototype akin to German *Stab*, Sanskrit *sthap-āyami* (Philippide 1923—1928, II: 14; Pârvulescu 1974: 28; Ivănescu 1980: 254).

It is interesting enough to observe that only this word was tentatively explained as a Thracian heritage though — obviously enough — the other forms are also eloquent in this respect. This solution — firstly suggested by Philippide — is undoubtedly the only feasible. It is now reconsidered in the light of the data presented here. The closest parallels are in Sanskrit: *staphāti*, *sthāpana* 'to stay, to maintain', *sthāpin* 'image-maker', etc. (cf. Monier 1976: 1262). It is clear therefore that the first of the compound reflects IE **stā-* 'to be, to stay' (Pokorny 1959: 1004; Morris et al. 1979: 1542). The second part *-pîn* (in Romanian), *-pan* (among the Slavic speakers) clearly reflects the already analyzed form *-ban*, *-pan* 'master, lord, leader'.

(5) *Early attestations of the Thracian forms*

A decisive proof of our hypothesis would be the ancient witnesses, the written testimonies. As long as the Thracian did not write (at least according to present-day

knowledge) the situation seems desparate. Yet, there are precious Thracian words — mainly place-names and personal names — preserved in the Greek and Latin writers. Are these useful to our purpose? Surely yes, but before analyzing such Thracian forms in Greek or Latin spelling an important observation: Greek, like Latin, had no special graphic sign for a series of phonemes like *č*, *ǵ*, *ž*, *š* and others, specific — even inevitable — in a satem language like Thracian. If a Thracian word had such a specific phoneme, it is clear that the Greeks could not spell it correctly, deforming it more or less. Of course, the Greek (or Latin writers) cannot be blamed for this, as their purpose was not to offer a scientific notation of the words heard (such a notation would have been impossible anyway), neither could they foresee the extraordinary importance of their clumsy notations. They simply aimed at informing their co-nationals about an ethnic or geographic reality. If these preliminary observations are correctly understood, some Thracian forms in Greek or Latin spelling are of paramount importance to us.

Thus, the reconstructed Thracian word **ban-* and **pan-*, possibly also **p n-* is attested in some personal names ending in *-paneus*, *-παναεις*, *-παναις*, *-panes* (Devčev 1957: 42, with reference to the IE root **pā-* 'to graze', see supra). These forms should be discussed together with Illyrian *Panes* (Russu 1969: 231).

It is an interesting to observe that some *b*-forms (witnessing that the postulated *b/p* was real in Thracian) appear with the meaning 'fortress' (cf. the sense 'house' v. 'master' in Persian), e.g. place-name *Βάνες*, in Dacia mediterranea, also personal name *Βάντιον* (Devčev, 1957). The same meaning appears with *p*-spelling in *Πάνιον*, a city in Propontis, with the corresponding ethnicon *πανίτης*, if these forms are really Thracian, possibly also Scythian or 'Scythoid' (Zgusta 1964: 355).

Giupîn, for which we expect a Thracian prototype **ǵupān-*, also **ǵup a n-*, is abundantly attested in somewhat unexpected spellings like *Diuppaneus*, *Dio-panes*, *Διρπαναεις*, *Δορπαναεις*, *Δορπανας*, *Dorpaneus*, *Diurpaneus* (Devčev 1957: 141, 150; Russu 1967: 1047). The name is mainly known as that of a Dacian king *Duras-Diurpaneus* (in our hypothesis, a real pronunciation **Duras-ǵupan-*, see infra), mentioned to have reigned between the death of Burebista and the advent of Decebalus, i.e. first century A. D. It is for us obvious that the oscillations in spelling *diu-*, *dio-*, *dyr-*, *dor-*, etc. are but desperate attempts in noting a phoneme inexistent in Greek: *ǵ*.⁸ In this view, *r* in some these spellings does not reflect any actual sound /r/ but a pseudo-spelling. The word should have been pronounced **ǵupān*, **ǵup a n-*, as the parallels clearly show.

⁶ See also Alb. *banák* 'sheath', *băně*, *baněsě* 'dwelling' (cf. Pers. *bān* 'house'). The connection to Macedo-Romanian *a băna* 'to live', *bană* 'life, peace' is very obscure and, arguably, as a mere result of hazard (cf. Papahagi 1974: 191).

⁷ The opinion that Thracian personal names *Diuppanes*, *Diurpaneus*, etc. should be explained from IE **derep-* 'to see' (Russu 1967: 104) is of course impossible.

⁸ Further discussions and details in our *Byzantion*.

Cioban, *čoban*, with a reconstructed Thracian prototype **čoban-*, *čuban-* is identifiable in the form Κυβαίων / Κυβείων αγρος / Κώμη (Dečev 1957: 269), with the spelling *ky-* instead of *ču-*, *čo-*, for which Greek had no graphic equivalent.

Stăpîn, Sl. *stopanъ* seemingly has no witness in the Greek and Latin writers; yet the co-radical place-name Στένες is attested in the Thracian territory (Procopius, *De aedificiis* 4,4), for which cf. Rom. *stîna* 'sheepfold' with Balkanic parallels. The absence of this form in the Greek or Latin writers dealing with Thracian realities should not impede the correct understanding of the word as Thracian. It is interesting though that despite this detail, this was the only word — out of all analyzed in this paper — for which the Thracian origin has lately become accepted by several scholars. It should be anyway viewed in the light of the other parallels with the similar meaning 'master, leader'.

A similar situation connected to the approximative spelling of the Thracian words is found in the Mediaeval attestation of *giupîn/ ġupan/ župan*. In this respect a particular consideration should be given to an interesting testimony in an Avar text found in Sinnicolau-Mare (Romanian Banat, West Romania). This testimony is sometimes considered as the earliest witness in the Middle Ages of a term connected to the social and political structure of South-East Europe. It is true that the term was interpreted as an Avar influence, but this was in accordance with the largely spread conceptions concerning the Balkanic civilization (Machek 1971). Here is the text:

BOYHAA • ZOAPIAN • TECH • ΔΥΓΕΤΟΙΓΗ
BOYTAOYA • ZQAPIAN • TAΓΠΟΓΗ • TAΓΖΙΓΗ • TAICH

Buila zoapan tasi düğätugi

Butaul zoapan tayruyi içigi tasi

"Buila-župan made the cup, (this) cup

'which Butaul-župan ordered to be adapted for being hung".

This text was analyzed by J. Németh (1932) who assumed that the forms ZOA-PIAN and ZQAPIAN should be read **čaban*, so *Buta-ul čaban* would mean 'son of Bota/ from the breed of/ čaban', *Bujla-čaban* would mean 'Buila/ from the breed of/ čaban'. Németh is inclined to find a support of his hypothesis in Constantin Porphyrogenetos (*De adm. imp.* 37); in this view, the forms have nothing to do with Slavic *župan*.⁹

⁹ "ZO(Ω)APIAN hat also mit dem sl. *župan* nichts zu schaffen. Wir haben es hier mit einem türkischen Worte zu tun, wie auch alle übrigen Wörter der Inschrift türkisch sind. Wenn aber so ist, so können wir den Buchstaben 3 in ZO(Ω)APIAN nur als *dž*, *č* lesen, da der laut *z* im Türkischen im Anlaute nicht vorkommt". We agree with Németh that the original sound was *č* and/or *dž* but from other reasons and with other arguments.

Following our hypothesis, it is most probable that the forms ΖΟΑπΑΝ, ΖΟΑ-πΑΝ are nothing else than *gupan/ župan* as terms referring to the social and political structure of the newcomers. This changes fundamentally 'classical' conceptions which view early South-East European civilization as a result of important Oriental (Avar or Turkic in general) influences. In our view, the newcomers borrowed civilizational terms from the autochthonous inhabitants who anyway had more complex social organization. Indeed no Oriental influence can be postulated in either case of those analyzed in this paper.

DISCUSSION

The words analyzed in this paper represent an old Indo-European heritage transmitted until modern times via Thracian to the whole South-East area. We started our investigation from Romanian, considered here as reflecting conservative aspects of the Thracian substratum influence. The terms considered as Thracian fill an important gap in our knowledge regarding the social political structure of the Thracian society, a structure preserved later in the Middle Ages throughout the Balkans. The significant spread of the terms in modern times roughly corresponds to the territory inhabited by Thracians. Linguistically, the situation can be summarized thus:

(a) IE **pā-*, also **pōi-* 'to protect; to graze'

Thracian **bān-* 'overlord, master', also **-pān* (seemingly only in compounds)¹⁰.

Rom. *ban*, Hung. *bán* (undoubtedly a Romanian influence, not vice-versa), Serbo-Croatian *bàn* 'overlord' (a specific term of the political structure). Meaning 'coin' is seemingly derived from that of 'master, overlord', possibly at a very early time (late Proto-Indo-European preceding the expansion) as shown by the Old Indian forms (supra).¹¹

¹⁰ Once explained the origin and meaning of the Thracian form **bān, pān* (with its parallels) it is not useless to approach to the Greek name of the god *Pan*, unexplained so far satisfactorily (Chantraine 1968—1980: 855; Frisk 1960: 470). In our hypothesis, the name of the Greek god of shepherds simply means 'shepherd' as a heritage from the Indo-European vocabulary, eventually via Thracian, as the forms analyzed strongly indicate. But this is only a digression, yet useful to the topic as a whole.

¹¹ In a recent study concerning an ancient token system, precursor to numerals and writing (Denise Schmandt-Besserat, *Archaeology* 39, 6, Nov.-Dec., 32—39) we read that the Sumerians had two grain measures: (1) *ban*, equivalent to c. 1 liter, and (2) *bariga*, equivalent to c. 1 bushel. Should there be any connection between Sumerian *ban* and Thraco-Balkan **bān* 'money, coin' and 'overlord'? The similarity could be one of simple hazard and thus the problem is solved. But if the similarity reflects an old equivalent of exchange, can we assume an old borrowing from a non-Indo-European idiom into Proto-Indo-European? It is not the purpose of this paper to answer such a difficult question but this perspective might prove full of important consequences. For the time being we limit to showing that the terms analyzed are not Turkish (or Turkic) and this must become the fundament to further investigations, including the possibility of non-IE (possibly pre-IE) terms in Proto-Indo-European.

(b) IE **(s)keu-* 'to cover, to protect'

(1) Thracian **ču-bān-*, *čo-bān-* 'shepherd'; *ču-* forms seem the oldest reflecting the treatment IE **eu* — Thr. *ū* (further discussions and examples in our *Byzantion*, Ms.).

Rom. *cioban* 'shepherd' also 'recipient', a parallel witnessing an early development of the meaning 'to cover' — (1) 'to graze sheep, shepherd' and (2) 'cover, recipient'. Meaning recipient is preserved only in Hungarian and Czech/Slovak as an obvious Romanian influence. Meaning 'shepherd' preserved throughout the Balkans: Bulg. *čoban*, *čobanin*, S.-Cr. *čóban*, *čóbanin*, Alb. *çoban*, Mod. Gr. *τσοβάνας*; Turkish *çoban* should be regarded as a Persian influence. The Turkish word made the analysis difficult as many linguists were inclined to consider the South-East European words of Turkish origin. It is obvious that the Turks could not influence these languages as long as pastoralism was very developed in this area and could not be influenced in a way or another by the Turks or the Turkish language respectively.

(2) Thracian **ğu-pān-*, *ğu-pən-* 'a lord, master', reflected in Rom. *giupîn* /*ğupîn*/, later *jupîn*, also among Slavic speakers in the form *župan*.

(c) IE **stā-* 'to stay, to be'

Thracian **sta-pān-*, probably also **stā-pān-*, *stā-pən* 'master', with second element like in **ban*, **čoban-*, **ğupan-* and their modern preserved equivalents.

Rom. *stăpîn* 'master' and Slavic reconstructed form **stopanъ* (with the observation that the form is by no means proto-Slavic). Compound built up as *giupîn*, *jupîn*, *župan*.

In the light of the facts presented in this paper, we assume that both phonetic changes from Proto-Indo-European via Thracian till modern times and the semantic field do not allow to replace 'affinities' by 'borrowings from', e.g. from Turkish or another oriental language. Obviously enough, the words considered are not 'Oriental' or Slavic (in the sense of Proto-Slavic). The presence of these forms on a large area in South-East Europe is normal, reflecting a common cultural pattern (Thracian) and cultural diffusion.

An interesting question arises: if Romanian may be assumed as preserving a substratum influence how should we regard the forms in the Slavic languages? Are they 'Proto-Romanian' or 'late Thracian' terms? An answer to this question implies an answer to another important question: until when was Thracian spoken? Did the first Slavs still hear Thracian spoken? These are complex aspects which require complex investigations. These questions will not be answered here. We expect further

discussions to our paper and further consideration of the beginnings of early South-East European civilizations.

REFERENCES

- Barić, Henrik 1919. *Albano-rumänische Studien*. Sarajevo.
- Benkó, Loránd (ed.) 1967—1976. *A Magyar nyelv-történeti etimológiai szótára*, I—III, Budapest.
- Benveniste, Emile 1962. *Origines de la formation des noms indo-européens*. Paris.
- Berneker, Ernst 1908—1913. *Slavisches etymologisches Wörterbuch*, I (A—L). Heidelberg.
- Bezljaj, France 1976 ff. *Etimološki slovar slovenskega jezika*. Ljubljana.
- Brückner, Aleksander 1970: *Słownik etymologiczny języka polskiego*. Warszawa.
- Chantraine, Pierre 1968—1980. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Paris.
- Cihac, Alexandru de 1870—1879. *Dictionnaire d'étymologie daco-romane*, I—II. Frankfurt.
- Ciorănescu, Alejandro 1960 ff. *Diccionario etimológico rumano*. La Laguna.
- Coteanu, I., L. Seche, M. Seche (ed.) 1975. *Dicționarul explicativ al limbii române*. București.
- Dečev, Dimităr 1957. *Die thrakischen Sprachreste*. Wien.
- Deeters, G., G. R. Solta, V. Inglisian 1963. *Armenisch und kaukasische Sprachen*. Leiden-Köln: E. J. Brill.
- Diculescu, Constantin 1927. *Elemente vechi grecești în limba română*, "Dacoromania" IV: 394—516.
- Dragomir, Silviu 1921. *Cîteva urme ale organizatiei de stat slavo-române*, "Dacoromania" I: 147—161.
- Flora, Radu 1985. *Onomastique des V(a)laques balcaniques et celle des istroroumains actuels*. "Linguistica" (Ljubljana) XXV, 2: 81—93.
- Fraenkel, Ernst 1955—1965. *Litauisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg.
- Frisk, Hjalmar 1960. *Griechisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg.
- Giuglea, G. 1922: *Cuvinte si lucruri*. "Dacoromania" II: 327—400.
1923. *Crâmpeie de limba și viață străveche românească, Elemente autohtone (pre-romane), greco-latine, vechi-germanice*. "Dacoromania" III: 561—628.
- Hasdeu, B. P. 1887—1898. *Etymologicum magnum Romaniae*. București.
- 1973: *Scrieri istorice*, I—II, București.
- Horn, Paul 1893. *Grundriss der neupersischen Etymologie*. Strassburg.
- Iorga, Nicolae 1905. *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*, I—II. Gotha.
- Ivănescu, Gheorghe 1980. *Istoria limbii române*. Iași.
- Jinga, Victor 1980: *Moneda și aspectele ei contemporane*. Cluj-Napoca.
- Löbel, Theophil 1894. *Elemente turcești, arabești și persane în limba română*, Constantinopol & Leipzig: Otto Kiel & Franz Wagner.
- Macrea, D. (ed.) 1958. *Dicționarul limbii române moderne*. București.

- Machek, Václav 1971. *Etymologický slovník jazyka českého*. Praha.
- Matzenauer, A. 1870. *Cizí slova ve slovanských řečech*. Brno.
- Mayrhofer, M. 1953. *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*. Heidelberg.
- Meyer, Gustav 1891. *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*. Strassburg.
- Mihăilă, Gheorghe 1974. *Dictionar al limbii române vechi*. București.
- Miklosich, Franz 1884. *Die türkischen Elemente in den südost- und osteuropäischen Sprachen*, I—II. Wien.
1886. *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*. Wien.
- Monier-Williams, Sir Monier 1976. *A Sanskrit-English Dictionary*. Oxford (first ed.: 1899).
- Morris, William (ed.) 1979. *The American Heritage Dictionary of the English Language*. Boston: Houghton Mifflin.
- Németh, János 1932. *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent Miklós* (Sînnicolau Mare). Budapest-Leipzig.
- Onions, C. T. (ed.) 1969. *The Oxford Dictionary of English Etymology*. Oxford.
- Paliga, Sorin n.d. *Byzantion. Indo-european și pre-indo-european în relice de limbă*. Manuscript.
- Papahagi, Tache 1924. *Cercetări în Munții Apuseni*, "Grai și suflet" II: 22—88.
1974. *Dicționarul dialectului aromân*, 2nd ed. București.
- Părvulescu, Adrian 1974. *Demètre Cantemir et l'étymologie de roum. stejar*, "Dacoromania" (N. S.) II: 278—287.
- Philippide, Alexandru 1923—1928. *Originea românilor*, I—II. Iași.
- Pokorny, Julius 1959. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. Bern-München.
- Popovič, Ivan 1960. *Geschichte der serbokroatischen Sprache*. Wiesbaden.
- Pușcariu, Sextil (ed.) 1916—1948. *Dicționarul Academiei Române*, A—L (DA). București.
1923. *Contribuțiuni fonologice*, "Dacoromania", III: 378—397.
1976. *Limba română*. București: Minerva (first ed.: București 1940).
- Redhouse, 1968. *New Redhouse Turkish-English Dictionary*, with etymological indications. Istanbul.
- Reichenkron, Günther 1966. *Das Dakische*. Heidelberg.
- Rosetti, Alexandru 1978. *Istoria limbii române*, 2nd ed. București.
1986. *Istoria limbii române*, ediție definitivă. București.
- Russu, Ion I. 1967. *Limba traco-dacilor*, 2nd ed. București.
1969. *Ilirii*. București.
1981. *Etnogeneza românilor*. București.
- Șăineanu, Lazăr 1900. *Influența orientala asupra limbei și culturei române*, I—II. București.
1929. *Dicționar universal al limbii române*, 6th ed. Craiova.
- Skok, Petar 1936. *Južni Sloveni i turski narodi*, "Jugoslovenski istoriski časopis", II.
- 1971—1974. *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, I—IV. Zagreb.

Tamás, Lajos 1967. *Etymologisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen*. The Hague.

Tiktin, H. 1903—1916. *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*. București.

Zgusta, Ladislav 1964. *Kleinasiatische Personennamen*. Praha.

Povzetek

SOCIALNA STRUKTURA DRUŽB V JUGOVZHODNI EVROPI. JEZIKOSLOVNE PERSPEKTIVE

Avtor skuša kritično analizirati dozdej postavljene hipoteze za etimološki vir nekaterih besed, ki jih lahko imamo za temeljne, ker razkrivajo družbenopolitično strukturo evropskega vzhoda. Analiza zadeva predvsem oblike v romunskem jeziku, gre pa za besede, ki so na Balkanu splošno razširjene. *Ban*¹ 'lokalni veljak, gospodar' (podobno srbohrvaško in madžarsko) in *ban*² 'denar, srebro' (podobno poljsko in narečno bolgarsko), *cioban*¹ 'posoda' (podobne oblike madžarsko in slovaško) in *cioban*² 'pastir' (splošnobalkansko), *giupin*, potem *jupin* 'gospodar' (*župan* v različnih slovanskih jezikih, in končno *stapin* 'gospodar, posestnik' (**stopanъ*, rekonstruirana oblika v slovanskih jezikih).

Avtorjeva hipoteza je ta, da ni traški samo *stapin*, ampak da so iz traškega substrata vse tiste besede, ki odražajo socialno strukturo na Balkanu. Samo taka hipoteza lahko razloži izredno razširjenost teh besed po vsem polotoku, nikakor pa ne neki vzhodnjaški vpliv (npr. turški), kar se včasih trdi iz neznanstvenih razlogov.

IST SANDHI EIN FIKTIVES ODER EIN REALES LINGUISTISCHES PROBLEM?*

Es ist nicht so einleuchtend wie es auf den ersten Blick scheinen mag, daß es neben der etablierten Segmentphonetik auch eine Satzphonetik geben soll. Gegenstand der Satzphonetik wäre in erster Linie die Beschreibung der Übergänge zwischen Segmenten, die vorher von der Segmentphonetik bestimmt und beschrieben worden wären. Die Satzphonetik wäre also auf jeden Fall von der Segmentphonetik abgeleitet.

Dieser Standpunkt setzt voraus, daß die Eigenschaften der Segmente bekannt sind, denn andernfalls können keine Übergangserscheinungen zwischen Segmenten erfaßt und beschreiben werden. Aber hier ist der Kern einer noch nicht hinreichend geklärten Frage. Wo finden wir diese Segmente, deren Eigenschaften die Segmentphonetik in ihrer Beschreibung festlegt? Diese Segmente finden wir weder im akustischen Signal noch im artikulatorischen Bewegungskontinuum. Auf keiner der beiden Ebenen gibt es Invarianten, die wir als Segmente identifizieren können, d.h. Eigenschaften, die für einen bestimmten Laut bzw. Lauttyp konstant bleiben. Das ist aber noch kein Beweis dafür, daß Segmente als Invarianten auf höherem, der Forschung noch nicht zugänglichem, Niveau vorkommen. Solche Argumentation löst aber keineswegs das Problem, sondern versetzt es nur auf ein anderes Niveau.

Aus dieser Problemlage ergibt sich, daß entweder die Segmente nicht existieren, da sie sich weder auf der akustisch-physikalischen noch auf der artikulatorischen Ebene nachweisen lassen, oder daß sie auf den beiden genannten Ebenen zwar existieren, aber der Forschung nicht zugänglich sind. Im ersten Falle ist *Sandhi* ein nicht-existentes und daher ein fiktives Problem. Da es keine Segmente gibt, gibt es nur Dauerbewegungen, die die einzige phonetische Wirklichkeit darstellen. Aus dieser Perspektive wäre es nur die Satzphonetik, die reale Existenz hätte.

Dieser Standpunkt läßt sich aber nicht durchsetzen. Die Variationsmöglichkeiten sind unendlich und sie erlauben keinerlei Systematisierung, die erkennbare Beziehung zur Sprache als menschlichem Kommunikationsmittel hätte. Das besondere Kennzeichen der Sprache ist, daß sie eine hierarchische Struktur aufweist, in der bedeutungsdifferenzierende Elemente die bedeutungstragenden Elemente bilden. In beiden Fällen handelt es sich um diskrete Einheiten. Die Laute werden als

* Dies ist das Manuskript meines Vortrages auf dem "Tenth International Congress of Phonetic Sciences", Utrecht, 1.—6. August 1983

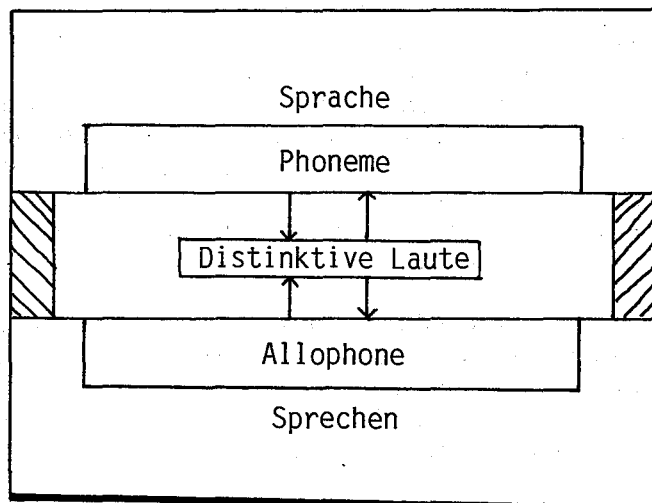
Realisierung von Phonemen festgelegt, die aufgrund der Kommutationsprobe durch Minimalpaare und aufgrund anderer seit langem in der Linguistik erprobter Kriterien ermittelt werden. Gerade diese Beziehungen akustischer und artikulatorischer Ereignisse zur Semantik stellen das Charakteristikum der Phonetik dar, die sich dadurch von der reinen Physiologie und von der reinen Akustik unterscheidet. Da diskrete Segmente im Signal nicht vorhanden sind, kann das nur bedeuten, daß das Segment vor der Signalanalyse bzw. vor der Signalerzeugung existiert und vom Forscher mit festen Attributen bzw. festen Eigenschaften in das Signal¹ hineinprojiziert wird. Wenn nun von solchen Segmenten mit wohl definierten Attributen ausgegangen wird, erhält man einerseits die Laute der traditionellen Segmentphonetik und andererseits die Grundlage der Satzphonetik, die darin besteht, zu untersuchen, wie die den einzelnen Segmenten zugewiesenen Attribute sich beim Lautübergang verhalten. Die Satzphonetik setzt deshalb das Vorhandensein der Segmentphonetik voraus, welche den Ausgangspunkt der satzphonetischen Untersuchung bildet. Nur dann ist Satzphonetik sinnvoll, wenn sie von solider segmentphonetischer Beschreibung ausgeht. *Sandhi* definiert als phonetische Modifikation von Lauten, zwischen denen eine Wortgrenze verläuft, ist nur dann eine reale phonetische Erscheinung, wenn vorher Segmente mit klar definierten Eigenschaften etabliert worden sind. Andernfalls ist *Sandhi* ein fiktives und inexistentes Problem.

Wir vertreten den segmentphonetischen Standpunkt und betrachten *Sandhi* unter dieser Voraussetzung als reales Problem. Die Frage muß aber gestellt werden, wo die Segmente reale Existenz haben. Auf diese Frage hat die Phonetik noch keine Antwort. Es läßt sich nur vermuten, daß das Segment im Gehirn geschaffen wird, aber wie und unter welchen Voraussetzungen das geschieht, ist völlig unbekannt.

Diesen Tatbestand hatte die klassische Phonetik schon längst erkannt. Er erklärt einerseits die Reserven der linguistisch orientierten Phonetiker gegen die experimentelle Phonetik und andererseits die Tatsache, daß zu den Beschreibungen phonetischer Norm einer Sprache und zu der phonetischen Transkription in jeder Sprache Realisierungshinweise zugefügt werden müssen. Denn Laute mit den klar definierten Attributen einer Segmentphonetik kommen in der tatsächlich gesprochenen Sprache kaum vor. Die segmentphonetischen Beschreibungen beziehen sich häufig nur auf isoliert ausgesprochene Laute, die im Sprechen kaum je unter solchen idealen Bedingungen vorkommen können. Statt der idealen Laute kommen im Sprechen Allophone in fast unendlicher Anzahl vor. Die Form der Allophone hängt von einer Menge nicht vollständig erfaßter Faktoren wie z.B. Lautumgebung, Betonung, Intonation, Sprechgeschwindigkeit und Stilebene ab. Genau genommen tritt jedes Allophon nur *einmal* auf. Aber dieses nur ein einziges Mal vorkommende Allophon steht im Kontrast zu anderen Allophonen in der syntagmatischen Kette. Das Allophon ist in einer solchen Sprachkonzeption ein diskretes Element auf syntagmatischer Ebene, das Resultat eines ersten Abstraktionsprozesses, eine diskrete Einheit ersten Grades.

¹ Auch der Hörer identifiziert Segmente mit festen Attributen, obwohl ihm die Attribute der einzelnen Segmente nicht bewußt bekannt sind.

Demgegenüber ist das Phonem als diskrete Einheit der paradigmatischen Ebene von der Lautumgebung unabhängig, bildet aber distinktive Oppositionen maximal effektiv. Da das Allophon *per definitionem* kontextabhängig ist, kann es die distinktive Funktion nicht im vollen Umfang ausüben. Deshalb ist es notwendig zwischen dem Sprechen und der Sprache eine Zwischenstufe anzunehmen, auf der die distinktiven Laute vorkommen, die die klar definierten Attribute der Laute der traditionellen Segmentphonetik besitzen. Diese Zwischenstufe gehört weder dem Sprechen noch der Sprache voll an. Auf der Ebene des Sprechens üben diese Einheiten (Laute) nun kontrastive Funktion in der Gestalt nur einmal vorkommender Allophone aus, aber auf der Ebene der Sprache üben sie simultan distinktive Funktion aus. Schematisch kann man dies folgendermaßen darstellen:



Es folgt aus solchem dreischichtigen Modell der Sprache, daß im Sprechen Distinktivität nicht durch rein materielle Erscheinungen, die mit dem effektiv realisierten Laut identisch wären, ausgeübt werden kann. Distinktivität wird durch Einheiten realisiert, die eine Unmenge materieller Formen aufweisen, und die im realen Sprechen nur in kontrastiver Funktion auftreten. Diese Einheiten, die auf syntagmatischer Ebene nur verdeckt oder versteckt auftreten, sind die Phoneme.

Aber im Sprechen gibt es nicht nur Kontrastivität, sondern auch Angleichung. Wenn es auf syntagmatischer Ebene nur Kontrastivität gäbe, wäre es unverständlich, daß verschiedene distinktive Einheiten durch Assimilationsprozesse identisch werden können. Das ist nur möglich, weil die auf syntagmatischer Ebene vorkommenden Einheiten auf paradigmatischer Ebene weiterhin unterschieden werden. Die distinktive Eigenschaft des Phonems ist daher eine permanente Eigenschaft, aber das bedeutet nicht, daß das Nicht-Distinktive irrelevant oder redundant sei. Im Gegenteil, alles, was normalerweise in der sprachlichen materiellen Substanz vorkommt,

ist für die Kommunikation relevant, mindestens in dem Maße wie es zur Natürlichkeit der Sprache beiträgt (Martinet 1973, pp. 23—24; Jakobson and Waugh 1979, p. 29). Laut dieser Auffassung ist *Sandhi* nicht nur eine lautliche Erscheinung des Sprechens, sondern hat notwendigerweise wichtige Implikationen für die Sprache. Es ist aber offensichtlich, wenn zwischen Sprache und Sprechen wenig oder gar nicht unterschieden wird, daß die Sandhi-Erscheinungen die Allophonggrenzen überschreiten und den distinktiven Charakter des Phonems beeinflussen. Das scheint der Standpunkt von André Martinet zu sein: "Or, il faut bien se convaincre que la parole ne fait que concrétiser l'organisation de la langue" (Martinet 1970, p. 25).

Wir meinen, daß das konsequente Vertreten dieses Standpunktes beinahe zur Verneinung der satzphonetischen Analyse führen würde. Das bedeutet nämlich, daß im syntagmatischen Verlauf jeder Laut als solcher erkennbar wird und bleibt, obwohl er gelegentlich durch Nachbarsegmente modifiziert wird. Aber durch solche Modifikation wird er zu keinem neuen Segment. Laute dieser Art, wie z.B. nasalisierte Vokale, entstimmte Konsonanten, sonorisierte Konsonanten, labialisierte Laute usw., die gelegentlich durch Modifikation und Einwirken von Nachbarsegmenten entstehen, sind zwar meßbar nachzuweisen, werden aber nicht bewußt vom Sprecher wahrgenommen (Lehiste and Shockey 1974). Die Segmente werden weiterhin dem richtigen Phonem zugeordnet und es gibt keinerlei Grund für eine Linguistik des Sprechens (oder des "parole").

Eine streng positivistische Haltung wäre die Auffassung, daß nur die physikalische Wirklichkeit tatsächlich existiert. In solcher Auffassung gibt es kein Sandhi, weil jeweils nur das konkrete Phänomen an einem bestimmten Ort des syntagmatischen Verlaufs existiert. Die Zahl der Einheiten wird unendlich und Begriffe wie Silbe, Sprachlaut und ähnliche werden gegenstandslos.

Solche streng positivistische Auffassung ist ein Mythos. Es ist unmöglich, etwas mit voll offenem Geist und absoluter Objektivität zu untersuchen, ohne vorher darüber gewisse Vorannahmen gemacht zu haben. Eine solche Vorannahme ist, daß es Segmente gibt, denn ohne solche Vorannahme kann der Positivist sich nicht an die Analyse des Signals begeben. Eine ganze Reihe solcher Vorannahmen fließen z.B. unbewußt in die Konstruktion der Instrumente ein, mit denen das Signal registriert wird. *Sandhi* ist nur ein reales linguistisches Problem, wenn von der Auffassung der Sprache als etwas vom Sprechen unterscheidbarem und von Segmenten bzw. distinktiven Lauten ausgegangen wird. Andernfalls ist *Sandhi* ein fiktives Problem, *Sandhi* ist nicht eine objektiv vorgegebene Erscheinung, sondern folgt aus dem theoretischen Ansatz, unter dem die Sprache analysiert wird.

SANDHI UND KOARTIKULATION

Koartikulation ist die natürlichste Erscheinung der gesprochenen Sprache. Kaum eine Äußerung, sei sie auch nur so klein und kurz, ist ohne Koartikulation

möglich. Als physiologische Notwendigkeit erklärt die Koartikulation sich daraus, daß die Bewegungsgeschwindigkeit einzelner Sprechorgane und Organteile stark veränderlich und naturgemäß unterschiedlich ist. Es ist daher notwendig, einerseits die Bewegungsgeschwindigkeit der einzelnen Organe auszugleichen und andererseits das Zusammenwirken unterschiedlicher Organe zu koordinieren. Liberman (1981, p. 111) meint, daß diese Funktionsweise der Sprechorgane daraus in erster Linie zu erklären ist, daß es sich um Organe in sekundärer Funktion handelt. Wenn die erzeugten Lautsegmente im Signal diskret und nicht koartikuliert wären, würde das bedeuten, daß die Sprechorgane sehr schnelle und zerhackte Bewegungen auszuführen hätten. Aber Organe, die in solcher Art funktionieren würden, würden für die vitale Funktion unbrauchbar sein. Koartikulation ist daher physiologisch notwendig, aber ihre perzeptorischen Effekte werden im Minimum gehalten, da sie eine Erscheinung des Sprechens ist und nicht die Organisation der Sprache beeinflusst. Diese Feststellung steht in keinerlei Widerspruch zu der bekannten Tatsache, daß bestimmte Transitionen die Perzeption von bestimmten Konsonanten begünstigen. Nicht die Transition wird wahrgenommen, sondern das diskrete Segment, dessen phonetische Merkmale die Transition beinhaltet (Cooper, Delattre, Liberman, Borst, Gerstman 1952; Delattre, Liberman, Cooper 1955; Kuehn, Moll 1974).

Da Koartikulation in der Natur der menschlichen Sprache liegt, ist es auch zu erwarten, daß die potentiellen Merkmale eines phonetischen Segments im Signal verteilt sind und mit Merkmalen anderer Segmente gemischt werden. Es ist daher zu erwarten, wie das auch der Fall ist, daß Merkmale mehrerer Segmente simultan realisiert werden. Die Integration solcher Merkmale auf mehreren Ebenen ist vermutlich die Strategie, die zur Perzeption diskreter Einheiten in Form von Sprachlauten beiträgt. Wie diese Strategie im einzelnen verläuft, ist aber bisher weitgehend unbekannt.

Man kann Koartikulation nicht als potentielle oder effektive Lautveränderung betrachten, denn dazu müste Effekt über das Sprechen hinausgehen und in das Sprachsystem hineingreifen. Bislang kann aber keine Theorie den Zeitpunkt bestimmen, an dem die Koartikulationsvorgänge die Allomorphie erreichen und daher das Sprachsystem erfassen. Erst wenn das geschehen ist, wird es möglich von einer Lautveränderung zu sprechen.

Auch wenn Koartikulation an Sandhi-Erscheinungen beteiligt ist, ist Sandhi mehr als Koartikulation. Wir gehen hier nicht auf die phonetische Form von Sandhi-Erscheinungen ein, die sich von totaler Assimilation bis zur Entstehung neuer Laute und Lautkombinationen mit zahlreichen Zwischenstufen sowohl auf segmentaler als auch auf suprasegmentaler Ebene streckt (Pétursson 1980; Pilch 1981). Uns geht es in erster Linie darum festzustellen, daß Sandhi das Sprachsystem erreicht (Allen, 1972, p. 15), während Koartikulation auf der Ebene des Sprechens als mechanischer Faktor bleibt.

Sandhi entsteht rein mechanisch gesehen aus den Zwängen, denen die zeitliche

Organisation der Sprache unterliegt. Diese Zwänge hat Ernst A. Meyer wohl als erster nachgewiesen: "Die vokaldauer im zweisilbigen wort ist gegenüber der im einsilbigen wort durchweg beträchtlich gekürzt" (Meyer 1902—1904, p. 82). Die Forschung hat Meyers Entdeckung später eindrucksvoll bestätigt (siehe die Zusammenfassung in Lehiste 1970). Lehistes Untersuchungen scheinen zu beweisen, daß diese organisierte Zeiteinheit der Sprache ("foot" in ihrer Terminologie) nicht von der morphologischen und lexikalischen Struktur bestimmt wird (Lehiste 1975, p. 117). Wenn das der Fall ist, ist offensichtlich, daß Sandhi als Anpassung an diese Zeitkonstanten der sprache entsteht, die sich je nach Sprechgeschwindigkeit ändern, da die zur semantischen Einheit gehörigen Morpheme innerhalb eines bestimmten Zeitrahmens realisiert werden müssen. Um das zu erreichen, muß eventuell die lautliche Form geändert werden. Sandhi ist hier ein Instrument, das es ermöglicht, die Morpheme lautlich zu ändern, so daß sie sich dem Zeitrahmen anpassen. Besonders deutlich sind solche Tendenzen in einer Suffixsprache wie z.B. im Japanischen, das eindrucksvolle Beispiele dieser Art aufweisen kann. Solche in Sandhi entstandene Allomorphe können eventuell lexikalisiert werden, so daß ihre ursprüngliche Form kaum erkennbar ist.

Sandhi hat morphologische Implikationen. Sandhi ist im gleichen Maße morphologisch und phonetisch, aber Koartikulation ist nur phonetisch (auch wenn sie über Wortgrenzen hinausgeht), ohne die Morphologie und damit das Sprachsystem zu berühren. Deshalb ist Sandhi die Quelle neuer Lautmöglichkeiten und Lautverbindungen der Sprache, weil neue Laute und Lautkombinationen durch Sandhi sprachliche bzw. distinktive Funktion übernehmen, durch die sie dem Sprachsystem angehören und durch die sie in das Sprachsystem integriert werden. Sandhi kann deshalb die Möglichkeiten eines Sprachsystems aufzeigen, die die betreffende Sprache auf eine ihr eigene Art als Substanz in Lautveränderungen verwenden kann. Sandhi bleibt daher ein reales linguistisches Problem.

Phonetisches Institut
der Universität Hamburg

BIBLIOGRAPHIE

- Allen, W. Sidney. 1972. Sandhi. Mouton: The Hague.
- Cooper, F. S.; Delattre, P. C.; Liberman, A. M.; Borst, J. M. and Gerstman; L. J. 1952. Some experiments on the perception of synthetic speech sounds. *Journal of the Acoustical Society of America* 24, 597—606.
- Delattre, P. C.; Liberman, A. M. and Cooper, F. S. 1955. Acoustic loci and transitional cues for consonants. *Journal of the Acoustical Society of America* 27, 769—773.
- Jakobson, Roman and Waugh, Linda R. 1979. The sound shape of language. Bloomington and London: Indiana University Press.

- Kuehn, D. P. and Moll, K. L. 1974. Perceptual effects of forward coarticulation. *Experimental Phonetics*, ed. by Norman J. Lass, 237—247. New York: MSS Information Corporation.
- Lehiste, Ilse. 1970. *Suprasegmentals*. Cambridge (Mass.): MIT Press.
- Lehiste, Ilse. 1975. The role of temporal factors in the establishment of linguistic units and boundaries. *Phonologica* 1972, ed. by Wolfgang U. Dressler and F. V. Mareš, 115—122. München: Wilhelm Fink Verlag.
- Lehiste, Ilse and Shockey, Linda. 1974. On the perception of coarticulation effects in English VCV syllables. *Experimental Phonetics*, ed. by Norman J. Lass, 230—236. New York: MSS Information Corporation.
- Liberman, Alvin M. 1981. On finding that speech is special. *Status Report on Speech Research* 67/68 (Haskins Laboratories), 107—143.
- Martinet, André. 1970. *Eléments de linguistique générale*. Paris: Armand Colin.
- Martinet, André. 1973. La pertinence. *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 19—30 (Fascicule 1—2).
- Meyer, Ernst A. 1902—1904. *Englische Lautdauer. Eine experimentalphonetische Untersuchung*. Uppsala: Skifter utgivna af Humanistiska Vetenskapssamfundet i Uppsala, 8:3.
- Péturson, Magnús. 1980. Quelques formes intonatives indiquant pauses en islandais. *Arkiv för Nordisk Filologi* 95, 189—195.
- Pilch, Herbert. 1881. *Weltsprache Englisch in Forschung und Lehre*. Festschrift für Kurt Wächtler, hrsg. von Peter Kunsmann und Ortwin Kuhn, 221—232, Berlin: Erich Schmitt Verlag.

Povzetek

JE SANDHI IZMIŠLJENO ALI RESNIČNO JEZIKOSLOVNO VPRAŠANJE?

Sandhi ni objektivno dan pojav, temveč ga pojmuje, kakor narekuje vsakokratni teoretični pristop k razčlembi jezika. Če priznamo obstoj razlikovalnih glasovnih segmentov — in to po piscu moramo —, je sandhi resnično jezikoslovno vprašanje. Po svoji naravi se razlikuje od koartikualcije v tem, da sodi slednja v 'parole', sandhi pa posega v jezikovni sestav in se včasih širi iz glasoslovja in fonologije v oblikoslovje. Sandhi pogojuje specifična časovna organizacija jezika.

INDOURALICA XII

In diesem Aufsatz wird die Reihe der Veröffentlichungen wieder in Gang gesetzt, die unter dem Titel *Indouralica* seit 1970 erscheinen, und zwar in ganz freier Folge. Das ganze diesbezügliche Material fasste ich in folgenden 19 Arbeiten zusammen, teilweise in der Form der Zeitschriftenaufsätze, teilweise — wenn die Masse des Materials dazu drängte — als selbständige Bände:

I: ural. *m, n, l, r* = idg. *m, n, l, r*, erschien als selbständige Arbeit bei der Slovenschen Akademie der Wissenschaften (= SAZU), II 30/1, Ljubljana 1974, 120 Seiten;

II: ural. *j, w* = idg. *j, w* = UAJb.44 (1972), 162—178;

III: ural. Sibilanten *s, ś*, = idg. *s*, in Vorbereitung;

IV: ural. anlautende Tenues = idg. anlautende Tenues (oder *s* + Tenues), erschien in *Linguistica* XIII (Ljubljana 1973), 116—190;

V: ural. anlautende Tenues = idg. anlautende Mediä aspiratä = *Collectanea Indoeuropaea* I (Ljubljana 1978, in: *Series comparativa* III), 145—196;

VI: ural. Entsprechungen der indogermanischen an- und inlautenden Mediä *d, g, ġ, g^u*, in Vorbereitung;

VII: ural. *ŋ* = idg. *g, ng* = KZ.84 (1970), 151—174;

VIII: indogermanische Entsprechungen der uralischen starken Tenues *pp, tt, kk* im Inlaut = ALHung. 24 (Budapest 1974), 87—116;

IX: indogermanische Entsprechungen der uralischen inlautenden schwachen Tenues *p, t*, im Druck;

X: indogermanische Entsprechungen der uralischen intervokalischen schwachen Tenuis *k* und des Spiranten *γ* = *Lingu.* XXV (1985), 193—262;

XI: indogermanische Entsprechungen der uralischen inlautenden Lautgruppen vom Typus *l, r, m, s, ś, ć, ċ* + *k* oder *γ*;

XII: indogermanische Entsprechungen der uralischen inlautenden Lautgruppen vom Typus *p* bzw. *k* + Konsonant = der vorliegende Aufsatz.

Vorläufig sind die Ergebnisse der letzten drei Aufsätze in meiner Arbeit *Die indo-uralische Sprachverwandtschaft und die indogermanische Laryngalthorie*, SAZU.VII/5 (Ljubljana 1970), 64 Seiten, erreichbar.

XIII: indogermanische Entsprechungen der uralischen anlautenden Affrikaten *ć, ċ*;

XIV: indogermanische Entsprechungen der uralischen inlautenden Affrikaten *ć, ċ* = *Orbis* XIX (1970), 282—323;

XV: indogermanische Entsprechungen der uralischen inlautenden Spiranten *δ* bzw. *δ'* = KZ.88 (1974), 41—58;

XVI: indogermanische Entsprechungen uralischer Lautgruppen vom Typus Nasal + Verschlusslaut = *Orbis* XXII (1973), 5—42;

XVII: einfache Vokale auf beiden Seiten, in Druck;

XVIII: indogermanische Entsprechungen der uralischen tautosyllabischen Verbindungen Vokal + *j*, *w*, in Vorbereitung;

XIX: als bisher nicht ins Auge genommen das Problem der Entsprechung des uralischen *š*-Lautes = idg. normal *h* (einer der »Laryngale«).

Der vorliegende Aufsatz war schon anfang 1980 druckfertig, doch aus verschiedenen Gründen blieb er bei mir stecken; besonders durch einen Parkinsonismus wurde ich physisch und psychisch so gehemmt, dass ich lieber das Manuskript in voller Vergessenheit liegen liess. Nach Jahren konnte der Text wieder behandelt werden, die Gleichungen und der Wortlaut blieben in der Form und Fassung von J.1980 fast unangetastet erhalten, da ich erkannte, dass die inzwischen erschienene Literatur bezüglich IU.XII nichts Neues bietet, die Grundideen darüber hinaus schon in meinem Laryng. 1970 klar vorliegen, wenn man einen Blick hineinzuwerfen bereit ist.

Wie aus dem obigen Verzeichnis zu ersehen, befasst sich der vorliegende Aufsatz mit Konsonantengruppen vom Typus *p* bzw. *k* + einem weiteren Konsonanten (normal Sibilant, Affrikata *č* oder *č̣*, Verschlusslaut), die im Uralischen sehr oft inlautend zwischen Vokalen Platz haben (im Anlaut und Auslaut duldet das Uralische keine Lautgruppen; alle Konsonantenverbindungen, die heute dort auftreten, z.B. im Lappischen, sind spät entstanden). Am häufigsten sind (im Inlaut):

a) mit *p* als erster Komponente:

-*ps*-, -*pṣ*-; -*pč*-, -*pč̣*-; -*pt*-, -*pk*-;

b) mit *k* als erster Komponente:

-*ks*-, -*kṣ*-; -*kč*-, -*kč̣*-; -*kt*-, -*kp*-.

Einige von diesen Verbindungen kommen auch im Anlaut der Suffixe vor, doch sind die Suffixe immer auf der Rückseite an die Stämme angehängt und so kommt ihr Anlaut immer in den Inlaut des ganzen Gebildes.

Es muss noch mit ein paar Worten über die übrigen Laute der verglichenen Wörter gesprochen werden; die Urstämme sind im Uralischen der Struktur $C_1V_1C_2V_2$, d.h. immer zweisilbig; dabei kann

a) der anlautende Konsonant auch fehlen (Untertypus V_1CV_2);

b) statt C_2 steht ab und zu eine Konsonantengruppe da (Untertypus $C_1V_1C_2C_3V_2$ bzw. — nach a) — $V_1C_1C_2V_2$ (statt inlautender Konsonantengruppe auch Geminaten möglich; dazu ALHung. 24, 87—116 = IU.VIII).

Zu b) gehört also auch das hier verwendete Wortmaterial. Da die hier besprochenen Lautentsprechungsregeln zu den schwierigeren zu zählen sind, werde ich auch solche Fälle aufführen, wo C_1 = der anlautende Konsonant des uralischen Vergleichsstückes unterliegt besonderer Lautregel und nicht der indogermanischen Entsprechung gleich ist. So kann im Anlaut zu folgenden Entsprechungen kommen:

a) ural. Tenues (*p*-, *t*-, *k*-) können auf der idg. Seite grundsätzlich dreien Lautarten entsprechen:

1. den idg. Tenues oder *s* + Tenues (= IU.IV);
2. den idg. Mediä non aspiratä (*b*-, *d*-, *g*- usw., = IU.VI);
3. den idg. Mediä aspiratä (= IU.V).

b) ural. Sibilanten *s*- und *š*- entspricht auf idg. Seite ein einziger Sibilant *s*- (kombinatorische Variante *z*-; = IU.III).

c) ural. Affrikaten *č*- und *č̣*- entsprechen auf idg. Seite:

1. wenn sie auf urnostratische Affrikaten zurückgehen, idg. /ts-/, erhalten selten im Idg.-Anatolischen, sonst zu reinem *s*- geworden;
2. wenn sie nur Realisierungen einstiger dentaler (im breitesten Sinn des Wortes) Verschlusslaute = **ṭ*-, **t*- usw.) darstellen, idg. dentalen Verschlusslauten (also *t*- oder *s* + *t*-, *d*-, *dh*-).

d) auf dem Gebiete der velaren Verschlusslaute besitzt das Uralische urspr. nur *k*- (ein Phonem, mit zwei kombinatorischen Varianten, einer vorderen vor vorderen Vokalen und einer hinteren vor hinteren Vokalen); im Idg. muss man bekanntlich drei Reihen ansetzen:

1. eine palatale: *ḳ*- oder *s* + *ḳ*-, *ǵ*-, *ǵh*-;
2. eine velare: *q*- oder *s* + *q*-, *g*-, *gh*-;
3. eine labiovelare: *qʷ* oder *s* + *qʷ*-, *gʷ*-, *gʷh*-.

e) auf dem Gebiete der Dentale im breitesten Sinne, nicht nur der Verschlusslaute, besass das Uralische eine Dreiteilung in alveolar, palatalisiert und zerebral (retroflex) auch sonst, das Idg. aber nur eine Artikulationsstelle, alveolar (wie schon aus dem Pkt.c 2 oben ersichtlich); demnach:

1. ural. Nasale *n*, *ṇ*, *n̤* = idg. einheitlich *n*;
2. ural. Liquidä *l*, *ḷ*, *l̤* = idg. einheitlich *l*.

Vgl. meine IU.I. Bei *r* keine solchen Oppositionen.

f) ural. *δ* und *δ'* sind dem Idg. unbekannt, das erstere nur inlautend und = idg. *r*, das letztere inlautend und anlautend und = idg. *l*-, auch *j*- oder Null, bzw. *-l*-, auch *-j*-. Vorläufig vgl. meine IU.XV.

g) dem ural. *š*-Laut entspricht auf der idg. Seite Null, ursprünglich Hauchlaut *h*-, *-h*- (im Idg.-Anatolischen erhalten als *h*-, *-h*-).

h) hinter dem ural. anlautenden *j*- bzw. *w*- stehen jeweils zwei urnostratische Laute:

1. *j*- = idg. *j*- (vor vorderen Vokalen) bzw. *d*- (wenn im Stamme ein Guttural folgt) und *ǵ*- (wenn kein Guttural folgt);
2. *w*- = idg. *w*- bzw. **gʷ*-.

Der uralische Vokalismus der ersten Wortsilbe ist sehr bunt: vom qualitativen Standpunkt aus gibt es dort 9 (neun) Phoneme: vordere ungerundete (*i*, *e*, *ä*), vordere gerundete (nur *ü*), hintere ungerundete (*i*, *e*, *a*) und hintere gerundete (*u*, *o*).

Dem entspricht im Idg. eine Armut von drei Urvokalen (nach Brugmann): *e*, *a*, (selten) *o*; noch beschränkter wäre dies Vokalsystem, wenn die verbreitetste Richtung der Laryngaltheorie Geltung hätte, da die idg. Vokale *a* und *o* dieser zufolge durch die Wirkung gewisser Laryngale (*H*₂ bzw. *H*₃ u. ähnl.) in Kontaktstellung aus einheitlichem Urvokal *e* entstanden sein sollten.

Meine Ansichten über den idg. Urvokalismus und über die Rolle der vermeintlichen Laryngale dabei habe ich in Laryng. 1970 kurz illustriert und komme noch hier unten in Schlussfolgerungen breiter zurück auf dieselben Probleme, insoweit sie hier aufkommen. Im allgemeinen leugne ich die Abhängigkeit der *a*- bzw. der *o*-Farbe der Urvokale von der laryngalen Nachbarschaft vollends. Die idg. *H*-Laute hatten hauptsächlich nur abhaltende Wirkung auf die unmittelbar vorausgehenden Vokale, und zwar verhinderten sie die umlautende Wirkung der Vokale der einstigen zweiten Wort- bzw. Wurzelsilbe.

Es scheint mir nämlich nötig anzunehmen, dass der ural. (und im Wesentlichen diesem gleiche alt.) Vokalismus viel altertümlicher sind als der indogermanische; dieser ist dadurch entstanden (hier spreche ich nur von der Zeit vor der Ablautwirkung), dass

1. die ural. = alt. = nostr. Vokale der 1. Wortsilbe im Indogermanischen um eine Stufe mehr geöffnet wurden (*i* > *e*, *e* > *ä*, *ä* > *a* usw.);

Öffnungs- stufe		vordere		hintere	
		ungerund.	gerundet	ungerund.	gerundet
1	ural.	<i>i</i>	<i>ü</i>	<i>i</i>	<i>u</i>
2		<i>e</i>	(<i>ö</i>)	—	—
3		<i>ä</i>	—	<i>e</i>	<i>o</i>
4		—	—	<i>a</i>	—
1	idg.	—	—	—	—
2		<i>e</i>	—	<i>e</i>	<i>o</i>
3		<i>ä</i>	—	—	—
4		<i>a</i>	—	—	—

2. in dem eben beschriebenen Zustand die idg. Urvokale erhalten blieben nur, wenn ihnen unmittelbar die damals (aus nostr. = indour. *k*- Lauten bzw. aus einstigem *š*-Laut) im Entstehen begriffenen idg. Laryngale folgten;
3. sonst aber kam es noch vor der Vokalreduktion zu zweierlei Umlautsbewegungen:
 - zu einem *a*-Umlaut, wenn die uralische Entsprechung in der zweiten Silbe ein *-a* bzw. *-ä* besass;
 - zu einem *e*-Umlaut, wenn dagegen die ural. Entsprechung in der zweiten Silbe ein *-e* bzw. *-e*. aufwies;

ural.	idg.	
	vorablaut. Zeit	nachablaut.
* <i>ki.ra</i> - "fluchen"	* <i>qera</i> - > * <i>qara</i> - hen, strafen" Pok. 530	* <i>qar</i> - "schmä-
* <i>pitä</i> - "festhalten, -binden"	* <i>peṣa</i> - > * <i>paṣa</i> - "fest" Pok. 789	* <i>pas-ti</i> -
* <i>áse</i> - "wohnen, Platz"	* <i>ase</i> - > <i>ese</i> - Pok. 340ff.	* <i>es</i> - "sein"
* <i>käte</i> "Hand"	* <i>ghaṣe</i> - > * <i>gheṣe</i> - "Hand" Pok. 447	* <i>ghés-er/to</i> -

(Natürlich kann man bei ural. Wörtern, die in beiden Silben *e*-Vokal oder *a*-Vokal besitzen, von keinem Umlaut reden usw.).

Genauer über die Ausnahmestellungen vor *H*-Lauten unten in Schlussfolgerungen. — In einigen Fällen muss man von einem urnostr. dreisilbigen Gebilde ausgehen, wobei das Uralische normal die erste Silbe (die nur aus einem anlautenden Vokal bestand, Struktur also $V_1C_1V_2C_2(C_3)V_3$) unterdrückt (vgl. ural. **wülä* und **würä* "das Obere, oben, oberer" zu idg. **eu*- "oben" in zahlreichen Ableitungen, Pok. 1103ff., s. Čop, UAJb. 44 [1972], 165f.; ural. urspr. demnach **Vwü-lä* usw.).

Der Vokal der ural. zweiten Wortsilbe (in Urstämmen = Stammesauslaut) war entweder *-e/e* oder *-a/ä*; im Indogermanischen wurde er bei der Betonung der ersten Silbe zu Null, davon der Eindruck der ewigen Einsilbigkeit der Urwurzeln (und einiger Type abgeleiteter Gebilde). In Wahrheit ist aber der zweite Wurzelvokal vielerorts erhalten geblieben, und zwar bei der Nullstufe der »einsilbigen« Wurzeln, da in solchem Falle der Wortakzent auf einer anderen als erster Silbe stand; wenn unmittelbar hinter der schwundstufigen Wurzel, entstand im Geiste des Indogermanen und des heutigen Indogermanisten der Eindruck, dass dieser betonte Vokal zur Endung gehört: zu ural. **áse*- "wohnen" = idg. zunächst **ese*- "esse, sein" (s. oben) heissen die beiden Stammesvarianten im idg. Paradigma:
starker Stamm **és*-, z.B. **és-m(i)* "ich bin";
schwacher Stamm **e*-, z.B. **s-énti* "sie sind".

Wie nun das Uralische zeigt, war die iur. 1.P.Sg. einst **áse.-mV* > idg. direkt **és-m*, die 3.P.Pl. (ursprünglich ein Partizip, vgl. zur Endung Čop, Orbis XIX (1970), 311—312) einst **áse.-ṇte* <- > frühidg. **esé-nt*- > idg. **sé-nt*-, erst sekundär (wegen **s-més* usw.) als **s-ént*- empfunden.

Dasselbe gilt auch für die Nominalflexion. Im Gen.-Abl. idg. **-és*, **-òs* muss nur das *-s* als Rest der (Ablativ)Endung gewertet werden, da das ural. Gegenstück **-ta* lautet:

iur. **ońńá-ta* "vom Vorderteil" (finn. *otsa-a* Part. "Stirn") = idg. **Hant-és/òs* Gen.-Abl. "(von) der Stirn" (zu Pok. 48—50), in Wahrheit **Hanté/ò-s*!

Es ist zu merken, dass in neutraler Umgebung (vor allen Konsonanten ausser vor *H*-Lauten) die beiden Vokalqualitäten der zweiten Silbe, wenn im Idg. erhalten, in *-é/ò* zusammengefallen sind. Vor den *H*-Lauten (im Anlaut der Suffixe) bleibt jedoch der einstige *a*-Vokal als idg. *-á-* erhalten, wenn betont, oder vor tautosyllabischem **H*.

Vgl. zum Abl. auf iur. **-ta* meine Deklination 50—53, zum erhaltenen *-a-* der zweiten Stammsilbe Lativ auf iur. **-k* (Deklination 42—48), z.B. iur. **ońńá-k* (besser **Ho-*) "zur Vorderseite" = idg. zunächst **Hánta-H*, woraus **Hánta* = heth. *handa* "demnach, also, wirklich; (Postp.) gemäss, entsprechend".

Jede Abteilung unten beim Vergleichsmaterial ist aus zwei Untergruppen gebildet: Zuerst kommen die Wortgleichungen, dann die Suffixgleichungen (im weitesten Sinne) zum Vorschein. Die Literatur habe ich absichtlich nur sehr knapp angeführt, da es sich meistens um gut bekannte ural. bzw. idg. Lexemata bzw. Morpheme handelt. Die gebräuchlichsten Abkürzungen sind:

J. Szinnyei, Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft, 2. Aufl., Berlin und Leipzig 1922 (= Szinnyei²);

J. Szinnyei, Magyar Nyelvhasználat, 7. Aufl. Budapest 1927 (= Szinnyei⁷);

Bj. Collinder, Fenno-Ugric Vocabulary, Stockholm 1955 (= Collinder, FUV.); 2. Aufl., Hamburg-Uppsala 1977;

Ders., Comparative Grammar of the Uralic Languages, Stockholm 1960 (= Collinder, CGr.);

Ders., Indo-uralisches Sprachgut, Uppsala 1934 (= Collinder, IU.); und Ders., Hat das Uralische Verwandte?, Uppsala 1965 (= Collinder, U.);

A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára, I Budapest 1967, II 1970, III 1976 (= MNyTESz.);

V.I. Lytkin, E.S. Guljajev, Kratkij etimologičeskij slovar komi jazyka, Moskva 1970 (= Lytkin-Guljajev);

Y.H. Toivonen (E. Itkonen, A.J. Joki), Suomen kielen etymologinen sanakirja, Helsinki (im Erscheinen) (= Toivonen);

Osnovy finno-ugorskogo jazykoznanija, Moskva 1974 (= OFUJ.);

N. Poppe, Vergleichende Grammatik der altaischen Sprachen, Teil I, Wiesbaden 1960 (= Poppe I);

V.M. Illič-Svityč, Opyt sravnenija nostratičeskix jazykov, I Moskva 1971, II 1976 (= Illič-Svityč);

Finnisch-ugrische Forschungen, Helsinki 1901ff. (= FUF.);
Ural-Altaische Jahrbücher, Wiesbaden (= UAJb.);
Acta Linguistica Academiae scientiarum Hungaricae, Budapest 1951ff. (= ALHung.);

Sovjetskoje finno-ugrovedenie, Tallinn 1965ff. (= SFU.);

SAZU. = Slovenska akademija znanosti in umetnosti.

(Čop,) Laryng. 1970 = Bojan Čop, Die indouralische Sprachverwandtschaft und die indogermanische Laryngalthorie, Dissertationes SAZU. Classis II, VII/5, Ljubljana 1970 (s. schon oben).

(Čop,) Deklination = Bojan Čop, Die indogermanische Deklination im Lichte der indouralischen vergleichenden Grammatik, Opera SAZU, Classis II, 31, Ljubljana 1975.

Das indogermanische Material ist natürlich hauptsächlich in Pokorny, Indogermanisches etymologisches Wörterbuch, Bern 1959 (= Pokorny) und in Brugmann, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen, Strassburg (II. Band 1906ff.) (= Brugmann), zu finden.

Vergleichendes Material

I. Gleichungen mit ural. *-ps-*.

Auf der indogermanischen Seite entspricht einfaches **-s-*, nur im Idg.-Anatolischen (ganz klar im Hethitischen) erscheint ein Sibilant, der in der Keilschrift mit zwei *š*-Zeichen (*Vš* + *šV*) bezeichnet wird, d.h. *-šš-*, wenn die Lautstruktur (intervokalisches *-šš-*) es gestattet.

(1) ural. **kupsa-* "löschen, erlöschen" (trans. oder intr.) in estn. *kus-tu-*, S *kis-tu-* "auslöschen, erlöschen (intr.)", lapp. K *kopse-* "(er)löschen" (trans., intr.), syrj. *kus-* "auslöschen" (intr.), wotj. *ki.s-* ds. (auch trans.), ostj. J *kopLə-* "erlöschen" (intr.); sam.jur. O *χapta:* "löschen, auslöschen" (trans.), auch tawgy, jen., kam. (Lehtisalo, FUF.XXI (1933), S.26f.; Collinder, FUV.29 usw.):

~ idg. **g^{wes}-*, **z-g^{wes}-* "erlöschen" bei Pokorny 479f., u.a. in gr. *sbénny:mi* "lösche", Aor. hom. *sbés-sai* usw., lit. Kaus. *gesaũ*, *gesýti* ds., *gēsũ gēsti* "erlöschen, ausgehen", sl. *gasiti* Kaus. "löschen".

Daneben steht ein **ges-*, das wohl durch ai. *jásate:* "ist erschöpft" und heth. *kiš-t-* (3. Sg. *kišt-ari*) "erlöschen (intr.), vergehen", auch durch das heth.-toch. Wort für "Hunger" heth. *kaš-t-* und toch. B *kes-t* (vgl. u.a. van Windekens, Le tokh. I 189), verbürgt wird. Wenn so, kann man das oben zitierte estn. *kis-tu-* ins Feld führen, das mit *ki-* auf ein idg. **gips-* > **ges-* neben **gups-* > **g^{wes}-* (s. meine IU. XVII) zu deuten scheint. Doch nach Lehtisalo *kistu-* aus *kustu-* (FUF. a.o.).

(2) ural. **kupsa-* "seinen Anteil (unberechtigt) verlustig werden" in lapp. *gokse-*

~ *govse-*, Inari *gopse-* "widerrechtlich jm den Anteil an Essen od. Trinken nehmen"; sam. jur. *χad-* "ohne etw. bleiben, ohne Anteil bleiben, leer ausgehen, nichts abbekommen (z.B. von Speisen, Beute)" (Collinder, FUV. 13):

~ idg. **kas-* "ohne etwas sein", "Mangel an etw. leiden" in lat. *careo*: "nichts haben, entbehren; sich ent-, fernhalten, vermissen" mit fal. *carefo* "carebo", lat. *cas-tu-s* "Enthaltung von Genüssen aus religiösen Gründen", *cas-tu-s* Ptzp. "frei (von Fehlern); rein, enthaltsam usw.", osk. *fakiiad kasit* "faciat oportet", vgl. Walde-Hofmann, LEW.³ I 167 mit unwahrscheinlicher Etymologie.

(3) ural. **ipse* "Geruch, Gestank", **ipsa-* "anriechen (trans.), riechen, stinken" in lapp. *hâpsâ* (Lule), *hâksâ* (N) "Geruch, Gestank", *hâpse-*, N *hâkse-* ~ *hâvse-* "anriechen (trans.) usw.", mordw. *opə́s* "Geruch", čer. *ûpš*, syrj. *is* ~ *isk-* "Geruch; Gestank", *is-al-* "riechen, beriechen (trans.)", wog. *ät* "Geruch", ostj. *ewəl*, *epət* "Geruch; übler Geruch; Geschmack", ung. *íz* ~ *ize-* "Geruch; Geschmack (als Empfindung auf der Zunge)"; sam. jur. *ηapt* "Geruch" (zum η- vgl. (falsch) Szinnyi² 27 und (= sekundär) Hajdú, ALHung. IV /1954/, SS. 17—67, bes. 23), jen. *obto* usw. (Collinder, FUV.16f.; MNyTESz. II 250):

~ heth. *iš-ij-ahh-* "aufspüren, offenkundig machen" bei Friedrich, Heth. Wb. 87; zur Bildung Kronasser, Etym. d. Heth. Spr. I 432; es handelt sich um ein Restwort im Nordosten (vgl. Čop, Heth. und Idg. [Innsbruck 1979], SS. 9ff.), das aber wohl sonstige idg. Verwandte hat (in sl. *iskati* "suchen" usw. Pok. 16 unter 1. *ais-*); die Bedeutung "anriechen, beriechen; schnüffeln" usw. (vom Jagdhund u. ähnl.) wie in d. *suchen* zu Pok. 876f. mit **sag-* "(witternd) nachspüren", auch dies iur., vgl. Čop, KZ. 84 (1970), S. 161f.

(4) ural. **lopse* "Aufbewahrungsort für Lebensmittel, Gefäß" in lapp. Skolt *lu-opsâ* "Behälter für Fleisch im Zelt" usw.; sam. jur. O *laptai* "Kasten, Truhe, Kiste", ähnl. jen. (Collinder, FUV. 32):

~ idg. **les-* "sammeln, auflesen" (Pok. 680), in got. *lisan*, d. *lesen* (Beeren usw.), lit. *lesù*, *lèsti* "mit dem Schnabel aufpicken, Körner lesen", heth. *lešša-i-*, *lišša-i* (der Infinitiv *lešš-uwanzi* weist auf ein primäres Verbum = germ. lit., vgl. Kronasser a.a.O. 473 und 508, etwas dunkel ausgedrückt) "einsammeln (Geräte), sammeln (Obst)" bei Friedrich, Heth. Wb. 130 (nach Sommer); dazu air. *lestar*, kymr. *llestr* "Gefäß".

Die gemeinsame Bedeutung muss "sammeln" gewesen sein, woraus in Ableitungen "Gerät für Sammeln = Behälter, Kasten".

II. Gleichungen mit ural. **-ps-*; da im Idg. palatalisierte Dentale entpalatalisiert werden, hat man hier dasselbe Resultat zu erwarten wie im Kapitel I: allgemeinidg. *-s-*, heth. *-šš-*:

(5) f.-ugr. **kupsV* "Atmungsorgan (Lunge; Schwimmblase von Fischen usw.)" in finn. dial. *kupsu* "Schwimmblase von Fischen", estn. *kops* "Lunge", wog. *qa°pš*,

qa°ps(i), *xa°psi* "Lunge", *qa°psej* "Schwimmblyse" (Toivonen 243; Collinder, FUV. 92):

~ idg. **k̑wes(ə)*- "keuchen, schnaufen, seufzen" Pok. 631, in ai. *śvási-ti* "atmet, schnauft, seufzt", av. *suši*- "Lunge" (Stamm *suš*-? nach Bartholomae, Altiran. Wb. 1586), nur im Dual *suši*, npers. *šuš* usw.; lat. *queror*, *questus sum* "klagen, sich worüber beklagen, wehklagen", dehnstufig anord. *hva:e:sa*, ags. *hwo:san* "keuchen", schliesslich toeh. B *kwās*-, *kwa:s*- "se plaindre, se lamenter" bei van Windekens, Le tokh. I 248 (trotz seiner ist die ganze Gruppe wohl zusammenzuhalten).

Es ist wahrscheinlich, dass ural. Wort eine erweiterte Wurzel (**kupV*- + Suffix **-ś*-) enthält, denn es gibt noch finn. *kup-inas* "Schwimmblyse", olon. *kup-ino*, lapp. Inari *gobpan* und wog. *qa:°p-en* (Collinder, FUV. 92) und ibd. noch finn. *kup-la* "Blase" mit ganzer Familie. Die Folgen dieser Analyse fürs Idg. unten in dem Schluss III.

(7) ural. **jäpse* "Spitze, spitziger Gegenstand od. Pflanzenteil" in lapp. Kola *njipčâ-s* "Bratspiess" (vgl. d. *Spitze*, spitz: *Bratspiess*), čer. *jipša* (M) "eine am Ende zugespitzte Weidenrute, mit der man Heu trägt", KB *jipš* "Lanze, Speer", *japš* "(Brat)spiess, Lanze, Dorn; Nadel für Netzstricken" usw.; syrj. *joś* "spitzes Stöckchen, Netznadel; spitz, spitzig, scharf", Wied. auch "Spitze, Dorn, Stachel, Splitter, Keil, Pflöck, Speiche", ostj. DN *je:Bə s* usw. "Bratspiess"; sam. jur. Nj. *jäBt's* "Bratspiess", S *jä:Bs* "Spiess", kam. *čapsu* "Stecken, Stöckchen" usw. (Lehtisalo, FUF. XXI [1933], S. 29; Collinder, FUV. 40 usw.):

~ idg. **es*- "Spitze, spitzer Pflanzenteil", ein Wortstamm, der m.E. in folgenden einzelsprachlichen Monemen fortlebt: a) lit. *esys*, *asys*, *esiūklis* usw. "Schachtelhalm" (zur Bedeutung vgl. Fraenkel, Lit. EW. 124a), b) kelt.-rom. *es-ox* "ein Fisch, (lat.) Lachs", ebenso air. *e:ō*, Gen. *iach*, mkymr. *ehawc* usw.; c) (mit Schwa secundum) lat. *ar-ista* "Granne an der Ähre, Ähre, Borste, Fischgräte" aus **es*-; Weiteres Verf., Slav. Rev. XII (1960), 182ff.; Linguistica X (1970), SS 90—92 (Nr. 36) und 92—93 (Nr. 37), auch zur Bedeutung.

In betreff des anlautenden ural. *j*- ist zu bemerken, dass dieser im Idg. vor hellen Vokalen oft geschwunden zu sein scheint.

(8) bei Collinder, FUV. 118 findet man ein semantisch dem eben vorgestellten ebenbürtiges f.-ugr. Wort: čer. *šapš*, *šopš*, Malmyž auch *sops* "Webers Spule", auch "Netznadel", wog. *tos*, *ta:s* "Netznadel", ostj. *sawə s*, S *su:p ə s* "Netznadel", dazu lapp. Schw. *čuopsem* bei Itkonen, FUF. XXXI (1954), 159; demnach alles aus **sapsa* (mit teilweiser Assimilation zu **šapsa*, so sicher im Ostj.; vgl. Beke, FUF. XXII [1934], S. 94 u.a.):

~ idg. **Has*-, Urstamm mit Bedeutung "Nadel, Granne, Spitze", m.E. a) in heth. Wurzelwort *ha:š*, Akk. Sg. *hašš-an* "Span" (vom Seifenstrauch) (formale Seite bei Kronasser, Etym. d. heth. Spr. 161), b) in lat. *ar-ista* "Granne an der Ähre, Ähre, Borsten, Fischgräte" aus ält. **as-is-ta*-, doch vgl. gleich hier oben, c) in lit. *as-ni-s*

“längere, hervorstehende Haare eines Pelztieres; Roggenschösslinge, Schneide, Schärfe der Sense“, *asn-ingas* “stachelig“, d) arm. *has-k* “spiga, spica“ (Ciakciak).

Man muss, entgegen meiner früheren Zusammenstellung (vgl. die Zitate oben bei (7)!), das Ganze in zwei etymologisch getrennte Wortsippen aufteilen, zu (7) also idg. **es-*, hier **Has-*. Der anlautende Laryngal muss aus dem iur. *s*-Laut entstanden sein wie bei Wort für “Herbst“; er ist im Hethitischen als *h-* bewahrt, wird aber auch im arm. *h-* von *has-k* wiedergefunden; vgl. idg.-anat. *hawī-š* “ovis“ gegen arm. *hovi-v* “Schäfer“.

III. Gleichungen mit ural. **pt-*: Es scheint auch diesmal eine Assimilation zu **tt-* auf der indogermanischen Seite stattgefunden zu haben, und dies *-tt-* (Geminata) soll im Hethitischen gegebenenfalls intervokalisch noch bestanden haben.

(9) ural. **lapta* “flach, platt“ in finn. *latt-ea* ds., auch *latta* u.a., čer. *laptə*, *laptə ra* “platt, flach“, ostj. DN *taptə x* “Schüssel“, V. Vj. *lāwtə k* “glatt, eben; sanft abschüssig“ usw.; sam. jur. *laptə* “platt, flach, niedrig“, jen. *lota* “ebene Stelle“ u.a. (z.B. bei Lehtisalo, FUF. XXI [1933], 24; Collinder, FUV. 31; Toivonen 279f.):

~ idg. **lat-* “flach, platt“, m.E. in: a) ksl. *laty*, - *əva*, - *əka* “olla“, russ. *látka* “tönerne Bratpfanne“, slvn. *látva*, -*vica* “seichte Milchschiüssel“, also urspr. “flache Schüssel“, b) russ. *lat-átje* “Seerosen, Sumpfdotterblume“, ukr. *latát* ds., bulg. *latína* “Kresse“ usw. (urspr. “Pflanze mit grossen Blättern“), c) germ. **latto*: “Latte“ in anord. *latta*, ags. *lætt*, bzw. **laþþo*: in mengl. *laþþe* = engl. *lath*, d. *Latte* (und d. *Laden*, mhd. *lade* Brett, Bohle...“, vgl. Kluge-Mitzka, EW. d. deutsch. Spr.²⁰ 418 und 425).

Vgl. dazu noch mit **l-* > *n-* alt. **napta* “flach; Blatt“ bei Čop, IU.I (Ljubljana 1974, S. 112—113. Man findet also auch die Bedeutung der sl. Wörter wieder.

IV. Gleichungen mit ural. **ks-*: Man muss schon wieder im Heth. doppeltes -*ss-* (Schreibung -*šš-*) erwarten, was durch eine totale Assimilation des gemäss Čop, Laryng. 1970 passim dargelegten und besprochenen Lenierungsgesetzes entstandenen Lautkomplexes **His-* (aus iur. **ks-*) erklärbar ist. Im sonstigen Idg. einfaches -*s-*:

(10) f.-ugr. **jo:kse-* “laufen, fliessen“ in finn. *juokse-* (Inf. *juos-ta*) “ds., rennen; schwanger werden“, estn. *jookse-* “laufen, rennen, fliessen; zufallen, zuteil werden; belaufen (v. d. Begatten der Tiere)“, ung. *ív-* ~ *ívo-* “laichen“ (Collinder, FUV. 84; MNyTESz. II 249f.):

~ idg. **eis-* (sich) heftig, ungestüm, schnell bewegen; antreiben...“ bei Pok. 299—301, u.a. in ai. *iṣ-ya-ti* “setzt in Bewegung, schwingt“, e.šá- “eilend“, av. *iša-* usw. “(sich) in eilige Bewegung setzen“, gr. *oi:ma* (< **ois-mn*°) - „stürmischer Angriff, Andrang“ u.a. Die idg. Wurzel wird wohl in ein **e/o-* “hin“ + **j(e)s-* = f.-ugr. **jo:kse-* zu zerlegen sein, wie es z.B. auch in gr. *o-kéllo*: “treibe an“, *o-trýno*: ds. (u.a., Pokorny 280) zu finden ist. Dafür spricht u.a. die für die Nomina Ntr. auf **-men-* etwas ungewöhnliche *o*-Stufe.

(11) ural. **pe:kse-* bzw. **pe:ksä-* "reiben, bes. von Fellen, um sie weich zu machen" in finn. *piekse-* (im Inf. *pies-tä*) bzw. *pieksä-* "peitschen", auch "(Fell) weich reiben", mordw. E *pivse-* "dreschen", M *piksə-* "schlagen, prügeln", zyrj. *pes-* "schlagen, klopfen; quirlen (dicke Sahne zu Butter)", S "Leder reiben (aufweichen)", wotj. *posi-* "reiben; zerreiben; (*ku* "Fell") weichreiben"; sam. jur. *pidi:l-* "reiben (Fell oder Kleidungsstücke aus Fell weich)" bzw. "ein Fell, eine Tierhaut mit einem stumpfen Eisen weich reiben", tawgy *feda'a* "solches Eisen", jen. *fi'e-*, *fi'a-* "(Fell) weich reiben" (Toivonen 536f., wonach **e:-* im Finn. sekundär, vgl. estn. *peks(t)a* usw.; Collinder, FUV. 48):

~ idg. **bhes-* "abreiben, zerreiben, ausstreuen" bei Pokorny 145f., z.B. in ai. *bá-bhas-ti* "zerkaut", *bhás-man-* Ntr. "Asche", mit heth. *peš-* (z.B. bei Kronasser, Etym. d. heth. Spr. 386) in *-za peš-zi* "reibt sich (mit Seifenkraut) ein" u.a., dazu *paš-ihai-* "reiben (magische Substanz dem Patienten an den Leib)", *anda pašihaid-du* "soll (ihn wie eine Ameise mit dem Fusse) zertreten" usw. (zu *-š-* unten in den Schlussfolgerungen), beide heth. Verba zusammengestellt u.a. von Kronasser, a.O. 481. Zahlreiche Erweiterungen, z.B. ai. *psá-ti* "verzehrt". Ural. + idg. (ohne heth. Material) schon bei Čop, Laryng. 1970, S. 22 Nr. 40.

(12) f.-ugr. **ukse* "Tür" bei Collinder, FUV. 121 (vgl. auch Toivonen 1526; MNyTESz. I 112 zu ung. *ajtó* ds. u.a.), sicher belegt in finn. *uksi* "Tür", wotj. *e.s* ds., syrj. *-e.s* ds. in *e.đž-e.s* ds., *i.b-e.s* ds. und "Tor, Pforte; Zaunpforte"):

~ idg. **o:s-* "Tur, Tor, Zaunpforte", m.E. in heth. *aš-ka-* "Tor" (des Königspalastes) (Akk. Sg. *aška-n* usw.) bei Friedrich, Heth. Wb. 36; gemäss den vokalischen Entsprechungsgesetzen muss dem ural. **u-* in solcher Stellung wie im Wort **ukse* auf der idg. Seite ein **o-* gegenüberstehen, was durch heth. *aška-* nicht bewährt wird; dagegen tritt ein reines idg. **o-* auf in gr. *óstrimon* Ntr. "Stall, Hürde", das bisher unerklärt war (vgl. Frisk, Gr. EW. II 438), das aber ganz leicht auf ein Nomen **os-tro-* "Gehege, das Umschliessende" zurückführbar ist (zu dieser Gruppe sowie zu heth. *aša-war* Ntr. "Pferch, Gehege für Kleinvieh" und lit. *aslà* "aus Lehm festgestemmter Fussboden" usw. an anderem Ort ausführlicher).

(13) ural. **pi:kse* "Schnur, Seil" in mordw. *piks* "Seil, Schnur; Zugseil, -riemen", ostj. DN *pi:γə t* "Angelschnur" (Kr. id. "Tragband, Strippe, Strippe am Rindenkorb"), V *pü:γə l* "Seil, Schnur, Binderriemen" u.a.; sam. jur. *pü:δə* "Seil, Strick (aus Bast, Baumrinde gedreht)" (Collinder, FUV. 49):

~ idg. **bhas-* a) "Bund, Bündel" bei Pokorny 111, u.a. lat. *fascis* "Bund, Bündel, Paket", *fascia* "Binde, Band, Landstreifen" und mir. *basc* "Halsband", weiter maked. *báskioi:desmòi phrygáno:n*; b) wie teilweise schon unter a), auch "Bast" als Mittel für das Verfertigen von "Stricken, Bänden", so vor allem in d. *Bast* (so ahd., asächs., anord.; ags. *baest*), Vrddhi-Ableitung in **ba:stó-m* "das aus Bast verfertigte Bindemittel" = mhd. *buost* "aus Bast verfertigter Strick"; c) dazu engstens südital. *bastá: hypodé:mata*. Der idg. Vokalismus ist im Falle, dass der ural. Ansatz mit *-i-e* stichhält, schwierig. Jedenfalls sind sonst die Laute und vor allem Bedeutung beiderseits in bester Ordnung.

(14) schon bei Čop, Laryng. 1970, S. 21 Nr. 36 steht die Gleichung f.-ugr. **oksa* "Ast, Zweig" in finn. *oksa* ds., lapp. *oakse*, *uoksie* ds., čer. *uks*, *ukš* usw. ds. (vgl. Toivonen 424):

~ idg. **os-* "Ast, Zweig" a) in **oz-do-s* "Ast" = arm. *ost*, gr. *ózdos*, got. *asts* usw. Pokorny 785; b) in **oz-gho-s* "Knospe, Ast" = pehl. *azg* "Ast", npers. *āzāg* "Zweig, Knospe", gr. *óskhos* usw. "Zweig, Schössling" Pokorny 786. Die Analyse in Präfix **o-* "bei, an" + **sed-* "sitzen" bzw. **segh-* "halten" ist wertlos, schon der Umstand, dass beidemal ein **os-* hervortritt, müsste gegen sie sprechen.

V. Die ural. Gruppe **kś-* wird ganz so wie **ks-* durch idg. *-s-* vertreten, im Heth. schon wieder durch doppeltes *-šš-*, wenn die lautliche Umgebung das gestattet:

(15) das f.-ugr. Wort für "Herbst" (Collinder, FUV. 116; Toivonen 1144; MNyTESz. III 42 usw.) hatte eine Urform wie **sūkše* = finn. *syksy*, estn. *sügis*, lapp. N *čākčā*, mordw. E *sokś*, *šokś*, *šoks*, M *šokś*, *šoks*, čer. *šəžə*, wotj. *siži*¹, *ši-žel*, wog. *tüks* usw., ostj. *səwəs*, *söyəs* usw. und ung. *ősz*. Daneben stand ein **sūkeše-* in der zitierten estn. Form und in finn. *syys* (Gen. *sykysen*):

~ idg. **es-* + Suffixe der Zeitbenennungen "Ernte(zeit), Herbst" bei Pokorny 343, belegt in sl. *jesen*⁶, russ. *óseń* "Herbst", apreuuss. *assanis* "Herbst"; hom. usw. *op-ó-ra*; Alkm. *op-á-ra*: "Sommersende, Erntezeit" aus **opi oh-ára-n* "nach der Sommerzeit", also von **os-er-* "Sommer" (im Süden ist die Ernte früher, urspr. Bedeutung also "Herbst"); got. *as-an-s* "Ernte, Sommer", anord. *qnn* < **azno*: "Ernte, Mühe", ahd. *aren* "Ernte" usw.

Im Idg. muss man schon wieder mit einer Art dissimilatorisch bedingtem Schwund des im F.-ugr. im Anlaut auftretenden s-Lautes rechnen, wie in Nr. 8 oben. Ursprünglich wahrscheinlich **s-...-s* > **h-...-s*, heth. also **hešš-/hašš-* zu erwarten.

VI. Wie bei ural. **pt-* (Kapitel III) ist auch bei ural. **kt-* die indogermanische Entsprechung zunächst in Form von **t-*, im Hethitischen normal als Geminata *-tt-*, zu erwarten. Alles Genauere erst in Schlussfolgerungen. Also:

(16) ural. Verbum **pukta-* "laufen, rennen; fliehen" ist belegt in čer. *pokte-* "treiben, jagen, verjagen, nachfolgen, verfolgen", ostj. V *pòt-* usw. "die Flucht ergreifen, fliehen", ung. *fut-* "laufen, rennen; fliehen od. (sich) flüchten (vor dem Feinde, ins Ausland), die Flucht ergreifen"; sam. ostj. *pakta-* "springen" und "eilen", "die Flucht ergreifen" (Toivonen, FUF. XXI [1933], S. 125; Collinder, FUV. 12; MNyTESz. I 993f. u.a.):

~ idg. **pet-* 2. "auf etwas los- oder niederstürzen, fliegen, fallen" (Pokorny 825—826), u.a. in ai. *pátati* "fliegt, fällt", av. *pataiti* "fliegt, eilt", gr. *pétomai* "fliege", dor. *é-pta:-n*, Adj. dor. *pta:-nó-s* "fliegend", *pi-pt-o-* "falle", lat. *peto*: "auf etwas losgehen, zu erlangen suchen" usw., vor allem (mit wichtigen Bedeutungen, die ans Uralische erinnern) heth. Verbum *pidda-i-* "laufen, eilen; fliegen" und

“fliehen“, *pitte-nu-* Kaus. “zum Laufen veranlassen; fortjagen, verscheuchen; (ein Mädchen) entführen“, *pittijant-* “Flüchtling“. Das Hethitische steht also lautlich (-*tt-*) und inhaltlich dem Ural. näher als die übrigen indogermanischen Sprachen.

(17) f.-ugr. **lakte* “Meerbusen, Bucht“ in finn. *lahti* ds., lapp. N *luoktâ* ~ *luovtâ*- ds. bei Collinder, FUV. 94; Toivonen 269 (ostj. und wog. stimmt nicht):

~ idg. **lat-* “feucht, nass; Sumpf, Lache“ bei Pokorny 654f., wenigstens in den letzteren zwei Bedeutungen, vgl. mir. *laith* “Bier, Flüssigkeit; Sumpf“, gall. *Are-late* Stadt “östlich von **late* = Sumpf“, lit. FIN. *Latuvà*, *Lât-upé* usw. Vgl. auch Fraenkel, Lit. EW. 343.

Es ist wahrscheinlich im Idg. zu einer Kreuzung mit einem iur. Wort für “Tropfen, Weinrest, Neige“ gekommen, s. unten Nr. (26).

(18) f.-ugr. **läkte-* “(weg)gehen, aufbrechen, losgehen“ in finn. *lähte-* ds., lapp. Kola *likte-*, čer. KB *läktä-* usw. “hinausgehen, weggehen, sich auf den Weg machen, hervorkommen, aufgehen; erscheinen; aufblühen“, wotj. *li°kti°-* “kommen“, syrij. *lok(t)-* “kommen, ankommen, anlangen; gehen“, ostj. DN *ti:wät-* “hinaus-, weggehen“, V *lü:γät-* “hinausgehen“ (Collinder, FUV. 94; Toivonen 319, wo noch mordw. *livíe-* “hinausbringen, hinausführen“ usw.):

~ zunächst zu toch. B *lät-*, *lə-n-t-* “hinausgehen“ (Aor. 3. Pl. *lateⁿ* usw.), A *lät-*, *lə-n-t-* ds. (Präs. VIII 3. Sg. *ləntəš* usw., Aor. 2. Sg. *ləč*), die wegen des Anlautes -č- als Erweichungsproduktes auf ein uridg. **IVt-* und nicht **IVdh-* zurückgeführt werden müssen (gegen van Windekens, u.a. Le tokh. I 259f.). Weitere Verwandte werde ich an anderer Stelle anführen.

(19) f.-ugr. **ükte-* Num. card. “eins“ in finn. *yksi* ~ *yhte-*, lapp. *oktâ* ~ *ovtâ-*, mordw. E *vejke*, M *ifke*, čer. *ik*, *iktə*, wotj. *od-ik*, *od-ig*, syrij. *e.t* usw. (Collinder, FUV. 126):

~ idg. **et/d-* “eins“, wohl erhalten in sl. *jed-in* “eins“ (einzelsprachliche Formen u.a. bei Vasmer, Russ. EW. II 255), wozu ich noch germ. **ep(e)-* “irgend“ stelle, das in got. *aip-pau* “oder, sonst, wenigstens“, d. *oder*, *etwas*, *etlich* usw. zu stecken scheint (vgl. bisherige Ansichten bei Feist, Vgl. Wb. d. got. Spr.³ 29; Kluge-Mitzka, EW. d. deutsch. Spr.²⁰ 176f. und 519f). Mehr anderswo.

(20) f.-ugr. **jukta-* “kommen, ankommen; erreichen“ ist belegt in: mordw. (unsicher) E *juta-*, *jota-* “gehen, vorbeigehen, übergehen, übersetzen (einen Fluss) usw.“, wog. *joχt-* “kommen, geraten“, ostj. *joyə-t-* (DN) “kommen, ankommen; erreichen, treffen, antreffen, fangen“, Vj. “am Ziel ankommen, hingelangen; einholen, einfangen“, Trj. auch “genügen“ usw., ung. *jut-* “kommen, gelangen; kosten; zuteil werden, zufallen; einfallen; etwas bekommen, zu etwas gelangen; werden“, (Collinder, FUV. 84; MNYTESz. II 287 usw.):

~ idg. **jet-* od. **jat-* bei Pokorny 506f., wenn nicht in allen Stücken (vgl. zu Trägern der Bedeutung “sich fügen, anfügen, anschliessen“ eine andere Etymologie in Čop, ALHung. 24 [1974], S. 95f. Nr. 9: zu ural. **jutta-* “hinzufügen,

verbinden“), so doch in ai. *yat-* “nacheifern, wetteifern“ und “eilen, marschieren o. ähnl.“, *yat-úna-* “strebsam“ und *yat-ná-* M. “Bestrebung, Bemühung, Anstrengung, Mühe“, av. *yat-* “sich in Bewegung setzen, sich bemühen usw.“, kymr. *add-iad* “Sehnsucht“ und *add-iant* ds., air. *e:t* “Eifer, Eifersucht“, toch. B *ya:t-* (Präs. *yot-o-tər*) “fähig sein, imstande sein“, Kaus. “zustande bringen“, ebenso in A. Im Idg. muss man wenigstens teilweise aus abstrakterem “reichen, ausreichen“ ausgehen, das auch im Ural. vorkommt.

(21) es soll eine morphologische Gleichung folgen, die auf Grund des Gesetzes ural. **-kt-* = idg. **(H)t-* gemacht wurde: U.a. nach Szinnyeí² 91f. und Nyelvh.⁷ 103f. besass das Finnisch-Ugrische einerseits eine denominative Bildung mit der Bedeutung “-los, ohne x“ (= *Nomen caritivum* bzw. *negativum*) und ein damit in Zusammenhang stehendes Kasussuffix mit der Bedeutung “ohne x“ (der sog. *Abessiv*). Das zweite hatte wenigstens im Ostseefinn. und Lapp., Tscher. und Perm. eine Urform **-kta-k*, deren Kernstück **-kta-* auch die Grundlage für das Karitivsuffix in denselben Sprachen bildete (**-kta-ma-*); so:

finn. *raha* “Geld“: *raha-tta* “ohne Geld“ (in vordervokal. Wörtern *-ttä*); dial. *-tak*, *-ttaG*, *-dak*;

lapp. S *-hta(k)*, z.B. in *tolo:-htak* “ohne Feuer“ von *tollo* “Feuer“;

čer. *-tè* z.B. in *kit-tè* “ohne Hand“ von *kit* “Hand“ (KB, U);

syrj. *-te.g*, z.B. in *mort-te.g* “ohne Mensch“ von *mort* “Mensch“;

wotj. *murt-tek* ds. (*murt* “Mensch“).

Das Karitivsuffix **-kta-ma-* kommt z.B. folgenderweise vor:

finn. *voima* “Kraft“: *voima-ton* “kraftlos“, Stamm *voima-ttoma-* (vgl. Hakulinen, Handbuch d. finn. Spr. I 125—126, auch zu *-o-*);

lapp. S. *-htipme*: ~ Stamm *-htimme*; z.B. *čalme:-htipme*: “augenlos = blind“ = finn. *silmä-tön* “augenlos“ (*čalə me*; *silmä* “Auge“), vgl. syrj. Abessiv *šin-te.g* = wotj. *šin-tek* usw.;

mordw. *pona* “Haar“: *pona-ftəma*, *-ftomo* “haarlos“; čer. *kit-təmə* “handlos“ (zu *kit*, *kit-tə* oben beim Abessiv);

syrj. *piñ-te<m* “zahnlos“ von *piñ* “Zahn“ usw.

Also f.-ugr. **silmä-ktä-k* “ohne Auge“, *silmä-ktä-mä* “augenlos“.

Dasselbe Suffixelement **-kta/ä-*, aber noch in einer rein raumanzeigenden Funktion, kommt auch in einigen Adverbien mit pronominalem Grundwort vor; Funktion ist die des reinen Ablativs bzw. der daraus gewonnenen Adverbien bzw. Konjunktionen der “Ursache, des Grundes“:

finn. *e-ttä* Konj. “dass“, urspr. Adverb “so“ (zum Demonstrativstamm *e-* “dieser“, mehr bei Toivonen 33); urspr. **e-ktä*;

finn. *jo-tta* Konj. “damit“, urspr. “auf welche Weise“ (vom Relativstamm *jo-* “welcher“, s. bei Toivonen 116—117) = lapp. R *ju-kte* “dass“, “weil, da, als“, Wefs. *ju-kχtie* “weil da, als“, Et. *ju-kte*, *ju-ktie*, *ju-χ tie* ds., “wenn; dass, damit“ usw. bei Toivonen 117b;

finn. veralt. und dial. *ku-tta* Adv. -„wie?“, dial. *ko-tta* ds. und Konj. „als, wie“ (vom Interrogativstamm *ku-*, *ko-*, vgl. Collinder, FUV. 26; Toivonen 205. 230) = lapp. *Go-kte* „wie?“.

Vgl. in allgemeinen noch Hakulinen I 168. Auch Posti, FUF. XXXI (1953), S. 45 (mit lapp. S *ku-kxtië* „wie; so dass“) usw.

Die finnisch-lappischen „Urformen sind **e-ktä*, **jo-ktä*, **ko/u-ktä*. Aus ihrer rein räumlichen Bedeutung wurden sie, wie schon bemerkt, zu kausalen, finalen, konsekutiven Adverbien und Konjunktionen, teils auch zu modalen. Der Entwicklungsgang ist wie u.a. im Indogermanischen, wo auch der echte Ablativ dieselben Entwicklungsrichtungen einiging, vgl. z.B. Brugmann, Grdr.² II 2, SS. 697—703. So haben wir das volle Recht, mit den obigen Gebrauchweisen und Formvarianten (wo jedoch der Kern **-ktä*- überall dasteht und wohl nur derselbe einst der Träger der ablativischen Funktion gewesen war) das idg. Ablativzeichen *-t/d* gleichzustellen, das in folgenden Kategorien vorkommt:

a) in ablativischen Adverbien auf **ē:t/d*, **ō:t/d*, **ā:t/d*, die von Pronominalstämmen abgeleitet wurden, z.B. von **to-*: **tō:t/d* bzw. **tā:t/d* „von da“ in ai. *tā:t* „infolge davon“, kret. *tō:-de* „von hier“, aksl. *ta-že* „und dann, itaque“, ferner in **to:d* des sog. II. Imperativs, urspr. „von da an, dann künftighin“ (ai. *bhāra-ta:t* usw.), vgl. Brugmann 697; einige von solchen Adverbien lassen sich den f.-ugr., die oben angeführt wurden, auch in Stamm gleichsetzen:

f.-ugr. **e-ktä* = idg. **ē:t/d*, **ā:t/d* in ai. *ā:t* „darauf, ferner, doch“, av. *a:t* „so... denn, lit. *ō* „und“, bes. *ē*, *ē-gi* „und, aber, jedoch, dagegen“ (viell. = sl. *i* „und“) bei Fraenkel, Lit. EW. 117;

f.-ugr. **jo-ktä* = idg. relativ **jō:t/d*, **jā:t/d* „von wo“ in ai. *yā:t* „insoweit als“, lokr. *hō*-, kret. *½o*: „unde“ usw.

weiteres vgl. Čop, Laryng. 1970, S. 31; Dekl. 62—65 § 5.2.8.

b) von den Pronomina ist der unter a) dargelegte idg. Ablativausgang auf die Nominaldeklinaton der *e/o*-Stämme übergangen, vgl. idg. bei Adjektiven **ē:t/d* in ai. *paścā:t* „von hinten“, lat. *facillume:d* usw., s. Brugmann, Grdr.² II 2, 697 ff. und bes. 164 f.; bei *o*-Stufe ist neben **ō:t/d* auch **ā:t/d* möglich, vgl. ai. *vr̥ka:t* = av. *hrka:t*, altlat. *Gnaivo:d*, mit **ā*:- lit. Gen. Sg. *vilkō* = aksl. *vlr̥ ka*. Vgl. noch unten in Schlussfolgerungen.

c) aus der ablativischen Funktion ist die instrumentalische entstanden im Heth.: Instr. Sg. der *e/o*-Stämme war hier auf *-et*, *-it* = */-e:t/*, z.B. *kunnit* „mit der rechten (Hand)“, vgl. Pedersen, Hitt. 22 ff.

Daneben steht aber (vor allem altheth.) bei konsonantischen Stämmen (auf *-r-*, *-n-*) ein *-ta*, das sicher als blosses */-t/* zu lesen ist: *uddan-ta* „mit dem Wort“, *ešhan-ta* „mit dem Blut“, *wedan-da* „mit dem Wasser“ usw., auch *kiššar-ta* „mit der Hand“ (Friedrich, Heth. El. I² 45) und *ki-iš-šar-at* (Schuster bei Friedrich, HWb. Erg. 2, S. 15b), beides zu lesen */gessr^o-t/*. In diesem kürzeren Typus muss nicht eine besondere Instrumentalisierung gesucht werden, sondern ein kürzeres frühidg. */-t/* (bzw. */-t/d/* das direkt auf älteres idg.-f.-ugr. **-ktä* (über frühidg. **-tt*) zurückzu-

führen ist. Über die Folgen, die daraus für die Vokalqualität und besonders -quantität des Stammaslautes entstehen, soll in Schlussfolgerungen näher diskutiert werden.

d) auf Grund von c) kann man also auch eine kürzere Ablativendung uridg. **-t/d*, also ohne Vokal davor, erschliessen; wenn ich an beiden Stellen (oben hinter a)!) nur mit **-e:t/d* u. ähnl. rechnete, so muss ich mich insofern korrigieren, als ich jetzt nicht mehr annehme, dass einer ural. Konsonantengruppe **-kt-* in Indogermanischen meist oder sogar ausschliesslich eine Lautgruppe **-Ht-* entspricht, die sich dann auf die vorhergehenden Vokale gemäss den Gesetzen der Laryngalthorie auswirken sollte. Es ist m.E. dagegen anzunehmen, dass auch reine Einzelkonsonanten (obwohl geminiert, **-tt-*) ohne selbständigen Rest des ural. (und iur.) *k*-Lautes als idg. Entsprechung zu erwarten und tatsächlich belegt sind. Also: die auf *-t/d* endenden Ablative der Personalpronomina gehören wohl auch hierher:

idg. **me-t/d* "von mir" = ai. *mát*, av. *mat*, apers *mah*;

idg. **t(w)e-t/d* "von dir" = ai. *tvát*, av. *vvat*;

idg. **n^osmé-t/d* "v. uns." = ai. *asmát*, av. *ahmat*, gr. *he:med-após*;

idg. **usmé-t/fd* "v. euch" = ai. *yušmát*, av. *xšmat*, *yu:šmat* usw.

Die langvokalischen Nebenformen, lat. alt *me:-d*, *te:-d*, *se:-d* und av. (g.) *vwa:t*, sind wohl keiner einzelsprachlichen Analogie zu verdanken, sondern lassen die Variante des iur. Suffixes **-kta* erscheinen, wo das **-k-* vor **-t-* durch den Laryngal vertreten wurde. Mehr in Schlussfolgerungen und in meinem neuen Buch über die Laryngalthorie.

In diesem Falle ist demnach mit zwei Entwicklungsformen desselben Lautkomplexes zu rechnen: a) **-kta* > frühidg. **-Ht*, b) **-kta* > frühidg. **-tt*.

Vgl. zu allem Čop, Laryng. 30-31 und Dekl. 62-65 (mit obiger Korrektur). Die karitiv-abessive Funktion im Finnisch-Ugrischen ist m.E. aus der räumlichen ablativen = separativen zu erklären.

(22) im Finnisch-Ugrischen gab es laut Szinnyei² 111 f. ein zusammengesetztes Kausativsuffix, das etwa **-kta-* lautete; im Finnischen **-kt-* > *-tt-*; vgl. Hakulinen, Handbuch I 207—209; Posti, FUF. XXXI (1953), S. 43—44, auch zu event. Urform (oder zweiter Urform) **-pta-*. Wie nun im Finnischen der lautliche Zusammenfall dieses Suffixes mit dem funktionsgleichen ural. **-tta-* (vgl. Lehtisalo, Prim. Ableitungssuffixe 322 ff.) jede Distinktions unmöglich machte, so ist meistens auch im Idg. um die Möglichkeit, die Vertretung des ural. Kausativsuffixes **-kta-* bzw. **-pta-* (über **-tt-* = heth. *-tt-*, sonst **-t-*) von derjenigen des ural. **-tta-* zu unterscheiden, schlecht bestellt; nur im Falle, dass das erstere iur. Suffix (***kta-* oder auch ***pta-*) zunächst eine idg. (frühidg.) Urform **-Ht-* annahm, kann klare historische Auseinandersetzung getroffen werden. Beispiele:

finn. *-tta-*, z.B. von *kuole-* "sterben" *kuole-tta-* "sterben machen, töten" = mordw. *kulo-* "sterben" mit *kulo-fto-* "töten";

lapp. S *ëlle-* "leben" und *e:ele:- hte-* "ernähren" = finn. *elä-* "leben" mit *elä-* *ttä-* "erhalten, ernähren";

čer. *-kt-* z.B. in *muškə-kt-* "waschen lassen" zu *muška-* "waschen";

wotj. *-kt-* in *vale-kt-* "unterrichten" zu *val-al-* "verstehen, begreifen";

mordw. **-kta-* (bzw. **-pta-*) > *-fta-* usw. (*kulo-fto-* oben usw.);

ung. **-kta-* über **-χta-* und **-jt-* nach Verschmelzung des **-j-* mit dem Vokal des Grundstammes zu (heutigem) *-lt-*: *tan-ul* intr. bzw. mediopass. "lernen", aber *tan-ít-* "lehren" (f.-ugr. **tuna-kta-* = mordw. *tona-vto-* ds.) usw.:

~ auf der idg. Seite zwei Möglichkeiten, ohne ein produktives, systematisch eingeordnetes Kausativsuffix zu bekommen:

a) in einigen Aoristen ein **-t(H)-*, das bestenfalls mit Aspirata gemäss der Laryngaltheorie im Aind. erscheinen kann, und das ich im Aorist *ás:tha-m* zu *ás-ya-ti* "wirft, schleudert" (Mayrhofer, Altind. EW. I 67 zur Etym.; abwegig zum Aorist Thumb-Hauschild, Hb. d. Skr. II 300 m. Lit., nach Burrow) wiederfinde; die Grundform wäre **es-Hté/ó*, mit Versetzung des Laryngals **es-tHé/ó-*;

b) im Perfekt auf *-tt-* (thematisch) im Oskischen, z.B. *prúfa-tte-d* "probavit", Konj. *tríbaraka-tt-fns* "aedificaverint" (vgl. z.B. Bottiglioni, Manuale (1954), S. 136 mit verschiedenen Erklärungsversuchen, von welchen der von Brugmann, Grdr.² II, 3/1, 367 unserer Ansicht ziemlich gut entspricht); in diesem Falle wird vielleicht osk. *-tt-* (sonst einfaches *-t-*, z.B. päl *coisa-te-ns* "curaverunt") direkt auf die laryngalhaltige Gruppe **-tH-* (aus **-Ht-*) zurückgehen können.

Da der Typus b) nur von denominativen *a-*-Verben gebildet werden kann, wird er doch etwas zu tun haben mit dem denominalen Suffix **-to-* "versehen mit etwas" (Brugmann, Grdr.² II 1, SS. 394 ff., bes. 402 ff., z.B. lat. *barba:-tu-s*, lit. *barzdó-ta-s* "bärtig" von *barba*, *barzdà*; lit. *ragúo-ta-s*, aksl. *roga-tə* "gehört" von *rāga-s*, *rogr* (von o-Stämmen); lat. *auri:-tu-s* "mit Ohren versehen" von *auri-s*, lit. *aký-ta-s* "äugig" von *akì-s*; lat. *cornu:-tu-s* "gehört" von *cornu*: usw. Besonders bei Ableitungen von kurzvokalischen Stämmen (auf *-o-*, *-i-*, *-u-*) muss man annehmen, dass das Suffix zunächst einen Laryngal vor dem *-t-* hatte, also in älterer Zeit **-Hto-* lautete. Dabei muss man irgendwie von ursprünglicher Verbalfunktion unseres **-Hto-* ausgehen, woraus auf dem Wege von "zu dem machen, was das Grundwort bezeichnet" über "mit etwas versehen" und mit nominalem Element **-ó-*, angeschlossen an einen Verbalstamm auf **-Ht-*, die Verbaladjektiva unseres Typs entstanden sein können (wie z.B. gr. *loipó-s* "übrig" von *leípo*: "lasse").

(23) mit einem f.-ugr. **-k-t-* muss man auch in der 2.P.Pl. der Verbalflexion rechnen, indem im Finnisch-Ugrischen im Präsens an den Stamm auf **-k-* das Pronomen der 2.P.Pl. angetreten war:

finn. Verbalstamm *anta-* "geben", Präsensstamm **anta-k-*, urspr. "gebend" z.B. im negierten *en anna-k* (dial.) "ich nicht gebend = ich gebe nicht", Imperativ 2.Sg. (dial.) *anna-k* "gebe"; davon 2.Pl. mit der ural. Nominativform des Pronomen pers. der 2.P.Pl. **te-k* (usw.) "ihr, vo:s" (vgl. Collinder, FUV. 62; Toivonen 1250) = liv. *teG*, *te:G*, finn. *te*, *tee* usw.: finn. urspr. **mene-k-tek* "ihr gehend" = *mene-tte* "ihr geht", Verbalstamm *mene-* "gehen" usw.; von *anta-* (oben) > **anta-*

k-tek "ihr gebend" = *anna-tte* "ihr gebt"; vgl. Szinnye², SS. 119f. und 129; Hakulinen, Handbuch I 184 und 181 usw.:

~ idg. Personalendung **-t(h)e* für 2. Pl. Akt. primär bzw. sekundär: Ind. Präs. ai. *bhára-tha* "ihr tragt", gav. *iša-θa*: "ihr sucht", gr. *phére-te* usw., sl. *nese-te* "ihr tragt" usw.;

sekundär: Ip^f. ai. *á-bhara-ta*, Opt. *bháre-ta*, Imper. *bhára-ta*; av. Ip^f. *djasa-ta*: "ihr gingt"; gr. Ip^f. *é-phere-te*, Opt. *phéroⁱ-te*, Imper. *phére-te* usw.

Vgl. Brugmann, Grdr.² II 3/2, SS. 623—626.

Es ist Frage, wie man die Opposition *-th-* (primär): *-t-* (sekundär) erklären kann. Das *-th-* kommt auch sonst in der 2. Sg. Perf. Akt. (**-tha*, Brugmann 604 oben), in der 2. Sg. Mediopass. sekundär (ai. *-tha:s*, Brugmann 645) und in der 2. P. Du. Akt. (primär **-thes* bei Brugmann 639—642), weniger alt oder vereinzelt auch sonst. Es ist mit sehr verschiedenen Funktionen behaftet, z.B.

primär *-th-*: sekundär *-t-* (2. P. Pl. Akt., dasselbe 2. P. Du. Akt., da hier sekundär **-tom*), beidemale nur indoiranisch;

2. P. Du. Akt. *-th-*: 3. P. *-t-* (altindisch);

interdialektal: indoiranisch *-th-* gegen sonst *-t-* (griechisch); 2 P. Pl. primär; aber indoiranisch und griechisch *-tha* im Perfekt.

Uns interessiert zwar nur die 2. Pl. Akt. (und wohl auch die 2. Du. Akt., da ihr Anlaut auch uralischerseits mit demjenigen der 2. Pl. prinzipiell gleich gewesen sein müsste, also **-Ht-* wie im Pl. = ural. **-k-t-* im *k*-Präsens). Hier ist es mit der Gruppe Laryngal + *-t-*, umgestellt zu **-tH-* = ai. *-th-* = av. *-θ-* = gr. reines *-t-* zu rechnen wie im berühmten Falle idg. **pl^otH-ú-s* "breit, flach" = ai. *pr^othú-* = av. *pərəθu-* = gr. *platýs* (Gruppe bei Pokorny 833 f.) nach der bekannten Regel von de Saussure 1891 (in BSL. 7 [1892], CXVIII = Recueil 603), erweitert und präzisiert durch Kuryłowicz, Prace fil. XI (1927), SS. 202-205. Auf diese Weise wird die Anknüpfung des idg. Personalzeichens an das gleich funktionierende uralische gestützt; vgl. meine Laryng. 1970, S. 26 und 29; Dekl. 1975, S. 34. Das erstere ural. **-k-* ist benötigt, um die Erhaltung des folgenden *t*-Lautes zu begreifen (intervokalisch entspricht ja dem uralischen einfachen **-t-* auf der idg. Seite ein *-s-*, heth. *-šš-*, s. Indogermanica X). Auf dem Boden des Anatolischen hat man in der 2. P. Pl. *-tten* (Prät. und Imper.) bzw. *-tten-i* (Präs.), vgl.

Präs *uwate-tteni* "ihr bringet her", *pai-tteni* "ihr geht";

Prät. *ija-tten* "ihr machtet", *uwa-tten* "ihr kamet";

Imper. *i-tten* "gehet!", *arnu-tten* "bringet!".

Eine genaue Beurteilung des heth. doppelten *-tt-* ist nicht möglich (es kann neben genauer Entsprechung des ai. *-t-* auch diejenige des ai. *-th-*, wenigstens im Präs., darin stecken), wahrscheinlich ist es jedoch, dass schon im Urindogermanischen das Resultat des iur. **-kt-* wenigstens stellenweise mit dem iur. geminierten **-tt-* (dazu ALHung. 24 [1974], SS. 87 ff.) zusammengefallen ist. Mehr in Schlussfolgerungen.

(23a) aus dem früher publizierten Material mit iur. **-kt-* sei die Gleichung mit f.-ugr. **-äktä-* "töten, schneiden, verschneiden" erwähnt (Laryng. 1970, S. 21) in lapp. *akte-* "töten" usw., zu idg. (in Pokorny nicht erhältlich) **Hat-* (anatol. **Hatt-*) "schlagen, hauen, stechen usw." in heth. *hatta-* "hauen, (ab)schneiden usw.", *hazzija-* "stechen, eingravieren, treffen", *hatra:i-* "schreiben", venet. *atraest* "mandavit/sculpsit", av. *a:vaiti* "verdirbt, geht zugrunde" usw.

VII. Bei uralischen Verbindungen **-k + č-* und **-k + ċ-* erwartet man als idg. Entsprechungen zwei Typen: a) wenn die Affrikata nur uralische Realisierung älterer palatalisierter bzw. zerebralisierter *t*-Laute ist (also voriur. **-kt-*, **-kt.-*), muss man gleiche idg. Entsprechungen erwarten wie in Kap. VI bei ursprünglichem **-kt-*, demnach heth. *-tt-*, sonst *-t-*; b) wenn aber die ural. Affrikaten ursprünglich sind (also voriur. **-kč-* bzw. **-kċ-*), soll auf der idg. Seite dasselbe Resultat erscheinen wie bei ural. **-ks-* (Kap. IV) bzw. **-kś-* (Kap. V), also heth. *-šš-*, sonst *-s-*:

(24) ural. **mukča-* "übergehen (einen Fluss), ankommen" in lapp. I *mohitse-* "über eine Stromschnelle rudern, über einen Strom fahren", T *mokse-* "über ein Wasser fahren"; sam. jur. *maða-* "über ein Wasser gehen, übersetzen", kam. *ma:kte-* "schreiten" (Toivonen, FUF. XIX [1928], S. 101, Nr. 116; Collinder, FUV. 35 noch lapp. Lule *mokse-* "kommen, ankommen"):

~ idg. **ma:d-* (und **mat-*, s.u.) bei Pokorny 746 (unnötig sein Ansatz mit **-o-*) "begegnen, herbeikommen" in arm. *mat-čh-om* "nähere mich" usw., anord. *môt* "Begegnung, Zusammenkunft", got. *ga-mo:tjan*, ags. *me:tan* "begegnen" usw., hierher auch heth. *mat/mazz-* "aushalten, ertragen; standhalten; wagen" (bei Friedrich, HWb. 139; Kronasser, Etym. 393), mit *-t-* nur in Prät. *mat-er* "leisteten Widerstand"; da in einigen Fällen ein *-nz-* erscheint (das nicht ursprünglich sein kann, gegen Kronasser a.a.O. Anm. 2), kann man vermuten, dass es sich hier um Auflösung der Geminata (*-tt-* > *-nt-*, *-tsts-* > *-nts-*) handelt, wodurch man einen Beweis für die *tt*-haltige Variante unserer Wurzel erhält. Zur Bedeutung etwa idg. **terə-* "hinübergelangen" bei Pokorny 1074—75. Weiteres an anderem Ort. Vgl. schon Laryng. 1970, S. 22 Nr. 39.

(25) f.-ugr. **mukča* "Faust" in mordw. E *mokš-na*, M *mokšə-nda*, čer. KB *məškə-nda* usw., U *muškə-nda*, wotj. S *mīžig* usw., ostj. DN *məDžə-k*, Trj. *məišə-k* ds. (Toivonen, FUF. XIX [1928], S. 75 Nr. 46, jedoch unter den Fällen mit nur *-č-*, nicht *-kč-*; Collinder, FUV. 99):

~ idg. **ma:t-* "Daumen", nur kelt. gesichert: akymr. *maut*, mbret. *meut*, nkymr. *bawd* ds.

(26) f.-ugr. **rakča* bzw. **rākčä* "Schaum der Hefen, trüber Bodensatz usw." in finn. *rahka* "Schaum des Schweisses od. Hefens; Hefen", karel. *rahka* "Käsestoff", estn. *rahk* "Kahm, Eiter", lapp. N *raekce* ~ *raevce* "crusta situ obducta", wog. *raχt* "Lehm; Kot, Schlamm" (Toivonen, FUF. XIX [1928], S. 103 Nr. 121; Collinder, FUV. 110):

~ idg. **lat-* "feucht, nass; Sumpf, Lache" bei Pokorny 654, hier kommen in

Betracht nur: gr. *látax* "Tropfen, Weinrest", mir. *laith* "Bier, Flüssigkeit; Sumpf", kymr. *llaid* "Schlamm", mir. *lathach* ds. Vgl. schon Čop, Orbis XIX (1970), S. 300. Die indogermanische Gruppe bei Pokorny muss zwei verschiedene iur. Quellen haben, vgl. oben Nr. (17) mit Weiterem.

VIII. Zusätzlich soll auch die Entsprechung der ural. intervokalischen Lautgruppe **-ŋkć-* mit einem einzigen Beispiel dargestellt werden: Die idg. Seite hat nur **-s-*, aber der Vokal der Wurzel ist *-a-* : *-a-*, nicht **-ə-*, was gewisse Konsequenzen für den Entwicklungsgang nach sich zieht, s. die Schlussfolgerungen.

(27) bei Toivonen, FUF XIX (1928), S. 170 Nr. 311 (und Collinder, FUV. 40) steht folgende ural. Sippe: lapp. N *njuovčâ* ~ *njuokčâmâ* "Zunge" (sonst auch "Sprache"), čer. KB *našmâ* "Kiemen", U *nošmâ* "harter Gaumen", syrj. *ńokćim* usw. "Kiemen (der Fische)", wog. KO *ńe.χśam* usw. "Kiemen", ostj. DN *ńaŋχśam* usw. "Kiemen (der Fische)", Kond. *ńàχśam* "Kiemen, Kiefer" usw.; sam.jur.O *ńi:ńi:* "Gaumen" usw., kamass. *ne:ni*; ural. **ńaŋkće-me-* (sam. wohl ohne **-me-*):

~ idg. **na:s-* : **nas-* "Nase" bei Pokorny 755 (urspr. "Nasenloch"), u.a. in ai. *nasá*: Instr. Sg., *ná:s-a*: Nom. Du. "Nase", av. *na:h-* "Nase", lat. *na:sus*, aber *na:rís* "Nasenloch", nhd. *Nase* und *Nüster*, sl. *nosť* "Nase", lit. *nósis* ds. usw. Die "Kiemen" spielen bei den Fischen eig. dieselbe Rolle wie die Nase beim Menschen; Anwendung desselben iur. Ausdruckes einerseits auf den Fisch, andererseits auf den Menschen ist natürlich eng verbunden mit der Tatsache, dass die Uralier die Fischerei als eine der wichtigsten Quellen der Nahrung trieben (wie schon eine grosse Menge der sachgemässen Ausdrücke erweist: in Collinders FUV. uralische Fischnamen 12, f.-ugr. 9; Fischergeräte ural. 5, f.-ugr. 8), während im Idg. derartige Ausdrücke sehr selten sind, offenbar, weil die Fischerei ganz in den Hintergrund gestellt wurde (Schrader, RL. I 316 ff.).

Schlussfolgerungen

Die dargestellten 29 Gleichungen zeigen ein ausserordentlich ungleichmässiges Bild, wenn wir die idg. Vertretungen genauer beobachten. Die uralischerseits erste Komponente der intervokalischen Konsonantengruppe ist im Indogermanischen einerseits ganz geschwunden, andererseits lässt sie sich an den Spuren bzw. Auswirkungen auf den vorhergehenden Vokal erkennen. Belege:

a) keine Spur der k-Vertretung im Idg.:

(9) f.-ugr. **jo:kse-* "laufen": idg. **e-is-* "(sich) heftig bewegen" (vgl. ai. *iš-ná-ti* usw. mit kurzem **i-*); eine einzige Ausnahme ist ai. *i:šate*: "enteilt" mit *i:šát* "annähernd", wo man jedoch mit Reduplikation **i-is-* auskommt, vgl. im Perf. Med. RV *i:dh-é*: von *idh-* und *i:š-é*: von unserem *iš-*); der ursprüngliche Vokal zwischen einstigem **j-* und *-s-* ist qualitativ nicht mehr feststellbar;

ural. **pe:kse-* "reiben": idg. **bhes-* ds. (ai. *bhás-man-*), Nr. (11);

(12) ist etwas unsicher, da f.-ugr. **ukse* "Tür" vorläufig nur im Hethitischen aufkommt (*aš-ka-*), wo zwar nichts zum Ansatz von **o:-* drängt, nichts aber auch gegen solchen Ansatz spricht; als selbständiges Phonem kommt allerdings auch hier der Laryngal nicht vor; wenn nun gr. *ós-tr-imon* tatsächlich hierhergehört, ist Kürze besser unterstützt;

(14) f.-ugr. **oksa* "Ast, Zweig" : idg. **os-* ds. in Ableitungen **oz-do-* und **oz-gho-*; nur im gr. *ós-khe*: Länge, doch kann sie eine Dehnstufe des kurzvokalischen Urstammes sein, vielleicht *Vr°ddhi*-Ableitung;

(15) f.-ugr. **sükse* "Herbst" : idg. **es-er/n-* und im II. Glied **os-r°-*, nur kurzvokalisch, mit normaler Abstufung einer leichten Basis;

(16) ural. **pukta-* "laufen, fliehen" zu idg. **pet-* "losstürzen" müsste auf der indogermanischen Seite gemäss den iur. Entsprechungsgesetzen auf dem Vokalgebiet **pat-* lauten, da nach vollem Schwund des idg. Vertreters des ural. *k*-Lautes (nach Laryng. 1970 usw. = idg. *H*) noch immer der ural. zweite Vokal in der ersten Silbe (= idg. die einzige Wurzelsilbe) mit seiner *a*-Farbe dieselbe Farbe verwirklicht haben müsste; in idg. **pet-* muss man also einen analogischen Übertritt in die *e*-Reihe zulassen (vielleicht dadurch, dass aus **puHta-* zunächst **pott-* entstand, was als *o*-Stufe angesehen werden konnte);

(20) auf derselben Ebene steht f.-ugr. **jukta-* "kommen; erreichen" : idg. **jet-* "eifern, streben", insoweit auch hier mit analogischem *e*-Vokal zu rechnen ist, obwohl nichts gegen, sondern alles (ausser gall. *-ietu-*) zugunsten des *a*-Vokalismus spricht;

(19) in f.-ugr. **ükte* "eins" = idg. (selten) **et/d-* ds. ist die Vertretung der hier besprochenen Regel gemäss;

in Nr(21) f.-ugr. Abessiv auf **kta* und Adjectiva caritiva mit Element **kta-*, sowie einige Adverbia mit **kta-* finden auf idg. Seite meistens Gegenstücke mit klaren Spuren des *H*-Lautes, in einigen idg. Ablativen (bei Pronomina personalia) dagegen die Vertretung **t/d*, die m.E. auch in einigen heth. Instrumentalen der Substantiva auf blosses **t* fortlebt; freilich auch mit Spur des Laryngals als Variantenvertretung.

b) mit deutlichen Spuren des *H*-Lautes im Idg.:

(13) nicht ganz klar ist ural. **pikse* "Seil, Schnur" = idg. **bhas-* "Bund, Bündel" und "Bast", jedoch kann man im idg. **-a-* ausserindoiranische Vertretung eines Schwa primum (**ə-*) sehen; wozu dann germ. **bo:sta-* nicht mehr Vrddhi-Ableitung wäre, sondern analogisch gebildete Vollstufe mit **a:-* (statt des zu erwartenden **e:-* in einer urspr. als **bheHs-* anzusetzenden Wurzel);

(17) f.-ugr. **lakte* "Meerbusen" = idg. **lat-* "Sumpf usw." muss schon wegen

des idg. *a*-Vokals in einer im Uralischen auf *-e* auslautenden Wurzel (konservierend wirkende) Spur des *H*-Lautes enthalten (sonst hätte man ja **let-* zu erwarten);

(18) f.-ugr. **läkte-* “(weg)gehen, sich aufmachen” = toch. *lät-* “hinausgehen” ist zwar nicht ganz klar, aber die Möglichkeit der Verwendung des Nasalinfixes in *lät-n-t-* darf als Zeichen dafür angesehen werden, dass die Indogermanen in der Wurzel einen Typus C₁VRC₂ sahen, wie er auch sonst bei Nasalinfix benötigt ist (vgl. bei R = Resonant = *j, w, r, l, m, n, H* lat. *tango*-, *plango*-, *pango*- mit *-a-* = idg. **ə-*);

(21) f.-ugr. Karitivsuffix = Abessivzeichen, teilweise noch in Adverbien auf **-kta* meistens detlich = idg. **-Ht* (s. auch oben unter Pkt.a);

(22) das Kausativsuffix f.-ugr. **-kta-* lässt auf der idg. Seite den Vertreter des **-k-* auf zwei Weisen erscheinen: 1. als Aspiration des *t*-Lautes in ai. *á:stham*; 2. in der Längung des vorhergehenden Vokals in Adjektiven auf **-o:to-*, **-i:to-*, **-u:to-* usw. aus **-o-Hto-* usw.; dazu kommt wohl noch 3. die sonst unerklärliche Doppelung des *t*-Zeichens im oskisch-umbrischen Präteritum auf *-tt-*;

(23) auch beim Zusammenstoß des Präsenssuffixes **-k-* mit dem Anlaut **-t-* der 2. Person-Endung kommt wohl auch die Aspiration zum Vorschein (ai. *-tha* usw.); dabei kann zwar problematisch sein, warum 1. das im Griechischen nur in Perfekt 2. Sg. (*-tha*) mit Aspiration versehen ist, und 2. wie es zu einer Spaltung der Endungen im Indoiranischen gekommen ist, hauptsächlich so, dass die Primärendungen Aspiration aufweisen (2. Pl. Akt. *-tha* usw.), die Sekundärendungen dagegen unaspiriertes *-t-* besitzen (2. Pl. Akt. *-ta* usw.). Die Opposition primär *-th-* : sekundär *-t-* kann gut damit erklärt werden, dass sekundäre Tempora (und Imperativ) sehr oft enklitisch sind; die Tempora schon wegen des oft angewandten Augmentes, in enklitischer Stellung schwindet aber der Laryngal nach einer Regel der Laryngaltheorie. Eine andere Frage ist freilich diejenige nach der Ursache der Stabilität des *-h-* in Perf. 2. Sg. *-tha* im Griechischen; wie schon unter Nr. (23) bemerkt, müsste man reines gr. *-t-* erwarten. Dann ist wohl damit zu rechnen, dass diese Endung nicht auf **-tHa* (aus noch älterem **-Hta*) zurückzuführen, sondern aus etwas andersgeartetem Personale der 2. P. Sg. erwachsen ist; damit steht in keinem Zusammenhang der Umstand, dass die Endung auf *-a* auslautet (wie die 1. Sg. **-Ha*), was nach dem allgemein anerkannten laryngalistischen Gesetz einem *a*-färbenden Laryngal (*H*₂) zu verdanken wäre: **-tH₂o* od. **-tH₂e*. Da ich der Meinung bin, dass es nie solchen Laryngal gegeben hatte, ist die eben herangezogene Erklärung durch eine andere zu ersetzen.

(23a) dem f.-ugr. **äktä-* “töten, schneiden” entspricht im Idg. **Hat(h)-*, wo einstiges **-Ht-* durch mehrere phonetische Tatsachen befürwortet wird: a) durch **-th-* = **-ʰ-* in av. *a: ʰ-*; b) durch desselben und anderer Verwandten (kelt., balt., germ.) sonst schwer erklärbare Länge; c) vielleicht noch durch **-tt-* im venet. *attilus* “Stör”; d) durch oft auftretende *a*-Farbe des Wurzelvokals. — Dabei bleibt aber et-

was dunkel, warum die *e*-Farbe (in **e:tró-* "rasch") in einer urspr. *a*-farbigen Wurzel steht (denn aus **äktä-* = f.-ugr. müsste ja nichts anderes entstehen als **Hat(h)-*); man wird eine Ablautsentgleisung annehmen.

Auch in der letzten Gruppe, bei welcher der zweite Konsonant ural. **č-* ist, inbegriffen noch die Besonderheit Nr. (27), muss der uralische *k*-Laut in Form des Laryngals fürs idg. Gegenstück angenommen werden, denn die Länge samt der *a*-Farbe in Nr. (24) (ural. **mukča-* "übergehen, schreiten" : idg. **ma:d-* "herbeikommen") und Nr. (25) (ural. **mukča* oder besser **-e* "Faust" : kelt. **ma:t-* "Daumen") ist eine gute Stütze für unterliegende Formen wie **maHt/d*; in Nr. (26) (f.-ugr. **rakča* "Bodensatz" : idg. **lat-* ds.) ist freilich die *a*-Farbe auch ohne die Wirkung des Laryngals naturgemäss, da der zweite Vokal im Uralischen *a*-Vokal ist (*a*-Umlaut in etwaigem frühidg. **latta-*!).

Beim idg. Nasenwort **na:s-* Nr. (27) (zu ural. **ńanķčę* "Kiemen") ist der *a*-Vokalismus Garantie für einstiges Bestehen eines Laryngals zwischen dem Wurzelvokal (= ural. der erste Vokal) und der Entsprechung des ural. *-č-* (= idg. **-s-*), da das Wort im Uralischen ein *e*-Stamm war (was ein **-e-* im Idg. auch für die Wurzelsilbe erfordern würde). Also muss man auf der idg. Seite folgende Entwicklung annehmen: **ńanHse* > **naHs-* > **na:s-*. Der Umlaut, wo er stattfindet, ist möglich nur, wenn zwischen dem letzten Vokal und dem Vokal der ersten Silbe kein *H*-Laut steht. Da hier der Umlaut eingetreten war, ist ein **-H-* vor **-č-* = idg. **-s-* notwendig und die einzige Quelle desselben ist das iur. **-k-* als der mittlere Konsonant in der Gruppe (ural.) **-ńķč-*; es ist zwar festgestellt worden, dass dem ural. **-ńķ-* auf der idg. Seite velarer Nasal + gutturale Media aspirata oder nur gutturale Media aspirata entspricht (Čop, Orbis XXII [1973], bes. SS. 12—18), doch trifft diese Regel nur für intervokale Lage. Hier folgt aber der Nasalgruppe noch eine Affrikata und diese ist an der Spirantisierung des *k*-Lautes schuld.

II. Wenn wir also die Lauterscheinungen zusammenstellen, die an einen *H*-Laut vor Wurzelauslaut idg. **-s-* bzw. **-t-* denken lassen, so kommt eine stattliche Menge solcher heraus:

a) das Ausbleiben der Spirantisierung des einstigen (iur.) *t*-Lautes: Nr. (16) (**pet-*), (17) (**lat-*), (18) (toch. *læt-*), (19) (**et/d-*), (20) **je/at-*, (21) (Abl. **(H)t/d*), (22) (Verbalsuff. **(H)t-*), (23) (2. Pl. **-te*, **-Hte*), (23a) (**Ha(H)t-*); (24) (**ma:t/d*), (25) (**ma:t-*), (26) (**lat-*); zum Unterschied zu obigem Abl. Sg. (Nr. (21)) vgl. die Entsprechung des uralischen Partitivs auf **-ta* im Gewande des idg. Gen./Abl. auf **-s* bei Čop, Deklination SS. 50—53!

Die Erscheinung hat gute Parallelen z.B. im Germanischen (1. Lautverschiebung, z.B. **okto:u* "8" = got. *ahtau*, ahd. *ahto*) oder im Kelt. (air. zumselben Numerales *ocht*).

b) dass eine Gruppe und nicht einfache intervokale Dentale auch vom idg. Standpunkt aus anzusetzen sind, geht auch aus der Haltung des Hethitischen hervor: Hier immer doppeltes *-tt-* (das sonst auch mit der ural. Geminata *-tt-* korre-

spondiert, Indouralica VIII [ALHung. 24, 1974], SS. 95—97 und 102—107; Hethitisch und Idg. 17—18), so:

Nr. (16) heth. *pidda-i-*, *pitte-*; (23) heth. *-tten*, *-tteni*; (23a) heth. *hatta-*, *hazzija-*; (?24) heth. vielleicht **matt-* > **mant-*, s.o.

Möglicherweise ist ein Rest solcher Geminata hie und da auch anderswo anzutreffen: bei Nr. (22) im Oskischen (*prúfa-tt-ed* usw.), bei Nr. (23a) in venet. *att-ihus*.

c) noch direkter wird das einstige Bestehen des Laryngals vor **-t-* dadurch erwiesen, dass es zu einer Metathese von **-Ht-* zu **-tH-* gekommen ist, was zu indoir. **-th-* (aspirierte Tenuis) führte; daraus av. nach bekanntem Gesetz *-ʃ-*, so:

Nr. (22) ai. Aor. *á:stha-m* < **-Ht-*, Nr. (23) 2. Pl. ai. *-tha*, av. *-ʃa* < **-tHe*, dies < **-H-te* usw., Nr. (23a) av. *a: ʃ-* aus **HaH-* aus **HaHt-*.

d) wo es bei erhaltenem **-H-* blieb, jedoch zu keiner Metathese kam, musste der Laryngal vor **-s-* oder **-t-* entweder als ein auf die Vokalquantität oder auf die Vokalqualität oder auf beide wirkendes Phonem behandelt werden, selbst musste er aber später schwinden bzw. in der neu entstandenen Länge untergehen:

1. Länge durch **-H-* bewirkt: Nr. (21) Abl. Sg. auf idg. **-e:/o:t/d* < **-eHt*, **-oHt*; daneben, bei Pronomina pers., auch wirkungsloser Schwund von **-H-* (**me-t/d* usw.); ohne Folgen für die Quantität auch im Instr. Sg. heth. *-an-t*, *-ar-t*; — Nr. (22) in Adjektiven auf **-o:-to-* usw. < **-o-Hto-* usw. — Nr. (23a) idg. teilweise **Ha:t-* aus **HaHt-* (av., wobei sein *-ʃ-* auf Kreuzung beider Möglichkeiten fussen wird: **HaHt-* = **Ha:t-* × **HaHt-* > **HatH-*; balt., kelt.: s. genauer meine Ausführungen in Slav. Rev. XI, Anhang Lingu. (1958), SS. 52 ff. und Lingu. VIII (1966-68), 173—174); in Nr. (24) und (25), schliesslich in Nr. (27), wo zuerst vor **-H-* das **-n-* schwinden musste; chronologisch interessant.

2. *a*-Farbe des Wurzels vokals erhalten, wohl durch die Wirkung des *H*-Lautes (im Gegenteil sekundär *e*-Vokalismus in **pet-* Nr. (16): Nr. (17) **lat-*; Nr. (25) **ma:t-*; Nr. (27) **na:s-*; in allen drei Fällen auf der uralischen Seite *e*-Stamm.

3. *e*-Farbe des Wurzels vokals erhalten, obwohl uralisch *a*-Stämme: so wahrscheinlich Adverbien auf **-e:t/d* in Nr. (21), vielleicht auch Nr. (11), wenn nur von *a*-Stamm **pe:ksä-* auszugehen wäre.

4. Erhaltung einer idg. Vokalverbindung vom Typus Kürze + Laryngal (= **-eHT-* oder **-aHT-*) auch dann, wenn sie seit je unbetont war; so in dem (oben unerwähnten) Fall mit den idg. Stämmen auf **-es-* mit Nom.-Akk. Sg. auf **-os* (s. Brugmann, Grdr.² II 1, SS. 514 ff., vor allem 515 ff.), die zwar hauptsächlich von Verben abgeleitet sind, jedoch mehrmals auch von substantivischen Wörtern (rein erweiternd) stammen; in diesem Fall darf unser **-es-* : **-os* mit den uralischen, hauptsächlich deminutiven Bildungen auf **-kse-* (bei Szinnyei² 84—85 u.a.) identifiziert werden, vgl. idg. **pes* "penis", ai. und gr. nur erweitert **pés-os* : **pés-es* (ai. *pásas-*, gr. *péos* Ntr.) bei Pokorny 824; Mayrhofer, Altind. EW. II 241, verwandt mit f.-ugr. **poše* (oder **poće*, vgl. Toivonen, FUF. XIX [1928], 152, Nr. 259) "membrum virile" (Collinder, FUV. 74); unser **péses-* wäre also einst Deminutivum mit i.-ur. Suffix **-kse-*: **póše-kse-* > **páše-Hs-* > **péses-*; vgl. dazu finn. *koira-kse-* "Männchen" zu *koira* "Hund" u.a. S. Čop, Laryng. 1970, S. 31—32.

Eine Parallele im Rahmen der *kt*-Fälle bildet z.B. die 2. Pl. auf idg. **-ete* bei

thematischen Verben: hier muss man zwar einerseits mit Umstellung der einstigen Lautgruppe **-Ht-* rechnen, s. oben Pkt. c), andererseits aber bliebe bei totaler Assimilation (**-Ht-* oder noch früheres Stadium > *-tt-*, vgl. das heth. *-tten*, *-tten-i*) doch der erhaltene thematische Vokal unbegründet.

Hier muss man als richtiges und rechtfertigtes Resultat der phonetischen Entwicklung die sog. *halbthematische Flexion* ansehen, wo nur der Themavokal **-o-* erscheint, die Formen, die nach uns bekanntem Paradigma der vollthematischen Flexion den Themavokal **-e-* enthalten müssten, weisen jedoch athematische Flexion auf:

lat. <i>edo:</i> (= <i>*ed-o:</i>)	gegen gr. <i>phéro:</i> (= <i>*bhér-o:</i>)
<i>e:s</i> (= <i>*e:d-si</i>)	<i>phéreis</i> (= <i>*bhére-e-</i>)
<i>e:st</i> (= <i>*e:d-ti</i>)	<i>phérei</i> (= <i>*bhére-i</i>)
<i>edi-mus</i> (= <i>*edo-mos</i>)	<i>phéro-mes</i> (= <i>*bhéro-mes</i>)
<i>e:stis</i> (= <i>*e:d-te</i>)	<i>phére-te</i> (= <i>*bhére-t(H)e</i>)
<i>edunt</i> (= <i>*edo-nti</i>)	<i>phéro-nti</i> (= <i>*bhéro-nti</i>)

Ganz parallele Paradigmata im Germanischen, Albanischen, sogar im Tocharischen.

Es ist am besten, wenn man von einstigem vollthematischem Paradigma ausgeht, aber nicht aus derjenigen spätern Entwicklungsstufe, die oben durch das griechische Paradigma repräsentiert wird, sondern vom ältern Zustand, wo noch der Laryngal als Zeichen für das kursive Präsens ("ich... sprechend") wenigstens in einigen Formen selbständig dastand. Da in den Formen, die später athematisch wurden, kein **-H-* mehr existierte (sonst hätte man auch dort den Themavokal: **bhéreH-teH* > **bhére-te* mit halblangen Vokalen in der 2. und 3. Silbe, schliesslich mit Verkürzung beider Halblängen: **bhére-te!*), weil assimiliert an folgendes **-s-* oder **-t-* im Anlaut der Personalendungen, musste der kurze Vokal vor geschwundenem **-H-* (= Wurzelauslaut) selbst der damals eingetretenen Vokalreduktion zum Opfer fallen. Vor tönenden Anlauten der Personalendungen (**-m-*, **-w-*, **-n-*) wurde dagegen der Laryngal länger erhalten, so dass es Zeit gab, aus dem Wurzelauslaut + Laryngal eine Halblänge entstehen zu lassen. Die Lage war also:

Sg. 1. <i>*bhéreH-w-(i)</i>	Pl. 1. <i>*bhéreH-me/os</i>
2. <i>*bhére-ssi</i> oder <i>*-tH-</i>	2. <i>*bhére-tteH</i> oder <i>*-tHeH</i>
3. <i>*bhére-tti</i>	3. <i>*bhéreH-enti</i>

Auf Grund eines solchen Paradigmas kann man die lat. Verhältnisse bei *edo:* usw. gut erklären; dass es aber auch vollthematische Präsenta und Aoriste gibt, muss einerseits mittels einer Analogie, andererseits mittels einer Oxytonese des Verbalstammes erklären (mehr darüber an einer anderen Stelle).

Vgl. dazu schon meine Ausführungen in Laryng. 1970, S. 38—39. Dort stellte ich weiter fest, dass das *-H-, wenn auf die hier diskutierte Weise aus einem ural. *-k- unmittelbar vor einem weiteren Konsonanten entstanden ist, nie in der Reduktionsstufe als *-ə- erscheint (ebd. 39). Weiter ist zu betonen, dass die Halblänge nach dem oben besprochenen Gesetz wohl nur in nachtoniger Stelle entstand, so dass man z.B. bei idg. *bhes- als Entsprechung des ural. *pe:kse- (oben Nr. 11) die Schwundstufe *bhs- (z.B. in ai psá:ti "verzehrt", gr. psáo:, psé:-kho: "reibe (ab)" usw., auch in dem reduplizierten Präs. ai. Pl. bá-ps-ati zu bá-bhas-ti "zerkaut") ganz gut versteht, wenn man auch von einem älteren bheHs- ausgeht. Nur müsste dabei bhásman- analogische Kürze haben oder aber ist die vorursprachliche Halblänge nach der Entstehung des quantitativen Ablautes gemäss der Typologie der Ableitungen teils als Länge, teils als Kürze in das neue Vokalsystem aufgenommen worden.

Lehrreich ist das Wort für Nase, das oben Nr. (27) als Entsprechung eines ural. *nan̥kčę "Kiemen" dargestellt wurde. Hier ist eine ältere Form *nanHs- anzusetzen, nach dem Schwunde des inlautenden Nasals kam es zur Lautstruktur, wo das *-H- als vorkonsonantisch auf die Vokalqualität und -quantität der ersten Stammsilbe wirken musste. Dabei ist es nicht zum regelrechten Ablaut *-a- : *-ə- gekommen, sondern zur Opposition *na:s : nas- (vgl. ai. nas-á: usw.) : *nəs- bzw. n°s- (in germ. *nus-r- in d. Nüster, vgl. Kluge-Mitzka, EW.²⁰ 517).

III. Ganz anders steht es mit Gleichungen, wo auf uralischer Seite die Gruppen vom Schlage *-pC- erscheinen. A priori kann man zugeben, dass es dem p-Laut ebenso erging wie in den Fällen mit *-kC-, d.h. einerseits Assimilation des *-p- an den folgenden Konsonanten: *-ps- > frühidg. *-ss- (= heth. -šš-) > spätidg. *-s-; ebenso bei *-pt- : > frühidg. *-tt- (= heth. -tt-) > spätidg. *-t-. So gehen:

Nr. (4) ural. *lopse ~ idg. *les- (heth. le/išš-) "auflesen";

Nr. (8) f.-ugr. *sapśa ~ idg. *(H)as- "Nadel" (heth. hašš-);

wohl noch Nr. (9) ural. *lapta "flach" ~ idg. *lat- (heth. nicht belegt).

Da Nr. (4) auf uralischer Seite ein e-Stamm ist, im Idg. aber in der Wurzelsilbe ein -e- herrscht, muss man hier eine recht frühzeitige Reduktion des p-Lautes vermuten. Hier steht man noch vor der Frage, ob noch das *-p- in allen Verbindungen vom Typus *-pC- zunächst zu Spirans *-f-, dann aber (wie im Niederd. altes *-ft- > -cht-) zu *-x- (velarer Spirant) überging. In den drei oben zitierten Fällen kann man entweder den direkten Weg über *-fs-, *-ft- zu *-ss-, *-tt-, oder aber denjenigen über *-fs-, *-ft- > *-xs-, *-xt- zu *-ss-, *-tt- in Betracht ziehen, da beide zur selben idg. Form (auch hinsichtlich der Vokalqualität und -quantität) führen mussten.

Andererseits ist eine oben beschriebene Assimilation schwierig bei Nr. (5): f.-ugr. *kupsV "Schwimmbase" mit idg. *kwes- "keuchen" kann zwar mit einer Art Diphthongierung (*-u- > *-we-) erklärt werden (es gibt mehrere Fälle derart ausserhalb unserer Gleichungen), jedoch sind die daneben stehenden *kupV und *kupla ernst zu nehmen: da sie ein freies Phonem *-p- enthalten, könnte man fürs Frühidg.

auch bei **kupsV-* eine Variante **kupV-sV-* annehmen, die durch den Wandel von iur. einfachem **p-* zu idg. **w-* besser zu **kwes-* führt.

Es gibt solche Probleme noch in grosser Fülle. Für uns genügt es, festzustellen, dass die hier besprochenen Lautverbindungen der uralischen Seite auf der idg. stark vereinfacht wurden und so die hier dargelegten Voraussetzungen gut zu sonstigen Erscheinungen im frühurindogermanischen Lautsystem passen. Besonders für die Laryngaltheorie kann man viel Nutzen aus den hiesigen Gleichungen ziehen, ebenso aber für die Vorgeschichte der idg. Vokale.

Povzetek

INDOURALICA XII

Članek INDOURALICA XII je posvečen vprašanju, kaj odgovarja v indoevropsščini uralskim notranjim skupinam tipa *p* odnosno *k* + konsonant. Vidimo, da je medvokalni prvotni *p* prešel v *w*, tukaj pa se je večinoma asimiliriral popolnoma na sledeči konsonant (**pt* je dalo *tt*, *ps* podobno *ss* itd.). Dvojni pisani konsonanti takega izvora so se očitno ohranili v hetitščini do historične dobe.

LID. ŠRFAŠTI-

Lidijska riječ *šrfašti*¹ najvjerojatnije znači "lijevi"²; po obliku sufiksa odgovara riječi *tešašti*- "desni"³. Očito je da se tu može vidjeti sufiksarno -*ašti*- ili -*šti*-. Zanimljivo bi bilo potražiti od čega je poteklo **šrf*-. Da tražimo indoevropski početak od kojeg bi moglo nastati lidijsko **šrf*-, našli bismo ga kao **sṛw*- (ili **sorw*-?). Možemo li u ie. **sṛw*- i lid. *šrf*- vidjeti riječ sa značenjem "lijevi"?

Sáma se nameće misao da se zapravo radi o ie. **sṛwo*-, s istim sufiksom -*wo*- kakav je npr. u istoznačnom ie. **laiwos* (grč. *laiós*, lat. *laeuus*, stsl. *lěvъ*) i **skaiwos* (grč. *skaiós*, lat. *scaeuus*)⁴.

Riječi sa značenjem "lijevi" obično se u jeziku povezuju sa značenjem "loš", "nepravedan", "slab" i sl.⁵, a etimološke su im veze u riječima značenja "kriv, iskrivljen" i sl.: usp. za **laiwos* litavsko *išlaivóti* "sukati, uvijati (se), zavijati"⁶ za **skaiwos* (ili **skaiwos*) ie. **skēi-bh*-, -*p*- "kos, kriv, hrom"⁷, za **seujo*- "lijevi" (stind. *savyá*-, avest. *haoya*-, stsl. *šujb*) ie. **seu*- "savijati, okretati, tjerati"⁸ — te odnose lit. *kaĩr(i)as* "lijevi": (< **krair*-, **kreir*-): *kreĩvas* "kriv, kos, latv. *krēiss* "lijevi": *krails* "kos, kriv, izvijen", što je srodno s psl. **krivъ* (*j6*), pa imamo ie. dijel. **kreiwo*-s. To **kreiwos* poteklo je od ie. **(s)kr-ei*-, od korijena **(s)ker*- "savijati", što pak je od ie. **(s)ker*- "rezati, dijeliti"⁹.

S pretpostavljenim indoevropskim **sṛwos* "lijevi" rimuje se latinska riječ *curus* "kriv, savijen", koja je od ie. **kṛwo*-s, sa **kṛ*- od spomenutog **(s)ker*-^{10,11}.

¹ U nom. -ak. sr. r. *šrfaštíd*, u tekstu 5 (mramorna stela iz Sarda).

² Gusmani 1964: 206: značenje je odredio P. Meriggi; O. Haas misli da riječ znači "gornji" (v. dolje).

³ U nom. -ak. sr. r. *tešaštíd*, u istom tekstu u kojem je i riječ *šrfaštíd*. Značenje je odredio P. Meriggi, dok O. Haas misli da par *tešašti*-/ *šrfašti*- znači "gornji/donji" ili "prednji/zadnji"; u *tešašti*- (ili *teš-ašti*-) najvjerojatnije je sadržano ie. **deks*- "desni"; Gusmani 1964: 212.

⁴ Gamkrelidze-Ivanov 1984: 783. V.i. Trubačev 1985: 173.

⁵ Gamkrelidze-Ivanov 784—6.

⁶ Pokorny 1959: 652: **laiwo*- "lijevi", od "kriv"? Zaista, ie. **lai*- ima paralelu u semitskom.

⁷ Pokorny 1959: 922.

⁸ Pokorny 1959: 914, 915.

⁹ Trubačev 1985: 171—4. Za balt. i sl. v. Toporov 1984: 204—5. Kod Pokornog **(s)ker*- "vrtjeti, savijati" jest na str. 935—8, a **(s)ker*- "rezati" na str. 938—47. — Indoevropsko **(s)ker*- "rezati" najvjerojatnije je poteklo od nostratičkog **čarA*, "što se sekundarno razvilo od **čarA*" (Illič-Svityč 1971: 209, s rekonstrukcijskom nostr. **čArA*).

¹⁰ Trubačev 1985: 173.

¹¹ Usporedi još vanindoevropske značenjske paralele za "lijevi": "kriv": geez *dagam* "lijevi"; arap. *dgm* "biti krivim (o nosu, ustima)"; sokotri *šéʔm-ei* "sagnut, jednostran": *šémihil* itd. "lijevi", od semit.

*šVm(?)V/- "lijevi; lijeva ruka" (Majzel' 1983:236, s dopunama A. Ju. Militareva).

Sve rečeno potiče na misao da je lidijsko **šrf-* povezano s indoevropskim korijenom **ser-* “rezati?” koji možemo vidjeti u ovim oblicima:

het. *šarra-* “dijeliti, razlamati”¹².

lat. *sariō* “plijevim” (**serjō*),

het. *šarpa-* “srp; kosa?” grč. *hárpē* “srp”, oset. *äxsyrf*, latv. *sirpis*, psl. **s 6 rpъ*¹³; stvnj. *sarf*, srvnj. *sarph* “oštar, grub”; lat. *sarp(i)ō* “režem”¹⁴;

stind. *sṛñī* ž. “srp”, *sṛñya-* “srpolik”¹⁵.

Vjerojatno je da se, slično kao što to biše s korijenom **(s)ker-* “rezati”, stari korijen **ser-* “rezati” rano rascijepio na **ser-* “rezati” i **ser-* “kriv” (s tim da se oba značenja takoreći susreću u riječi za “srp”), no **ser-* “kriv” nije se raširilo: ostalo je samo u lidijskom *šrfašti-*, s novim značenjem “lijevi”¹⁶.

¹² Ivanov 1978: 160, *šarra-* : *šarpa-* kao *wašpa-* “odjeća”: *weš-* “odijevati (se)”.

¹³ Možda je u tome **šrp-* sufiksarno *-p-* kakvo je, između ostalog u nazivima kao stind. *yīpa-* m. “stup, greda; stup na koji se vezuje žrtvena životinja”, grč. *pórpē* “kopča” (v. Čop 1973: 44, 45 i dr.). — Riječ je u praindоеvropskom označavala najvjerojatnije kremenj srp (Gamkrelidze-Ivanov 1984: 692).

¹⁴ Moguće je utjecaj i indoevropskog **Kerp-* “skupljati plodove” (grč. *karpós* “plod”, lat. *carpo* “čupam, berem, trgam”, stvnj. *herbist* “jesen”, stengl. *hærfest* itd.; Pokorny 1959: 944, Gamkrelidze-Ivanov 1984: 691—2), što pak je od nostratičkog **k ʌ r p ʌ* “skupljati plodove” (> kartvel. **kərb-/kreb-*), ako je značenje staro i ako je podudaranje s ie. **(s)ker-p-* “rezati” slučajno (Ilić-Svityč 1971: 330).

¹⁵ Pokorny 1959: 912; Ivanov 1978: 160; Gamkrelidze-Ivanov 1984: 691—2, s mnogim kulturnim podacima.

¹⁶ Posebno bi trebalo razmotriti što je s mogućnošću da je ie. **ser-* “rezati” nastalo od **šarʌ* (ili **sarʌ* ?), ‘varijante’ nostratičkog **čarʌ* — ili pak od **šarʌ* (ili **sarʌ* ?), od nostr. **čarʌ*. Zanimljivo bi bilo vidjeti i može li biti od istog **serp-* od **ser-* “kriv” (“kriviti, savijati”) i naziv za “zmiju” (stind. *sarpá-* m., lat. *serpēns*, alb. *gjarpēn*), koji se izvodi od **serp-* “puzati, gmizati” (Pokorny 1959: 912, Gamkrelidze-Ivanov 1984: 526) — usp. nj. *Wurm* “crv, glista, zmija” < ie. **wer-* “svijati, sukati, vrtjeti” (Kozlova 1986: 93).

LITERATURA

- Čop, Bojan. 1973. Prispevek k zgodovini labialnih pripon v indoevropskih jezikih (Beitrag zur Geschichte der Labialsuffixe in den indogermanischen Sprachen). Slovenska akademija znanosti in umetnosti / Academia scientiarum et artium Slovenica, Razred za filološke in literarne vede / Classis II: Philologia et litterae, *Dela/Opera*, 29. Ljubljana: Slovenska akademija znanosti in umetnosti.
- Gamkrelidze, Tamaz V. [Tamaz Gamq̄reli ʒ e], Vjačeslav Vs. Ivanov. 1984. Indoevropskij jazyk i indoevropejcy: Rekonstrukcija i istoriko-tipologičeskij analiz prajazyka i protokul'tury: II. Tbilisi: Izdatel'stvo Tbilisskogo universiteta.
- Gusmani, Roberto. 1964. Lydisches Wörterbuch: Mit grammatischer Skizze und Inschriftensammlung. Heidelberg: Carl Winter Universitätsverlag.
- Illič-Svityč, Vladislav M. 1971. Opyt sravnenija nostratičeskikh jazykov (semitohamitskij, kartvel'skij, indoevropskij, ural'skij, dravidijskij, altajskij): [I]: Vvedenie. Sravnitel'nyj slovar' (b-Ḳ). Moskva: Izdatel'stvo "Nauka".
- Ivanov, Vjačeslav Vs. 1978. Razyskanija v oblasti anatolijskogo jazykoznanija 3—8. *Ėtimologija* 1976, 153—62. Moskva: Izdatel'stvo "Nauka".
- Kozlova, R.M. 1986. Rekonstrukcija i ėtimologizacija praslavjanskoj leksiki i problema struktury praslavjanskogo slova. *Ėtimologija* 1984, 89—95. Moskva: "Nauka".
- Majzel', Solomon S. 1983. Puti razvitija kornevogo fonda semitskih jazykov. Moskva: Izdatel'stvo "Nauka", Glavnaja redakcija vostočnoj literatury.
- Pokorny, Julius. 1959. Indogermanisches etymologisches Wörterbuch: I. Band. Bern und München: Francke Verlag.
- Toporov, Vladimir N. 1984. Prusskij jazyk: Slovar' [IV]: K—L: (*kirk- — *laid-ik-). Moskva: "Nauka".
- Trubačev, Oleg N. 1985. Etimologičeskij slovar' slavjanskih jazykov: Praslavjanskij leksičeskij fond: Vypusk 12 (*koul̥k̥b̥ — *kroma/*krom̥b̥). Moskva: "Nauka".

Lyd. śrfašti-

The Lydian word *śrfašti-* "left" probably contains Indo-European **sy-w-*, which is from **ser-* "crooked, curved" ← "to cut".

Vojmir Vinja, *Jadranska fauna, Etimologija i struktura naziva*, I-II, Split, Logos, 1986: I vol. pp. 5—504, II. vol. pp. 1—558.

1. La stratificazione linguistica lungo la costa orientale dell'Adriatico assieme ai molteplici contatti di genti (Greci, Latini, Italiani, Slavi) rende interessante e proficuo qualsiasi studio linguistico in questo dominio; trattandosi poi di ambiente marino, è comprensibile l'importanza della terminologia talassozoonimica. A questi studi si dedica da quasi quarant'anni il noto romanista zagabrese e ordinario di filologia romanza all'Ateneo di Zagabria Vojmir Vinja. Adesso, come coronamento della sua lunga attività scientifica in questo campo (documentata in una serie di studi precedentemente pubblicati), l'autore ci offre il libro qui recensito, che nel vero senso della parola è il suo *magnum opus*, un'ampia e documentatissima sintesi delle sue ricerche talassozoonimiche. Una tale opera esige una preparazione vasta e molteplice, dalla linguistica (esame sistematico-strutturale) e filologia (studio delle fonti antiche) attraverso la storia culturale fino all'economia, all'oceanografia e addirittura all'ittologia.

2. L'opera (di più di mille pagine complessive) consiste di due parti e si articola in due volumi. La prima parte, intitolata *Etimologija i struktura* [Etimologia e struttura] (preceduta dalla dedica a Petar Skok e Henrik Barić, da alcuni pensieri di autori notevoli, dalla prefazione e dalle avvertenze sui simboli grafici), occupa tutto il primo volume e una parte del secondo (pp. 5—197), mentre la seconda parte, che porta il titolo *Geografska distribucija* [Distribuzione geografica] si estende dalla p. 199 alla p. 407 del II volume ed è seguita da una serie di indici dei termini serbo-croati, greci, latini e quelli nelle lingue moderne — trentaquattro idiomi vivi, dal basco al bielorusso, dall'islandese all'arabo (incluso l'ebraico d'Israele). Entrambi i volumi sono corredati di molti disegni, fotografie in bianco e nero e a colori.

3. L'opera del Nostro si riconnette agli studi dei due linguisti a cui è dedicata e a certi altri lavori di carattere più o meno specializzato. Dopo la fase dell'etimologia precipuamente fonetica dello Skok, ormai superata assieme al metodo neogrammatico al quale s'ispirava, mancava nel dominio della nostra talassozoonimia uno studio moderno, impostato secondo i principi della linguistica attuale. A queste esigenze risponde l'opera di V. Vinja, basata sulla linguistica strutturale, sulla geolinguistica, sulla semantica contemporanea e, in notevole misura, anche sullo studio dell'affettività. Il principio fondamentale è che per una spiegazione soddisfacente dell'enorme complessità e ricchezza della terminologia talassozoonimica è indispensabile da un lato collegare sistematicamente la lingua alla realtà extralinguistica (la cui conoscenza profonda è impreteribile), dall'altro evitare lo studio di singoli ter-

mini in isolazione. Ogni denominazione va inquadrata, altrettanto sistematicamente, nei relativi sistemi di relazioni sia formali che semantiche (il Nostro si serve spesso del termine *relazioni* o *reti morfosemantiche*). Risulta dunque una triade di sistemi: espressione-contenuto-*realia*, tutti e tre reciprocamente legati. Quest'impostazione, vero filo rosso di tutta l'opera, permette di risolvere diversi problemi che la precedente etimologia «atomizzante» neogrammatica non poteva spiegare.

4. Un altro postulato metodologico, in lavori di questo genere, è l'importanza delle fonti antiche, che in molti casi sono l'obbligatorio primo passo della ricerca etimologica. Nei casi di discordanza tra il punto di vista ittologico (tassonomia scientifica) e quello della nomenclatura popolare (tassonomia popolare) l'Autore si schiera a ragione dalla parte di quest'ultima. L'atteggiamento, ripetuto diverse volte nell'esposizione della materia, risulta particolarmente bene da questo passo:

«Una cosa è la designazione univoca e strettamente biologica, valevole per gli specialisti, e altra cosa è la denominazione degli animali popolare quotidiana.

La prima non fa parte della lingua, la seconda invece vi appartiene» (II, 80)

5. L'etimologia, che è la parte centrale dell'opera, non è concepita in modo statico bensì dinamico (secondo J. Vendryes), valevole, cioè, tanto per la fase attuale quanto per quelle anteriori (I, 337). Una parte notevolissima nel lavoro dell'etimologo spetta al valore stilistico dei termini; secondo L. Spitzer (cfr. I, 470) è addirittura proibito stabilire etimologie delle parole il cui valore stilistico ci sfugga.

6. Uno dei cardini dell'opera del Nostro è la priorità del contenuto (semantica, motivazione, affettività ecc.) sul piano dell'espressione (fonetica); in altri termini, la regolarità dell'evoluzione fonetica, le leggi fonetiche ecc. sono in molti casi secondarie e non riescono a spiegare evoluzioni complesse. È illusorio perciò basarsi, nella ricerca etimologica, soltanto sullo studio formale e/o sui nomi isolati.

7. In un'area come l'Adriatico è importante infine anche la rigorosa distinzione cronologica dei vari strati (preindoeuropeo, greco, latino, romanzo, slavo). Secondo il nostro parere, proprio l'applicazione di questa distinzione abbinata ai metodi linguistici moderni è uno dei principali risultati del *magnum opus* dell'Autore.

8. Alle basi teorico-metodologiche dell'opera sono conformi i metodi del Nostro. Alle inchieste dirette (in base ad un questionario, in ben 170 punti lungo tutto il litorale adriatico) si aggiungono lo studio delle fonti antiche (punto di partenza dal quale si seguono poi le sorti dei singoli nomi; cfr. ad. es. I, 341) e la comparazione metodica dei materiali provenienti dalle due sponde dell'Adriatico. Più si risale nel tempo e più i vari termini si riducono ad una sola fonte (ad. es. I, 404). A proposito dei metodi è illustrativo il seguente passo:

«il nostro compito principale sarà quello di inquadrare l'espressione ed il contenuto dei termini nella complessa rete dei rapporti morfosemantiche, fondando ci sui rapporti paralleli nelle altre nomenclature» (I, 257).

In conformità a questo principio, invece di descrivere le specie ad una ad una si preferisce, là dove necessario, raggrupparle e presentare insieme le caratteristiche comuni a più specie (cfr. ad. es. II, 102—103).

Adottando, come già accennato, il punto di vista della tassonomia popolare, l'Autore non trascurava di esprimere il proprio scetticismo verso la terminologia degli elenchi ittologici (ad. es. I, 225, nota 9) e formula anche giuste critiche di certi proce-

dimenti degli ittiologi moderni nella terminologia scientifica (ad es. I, 437; II, 40, nota 62).

9. Sono frequenti nell'opera le rassegne della sistematica delle varie specie (v. le note num. 1 alle pp. 221, 255, 279, 295, 313, 365 del I volume, ad esempio) e le tabelle sinottiche, gli schemi grafici ecc., che per così dire traducono sul piano grafico (visivo) il metodo strutturalista (ad. es.: vol. I, 119, 146, 261, 272, 296, 370, 469, 470, 471, 475, 480, 496; vol. II, 16, 62, 85, 100—101, 104, 169).

10. L'importanza della conoscenza dei *realia*, sulla quale si è già parlato, viene sottolineata a molte riprese, spesso unitamente alla critica dell'etimologia anteriore che trascurava quest'indispensabile lato dello studio etimologico. Adottando la famosa frase di R. Meringer *Ohne Sach wissenschaft keine Sprach wissenschaft mehr!* (citato in I, 21), il Nostro fornisce prove chiare dell'utilità delle informazioni extralinguistiche. Nelle varie denominazioni si riflettono le credenze, le leggende, i tabù linguistici: si veda, ad esempio, la magistrale spiegazione dei nomi dei polipi, delle seppie e dei calamari (II, 74—75), di cui le ultime due specie conservano i nomi antichi (SEPIA, LOLIGO) mentre per il polipo, oggetto di molte superstizioni, il nome originario è sparito ed è stato sostituito dallo slavo *hobotnica*. Sono importanti anche varie altre descrizioni ittologiche, sempre in rapporto ai relativi nomi (*palamida* I, 300; *brfun* I, 397; *granzevola* II, 94—95; il modo di «volare» dell'*exocoetus* II, 23 ecc.).

11. Quanto ai risultati dell'opera del Nostro, va menzionato anzitutto il complesso delle relazioni fra la talassozoonimia e l'importanza economica delle specie. Gli animali economicamente importanti conservano i nomi antichi, quelli meno importanti portano diversi nomi secondari, creazioni ulteriori ecc. (ad. es. I, 24, 26, 101, 125, 207; II, 99, 102, 159); perciò i termini principali sono di regola ereditati, quelli secondari sono formazioni posteriori (ad. es. I, 26, 314); il pesce ricercato impone denominazioni unitarie (ad. es. I, 273; II, 47) sicché l'omogeneità terminologica è direttamente proporzionale all'importanza economico-commerciale della specie (I, 24, 26, 403, 452; II, 161, 185, 196). Le micro-comunità di un tempo (ad. es. I, 460) cedono il posto ai larghi mercati moderni il che porta al livellamento dei nomi dei pesci importanti. Per ciò che riguarda i criteri pertinenti, è interessante che al primo posto è il valore economico, meno importanti sono le conoscenze dell'informatore, mentre è quasi senza importanza la frequenza dell'animale (a proposito dei nomi dell'aragosta: II, 79). Agli antichi importavano le opposizioni delle dimensioni e delle fasi biologiche, non tanto quelle tra le specie (ad. es. I, 386, 391). La fantasia popolare quasi non ha limiti (I, 364 e passim); le metafore sono sempre in direzione terraferma → mare (I, 119); quello che conta nelle denominazioni popolari è ciò che è particolarmente insolito (ad. es. II, 22), mentre quello che non ha importanza o non si distingue da caratteristiche particolari non viene contrassegnato da nomi speciali (ad. es. II, 79). Il bisogno di creare termini chiari e motivati è costante (I, 269, 404) e i processi di denominazione non vanno mai contro la motivazione ma cercano sempre di aumentarla (ad. es. I, 500); l'affettività, inerente ai processi denominativi, riduce il periodo di vita dei termini imponendone il continuo rinnovamento, per ristabilire o accrescere l'affettività logorata (ad. es. I, 341; II, 102).

Uno dei risultati è anche la critica dei tentativi di creazione dei termini ittologi-

ci ufficiali da parte di linguisti di indirizzo normativo, che non sempre tengono in debito conto né la linguistica né i *realia*.

12. Un'opera così densa di fatti e di idee offre naturalmente anche vari spunti alla discussione e alla critica. Le nostre osservazioni si riferiscono al primo posto a ciò che nell'opera dell'Autore ha un carattere ricorrente e pertanto generale, poi a determinati fatti di entità minore.

12.1 La nostra obiezione principale è in relazione al principio della priorità dei fattori semantici su quelli formali (fonetici): non riusciamo, cioè, a liberarci dall'impressione che in determinati casi la reazione — beninteso giustificata — alla etimologia esclusivamente fonetica del metodo neogrammatico esageri in direzione opposta. Infatti, non di rado nell'opera leggiamo affermazioni come le seguenti:

«in una tale ricchezza di variazioni paradigmatiche certi rimodellamenti [formali, P. T.] non ci devono stupire» (I, 141, nota 29: a proposito della serie dei nomi della scorpena),

oppure:

«è difficile dire quale causa abbia determinato la modifica di *liganj* [in *puliganj*, nomi del calamaro, P. T.], ma in una tale moltitudine di varianti questa forma non ci deve stupire» (II, 64),

oppure ancora, a proposito della forma *granzevola*, si afferma che — interpretata la prima parte *gran* come forma troncata di *grande*, il che trova appoggio nella realtà extralinguistica — la seconda parte del termine si evolve «senza alcuna regolarità» (II, 95). La proclamata priorità del lato semantico fa sì che talvolta si ammettano filiazioni difficilmente spiegabili, come ad es. la serie dei termini *guj*, *kuj*, *kulj*, *golok* per il ghiozzo (I, 196), il passaggio da *rombun* a *rondun* per una sottospecie del tonno (I, 304, nota 43) ecc. Non convince, ad esempio, la derivazione di *racakututa* 'ghiozzo' dall'italiano *razza cocciuta*, a proposito della quale l'Autore dice che

«in una voce così lunga e carica di valore stilistico *kučuta* si cambia facilmente in *kututa*» (I, 205).

Perché si cambia? Come si cambia? Per quanta affettività ci possa essere, per quanto idiosincratiche siano certe evoluzioni, un fattore determinante e/o governante la trasformazione formale ci deve essere: una spinta iniziale, un contatto, un punto d'attrazione formale ecc. Siamo del parere che nessun cambiamento, per «strano», isolato, sporadico che sia, avvenga nel modo del tutto arbitrario.

12.2 In un'opera dedicata ex professo all'etimologia sorprende alquanto di trovare formulazioni come la seguente: a proposito dei nomi *kokica*, *ovčica*, *bejica*, *lažica* per una specie di gambero si dice che sono

«formazioni spiccatamente affettive, collegate in base al paradigma formale, e sarebbe inutile cercare altri impulsi che abbiano determinato questi semantismi» (II, 132).

Tali semantismi fanno ovviamente parte del lavoro etimologico: allora, sarebbe illusorio cercare di stabilire gli etimi di questi termini? Non lo crediamo: lo studio dei vari fattori che concorrono ad un'evoluzione, dunque all'etimo di una voce, può essere difficile, anche difficilissimo, ma non inutile né illusorio.

12.3 Mentre nei casi citati (e in diversi altri esempi) le differenze formali (fonetiche) difficilmente spiegabili non impediscono accostamenti etimologici, in certi altri

termini differenze fonetiche molto minori vengono considerate un ostacolo. Così, ad esempio, il Nostro afferma che non ci sono giustificazioni fonetiche per collegare il scr. *bičuga* (nome di una specie di pagello) con l'it. *bezugo*, *besciugo* (I, 424, nota 61), eppure il contatto fra i due termini è a portata di mano. Se si ammettono evoluzioni formali come ALAUSA > *galampuz* (per un specie di sardella, *Clupea sprattus*; I, 380), e precisamente con l'osservazione che le circostanze fonetiche non vi si oppongono affatto [!], perché il collegamento tra *bičuga* e *bezugo*, *besciugo* dovrebbe essere foneticamente impossibile?

12.4 Contrariamente alla priorità del lato semantico, in alcuni casi si ha l'impressione che si parta dall'evoluzione formale cercando poi di adattarvi la trasformazione semantica. È il caso — fra gli altri — del nome *skuša* per lo scombroido, che viene fatto risalire al lat. EXCUSSA (I, 289—290). Ora, mentre l'evoluzione fonetica non fa difficoltà, non si può dire lo stesso del lato semantico, malgrado la varietà semantica della famiglia di EXCUTERE (EXCUTERE 1. 'colpire, pestare', da confrontarsi con il franc. *maquereau* e l'it. *maccarello*; 2. 'gettare', adatto al pesce che d'estate si getta fuori dall'acqua; EXCUSSUS '(pro)teso', concorde con le caratteristiche morfologiche della specie), loco cit. L'Autore fa bene a dichiarare l'etimo ipotetico e la questione aperta a studi ulteriori.

12.5 In certi casi il Nostro preferisce sviluppi formali anche complicati alle evoluzioni basate sulla metafora. Facciamo due esempi. Il nome scr. *trup(ac)*, per una specie di tonno, non sarebbe primariamente dovuto alla metafora con *trup* 'tronco' (malgrado la giustificazione semantica, constatata dall'Autore stesso), ma risalirebbe al greco *rhómbos*, attraverso un'evoluzione complicata (dalla base *rumb* con il suffisso slavo *-ac* si ottiene *rubac*, dal cui genitivo *rupca* si estrae il nominativo analogico *rupac*, allargato finalmente in *trupac* mediante la protesi di /t/) (I, 305). Il contatto con *trup* 'tronco' sarebbe dunque piuttosto secondario (motivazione secondaria). Ora, anche se i singoli fenomeni qui supposti sono effettivamente noti pure altrove, sarebbe sorprendente se essi tutti complessivamente dovessero verificarsi appunto nella voce *trup(ac)*, per cui il contatto metaforico con *trup* 'tronco' è addirittura a portata di mano. Perciò siamo d'accordo con le riserve formulate dall'Autore stesso, loco cit.: fino ad argomenti più convincenti o alla scoperta del necessario «missing link», conclude il Nostro, la metafora citata sarà da ritenersi valida. — Il secondo esempio è dato dalla parola *plitica* 'lizza, leccia' (a Račišće): anziché vedervi l'uso metaforico del scr. *plitica* 'recipiente piatto e basso, vassoio', l'Autore preferisce la spiegazione che poggia su quello che chiama fattore paradigmatico, cioè la creazione di un terzo termine, necessario per esigenze denominative, accanto ai già esistenti *lic* e *liceta* (I, 331—332). Anche qui la metafora sarebbe tutt'al più secondaria: sarebbe stato utilizzato, cioè, il termine formalmente più vicino disponibile, senza riguardo all'incompatibilità dei contenuti (I, 332). La spiegazione ci pare eccessivamente teleologica: non crediamo che una parola possa essere usata per la sola «détresse terminologique» e senza alcun contatto semantico. Volendo creare un termine distinto da *lic* e *liceta* ci sarebbero state varie altre possibilità; se è stato adibito *plitica*, anche qui alla base sarà stato il contatto metaforico.

13. Ecco adesso alcune osservazioni minori: I, 106: giacché il pesce *Coris iulus* è caratterizzato da colori vivaci (p. 105), ci domandiamo se sarebbe possibile collegare

in qualche modo il nome *tinzul* (accanto a tutta una serie di nomi tratti dall'it. *donzella*, pp. 105—106), lasciato inspiegato, con il verbo *tingere* (contaminazione?). — I, 174: trattandosi di un pesce che fra altri nomi porta anche quello di *lastavica* 'rondine', sarebbe probabilmente possibile vedere nel nome *pronja*, dichiarato oscuro sia per forma che per significato, l'it. *progne*. È vero che *progne* è in italiano nettamente libresco, «dotto», ma sul nome *pronja* non si dà nessun'indicazione relativa al registro. — I, 204: se il nome *peš* (per il ghiozzo) risale in ultima linea a PI-SCIS, ma se non è di origine italiana, da quale idioma proviene? Il dalmatico, come si sa, conservava il nesso /sk/. Inoltre, ci si può legittimamente chiedere se, fra le centinaia di specie di pesci, a denominare un pesce in un ambiente di marinai e pescatori basti il termine generico 'pesce'. — I, 243: poiché il dalmatico non conosce la vocale protetica, nelle forme *askar* e *eskeraš* (per il cefalo), fatte risalire al greco *skáirō*, va spiegata la /a/ risp. /e/ iniziale. — I, 250, nota 151: a proposito della forma *bolpina* (uno dei nomi per il cefalo), prestito di ignota origine (p. 250), si dice che «le forme con -p- possono trarre origine dai dialetti istroromanzi dell'interno dell'Istria» e si cita il vallese *bolpu* 'volpe' desunto da A. Ive, *I dialetti ladino-veneti dell'Istria*, Strasbourg 1900, p. 92. Dovrebbe trattarsi di un errore: infatti, la conservazione della /p/ di VULPES è fenomeno romanzo generale, dunque irrilevante. Si intende alludere probabilmente alla /b/ iniziale per la /v/, fenomeno effettivamente istroromanzo, ma allora sarebbe stato preferibile citare la corrispondente forma rovignese *bulpo*, essendo Rovigno a differenza di Valle un porto. — I, 262: l'evoluzione *molmolo* > *mormora* (uno dei nomi del pesce mollo) non può essere dovuta alla dissimilazione *sans plus*; semmai, andrebbe supposta prima una dissimilazione di una delle due /l/ in /r/, seguita dall'assimilazione dell'altra /l/ (dunque: /l-l > l-r/ o /l-l > r-l; poi: /l-r > r-r/ o /r-l > r-r/). La trafilà è comunque alquanto strana, essendo /r/ il fonema maggiormente soggetto alla dissimilazione. — I, 326: nell'evoluzione di *felun* 'seriola', dal greco *belónē*, si afferma che «β > v > f > p è da noi regolare», ma non si danno precisazioni né esempi, che sarebbero senz'altro necessari, soprattutto per la tappa /v > f/. Più avanti (p. 383), si afferma invece che per il dalmatico è caratteristico il passaggio /p > f/. — I, 328, nota 90: uno dei nostri nomi della seriola, *injula*, si deriva dal ven. *ugnolo* mediante la dissimilazione /u-u > i-u/, ma lascia perplessi il fatto che qui l'effetto della dissimilazione dovrebbe esplicarsi sulla tonica. — I, 347: a proposito dei nomi della menola, il passaggio dalmatico /e > a/ si illustra con gli esempi CEPA > *kapula* e GELATINA > *galatina*, ma essi non hanno lo stesso valore, potendosi trattare nel secondo, a differenza del primo, di una semplice assimilazione vocalica. — I, 349—350: la forma *mašaj*, una delle denominazioni per il maschio della menola, si fa risalire al lat. MASCULU, ma sarebbe stato opportuno aggiungere qualche cenno di commento, soprattutto data la notoria conservazione dei nessi consonante + /l/ in dalmatico (cfr. infatti l'esito *masklin*, citato nella nota 51 a p. 350). — I, 387: il riferimento a REW 5513 va corretto, perché il REW non registra (dunque, nemmeno spiega) il veneto *minčon* come *mintula* × *coglione*, bensì cita l'it. lett. *minchione* vedendovi un derivato, mentre la supposta contaminazione con *coglione* si avrebbe nella forma *končon* (Mesocco). — I, 446: la forma *ušata* per l'occhiata (oblata melanura) si fa risalire ad un supposto *OSSEATA (seguendo in parte Skok), ma siamo del pa-

rere che, data la frequente resa della /s/ romanza con /š/ lungo la nostra costa, sarebbe immaginabile anche un semplice OSSATA. — I, 490, nota 131: non riusciamo a vedere come l'evoluzione *squatulus* > *sklat* → *slat* → *slast* [e si noti la giusta distinzione dei due simboli!], a proposito di uno dei piccoli pesci poco apprezzati, possa essere «esclusivamente formale». — II, 31: il Nostro non accetta l'ipotesi di Skok (il quale spiega la differenza tra *kirnja* e *kernja* 'cernia' con l'irradiazione da due centri dalmatici), perché «questi pseudoiekavismi e pseudoikavismi non concordano affatto con la divisione iekavo/ekavo/ikava locale», ma andrebbe precisato che lo Skok non riconduceva probabilmente la citata dualità ai riflessi slavi dello *jat*, ma ad una dualità romanza, cioè dalmatica. — II, 59: nell'evoluzione *žotul* > *žotuja* (nome di una specie di polipo) preferiremmo parlare di /l/ palatalizzata anziché vocalizzata. — II, 128: contrariamente all'opinione dell'Autore, crediamo che, fra i nomi dei gamberi, le forme con la /k/ iniziale (*kamburâta* ecc.) dovrebbero pur sempre essere più antiche di quelle con la /g/, almeno nel loro nucleo primario (mentre altra cosa sono le eventuali restituzioni ipercorrette ulteriori). La forma *gambaruot* del Bartoli, citata nella nota 14, non è probante, essendo un evidente italianismo; inoltre non va mai dimenticato che il veglioto è una fase recente del dalmatico. Anche il carattere spesso poco sicuro del materiale raccolto da A. Udina è cosa nota. — II, 130, nota 33: l'it. *scatola* si deriva dal mediolat. *castula* e questo «per metatesi» dal germanico *kasto*, ma è evidente che la metatesi interviene tra *castula* e *scatola*, mentre da *kasto* a *castula* si ha la derivazione affettiva. — II, 160: mentre l'Autore è scettico di fronte alla connessione tra il cambiamento *loštriga* > *štroliga* ed il significato di 'strega' della voce *kamenica* 'ostrica', a noi un contatto fra i due fenomeni appare plausibile. Il citato cambiamento di *loštriga* in *štroliga* è definito «un semplice mutamento» («jednostavna preinaka») ma dobbiamo insistere un'altra volta sulla nostra convinzione che nella lingua non avvengono «semplici mutamenti» senza una causa: nel nostro caso, un fattore che abbia provocato la metatesi ci deve essere stato. Maggior peso ha l'altro argomento, che cioè il significato 'strega' di *kamenica* è ignoto in Dalmazia. — II, 189: a differenza del Nostro, non vediamo come si possa difendere foneticamente l'evoluzione *podagra* > *bulierga* (per la medusa) postulata da Skok (per non dire nulla della distanza semantica, alla quale accenna anche l'Autore). — II, 192: trattandosi di nomi del delfino, non crediamo che nelle forme *dalpina* (a Susak) e *dělpina* (a Vrbnik) si possa isolare un suffisso accrescitivo *-ina*; semmai, per motivazione posteriore, secondaria. — II, 197: in *pistunja* 'testuggine marina', dal lat. TESTUGO/TESTUDO, si potrebbe forse pensare ad una dissimilazione /t-t > p-t/. Il Nostro accenna all'immistione di PI-STOR 'fornaio' (rimandando al croato *pekva* tradotto come 'testum, testa' nel dizionario di Belostenec) ma, poiché si tratta di animale marino, non sarebbe ammessa anche una sovrapposizione di PISCIS (in istroromanzo *piso, peso*)?

14. Il lato tipografico è bellissimo e all'altezza del valore dell'opera. Il libro si rivolge ad un pubblico non esclusivamente specialista e cerca di evitare tecnicismi eccessivi (I, 11), perciò, nelle citazioni da altre fonti (le cui grafie vengono riprodotte fedelmente: II, 479), sarebbe stato utile precisare il valore fonico di certi simboli (ad esempio *z*: I, 105, 369, 372; *žž*: I, 410, nota 39; *č*: I, 416; *š*: II, 56; *ě*: I, 423; *y*: II, 192, nota 9). I refusi, presenti in un certo numero, non sorprendono in un testo tan-

to complicato e sono in grande maggioranza evidenti e correggibili senza problemi. Fra quelli che potrebbero provocare difficoltà menzioniamo: *Dieuzeide* da correggere in *Dieuzeide* (I, 35); *lamprdea* in *lampreda* (I, 43); *must* in *most* (I, 125, nota 1); $\acute{e} > k$ in $k > \acute{e}$ (I, 226); *jundiced* in *jaundiced* (I, 248); *mustella* in *mustela* (I, 265); *Fisches* in *Fiches* (I, 366, nota 3, e 367, errore quanto mai comprensibile in un libro dedicato ex professo all'ittionimia!); *Vragde* in *Vrgade* (I, 453); *Oriolos* in *Oriolus* (I, 476); *codazinzola* in *codizinzola* (I, 484); *Reichenkorn* in *Reichenkron* (II, 110, nota 30); *suporam* in *suporem* (II, 135); *urece* in *ureche* (II, 148, nota 10); *Pecton* in *Pecten* (II, 169); *cappelli* in *capelli* (II, 188). Al posto di *frutta di mare* è più usuale *frutti di mare* (II, 162). Insomma, sono tutti errori che, per così dire, sono «a livello di struttura superficiale», un po' come le montagne di sabbia fatte dai bambini sulle spiagge, per cui la Terra non è meno rotonda...

15. In conclusione, il *magnum opus* del Nostro, qui recensito, è nel vero senso del termine il coronamento della sua attività scientifica finora svolta (teniamo ad aggiungere questa precisazione perché ci auguriamo che essa continui ancora!). L'opera può servire da modello ad analoghe sintesi in altri domini scientifici; essa riunisce una solida base teorica, la necessaria rigosità di metodo, l'ampiezza dei dati esaminati e importanti risultati, sia scientifici che pratici. Perciò, accanto al suo valore applicato (alla talassozoonimia dell'Adriatico orientale) il libro di V. Vinja è nel contempo anche un vero e proprio manuale di etimologia all'altezza dei metodi moderni ed occupa un posto di primo ordine nella nostra linguistica.

Pavao Tekavčić

Studi ladini in onore di Luigi Heilmann nel suo 75° compleanno, a cura di Guntram A. Plangg e Fabio Chiocchetti, «Mondo Ladino» X (1986), Institut Cultural Ladin «majon di fashegn» Vigo di Fassa, pp. 3—466.

1. La rivista «Mondo Ladino», giunta al suo decimo numero, ha voluto festeggiare il suo direttore, l'insigne strutturalista italiano Luigi Heilmann, accogliendo nel detto numero una raccolta di studi ladini [secondo la nostra terminologia, retoromanzi] destinati ad onorare i suoi quindici lustri. Dato il carattere della rivista e la notevole attività scientifica del Festeggiato nel campo ladino, la restrizione della raccolta su temi retoromanzi è perfettamente comprensibile. Vi troviamo 27 studi di varia lunghezza, che si dividono in 4 parti: *Generalità e ladino* (pp. 13—133; 6 contributi), *Grigionese e noneso* (pp. 135—194; 4 contributi), *Ladino centrale* (pp. 195—392; 11 contributi) e *Friulano* (pp. 393—463; 6 contributi). La raccolta riunisce dunque studi dedicati a tutte e tre le aree odierne del retoromanzo e con ciò implicitamente presuppone una loro unità. I collaboratori sono specialisti di retoromanzo italiani e stranieri; essi si esprimono in italiano (18 studi), tedesco (6 contributi), francese (2 contributi) e ladino (1 contributo) (quest'ultimo idioma viene dunque usato anche per la *Sachprosa*, fatto importante per la *Ausbaukomparatistik* di H. Kloss e Ž. Muljačić; e si aggiunga che è redatta in ladino anche la dedica di G. Plangg *Parores danfora*, pp. 3—4).

La grande maggioranza dei contributi tratta questioni linguistiche e/o filologiche: infatti, sui 27 studi solo 4 si occupano di temi letterari.

2. M. Aschenbrenner (*Ladinia submersa, Einige vordeutsche Relikte im Bairischen aus dem Begriffsgebiet Viehwirtschaft und Almwesen*, pp. 15—39) studia i settori lessicali indicati nel titolo trovandovi componenti prelatine, romanze e germaniche e constatando che le Alpi sono un punto d'incrocio di correnti etniche e linguistiche, nonché di epoche; un ambiente che, malgrado il pericolo di estinzione, continua a vivere e merita studi linguistici ed extralinguistici. — H. Goebel (*Muster, Strukturen und Systeme in der Sprachgeographie, Explikationen zur Dialektometrie*, pp. 41—71) applica i procedimenti dialettometrici all'Italia settentrionale [includendo, nelle carte, anche tutta l'Istria, il che è solo in parte esatto!] e partendo da alcuni studi di L. Heilmann sul «ponte» tra strutturalismo e geolinguistica, intende mostrare il progresso compiuto da allora fino ad oggi. Nel suo contributo si spiegano alcuni concetti fondamentali della dialettometria (ordine, dati, qualità, relazioni) e si ribadisce l'importanza fondamentale degli atlanti linguistici in queste ricerche. — V. Grazi (*Interferenza linguistica e omofonia: il tipo *slodar*, pp. 73—84) esamina dal punto di vista fonetico e semantico una famiglia lessicale che si ricon-

nette al germanico ma può avere anche etimi latini (romanzi) o ambedue le fonti. — Segue il contributo di M. Iliescu e L. Mourin (*Particularités de la flexion des descendants de esse dans les dialectes rhétoromans, vision synchronique*, pp. 85—93), che offre un'analisi di quelle forme di 'essere' (scelto perché frequente e caratteristico) che sono presenti in tutte le parlate studiate: i due modi del presente e l'indicativo imperfetto. Si descrivono le varie realizzazioni della radice e le particolarità dei tre gruppi retoromanzi constatando una certa unità di ciascuno di essi. — Il primo contributo letterario è quello di C. Poppi (*Il tipo simbolico «uomo selvaggio»: motivi, funzioni e ideologia*, pp. 95—118) che si occupa del noto motivo degli esseri soprannaturali nella tradizione popolare ladina (la «gente selvaggia», le streghe, le fate ecc.) i quali rivelano agli uomini vari segreti, li aiutano o fanno loro del male ecc. L'autore distingue la *nomenclatura* (il nome), il *motivo narrativo* (azione o avvenimento-chiave) e la *funzione narrativa* (il ruolo del personaggio-essere soprannaturale nelle varie *sequenze narrative*), e ne studia la combinatoria. Sottolinea espressamente che non esamina la storia né l'etimologia [il che sarebbe stato tuttavia assai interessante]. — J. Rolshoven (*Traduzione automatica e lingue minoritarie*, pp. 119—133) parte dalla complessa situazione linguistica nei Grigioni (molti dialetti, 5 idiomi scritti, in più il *rumantsch grischun*) e applica alla traduzione da quest'ultimo in soprasilvano e viceversa alcuni principi della grammatica generativo-trasformatzionale, operando con il concetto fondamentale di *formato-dati* (*data structures*) e tre tipi di regole (generative, trasformationali, di sottocategorizzazione) ed esemplificando l'esposizione con due «alberi». — I. Camartin (*Un-gesicherte Tradition, Die «Erfindung» eines literarischen Kanons in der Bündnerromanischen Literatur*, pp. 137—151) esamina il costituirsi della tradizione scritta di una lingua minore: sullo sfondo delle vicende storiche (fine del Settecento — inizio dell'Ottocento) si illustra la vita, le opere e i meriti per il romancio del padre Placi a Spescha il quale, malgrado tutto il progresso compiuto da allora, conserva la sua importanza nella ricostruzione scritta del romancio. — G. Mastrelli Anzilotti dedica il suo contributo (*Tracce ladine in Val di Peio: Contributo toponomastico per uno studio dialettologico*, pp. 153—163) ai dialetti della Val di Sole e della Val di Non. In base ad un corpus di cca 150 toponimi (vivi o tratti da documenti) si esaminano determinate caratteristiche fonetiche, di cui alcune sono comuni ai Grigioni, altre alla Val Venosta, mentre la più importante, la palatalizzazione di /ka, ga/ non è presente né nei dialetti attuali né nelle fonti storiche. La zona studiata si rivela come un'anfizona lombardo-romancia. — Lo studio di E. Roegiest (*Les marques de l'objet direct en engadinois*, pp. 165—181) si occupa, su basi precipuamente tipologiche, della morfosintassi e della semantica dell'oggetto diretto in engadinese, operando con tre parametri principali (gerarchia dell'agentività, determinazione, tematicità) e facendo frequenti confronti con lo spagnolo (oggetto diretto introdotto da *a*). La tesi dell'autore è che se il secondo attante si può interpretare come virtualmente soggettivo, esso può in certi idiomi assumere lo status del terzo attante dei cosiddetti verbi ditransitivi (da qui l'uso di *a*). — M. G. Tibiletti Bruno (*Annotazioni su un dialetto alto-noneso*, pp. 183—194) si dedica all'area anaunica, che occupa una posizione isolata dal resto del Trentino; un corpus di parole toponimiche, botaniche, zoologiche e di alcuni altri settori serve di base per l'esame di una serie di fe-

nomeni fonetici, da cui risulta per lo più la conservatività della parlata, persino nella vita quotidiana. — W. Belardi offre in seguito l'undicesimo dei suoi *Studi Gardenesi (Morfologia storica dei possessivi «nostro» e «vostro»*, pp. 197—205), in cui si occupa per così dire della microdiacronia ladina esaminando la perdita dell'opposizione dei numeri nei due possessivi gardenesi in funzioni attributiva ([noš]) e spiegando il processo con la perdita della *-t* in giuntura (nel singolare) e con la semplificazione di *-šč* in *-š* (nel plurale). — F. Chiocchetti del Goti studia nel contributo *I poec' del «Mal de ciasa» — Na piata de letradura ladina da Moena* (pp. 207—225) il motivo della nostalgia ('mal di casa'), uno dei *leitmotiv* degli emigrati ladini. L'autore esamina le poesie dei poeti ladini nelle quali, sebbene si tratti di una letteratura «piccola», si trovano espressioni genuine e profonde di pensieri e sentimenti umani. — Segue lo studio del p. Frumenzio Ghetta e F. Chiocchetti sulle *Versioni ladine della Parabola del «Figliuol Prodigio» (Testi raccolti da Francesco Lunelli nel 1841)* (pp. 227—263). I testi, in tutte e cinque le parlate dolomitiche, sono dovuti al prete F. Lunelli linguisticamente dilettante e presentano influssi grafici italiani [sono evidenti i paralleli con le versioni istriane della medesima Parabola, raccolte qualche anno prima per B. Biondelli]. I testi delle versioni ladine confermano le caratteristiche principali (palatalizzazione di /ka, ga/, conservazione dei nessi di consonante + /l/) e hanno un'importanza romanistica comparativa. Al termine ci sono le riproduzioni dei testi originali. — O. Gsell (*Due fenomeni caratteristici nella determinazione nominale del ladino centrale, I tipi in bosco, in quei boschi*, pp. 265—280) studia l'uso della preposizione e dell'articolo nei due numeri dei sostantivi, nelle parlate dolomitiche (principalmente nel badiotto). L'omissione dell'articolo è più frequente nel badiotto e nel gardenese che nel fassano e nell'ampezzano (influsso italiano). L'uso dell'articolo dipende dalla determinazione e dalle possibilità di localizzazione precisa (con certe differenze tra i due numeri). Esso è possibile pure con i nomi propri e resti se ne trovano anche nella toponomastica. Secondo l'autore questi tratti sono antichi (anche anteriori al medioevo). — D. Kattenbusch dedica il suo contributo (*Hugo von Rossis Ladinisches Wörterbuch*, pp. 281—293) al vocabolario del citato scrittore ladino, importante non solo per la lettura delle sue note raccolte di fiabe ma anche per altri motivi. Il vocabolario è solo una parte di tutto il materiale raccolto dal Rossi (edito in parte da U. Kindl) e per certi versi è superiore ai dizionari esistenti. — J. Kramer, con la collaborazione di S. Kovallik, espone *Das Projekt eines etymologischen Wörterbuches des Dolomitenladinischen* (pp. 295—319): in linea di massima si prende in considerazione il lessico contenuto nei dizionari precedenti (A. Pizzinini, F. Pizzinini, G. S. Martini), si includono le quattro parlate dolomitiche con le limitrofe parlate cadorine, bellunesi, venete, friulane e romance (soprasilvano e bassoengadinese), i commenti sono in tedesco. Dopo esposto perché un tale dizionario non è superfluo malgrado il LEI, si danno 46 campioni di lemmi (da *baba* a *banch*). — G. Marcato (*Osservazioni sul plurale nominale nel Comelico superiore*, pp. 321—330) esamina in particolare la parlata di Candide-Casamazzagno studiandovi la formazione del plurale (che è di vari tipi in parte imprevedibili), risultato dell'azione di più fattori sia paradigmatici che di interferenza (influsso veneto). — Segue il breve contributo di A. Mastrelli *Un tedeschismo del ladino /spélta/ e questioni di metodo* (pp. 331—338) in cui si pren-

de in esame la famiglia lessicale di /spélta/ (e varr.) 'scheggia; pezzo; persona magra', che non è né longobarda né gotica ma di origine tedesca, e si estende dall'area dolomitica fino all'estremità occidentale della zona friulana. Il prestito risale all'epoca dei contatti ladino-tedeschi e non ha lasciato traccia nei toponimi. Pur adottando il comune atteggiamento italiano nei confronti della posizione del ladino, l'autore ammette uno stacco di quest'ultimo dai dialetti padani e lo attribuisce all'elemento germanico (il quale ha esercitato nel contempo un influsso livellatore intra-ladino). — V. Pallabazzer, nelle sue *Note lessicali ed etimologiche ladine* (pp. 339—357) presenta un campione di un dizionario dell'Alto Cordevole (un centinaio di unità lessicali) su cui illustra i contatti fra le singole parole, i vari influssi, in parte molto antichi, dal nord e dal sud, e i fattori di livellamento (provenienti dal Veneto e dal Tirolo tedesco). — A questo segue lo studio di G. B. Pellegrini dedicato alle *Considerazioni sui rapporti lessicali del fassano* (pp. 359—373) nel quale, in base alla nota monografia di W. T. Elwert e all'ASLEF, si dà «una campionatura» delle varie affinità lessicali del fassano con le parlate bellunesi, agordine, friulane (pur adottando il punto di vista italiano, cioè sostanzialmente battistiano, G. B. Pellegrini utilizza qui il termine *retoromanzo* senza virgolette). — Il contributo di G. A. Plangg (*Präsenz und Verfügbarkeit des ladinischen Wortschatzes in Gröden*, pp. 375—392) offre i risultati di un'inchiesta sociolinguistica e lessicale, in una tipica scuola ladina (36 alunni), sulle conoscenze delle sfere lessicali del modo di vestire, dei tessuti, degli abbigliamenti ecc. La base è una monografia sugli indumenti delle donne gardenesi, lo scopo è quello di constatare la disponibilità del relativo lessico ed il risultato è che il ladino è una tipica area di contatto, che ci sono influssi italiani e tedeschi ma anche diverse evoluzioni ladine autonome dei prestiti da altri idiomi. — M. Cortelazzo (*Note lessicali friulane*, pp. 395—403) descrive 23 unità lessicali friulane (con paralleli altrove e certe rettifiche delle spiegazioni anteriori /scuinzie/) per illustrare alcuni aspetti storico-culturali finora un po' trascurati. — A questo fa seguito lo studio di M. Doria *Friulanismi lessicali nel dialetto bisiacco* (pp. 405—422), dedicato all'elemento lessicale friulano nell'area bisiacca (sud della provincia di Gorizia). I friulanismi vengono individuati in base a criteri fonetici, morfologici (suffissi) e lessicali e alla loro classificazione secondo le sfere semantiche seguono le conclusioni statistiche (ci sono 250 friulanismi su 20 mila parole), sul dialetto, sui prestiti ecc. — W. T. Elwert, nel breve contributo *Un romanista dimenticato: Luigi Salvatore arciduca d'Austria* (pp. 423—429), evoca la figura e l'attività del citato arciduca austriaco, cui si devono studi sul catalano di Mallorca e soprattutto una monografia sulle espressioni di tenerezza e di amore nel friulano, interessante sia per la linguistica che per la storia ed il folclore in Friuli e tuttora di un certo valore. — Dopo il contributo dell'Elwert leggiamo quello di G. Faggin (*Un poeta carni-co naïf: Šcuec*, pp. 431—442), dedicato alla vita e alla poesia di Donato Vergendo detto Šcuec, poeta naïf, paragonato dall'autore alle belle villotte friulane. A ragione l'autore respinge il giudizio negativo (definito borghese ed elitistico) su questa poesia. Al termine sono riprodotte tre poesie dello Šcuec con traduzioni italiane a fronte. — G. Frau (*Sulla genesi di alcuni cognomi friulani: Menis e forme analoghe*, pp. 443—449) constata la trascuratezza dell'onomastica (soprattutto cognomi) negli studi friulani, fa risalire *Menis* a *Dominicus* ma non direttamente, bensì attraverso la

forma *Meni* ed il suffisso *is* (< *-iciu*), sicché il cognome va accentato *Menis* (mentre l'accento attualmente prevalente, *Mènis*, si deve all'influsso italiano). — L'ultimo contributo è di P. Rizzolatti e si intitola *Riflessioni su antichi testi del Friuli occidentale* (pp. 451—463); esso offre un panorama degli elementi friulani nei vari testi provenienti dal Friuli occidentale, dai secc. XIII—XIV (*Biello dumlo*, *Piruç*, ecc.), attraverso il Cinque- ed il Seicento (E. Stella), il Settecento (G. Comini) e l'Ottocento (inchieste di Ascoli e Gartner), fino alla valorizzazione del friulano occidentale da parte di P. P. Pasolini (*Casarsa*) nel nostro secolo.

3. Gli errori di stampa non sono né numerosi né pericolosi: notiamo, ad esempio, che a p. 90 manca nel testo il richiamo della nota 22; alle pp. 156—157, sulla carta mancano certe sigle citate nella leggenda (CN, CU, LI); a p. 447, nella nota 11, il cognome *Pètris* — essendo citata la serie *Petris*, *Puntis*, *Tomadis* — dovrebbe essere citato come il primo, non l'ultimo.

4. Il volume degli Studi ladini in onore di Luigi Heilmann qui recensito è un'interessante illustrazione, da vari punti di vista, non solo del ladino dolomitico (che, per ovvie ragioni, è pur sempre al centro) ma anche di tutto il tripartito gruppo retoromanzo (di cui, come ci piace sottolineare, esplicitamente o implicitamente si ammette l'unità, malgrado tutte le note polemiche). Il volume è un bell'omaggio al Festeggiato, una raccolta di interessanti studi sul minuscolo ma affascinante dominio retoromanzo e una bella prova dall'attività dei Ladini e della romanistica internazionale in questo settore degli studi neolatini.

Pavao Tekavčić

Ladinia, Sfői culturâl dai Ladins dles Dolomites, IX (1985), pp. 1—260; X (1986), pp. 1—231.

1. Il numero IX (annata IX) della rivista pubblicata dall'Istitut Ladin «Micurà de Rü» continua la fisionomia degli otto volumi precedenti (se ne vedano le recensioni in «Linguistica» 21 /1981/, pp. 325—331 e 26 /1986/, pp. 202—210), offrendoci svariati studi sul mondo retoromanzo (soprattutto dolomitico) nei suoi aspetti linguistici, filologici, letterari, etnografici e folcloristici, storico-culturali, politici e glottopolitici ecc. Anche il volume IX si divide in due parti: la prima, che (*faute de mieux*, essendo essa senza titolo) possiamo definire non-letteraria, e la seconda che reca il già noto titolo di *Injunta leterara*. Aggiungiamo subito che la bella veste grafica, lo scarso numero di errori di stampa, gli annunci pubblicitari e le fotografie (a colori e in bianco e nero) si ritrovano anche nel volume IX.

2. È visibile nel volume IX la precedenza del tedesco come lingua dei contributi: sui tredici articoli soltanto due sono in italiano, ben undici in tedesco. Gli argomenti sono svariati: cinque contributi trattano temi linguistici, un contributo è dedicato alla letteratura, uno alla geografia, due al folclore, due alla storia d'arte e due alla glottopolitica. Cinque collaboratori sono Italiani o residenti in Italia, quattro sono Tedeschi e quattro Austriaci, tre sono Svizzeri e uno è Jugoslavo.

3. Anche la recensione dell'annata IX si concentrerà sugli articoli linguistici e filologici. Il primo (H. Kuen, *Deutsch-ladinische Sprachkontakte in alter und neuer Zeit*, pp. 19—29) è la versione stampata della conferenza tenuta a Vienna il 26 novembre 1985, al convegno «Die Dolomitenladiner». Partendo dal latino volgare e dalla speciale latinità alpina (a differenza di quella padana), l'autore analizza i contatti linguistici (lungo ben quindici secoli) tra Romani e Germani, limitatamente all'area dolomitica e ai tempi moderni (escluso tuttavia l'ultimo ventennio). Gli elementi romanzi nel tedesco e tedeschi nel romanzo permettono di ricostruire le singole fasi dell'evoluzione dei due idiomi. Si studiano le forme, i significati, le dimensioni cronologiche e sociolinguistiche. I germanismi in ladino risultano molto più numerosi dei prestiti in senso contrario. I termini imprestati appartengono alle sfere importanti della vita contadina e pertanto di regola sono di origine rustica, molto meno di provenienza cittadina. — D. Kattenbusch (*Robert von Planta und die Dolomitenladiner — zwei Schreiben an Franz Moroder*, pp. 31—46), dopo aver tracciato un profilo di R. v. Planta e della sua attività, riproduce due sue lettere del 1913 sui problemi grafici mostrando l'influsso del linguista in certe pubblicazioni. — Segue il breve contributo del recensente (*Gli idiomi retoromanzi negli «Elementi di linguistica romanza» di Petar Skok*, pp. 47—54), che offre un'esposizione critica della

presentazione degli idiomi retoromanzi nel citato manuale, inquadrando questa entità neolatina in un breve quadro dell'attività scientifica generale del noto linguista jugoslavo. — Il contributo più lungo e senz'altro il più importante è l'articolo di H. Schmid «*Rumantsch Grischun*», *eine Schriftsprache für ganz Romanischbünden*, pp. 171—201. Lo studio è un'analisi della problematica legata alla prospettata lingua romancia sopraregionale e nel contempo una specie di *Forschungsbericht* sui lavori in corso. Chi vuole creare un idioma romancio sopraregionale deve evitare sia la Scilla del campanilismo che la Cariddi del sacrificio del proprio idioma (il che lo farebbe tacciare di traditore) (p. 174). La prognosi è un problema a sé: citando a confronto alcuni noti casi di smentita storica delle prognosi pessimiste circa la sopravvivenza di certi idiomi, H. Schmid si mostra ottimista quanto al romancio ma con dovute riserve e senz'alcuna euforia ingiustificata. La parte centrale dello studio si occupa dei problemi definiti «tecnici» (la scelta delle forme, dei suoni, delle strutture e delle parole, in base a determinati criteri: diffusione, accettabilità, «bellezza»). In linea di massima sono stati scelti i due idiomi maggiori (il soprasilvano ed il basso-engadinese) ed il surmirano (in posizione centrale), ma in casi giustificati sono state adottate pure soluzioni diverse. Si ammettono anche delle alternative («niente viene prescritto se non deve essere prescritto», p. 188). Tener conto dei cambiamenti in corso non è un pericolo ma una necessità dovuta all'evoluzione naturale della lingua («*Sprachwandel als eine Hoffnung für die Zukunft*», p. 192). Procedendo così si registrano già i primi successi, il «*Rumantsch Grischun*» è comprensibile e si assimila con facilità (pp. 200—201). I veri problemi, più che linguistici, sono psicologici, sociali e politici (p. 201), e un'importante meta è il superamento delle barriere psicologiche, cioè la comprensione reciproca (p. 199). L'idioma così creato sarà romancio ma non troppo locale («*nur niemandes Sprache kann in Romanischbünden jedermanns Sprache sein*», p. 200); esso non sarà destinato a sostituire i dialetti naturali ma a funzionare accanto ad essi; sarà insomma l'idioma che ogni Grigionese potrà capire se lo vorrà (p. 201), l'idioma che rinunciando all'atavico (termine dell'autore) assicurerà al romancio la posizione e la funzionalità necessaria nella vita moderna (loco ult. cit.). — All'articolo di H. Schmid, intonato ad un cauto ottimismo, segue il quinto ed ultimo contributo linguistico, che fa un po' l'effetto di controbilanciare e ridimensionare le conclusioni positive di quello: è il testo di Jean-Jacques Furer *Die Situation des Bündnerromanischen bei der Jugend* (pp. 203—220), che esamina la posizione del romancio nella generazione giovane attuale, in base a censimenti statistici della popolazione (in specie dei coscritti). Il quadro è assai pessimistico: il numero dei parlanti romancio diminuisce, gli altri tre idiomi della Confederazione elvetica sono favoriti mentre contro il romancio agiscono tutti i fattori negativi (p. 206), la germanizzazione progredisce, il romancio è in una posizione di discriminazione secolare. La posizione del romancio nelle singole parti del suo territorio è tuttavia abbastanza diversa (p. 216). Gli idiomi più forti, i due «pilastri», sono il soprasilvano ed il basso-engadinese (inclusa la Val Monastero) (loco ult. cit.). Il quadro generale è migliore di quanto non risulti dalla statistica (tenuto conto di tutti i fattori negativi, il romancio mostra una sorprendente vitalità), ma è nel contempo anche molto peggiore (per vari motivi). È l'ultima ora per salvare il romancio, mediante apposite misure urgenti (riconoscimento dello status di *Amts-*

sprache nel suo territorio, trasmissioni radio e TV, p. 220); ma, persino se si riesce a salvarlo, la rigenerazione sarà un processo lungo, perché andranno eliminate varie abitudini, pregiudizi ed automatismi (p. 220).

4. Passiamo adesso ad una rassegna più succinta degli altri contributi. L'articolo di argomento letterario è quello di U. Kindl, intitolato *Überlegungen zu K. F. Wolffs Erzählungen vom Reich der Fanes* (pp. 127—136). La studiosa prosegue le sue ricerche sull'opera letteraria di K. F. Wolff, autore di alcune raccolte di leggende ladine, sul quale ha scritto nei precedenti volumi di «Ladinia». Dando una breve cronologia delle edizioni della raccolta di Wolff, U. Kindl discute il problema principale, quello dell'autenticità del materiale del Wolff risp. dei suoi interventi. Il Wolff, che aveva dei collaboratori e che aveva documentato il suo procedimento e la genesi della sua raccolta, era convinto tutta la vita di aver trovato delle tracce di un'antica epica autentica nel territorio dolomitico. L'esistenza effettiva di questa epica rimane però ipotetica finché non ne verrà ritrovata la documentazione, ma anche se i racconti sono meno antichi di quanto lo credesse il Wolff, essi sono tuttavia importanti per le tradizioni ladine. In sostanza ci sono due nuclei: la saga dei Fanes e le tradizioni arimanniche. Il lato più importante del lavoro (filologico) sulla raccolta di K. F. Wolff è dunque per così dire la ricostruzione della sua ricostruzione delle antiche tradizioni popolari ladine. — E. Brix (*Die Ladinier in der Habsburger Monarchie im Zeitalter der nationalen Emanzipation*, pp. 55—80; anche questa una relazione al citato convegno sui Ladini) traccia un quadro della posizione dei Ladini negli ultimi decenni dell'Impero asburgico, il cui filo rosso è la posizione di oggetto, non di soggetto, dei Ladini, che non sono riusciti ad emanciparsi come gli altri popoli. Molto importanti in questa problematica sono i censimenti e, naturalmente, anche i confini linguistici. I «momenti» («Momentaufnahmen») sono tre: il 1848, il 1915 ed il primo dopoguerra (1918 cca)(p. 60). Formulando nove tesi sulla posizione dei Ladini nella Monarchia (pp. 62—63), l'autore si sofferma poi sulle varie manovre politiche e sottolinea l'importanza dei Ladini e del Tirolo in genere per la problematica nazionale di tutto l'Impero. I Ladini si sono trovati insomma in una «Doppelmühle» fra interessi austriaci ed italiani (p. 79); essi non hanno sviluppato la coscienza della loro autonomia nazionale (loco ult. cit.). A complemento della relazione di Brix, H. Möcker pubblica alcune testimonianze ladine risalenti al 1915 (*Ladinische Denk- und Sprachzeugnisse aus dem Jahre 1915*, pp. 81—100): sono le petizioni della popolazione ladina circa l'unificazione con l'Austria, non con l'Italia, sullo sfondo delle trattative durante la prima guerra mondiale. Le richieste ladine, basate su fattori etnici, economici e sociali, sono state presentate come «aventi l'appoggio unanime», il che è senz'altro esagerato, ma resta vero che senza una coscienza nazionale esse non sarebbero state possibili. — Ch. Lindner (*Der Bühnenmaler Franz A. Rottonara /1848—1938/*, pp. 101—126) descrive la vita e l'attività del pittore e decoratore Rottonara, attivo per lunghi anni a Vienna; G. Munarini e L. Salvioni (*La «Casa Gera» di Candide nell'alta Val Comelico*, pp. 221—231) studiano la storia (nella I parte) e l'architettura (nella II parte) del palazzo dei Gera nel paese citato; J. Gierl (*Ausblicke auf die Entwicklung der Tracht im Gadertal*, pp. 137—158) e R. Rampold (*Die Tracht in Buchenstein /Fodom/*, pp. 159—170) si dedicano alla descrizione (con varie illustrazioni) dei costumi popolari ladini, principalmente dal

Seicento ad oggi, con l'aiuto dei quadri ex voto, dei testamenti e degli inventari; si studiano i costumi da uomo e da donna e si constata che alla recessione dopo il secondo conflitto mondiale è seguito, negli ultimi dieci anni, un certo risveglio dell'interesse. Infine, A. Leidlmaier (*Ladinien — Land un Leute in geographischer Sicht*, pp. 5—17) nella sua relazione (presentata essa pure al citato convegno sui Ladini) si sofferma sui tratti specifici dell'ambiente ladino, sui dati geologici e geografici, sulla densità della popolazione e le sue forme, sull'agricoltura, sui guadagni secondari (un tempo soprattutto l'arte dell'intaglio, oggi il turismo) e sulle prospettive per l'avvenire.

5. L'*Injunta leterara* ci dà dapprima due poesie di A. Baldissera (1885—1974), l'una «na rima d'ocajun» in marebbano, l'altra la traduzione di una poesia di A. Manzoni, in quella che viene denominata «la coinê ladin-badiota sciöche l'poët s'la imaginâ» (p. 235). Seguono quattro poesie in gardenese di R. Verra, poi un campione della poesia friulana del Novecento (sono quattro poesie in friulano con tradizione italiana a fronte), come illustrazione della nuova antologia (annunciata a p. 244) della poesia contemporanea friulana in traduzione italiana, a cura di W. Belardi e G. Faggin. La parte letteraria si chiude con il breve racconto *Il schuldau de plum* ('Il soldato di piombo') di Ursicin G. G. Derungs, in soprasilvano e con traduzione in italiano.

6. Al termine del volume IX si trova un'utile aggiunta: l'elenco delle librerie che vendono la rivista «Ladinia» (in Italia, Svizzera, Austria, Germania Federale e Belgio).

7. La decima annata (1986) si apre con l'interessante ed assai informativo contributo di D. Kattenbusch e H. Goebel *Die ersten Enqueten für den ALD — Erfahrungen und Ergebnisse (ALD — Arbeitsbericht 1)* (pp. 5—32). È il resoconto sul lavoro per l'Atlante linguistico ed etnografico della Ladinia dolomitica, nel quale si dicono le finalità, si dà l'elenco dei 30 punti d'inchiesta e una carta di quanto è stato fatto fino a marzo 1987; segue qualche cenno sul piano del lavoro, sui problemi scientifici, tecnici ed amministrativi, il metodo ecc. Il progetto è diviso in due parti: nella prima parte il centro è sulla fonetica, mentre la seconda parte sarà dedicata in prevalenza alla morfosintassi e al lessico. A più riprese (ad. es. pp. 11 e 15) si sottolinea anche la presa in considerazione della situazione, cioè della pragmatica. I dati verranno elaborati elettronicamente. Gli autori si augurano che i risultati dell'inchiesta possano gettare nuova luce sulla (tuttora esistente) questione ladina (p. 8). Ci pare significativo, per lo status dell'idioma locale, che le inchieste dialettologiche non devono superare una certa durata, se no gli informatori si stancano e cominciano a rispondere in tedesco o in italiano, anziché in ladino (p. 16). Al testo sono accluse dieci carte e alcuni paradigmi, nonché uno sguardo sullo stato attuale e sui primi risultati. — A questo primo contributo segue il breve ma istruttivo e chiaro articolo di Maria Hornung *Die Bedeutung des Ladinischen für die Germanistik* (pp. 33—40), versione abbreviata di una lezione tenuta nel novembre 1985 al simposio sui Ladini a Vienna. L'autrice illustra l'importanza di alcuni ladinismi nei dialetti bavaresi, in seguito passa a parlare dei prestiti in senso contrario (molto più importanti). Dall'eredità di E. Kranzmayer (di cui è curatrice), M. Hornung cita alcuni campioni del materiale attualmente in corso di preparazione per la stampa. Vengo-

no considerati i soliti settori: economia forestale, pastorizia, agricoltura, casa e cucina, vestito e abbigliamento, commercio, società, giochi e passatempi ecc. È importante ad es. il fatto che la terminologia della pastorizia e dell'allevamento del bestiame è nettamente romanza (p. 36). I rapporti fonetici consentono certe conclusioni importanti per il germanista (p. 39). Al termine si legge che il fonetismo gardenese è un «fine barometro» per stabilire le singole tappe evolutive di ambedue gli idiomi, i cui influssi reciproci si intrecciano lungo tutto il periodo studiato (p. 40). — K. Wolfgruber e B. Richebuono (*Predigten auf grödnerisch, Ein 200 Jahre altes Dokument*, pp. 41—45) riproducono alcune testimonianze (in tedesco) sulla necessità di prediche in tedesco di fronte a quelle in gardenese (il che ne attesta dunque indirettamente l'esistenza). Dai documenti risulta che i Gardenesi erano coscienti già allora di non essere né Tedeschi né Italiani. Essi avevano una lingua speciale («lingua regionalis»), non capita da nessuno. Le testimonianze, pubblicate per la prima volta nel 1965 dal Wolfgruber (nella rivista «Der Schlern») vengono ripubblicate qui per facilitarne l'accessibilità. — Il quarto ed ultimo articolo di argomento linguistico è il contributo sociolinguistico di R. Strassoldo *La tutela del friulano in provincia di Udine: una ricerca sociologica* (pp. 133—165), che ci informa sui risultati di un'indagine in materia, svolta all'Istituto di Sociologia Internazionale di Gorizia. Dopo la constatazione introduttiva generale che ai nostri tempi lo studio delle strutture linguistiche cede sempre più allo studio dei comportamenti linguistici, e dopo un cenno sulle tre ondate del friulanismo (nel Novecento), si passa alla rassegna dei problemi connessi con il friulano: la variante da adottare, la grafia da adottare, la diffusione territoriale del friulano, le «teste di ponte» venete in territorio friulano, le finalità e le modalità della tutela del friulano, l'atteggiamento della popolazione ecc. Sono state compiute quattro ricerche: sulla struttura socioeconomica e demografica delle dieci zone in cui è stato diviso il territorio, sui 1500 individui come campioni, sugli insegnanti e sui sindaci e funzionari locali. È stato adoperato un apposito questionario e i risultati sono stati successivamente analizzati ed interpretati (operazione in cui un certo soggettivismo è inevitabile). I risultati sono esposti in modo assai esauriente, con diversi schemi e diagrammi, a seconda dei singoli punti (diffusione del friulano, opinioni sulla sua tutela, insegnamento del friulano nelle scuole, idioma e identità nazionale, livelli di lingua da adottare, educazione bilingue, varianti territoriali ecc.). Conclusioni (pp. 163—165): l'uso del friulano diminuisce in una certa misura col livello d'istruzione (titolo di studio) e con le generazioni; il friulano non è più una lingua di famiglia ma è l'idioma della strada, dell'osteria, del lavoro (rapporti informali); l'atteggiamento nei confronti della tutela del friulano è generalmente positivo e in questo senso sono positivi anche i risultati della presente ricerca. Il friulano «o fa un salto di qualità, e diventa lingua alta [cioè, non più soltanto «bassa», domestica, familiare, P. T.], o scomparirà» (p. 164).

8. Sui contributi non linguistici ci soffermeremo anche qui in modo più sommario. B. Richebuono (*L'uccisione del «Gran Bracun» nelle deposizioni dei testi*, pp. 47—72) pubblica le testimonianze su un «regolamento di conti» fra alcuni nobili verso la fine del Cinquecento, con l'aggiunta della scelta dei documenti originali nel dialetto tedesco locale; R. Rampold, nel suo lungo studio etnografico *Die Siedlungs-, Hof- und Hausformen in Buchenstein (Fodom)* (pp. 73—122) descrive il dissoda-

mento del terreno, la costruzione della casa, l'arredamento interno, le costruzioni destinate ad altri scopi, il materiale da costruzione ecc. All'inizio si constata la presenza dell'uomo in queste regioni sin dalla preistoria (p. 73), ma si precisa che gli stanziamenti vi sono rari fino all'anno Mille (p. 74); al termine si legge uno sguardo riassuntivo e comparativo sulla casa contadina di Livinallongo tra il tipo tedesco e quello italiano e un breve confronto con le altre vallate dolomitiche. Per il linguista saranno interessanti le forme ladine delle denominazioni di tutti i concetti importanti. G. Munarini descrive la vita e l'attività del padre cappuccino Fortunato da Cadore (*Giovanni di Giacomo Gera: padre Fortunato da Cadore*, pp. 123—131), dopodiché J. Śliziński presenta un breve contributo di interesse letterario e folcloristico («*L'istorgia da l'aua da la vita*» und «*Das Wasser des Lebens*» der *Brüder Grimm*, pp. 167—170) e continua poi i suoi studi sui rapporti e contatti fra retoromanzo e polacco (*Eine rätoromanische und eine polnische Variante des Märchens vom «grossen Räuber» / «Madej»*), pp. 171—175). Il primo contributo constata che le due versioni concordano nel contenuto ma differiscono nel modo di raccontare; il secondo contributo studia un motivo vetusto e molto diffuso constatando che la versione polacca è più breve e più chiara, quella ladina più ricca di motivi ma meno chiara.

9. Le recensioni sono tre, di lunghezza assai disuguale. D. Kattenbusch recensisce (alle pp. 179—201) il volume omaggio a W. Th. Elwert *Raetia antiqua et moderna*, soffermandosi in particolar modo sulla critica delle idee di J. Kramer a proposito della posizione del ladino e del retoromanzo, della questione ladina ecc.; H. Siller-Runggaldier presenta (pp. 203—211) gli *Studi ladini in onore di Luigi Heilmann nel suo 75. compleanno* e L. Craffonara recensisce (pp. 213—215) il *Vocabolario della lingua friulana* di G. Faggin, dandone un giudizio molto positivo e accettando (con certe osservazioni) la sua maggiore innovazione, cioè la grafia proposta dal Faggin.

10. La *Injunta leterara* è questa volta alquanto magra: ci sono soltanto sei brevi poesie in versi liberi di R. Verra, senza traduzione. Anche il materiale illustrativo è meno abbondante di prima: soltanto tre foto a colori. Infine, non c'è né la rubrica delle polemiche (*Quaestiones disputatae*) né l'elenco delle pubblicazioni dell'Istituto ladino o delle librerie. Fra i rarissimi errori di stampa menzioneremo solo quello nel sommario (*Contignü*) alle pp. 3—4: a partire dal contributo di R. Rampold tutti i numeri delle pagine vanno alzati di due pagine (73 anziché 71, 123 anziché 121 ecc.).

Pavao Tekavčić

Stéfan Einarsson, STUDIES IN GERMANIC PHILOLOGY, edited by Anatoly Libermann, Helmut Buske Verlag Hamburg 1986.

This is a miscellany of 12 articles selected from such periodicals as *The Journal of English and Germanic Philology*, *Language*, *Arkiv för nordisk filologi*, *PMLA*, *Budkavlen* etc, issued between 1932 and 1964. The editor A. Libermann has taken pains to cover Stéfan Einarsson's main scholarly interests, i.e. phonetics, semantics, metrics, folklore and historiography. Moreover, he has provided the reader with some very important discussions and views on Nordic, and particularly Icelandic linguistic and literary topics, which are nevertheless interesting for Germanic and other philologists in general. Though Icelandic and Scandinavian are at the centre of interest, examples and parallels are drawn from other languages and cultures particularly English and Finnish.

As it is appropriate in a publication of this kind, the editor has written a biography of Stéfan Einarsson, a true "Austfirðingur", man from the East Fjords of Iceland. And as it befits the saga of an Icelander, his genealogy, and his undertakings at home and on his travels overseas are included. From a student and a young scholar in Europe, we follow Stéfan Einarsson through his academic career as professor at Johns Hopkins University in the United States. The portrait that emerges from this short saga is that of a patient and diligent scholar, an enthusiastic promoter of Icelandic culture, a modest person but a great erudite, and a kindly teacher and reviewer.

The book is furnished with an extremely useful Selected Bibliography of books, articles and reviews by S. E. and notes for the non specialist reader. 9 illustrations and an attractive cover (by S. Libermann) together with a very clear offset print make a good visual complement.

Among the 12 papers "Some Notes on Prokosch's 'A Comparative Germanic Grammar' with Special Reference to His Treatment of the Scandinavian Languages", "Parallels to the Stops in Hittite" and "The Value of Initial H in Primitive Norse Runic Inscriptions" deal mainly with phonetic questions. The comments on Prokosch's Grammar correct some of the statements concerning the Scandinavian languages, particularly Icelandic. One of the main deficiencies, in S. E.'s opinion, lies in the failure to notice the great similarity between Old and Modern Icelandic. Modern Icelandic pronunciation, for instance, corroborated by spellings in early Scandinavian MSS, refutes Prokosch's theory of the development of Germanic *g in Norse. Contrary to Prokosch's view, Stéfan Einarsson finds enough evidence for the development of spirants into stops in Norse.

His early work in experimental phonetics and his deep knowledge of Icelandic and Finnish phonetics enables him to furnish a probable explanation to Sturtevant's findings on the development of stops in Hittite. The case in point is the length of voiced and voiceless stops, where Sturtevant mistakenly assumes that voiced stops are longer than voiceless ones. On ground of his measurements of Icelandic consonants and data from other languages Stéfan Einarsson suggests that the Hittite voiced consonants, when spelled double, indicate a voiceless lenis, which is shorter than a fortis, but longer than a voiced stop. A plausible articulatory explanation is also provided.

Similarly De Vries' article on the pronunciation of Gothic *h*, prompted S. E. to propound his own thesis which maintains that in the oldest Germanic languages the pronunciation of initial *h* must have been [x], a voiceless spirant (in which he agrees with Noreen's view). The velar spirant later weakened into a glottal spirant and was finally lost. This view is supported by studies of Runic inscriptions with apparently inserted (svarabhakti) vowels as in "harabanaR" (6th c.), i. e. in non-homorganic consonantal clusters. Since there is no trace of the vowel in subsequent stages of the Scandinavian languages S. E. suggests that the vowels occur only where words were spelled letter by letter in unskilled writing, whereas in normal speech it was lost. Later spellings, like "rhoAltR", indicate the development of a glottal spirant in 8th century. This is a homorganic pronunciation as experiments with Modern Icelandic have shown. Examples from other languages (Irish and English) show what other possible courses of development can be traced.

Whereas Icelandic served as a parallel to other language data in order to explain some moot or to correct erroneous interpretations, the next two articles, "Terms of Direction in Modern Icelandic" and "Beowulfian Place Names in Iceland", take up themes essentially Icelandic. The first one, published in 1942, is a surprisingly modern, sociolinguistic discussion of expressions for directions marked by the points of compass and such adverbials as *inn* — *ut* (in — out), *upe* — *ofan* (up — down) etc. These terms need not agree with the "objective" meaning of the words, but they acquire specific meanings in various districts in Iceland, which also do not necessarily correspond. Equivalent forms of some names from the Early medieval epic Beowulf are found in a number of Icelandic place names, which are here discussed. Most of them are Danish names in their English and Icelandic forms respectively. Reasons for the adoption of names such as Bjólfur, Grendill, Hríótur, Hleiðrargarður, Jórvið etc. are offered in this interesting place-names study.

"Harp Song Heroic Poetry (Chadwicks). Greek and Germanic Alternate Singing", "Old English 'Beot' and Old Icelandic 'Heitstrenging'", "Hvat megi fótr fæti veita?" and "The Freydis Incident in Eiríks Saga Rauða" are papers dealing with medieval literature as well as some aspects of Norse folklore. The first paper discusses the performance of medieval poetry, first with regard to one of its important features seldom mentioned by philologists, instrumental accompaniment of singing or reciting. S. E. cites a number of passages as evidence that early Scandinavian poetry must have been sung by the accompaniment of a harp. Some types of poetry were typically presented by two performers alternately singing or reciting. Some

oldest types of poetry (not only Germanic), such as mantic or ritual poetry are found in medieval literature described as alternate singing.

Another Germanic custom described in medieval literature is boasting and making solemn promises over a cup of beer. The custom is known in Old English as "beot" in Icelandic as "heiststrenging". Its origin is discussed in the light of many Germanic examples and of similar customs outside the Germanic world (e. g. France).

The motif of one brother helping the other as expressed in the almost proverbial question "Hvat megi fótr fæti veita?" (How can one foot help the other?) is traced in various medieval texts while its varied interpretations are discussed. The second part of the proverbial saying, i. e. that one hand helps the other, would probably reveal almost universal parallels. The topic here however, is followed up in medieval Norse legend and literature.

Another folkloristic motif is that of woman frightening away attackers by showing (parts of) her naked body. The starting scene is one from the Saga of Eirik the Red, where Freydis, a pregnant woman, drives away the attacking Skraelings by slapping a sword on her bare breast. Parallel examples are cited from Irish, Lapp and Russian folklore. Since the incident in Eirik's Saga is not quite clear and variously interpreted by later translators, S. E. offers an explanation of such a "rationalised version of ancient magic behavior". Its significance was obviously unknown to the author of the saga, who used it merely for a powerful literary effect.

"Anti-Naturalism, Tough Composition and Punning in Scaldic Poetry and Modern Painting" and "The Origin of Egill Skallagrímson's Runhenda" are two papers dealing with literary theory. The first presents a very attractive and bold parallel between skaldic (Norse court) poetry and modern surrealist and cubic painting. Both are, in the opinion of S. E., characterized by anti-naturalistic imagery and distortion, all carefully composed to produce a powerful effect. The seemingly illogical composition is a result of extreme condensation following its own very strict logic. Both cubic painting and the kennings (conventional metaphors) of skaldic poetry are a combination of abstract and concrete polarities. There is multiple meaning at the base of skaldic imagery as well as in the "visual puns" of modern art. Both show an "interest in punning, riddling and parody".

In a short and pertinent text S. E. supports the older thesis that Egill Skallagrímson learned his rhyming metre (runhenda) in England, with examples of Irish Latin verse. This verse must have been introduced into English poetry, where it was combined with alliteration. This would refute H. Lie's suggestion that the origin of runhenda was to be found in magic formulae.

The last paper is the homage of a major Icelandic scholar and ambassador of Icelandic culture, Stéfan Einarsson, to one of his predecessors and ancestors Einar Magnússon, the first translator of most major classical literary texts from Icelandic into English, and the first translator of Shakespeare into Icelandic. The paper highlights Einar Magnússon's cooperation with William Morris.

Dora Maček

Achille G. Lazarou, L'aroumain et ses rapports avec le grec, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki 1986, p. 304.

Le livre que nous présentons aux lecteurs de *Linguistica* est en substance une thèse de doctorat soutenue à Athènes et publiée déjà en langue grecque il y a quelques années. En tenant compte de l'importance de ses recherches, l'auteur l'a fait maintenant traduire en langue française pour le rendre accessible à un public plus large, en premier lieu aux romanisants et au balkanisants.

Avant d'exposer notre opinion sur cette étude qui a fait possible d'enrichir nos connaissances linguistiques, ce qui est impossible de répéter quand il s'agit des parties historiques du livre, nous voulons passer en revue tous les chapitres et les pages les plus essentielles comme l'auteur les a conçus.

En commençant par le Prologue (pp. 9—10), l'auteur nous offre la substance de son travail linguistique et historique quand il dit: "Le principal but de cette thèse, cependant, est l'analyse systématique de la structure de l'aroumain, au niveau historique, et de façon secondaire celle de son caractère contemporain, ainsi que la comparaison de cet idiome roman avec le grec sur trois points de l'étude de la langue: la phonétique, la morphologie et le vocabulaire."

Après une courte Introduction (pp. 11—15), dans laquelle on pose le problème d'origine des Aroumains et celui de leur langue, en insistant d'y voir des Grecs romanisés passe au texte intégral de sa thèse. Ce texte est divisé en trois parties.

La première partie (pp. 19—103), dont le titre est "Esquisse historique de l'origine des Aroumains et de leur idiome roman (aroumain)", présente un ample cadre de problèmes concernant la romanisation des Balkans et les derniers résidus de ces phénomènes préservés aujourd'hui, en premier lieu l'aroumain en Macédoine et dans les régions voisines. En se faisant bon connaisseur du problème et en se référant à une vaste littérature scientifique, envisagée du point de vue diachronique et synchronique, l'auteur nous en offre documentation convainquante. Il pose à notre disposition toutes les théories qui se réfèrent à l'origine des Aroumains (p. 82), en les discutant en continuation (pp. 83—102). Il n'est pas loin de la vérité quand il cite, par ex., D. J. Popović, en démontrant ces mots "pour le moins curieux" (p. 97): "L'aroumain est d'origine illyrienne, thrace, rarement slave, de langue romane, de religion orthodoxe, de culture grecque du moins dans les villes, de profession pasteur, commerçant ou artisan." Ne pas étant content de cette constatation, constatation qui est notoire à tout le monde qui s'occupe scientifiquement du problème aroumain, A. Lazarou continue à exposer et se demander: "Quant à leur origine, il (D. J. Popović) ne juge pas indispensable de fournir des explications se rapportant

aux sources sur lesquelles il fonde ses théories. “ Mais tout cela sera compréhensible quand on passe aux mots conclusifs de la première partie du livre (p. 103): “En conclusion... nous tirons la conséquence, évidente selon nous, que les Aroumains eux-aussi sont de purs Grecs, tout autant que ceux d’autres régions, et qu’ils furent bilingues, ou même parlèrent une autre langue à cause d’accidents survenus dans leur nation.” Ajoutons qu’il ne faut pas oublier que D. J. Popović était un savant sérieux qui a reconnu — pour citer un seul exemple — la grande contribution donnée par les Aroumains à la culture serbe des derniers deux siècles. Il n’est pas inconnu que son oeuvre a vu deux éditions en langue serbocroate et une traduction roumaine, ayant toujours des recensions très favorables.

Il n’y a pas de doute quand A. Lazarou écrit à juste titre (p. 40): “La Grèce centrale, le Péloponnèse et les îles n’ont pas connu de véritable domination romane; les cités continuèrent à avoir une administration à la manière hellénique, et leur religion, leurs jeux, leur enseignement restèrent helléniques; le commerce, ainsi que certaines manifestations publiques se conservèrent même si l’apprentissage du latin par les Grecs fut, pour un certain temps, indispensable.” Et c’est vrai. Mais quand l’auteur passe au nord de la Grèce, il parle du bilinguisme en oubliant que les Eoliens, les Acharniens et les Macédoniens n’étaient pas d’origine grecque, dont les anciens auteurs grecs et latins mettent à notre disposition un riche témoignage. Il n’est pas inconnu non plus que l’ancienne langue macédonienne continuât à être appliquée aux temps de Byzance.

En peu de mots, dans la première partie de sa thèse A. Lazarou nous a suggéré un développement historique en insistant à nous présenter les Aroumains en tant que des Grecs romanisés, ce qui reste — à notre avis — tout à fait discutable, pour ne pas dire erroné. Nous ne pouvons ne pas rappeler, a propos, un linguiste contemporain serbe qui, dans son oeuvre “Le peuple serbe et sa langue“, écrit à peu près comme il suit: “Je parle de la langue des Serbes, et non plus de leurs origines. Si j’en parlais, je devrais m’occuper peut-être de leur origine valaque ou aroumaine“.

Quant à la deuxième partie du livre, qui est intitulée “Scission de l’aroumain du latin oriental et son état actuel“ (p. 107—154), on peut dire qu’il s’y agit de trois chapitres: tandis que les deux premiers traitent l’aroumain au degré de sa formation, le dernier s’attache aux premiers documents de cet idiome (dont le plus ancien date dès l’année 1731), ainsi qu’à la littérature existante en aroumain, dont l’auteur est un excellent connaisseur. Puis l’auteur nous a passé en revue les avis de nombreux savants sur le problème si l’aroumain représente un dialecte ou une langue à part, ayant en vue le temps de scission de cet idiome de la langue parlée au nord du Danube. Mais nous ne pouvons accepter son affirmation relative au nombre total de sujets parlant l’aroumain (p. 113), qui aboutit — selon lui — entre 150 et 200.000.

Nous sommes d’avis que ces chiffres n’expliquent pas beaucoup. Actuellement, il n’y a pas de recensements concernant ce problème démographique ni dans les Pays Balkaniques ni à l’étranger. En tout cas, le nombre d’Aroumains dépasse beaucoup le chiffre qui nous a été donné par A. Lazarou. Nous ne croyons pas non plus qu’un recensement futur puisse nous renseigner plus précisément, ayant en vue que l’appartenance linguistique et l’appartenance nationale (et non plus ethnique) ne sont pas toujours d’accord. A cet égard sont très intéressantes aussi les données démo-

graphiques effectuées en Yougoslavie où sont reconnues toutes les minorités nationales.

Cependant, sans prolonger, il faut dire que les chapitres de cette partie offrent des renseignements très utiles et fondés à tous les chercheurs du domaine balkanique soit qu'il s'agisse de linguistes, démographes, historiens etc.

En passant à la troisième partie (pp. 155—259), c'est-à-dire "Analyse et comparaison de l'aroumain avec le grec au point de vue phonétique, morphologique et lexical", nous arrivons aux pages centrales de ce livre. D'abord il faut observer que l'auteur y est plus concret et pas du tout argumenté. En commençant à exposer la phonétique, il décrit la situation dans ce champ en nous introduisant dans toutes les particularités de la langue aroumaine — qui — comme il faut aussi s'attendre — était longtemps sous l'influence du grec, dont elle a emprunté certains phonèmes. Mais nous ajoutons que les phonèmes empruntés au grec disparaissent quand on passe au territoire où les parlers aroumains se trouvent dans un milieu slave. L'auteur nous a ensuite exposé aussi la morphologie aroumaine qui était aussi sous une influence grecque, mais à peu près, cette catégorie linguistique de l'aroumain a préservé bien toute sa romanité orientale, ce qui est compréhensible, parce qu'il s'agit de la partie fondamentale dont la disparition démontre aussi la disposition de la langue comme telle. Un espace spécial est dédié au lexique. En l'exposant, l'auteur s'est arrêté à son origine et a constaté que la plupart des mots de l'aroumain sont de provenance latine et puis de provenance grecque, ce qui est normal, vue la grande culture grecque, qui n'est pas restée sans influence non seulement sur les langues de la Péninsule Balkanique, mais aussi sur le lexique mondiale.

Ensuite, l'auteur parle du dialecte bulgare de Skopje (pp. 171—172). Il ignore l'existence de la langue macédonienne, ce qui répète encore une fois quand il énumère l'article postposé dans les langues balkaniques (p. 210).

Avant de conclure, en donnant notre jugement sur ce livre, il faut dire que l'auteur met à notre disposition un riche matériel linguistique qui ne doit être qu'extrêmement utile. Mais il faut ajouter qu'il n'est pas sans préjugés, dont le dernier passage de cette thèse précieuse nous offre un bon témoignage (p. 259): "ce vocabulaire riche et varié (il s'agit du lexique d'origine grecque en aroumain), qui recouvre toutes les situations de la vie quotidienne, montre clairement que les Aroumains sont des Grecs qui, malgré le fait que l'aroumain leur fut imposé comme seconde langue, préservèrent une partie du trésor inestimable de la première langue." Mais, à notre avis, ce n'est pas prouvé.

Il est intéressant aussi que le livre n'est pas fourni d'une conclusion.

Un Index général rend possible l'utilisation du livre (pp. 261—277). Une riche Bibliographie suit (pp. 279—304). Cinq cartes géographiques à la fin illustrent l'espace de la Románia Orientale ainsi que celui des Aroumains.

Momčilo D. Savić

Anne Betten: Sprachrealismus im deutschen Drama der siebziger Jahre. Monographien zur Sprachwissenschaft 14. Carl Winter Universitätsverlag, Heidelberg 1985, 412 S.

Das zu besprechende Werk setzt sich mit dem grundlegenden Problem der Opposition zwischen Sprachrealität und Stilisierung im deutschen Drama der siebziger Jahre auseinander. Stilisierung wird im Werk als gezielte Verwendung der Sprachrealität, als gezielter Einsatz von Mitteln definiert (45, 97, 166, 396). Anne Betten behandelt Dramen verschiedener Autoren der BRD, Österreichs und der Schweiz. Unter dem allgemeinen Oberbegriff "Drama" versteht sie alle Gattungen der Theaterkunst. Sie vergleicht künstlich/künstlerisch gestaltete Dramentexte (124, Anm. 341) miteinander und stellt sie authentischen Transkriptionen gegenüber, die dem Freiburger Corpus gesprochener deutscher Standardsprache entnommen sind (364). Im Gegensatz zu einigen anderen, vorwiegend pragmatisch orientierten Studien aus der letzten Zeit (75) ist es das Anliegen der vorliegenden, "auf den dramatischen Code konzentrierten" (75) Arbeit, zu ermitteln, "wie nahe diese simulierte Sprechsprache (d. h. die fiktive Dramensprache, S. B., 45) an die authentische Sprache herankommt und worin (und warum) sie von ihr abweicht" (80). (Es wird jedoch auch darauf verwiesen, daß die oben erwähnte Orientierung 'Sprachrealismus versus Stilisierung' kein Gegensatzpaar darstellt (396). So ist z. B. von dem Sprachrealismus und der Stilisierung das Lokalkolorit zu unterscheiden (199), wobei das Lokalkolorit vor allem im Bereich der Phonetik, Morphologie und Lexik sich bemerkbar macht, während Stilisierung vor allem syntaktisch geprägt ist.)

Die Autorin geht in ihren Ausführungen von der Prämisse aus, daß der fiktive Dialog im Gegensatz zum spontanen Sprechen immer ein Mittel des Autors sei, seine Intentionen auf einer "den Bühnendialog simultan überlagernden zweiten Kommunikationsebene" (349, 45) zu präsentieren. Dies hat zur Folge, daß die "situativen wie psycho-physischen" Variablen bei einer Gegenüberstellung fiktiver und authentischer Dialoge nicht völlig übereinstimmen können (45), ja, daß die Rahmenbedingungen des Mediums Theater "höchst artifizuell" sind (45), und das muß zwangsläufig auch in der sprachlichen Codierung seinen Niederschlag finden (48). Das erfolgt tatsächlich in einer idealisierten Glätte (394) aufgrund der Selektionsprinzipien im sog. "Destillationsprozeß" (Auswahl gewisser Einheiten aus der natürlichen Sprechsprache, die sich klar voneinander abgrenzen und sich so in klar umrissener Form zum Träger klar umrissener Funktionen eignen) (394 f.). Typisch ist eine glattpolierte Syntax aller Bühnentexte (337, Anm. 1239), ein fast konsequentes Fehlen von Überlappungen der Redebeiträge und des Simultansprechens, weitgehender Ver-

zucht auf Konstruktionsverwirrungen und -zusammenbrüche sowie die Reduktion der Dialogsteuerungs- und Verständnissicherungssignale u. a. m. (was sich mehr oder weniger mit den 4 fundamentalen Unterscheidungsqualitäten bei Larthomas deckt) (68).

Die Arbeit ist logisch aufgebaut. Der sehr umfangreiche theoretische und empirische Apparat ist — ständig aufeinander abgestimmt — in 7 Kapiteln zerlegt, die einander ergänzend ablösen. Wolfgang Bauer, Franz Xaver Kroetz und Botho Strauß, die "... drei... literarisch am bedeutendsten erscheinenden zeitgenössischen deutschsprachigen Dramatiker des Neuen Realismus,...“ (47 f.), werden in abgeschlossenen Kapiteln (je II, IV, z.T. VI) genauer behandelt. Texte zahlreicher anderer Dramatiker (Sperr, Fassbinder; Turrini, Slavik, Sommer, Korherr, Pellert, Henisch, Ernst, Mitterer, Graser; Kusz, Widmer, Deichsel, Krechel, Mühl; Henkel, Mueller, Greiner, Hirschberg, Lasker-Schüler, Lodemann, Ludwig und Michel) werden im Überblickskapitel V zwecks breiterer Orientierung auf wenige Beispiele reduziert, "die zunächst den spezifischen Stil der Autoren und in ihrer Summe die Dialogstile der behandelten Epochen und dramatischen Genres illustrieren sollen“ (77). Besonders interessant ist das (ebenfalls) als Überblick konzipierte Kapitel III, das als eine historische Vergleichseinlage ("als Kontrastfolie zu den Gegenswartstücken“) (49) Beispiele sprechsprachlicher Elemente im deutschen Drama des 18. bis 20. Jahrhunderts bringt (Lenz, Klinger, Lessing; Büchner; Holz, Schlaf, Hauptmann, Kaiser; Raimund, Nestroy, Anzengruber, Thoma, Ruederer, Lautensack, Valentin, Brecht; Zuckmayer, Fleißer, v. Horváth), aus der Zeit also, in der sich Schriftsteller beim Schaffen ihrer Dramentexte lediglich auf ihr intuitives Nachahmungsvermögen gegenüber der Sprachrealität verlassen konnten (keine Tonbandaufnahmen der authentischen Sprechsprache nach dem Vorbild Freiburger Textcorpora standen zur Verfügung). Kapitel I bringt eine Art theoretische Fundierung der Arbeit ("Forschungs- und Methodenüberblick“) (49), Kapitel VII dagegen Schlußbemerkungen. In Kapitel VI wird neben B. Strauß (Mittelpunkt von VI) eine Besonderheit der Sprache Bernhards dargestellt, und zwar die Wiederholung als eine der wichtigsten Strukturformen des Mündlichen überhaupt. Dieses Kapitel enthält außerdem eine Erörterung des Realismus-Problems in Kunst und Literatur und fungiert zugleich als eine Art Teilzusammenfassung und Übergang zu den Untersuchungen der Dialogsprache von Strauß und von Bernhard.

Ein besonderer Vorteil der Arbeit liegt in ihrem pluralistischen Ansatz. I. w. S. bedeutet das die Beachtung der Zusammenhänge von Außer- und Innersprachlichem (80); i. e. S., im Bereich der Codeanalyse (74), wird eine Heranziehung aller Ebenen des Sprachsystems postuliert (74, 75, 189, 247, 396), wobei auch textlinguistischen Parametern (wie z. B. dem Textaufbau — der inhaltlichen Struktur — sowie der Dialoganalyse) zur Untersuchung des Codes Rechnung getragen wird (232, 233, 240, 247, 287, 331, 383, 396 und passim). In der Tat ist allein ein solches Herangehen zweckmäßig, wenn man aufgrund der Prinzipien der Sprachvariation (178, 189, 248, 305, 309 f., 338, 357, 364, 377, 395) als einer Art Objektivierung äußerer kommunikativer Begebenheiten diese Begebenheiten zurückverfolgen will, ausgehend von der Annahme, daß "eine Codebeschreibung ... bereits Wesentliches über die Kommunikation in einem Stück aussagt“ (281). Dennoch sieht sich die Autorin ver-

lanlaßt, das leitende Prinzip ihrer Studie, daß nämlich "kein Mittel grundsätzlich ausgeklammert /wird/, wenn es frequentiell und/oder funktional auffällig ist" (75), bei der Bewältigung des umfangreichen Sprachmaterials selektiv zu handhaben: Die Hauptaufmerksamkeit gilt den syntaktischen und dialogstrukturierenden Merkmalen (a.a.O. und 80).

Im Bereich der Syntax wird in Bettens Monographie neben der Erörterung des Gegensatzpaares Sprachökonomie — Sprachredundanz (373, 376, 380, 385, 391 ff. 396 und passim) ein heikles Problem angeschnitten und gelöst: das Problem der Umgangssprachlichkeit der Syntax. Man liest in diesem Zusammenhang, daß die Syntax umgangssprachlich sein mag (160), die Rede ist ferner von syntaktischen Stilerscheinungen der gesprochenen Sprache (299), von den sprechsprachlichen Merkmalen der Syntax (370), von der Vielfalt typischer Erscheinungen des Mündlichen (371), weiterhin, daß die Syntax stark umgangssprachliche Züge aufweist (323), es wird der lockere, umgangssprachliche Satzbau erwähnt (368) u. a. m. Auf den ersten Blick müßte man solche Formulierungen ablehnen mit der Begründung, daß keine syntaktische Erscheinung von vornherein als umgangssprachlich bezeichnet werden darf und daß somit auch Anspielungen auf Umgangssprachlichkeit der Syntax im allgemeinen als gewagt einzuschätzen sind. Anne Betten allerdings ist sich dieser Schwierigkeit bewußt, und sie überwindet sie, indem sie unter funktionalem Blickwinkel ("in gezielter Verwendung") (376) Mittel der Umgangssprache potentiell zu dichterischen Ausdrucksmitteln werden läßt (376 f.). So übersieht sie nicht die Nähe des lapidaren Stils zur Lyrik (375) und spricht vom kunstvollen Übergang zu syntaktischen Mustern, die auch in der Lyrik Verwendung finden (377).

In der Studie läßt sich ein gewisser Vorbehalt gegen quantitative formalisierte Meßverfahren verspüren (149, Anm. 396). Grundsätzlich ist der Begründung zuzustimmen: "Gerade die für den Stil eines Werkes ausschlaggebende spezifische Mischung und Verteilung besonderer sprachlicher Phänomene geben bloße Zahlen nicht wieder; das kann nur die Einbeziehung einer gewissen Kontextmenge leisten" (76). Es wäre möglicherweise dennoch nicht verkehrt, den sonst luziden und überzeugenden analytischen sprachlichen Interpretationen hier und da etwas mehr rechnerisch ermittelte Daten zugrunde zu legen, ohne diese in irgendeinem Sinn zu verabsolutieren. Denn auf subjektiven Einschätzungen beruhende Formulierungen (wie: etwas wird "viel" (190) verwendet bzw. tritt "gehäuft" (216) auf; auffällig sei "der häufige Gebrauch von" (314) etwas; die Rede vom "Durchschnittsbeispiel" (325), von "einigen" (366)... Routineformeln oder davon, was in diesen Theaterstücken "gang und gäbe" (329) sei oder sich "mit größerer Häufigkeit" (367) beobachten lasse) können bisweilen irreführend sein, besonders wenn größere Textcorpora untersucht werden. Ohne die Bedeutung der Intuition ("de/s/ vorwegnehmende/n/ Eindruck/s/") (77) bei solchen Untersuchungen herabsetzen zu wollen, ist aber andererseits gerade dann, wenn die Forschungsmethode auf dem Komplex der Abweichungs- und Funktionalstilistik aufbaut (75), nicht wegzuleugnen, daß auch objektive Meßverfahren von Wert sein können, denn manch eine Qualität erhält ihren Status erst durch quantitative Fundierung.

Terminologisch gesehen wäre es vielleicht praktikabler gewesen, den allgemeinen Begriff "Variable" durch präzisere Termini zu ersetzen. Zum Teil werden näm-

lich in der vorliegenden Monographie als "Variablen" die Determinanten (Faktoren und Bedingungen) der sprachlichen Kommunikation bezeichnet, etwa in Formulierungen wie: "sämtliche Variablen zweier Gespräche, die situativen wie psychophysischen" (45); "Auswirkungen ganz unterschiedlicher Variablen auf die sprachliche Codierung... (Schichtzugehörigkeit, psychische Verfassung, Redekonstellation, textsortenspezifische Strukturierung etc.)" (48); (vgl. auch 141). Andererseits umfaßt der Titel "Variable" gewisse stilistische Kategorien wie "zwanglos", "vertraut", "spontan" (129), "boshaft-decouvrierend" (176), wo u. E. statt Variable durchaus der Terminus Stilzug gebräuchlich wäre, der im vorliegenden Werk jedoch gemieden wird, ohne daß eine solche Distanzierung u. E. problemlos gerechtfertigt wäre (vgl. allerdings 76, Anm. 177 und 167, Anm. 458). An einigen Stellen werden so z. B. bei "lapidar" anstatt Variable (bzw. anstatt Stilzug) die Bezeichnungen "Lapidarstil", "lapidarer Stil" (185, 207, 234, 322, 339, 375) bevorzugt. Auf diese Weise wird nach unserem Dafürhalten nicht in ausreichendem Maße beachtet die Möglichkeit (und manchmal auch Notwendigkeit) einer Auseinanderhaltung einerseits von Stilzug als einer "Vermittlungsgröße zwischen Stilelementen und Stil" (FLEISCHER/-MICHEL, *Stilistik der deutschen Gegenwartssprache*, Bibliographisches Institut Leipzig 1977, 62) und andererseits von dem komplexeren Begriff Stil.

Aus der gesamten Studie geht hervor, daß die Aussagekraft eines Dramas von dessen Dialogsprache abhängig ist (50 und passim). Dieser Feststellung wird wohl mit Recht der Charakter einer notwendigen, aber nicht hinreichenden Bedingung eingeräumt. Anne Betten macht darauf aufmerksam, daß "die Qualität eines Dramas nicht unbedingt von der Glaubwürdigkeit seiner Sprache abhängt,..." (132) und daß sprachliche Lebensnähe noch kein gutes Stück garantiere (342). Somit weist sie auf eine Abgrenzung zwischen linguistischen und literarhistorischen Kriterien zur Bewertung von sprachkünstlerischen Werken hin, legt aber gleichzeitig nahe, daß ein Ineinandergreifen beider Wissenschaftszweige möglich ist. Ein großes Verdienst der Arbeit von Anne Betten liegt u. a. eben auch darin, daß sie diese verschiedenartigen Maßstäbe nicht als Hindernis für eine Kooperation betrachtet; vielmehr schafft die Autorin, indem sie ihrer eigenen linguistischen Grundorientierung treu bleibt und der Verschiedenheit der Ausgangspunkte Rechnung trägt, mit ihrer Studie die besten Grundlagen für weiterführende interdisziplinäre Forschungen.

Stojan Bračić

VSEBINA — SOMMAIRE

Pierre SWIGGERS, Comparaison des langues et grammaire comparée. Réflexions méthodologique — Od primerjave jezikov do primerjalne slovnice. Metodološka razmišljanja	3
Olga KUNST-GNAMUŠ, Linguistic form between system and use — Jezikovna oblika med sistemom in rabo	11
Stojan BRAČIČ, Zum Begriff der kommunikativen Funktion in der Linguistik — K pojmu komunikativne funkcije v jezikoslovju	23
Neva GODINI, Il punto su Sebastiano Krelj — O jeziku v delih Sebastiana Krelja ..	33
Tatjana SREBOT-REJEC, The sound systems of English and Slovene compared: a distinctive feature analysis — Glasovna sestava angleščine in slovenščine ter razločevalna obeležja v obeh jezikih	47
Momčilo D. SAVIČ, L'aroumain entre dialecte et langue — Aromunščina — jezik ali narečje?	63
Pavao TEKAVČIČ, Frasi interrogative nell'istroromanzo rovignese odierno — Upitne rečenice u današnjem rovinskom istroromanskom govoru	73
Dieter MESSNER, A difusão de palavras portuguesas, problemas e métodos — Razširjanje portugalskih besed, problemi in metode	87
Dora MAČEK, Relativization in Swedisch. Some contrastive aspects — Relativizacija u švedskom jeziku. Neki kontrastivni aspekti	99
Sorin PALIGA, The Social Structure of the South-East European Societies in the Middle Ages. A Linguistic View. — Socialna struktura družb v srednjem veku. Jezikoslovni pogledi	111
Magnús PETURSSON, Ist Sandhi ein Fiktives oder ein Reales Linguistisches Problem — Je Sandhi izmišljeno ali resnično jezikoslovno vprašanje?	127
Bojan ČOP, Indouralica XII	135
Alemko Gluhak, Lid. <i>śrfašti</i> — Lyd. <i>śrfašti</i>	163

* * *

Poročila, ocene in zapisi —
Comptes rendus, révisions, notes

Vojmir Vinja, Jadranska fauna, Etimologija i struktura naziva, I-II, Split, Logos, 1986: I vol. pp. 5—504, II vol. pp. 1—558 /Pavao Tekavčić/	167
Studi ladini in onore di Luigi Heilmann nel suo 75° compleanno, a cura di Guntram A. Plangg e Fabio Chiocchetti, "Mondo Ladino" X (1986), Institut Cultural Ladin "majon di fasheng", Vigo di Fassa, pp. 3—466 /Pavao Tekavčić/	175
Ladinia. Sfői culturâl dai Ladins dles Dolomites, IX (1985), pp. 1—260; X (1986), pp. 1—123 /Pavao Tekavčić/	180
Stéfan Einarsson, Studies in Germanic Philology, edited by Anatoly Liberman, Helmut Buske Verlag Hamburg 1986 /Dora Maček/	186
Achile G. Lazarou, L'aroumain et ses rapports avec le grec, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki 1986, p. 304 /Momčilo D. Savić/	189
Anne Betten, Sprachrealismus im deutschen Drama der siebziger Jahre. Monographien zur Sprachwissenschaft 14. Carl Winter. Universitätsverlag, Heidelberg, 412 s. /Stojan Bračić/	192

LINGUISTICA XXVII

Izdala in založila
Filozofska fakulteta Univerze Edvarda Kardelja
v Ljubljani

Revue publiée et éditée par la
Faculté des Lettres et Philosophie de l'Université
Edvard Kardelj de Ljubljana

Glavni in odgovorni urednik — Rédacteur en chef
Mitja Skubic

Nasloviti vse dopise na naslov
Prière d'adresser toute correspondance à

Mitja Skubic, Filozofska fakulteta,
Aškerčeva 12, 61000 Ljubljana

Razmnoževanje Pleško, Rožna dolina, C. IV/36, Ljubljana

